

ACTA SEMIOTICA

III, 6, 2023

Le point sémiotique

Dossier

Aspects sémiotiques du changement

Ouvertures théoriques

Analyses et descriptions

In vivo

Bonnes feuilles



Centro de Pesquisas Sociosemióticas
Pontifícia Universidade Católica de São Paulo
Av. Nazaré, 993, bloco III, sala 2
CEP: 04263-100, Ipiranga, São Paulo (SP)
<https://www.pucsp.br/cps/>

AS

Acta Semiotica

successor des *Actes Sémiotiques*, revue fondée en 1978 par
sucessora das *Actes Sémiotiques*, revista fundada em 1978 por
Algirdas J. Greimas

III, 6, 2023

Direção :

Ana Claudia de Oliveira

Redator chefe :

Eric Landowski

Comitê de redação :

Per Aage Brandt †
Giulia Ceriani
Paolo Demuru
Yvana Fechine
Guido Ferraro
Manar Hammad
Nijolé Kersytė
Ana Claudia de Oliveira
Jean-Paul Petitimbart

Conselho editorial :

Claude Calame
Norma Discini
José Luiz Fiorin
Peter Fröhlicher
Bernard S. Jackson
Tarcisio Lancioni
Massimo Leone
Anna Maria Lorusso
Jorge Lozano †
Francesco Marsciani
Kestutis Nastopka
Herman Parret
Jean Petitot
Óscar Quezada
Mehmet Rifat
Franciscu Sedda
Pekka Sulkunen
Arunas Sverdiolas
Eero Tarasti
Luiz Tatit
Felix Thürlemann
Jean-Didier Urbain
Saulius Žukas

Comitê de leitura :

Cristina Addis
Daniele Barbieri
Anouar Benmsila
Marc Bogo
José Carlos Cabrejo
Pierluigi Cervelli
Luciana Chen
João Ciaco
José Contto
Nicola Dusi
Lucrecia Escudero
Roberto Flores
Francesco Galofaro
Rayco González
Giorgio Grignaffini
Stefano Jacoviello
Paulius Jevsejevas
Morteza B. Moein
Federico Montanari
Roberto Pellerey
Alain Perusset
Moema Rebouças
Luiza Silva
Didier Tsala

Design :

Marc Barreto Bogo

Assistência editorial :

Rafael Alves

Configuração do sistema OJS :

Open Journal Solutions

Periodicidade : semestral

Idiomas : português, francês,
italiano, inglês, espanhol

ACTA SEMIOTICA

III, 6, 2023

<i>Éditorial / Editorial</i>	5
Le point sémiotique	
Claude Calame <i>Pour une sémiotique écosocialiste des relations de l'homme avec son environnement : phúsis et tékhnai</i>	9
Dossier — Aspects sémiotiques du changement	
Organisé par Paolo Demuru et Eric Landowski	
<i>Présentation</i>	
Eric Landowski <i>Pourquoi le changement ?</i>	23
1. Problématiques	
Giulia Ceriani <i>Divenire, diventare. Trasformazione e cambiamento</i>	34
Jacques Fontanille <i>Esquisse d'une sémiotique du changement</i>	43
Franciscu Sedda <i>Turbulência : as lógicas de uma forma imprevista de mudança</i>	67
2. Analyses	
Manar Hammad <i>Des choses et des hommes : les prémices de la propriété des objets</i>	84
Kati Caetano <i>Mulheres indígenas, agentes de mudança</i>	124
Elder Cuevas-Calderón, Sebastián Moreno, Eduardo Yalán Dongo <i>Notas sobre el pueblo como agente del cambio político</i>	139
Tiziana Migliore <i>Muri che diventano murali. Il "noi" del cambiamento</i>	154
Ilaria Ventura Bordenca <i>"Novel food", insetti nel piatto</i>	174
Alain Perusset <i>Être ou ne pas être une marque. Analyse sémiotique de la fortune de Coca-Cola Zero</i>	196
<i>Finale</i>	
Paolo Demuru <i>Enfim, in fieri. Sobre as mudanças em devir (e por vir)</i>	218
Ouvertures théoriques	
Rafael Alves <i>Entre o interacional e o tensivo : uma complementariedade</i>	225
Analyses et descriptions	
Eric Landowski <i>Cronopolíticas</i>	248
In vivo	
Jean-Paul Petitimberty <i>Recherche marketing et cryptosémiotique</i>	263
Eric Landowski <i>Actualité et barbarie</i>	268
Bonnes feuilles	
Anna Maria Lorusso <i>L'utilità del senso comune</i>	271

Éditorial

Préparé et publié dans le contexte d'une actualité mondiale particulièrement préoccupante, le présent numéro confirme la double vocation d'*Acta Semiotica* : à la fois développer la théorie sémiotique et penser sémiotiquement le monde en crise où nous vivons. Les deux aspects sont inséparables.

Même le plus purement théorique des presque vingt articles qui suivent, celui de Rafael Alves, qui développe une confrontation hautement technique entre deux approches, l'une « tensive », l'autre interactionnelle, débouche sur l'analyse d'une figure qui, bien qu'avant tout religieuse, joue actuellement un rôle de premier plan sur la scène politique mondiale, à savoir le pape François. Même le livre d'Anna Maria Lorusso dont nous publions un extrait portant sur un sujet aussi intemporel que le *sens commun* est, « à sa manière, un livre d'intervention », conçu par l'auteur « comme une réflexion philosophique et sémiotique sur l'actualité ».

Symétriquement, l'article le plus politique de cette livraison, celui de Claude Calame en faveur d'une sémiotique écosocialiste, est fondé sur une rigoureuse analyse anthropologique, sémiotique, et critique, des rapports entre l'homme et l'environnement. Celui de Kati Caetano, qui traite de la lutte d'émancipation des femmes indigènes en Amazonie, s'articule à partir de l'approche socio-sémiotique des rapports d'altérité et de la problématique des « formes de vie ». L'étude de Tiziana Migliore sur la forme de révolte politique que représente la transformation des murs de séparation entre territoires (notamment entre Gaza et la puissance qui l'opprime) en support de fresques murales dénonçant l'oppression est inspirée par les travaux de Jean-Marie Floch ainsi que de Manar Hammad sur la privatisation de l'espace. Le travail d'Elder Cuevas, Sebastián Moreno et Eduardo Yalán, travail éminemment politique puisqu'il concerne le rôle attribué au « peuple » dans les discours populistes procède de la perspective sémio-politique tracée jadis par Eliseo Verón. Et notre propre contribution à propos de « barbarie », inspirée par l'actualité la plus tragique (le martyr de

Gaza), dérive directement de notre définition théorique du régime interactionnel de l'« assentiment », avec son complémentaire, la révolte.

Moins directement engagés en termes politiques, trois autres articles portent sur certaines zones critiques d'une culture « post-moderne » en quête d'elle-même jusque sur les plans en apparence les plus dérisoires. Qu'il s'agisse des avatars de « coca-cola-zéro » interprétés par Alain Perusset, de la « révolution » gastronomique prônée par les partisans de l'entomophagie, analysée par Ilaria Ventura Bordenca, ou de l'éventail des réponses à l'« urgence », leit-motiv de la société d'aujourd'hui, que nous confrontons les unes aux autres sous le nom de « chronopolitiques », ces trois contributions sont au fond autant de critiques sémiotiques des styles de vie contemporains. En tournant par contre son regard vers l'époque néolithique, Manar Hammad fait remarquablement exception. Mais l'éclairage qu'il apporte sur l'origine du droit de propriété aide à comprendre les raisons profondes de l'impasse que nous vivons aujourd'hui, à l'ère de ce que Claude Calame appelle non pas l'anthropocène mais, avec plus de précision, et d'exactitude, le capitalocène.

Reste enfin, distribués entre les diverses rubriques, une série d'articles à visée plus purement théorique : outre ceux de Rafael Alves et Anna Maria Lorusso déjà mentionnés, ce sont les textes de Jacques Fontanille, Giulia Ceriani, Franciscu Sedda, Paolo Demuru et le nôtre sur le pourquoi et le comment du « changement », ainsi que celui de Jean-Paul Petitimberty relatif aux avatars du carré sémiotique, toutes contributions qui montrent que la sémiotique est toujours, est encore aujourd'hui, une discipline théorique en construction, au service de prises de position sémiotiquement fondées face aux défis du temps présent.

Eric Landowski

Editorial

Preparada e publicada no contexto de uma atualidade mundial particularmente inquietante, a presente edição confirma a dupla vocação de *Acta Semiotica* : desenvolver a teoria semiótica enquanto tal e, ao mesmo tempo, pensar semioticamente o mundo em crise no qual vivemos. Os dois aspectos são inseparáveis.

Mesmo o artigo mais puramente teórico entre os quase vinte que seguem, aquele de Rafael Alves, que confronta de modo altamente técnico duas abordagens, a tensiva e a interacional, leva à análise de uma figura que cumpre hoje um papel de primeiro plano na cena política internacional : o papa Francisco. Inclusive o livro de Anna Maria Lorusso, do qual publicamos um extrato sobre o *sensu comum* — um assunto atemporal — é, « a seu modo, um livro de intervenção », concebido pela autora « como uma reflexão filosófica e semiótica sobre a atualidade ». Ao mesmo tempo que reflexões teóricas, esses dois textos são, portanto, trabalhos engajados.

Simetricamente, o artigo mais político desta edição, o de Claude Calame, que lida a favor de uma semiótica ecossocialista, é alicerçado numa rigorosa análise semiótica, e crítica, das relações entre humanidade e meio ambiente. O de Kati Caetano, que trata da luta de emancipação das mulheres indígenas na Amazônia, articula-se a partir da problemática sociosemiótica da alteridade e da teoria das « formas de vida ». O estudo de Tiziana Migliore a respeito da forma de revolta política manifestada pela transformação dos muros de separação entre territórios (notadamente entre Gaza e a potência que a oprime) em um suporte de « murales » que denunciam a opressão é inspirada pelos trabalhos de Jean-Marie Floch, assim como de Manar Hammad sobre privatização do espaço. O trabalho de Elder Cuevas, Sebastián Moreno e Eduardo Yalán, trabalho eminentemente político pois concerne o papel atribuído ao « povo » nos discursos populistas, remete à perspectiva semio-política traçada outrora por Eliseo Verón. E nossa própria contribuição a propósito da « barbárie », inspirada pela atualidade mais trágica, o martírio de Gaza, deriva diretamente de

nossa definição teórica do regime interacional do « assentimento », com seu complementar, a revolta.

Menos diretamente engajados em termos políticos, três outros artigos abordam zonas críticas de uma cultura « pós-moderna » em busca de si mesma, até sobre planos em aparência mais derrisórios. Quer se trate dos avatares da Coca-Cola, interpretados por Alain Perusset, da « revolução » gastronômica esperada pelos defensores da entomofagia (o consumo de insetos), analisada por Ilaria Ventura Bordenca, ou do leque de respostas possíveis à « urgência », este *leit-motiv* da sociedade de hoje, que comparamos sob o nome de « cronopolíticas », estas três contribuições são, no fundo, outras tantas críticas semióticas dos estilos de vida contemporâneos. Dirigindo o olhar rumo a época neolítica, Manar Hammad é notavelmente uma exceção. Mas os esclarecimentos que ele traz a respeito da origem da relação de posse e do direito de propriedade ajuda a entender as razões profundas do impasse que conhecemos hoje, na era do que Claude Calame chama não de antropoceno, mas, com maior precisão, e exatidão, de capitaloceno.

Ficam por fim, distribuídos entre as diversas secções, artigos com visada mais puramente teórica : além dos de Rafael Alves e Anna Maria Lorusso já mencionados, são os textos de Jacques Fontanille, Giulia Ceriani, Franciscu Sedda, Paolo Demuru e o nosso sobre o porquê e o como da « mudança », assim como o de Jean-Paul Petitimbart relativo às metamorfoses do quadrado semiótico. Esta última série de contribuições mostra que a semiótica não acabou de se desenvolver enquanto disciplina sempre em construção, a serviço de engajamentos semioticamente fundados face aos desafios de nosso tempo.

Eric Landowski



Pour une sémiotique écosocialiste des relations de l'homme avec son environnement : *phúsis* et *tékhnai*

Claude Calame

École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris

Introduction

Canicules à répétition, sécheresse persistante, incendies dévastateurs, l'été 2022 s'est révélé le plus chaud en Europe depuis les débuts des mesures. C'est ce que n'hésite pas à affirmer le dernier rapport de Copernicus, le programme d'observation de la Terre de l'Union Européenne. Jamais la température n'avait dépassé les 40° dans le pluvieux Royaume-Uni. Quant à la moyenne (élevée) 1999-2020, le dépassement estival a été en Europe de 1,4°. Et la même agence Copernicus annonce que l'été boréal 2023 (juin, juillet, août) a battu tous les records de chaleur avec une moyenne supérieure, à l'échelle mondiale, de 0,66° à la même moyenne élevée 1999-2020, soit 1,5 de plus que la moyenne préindustrielle 1850-1900.

Les deux étés ont été marqués en Europe par une sécheresse extrême. Mais ce n'est rien en comparaison avec les pluies et les inondations qui en 2022 ont dévasté autant le Pakistan que le Nigéria. Au Pakistan, elles ont provoqué près de 2000 morts, faisant par ailleurs de 33 millions de personnes pratiquement des sans abri ; au Nigéria plus de 600 morts et en tout cas 1,3 million de déplacés ; et en novembre 2023 en Afrique de l'Est, des crues qui ont fait près de 300 victimes tout en provoquant le déplacement de plus d'un million de personnes : réfugiées climatiques, écologiques, hommes, femmes et enfants, dans des mouvements qui affectent les pays du Sud en épargnant les pays du Nord qui leur ferment leurs frontières... Une fois encore ce sont les pays les plus pauvres qui payent

le tribut le plus lourd aux conséquences écologiques de la volonté de croissance purement économique et financière des pays les plus riches et du mode de vie de celles et ceux qui les dominent.

Le dernier rapport du GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat — IPCC : Intergovernmental Panel on Climate Change) tire pourtant à nouveau la sonnette d'alarme. Pour atteindre les objectifs fixés en 2015 à Paris à l'occasion de la COP21, promue par la United Nations Framework Convention on Climate Change, c'est-à-dire limiter l'augmentation de la température moyenne globale à 1,5° pour la fin du siècle, les émissions globales de gaz à effet de serre doivent être réduites de 43 % d'ici à 2030, et le méthane d'un tiers¹. Or après une pause due aux restrictions entraînées par l'épidémie de covid 19, les émissions mondiales de ces gaz provoquant le réchauffement climatique ont atteint en 2021 un nouveau record, avec un nouveau pic en 2022.

Quant aux causes du réchauffement climatique, le préalable du rapport du GIEC est clair : « Il est sans équivoque que l'influence humaine a réchauffé la planète, les océans et les terres. L'atmosphère, l'océan, la cryosphère et la biosphère ont été soumis à des changements rapides et de grande ampleur ». De là la nécessité de s'interroger sur les fondements des relations de l'homme avec son environnement, en particulier quant à nos usages invétérés des techniques et des technologies, dans la seule perspective de la croissance économique et des profits financiers à en tirer. Pourquoi la démultiplication de ces activités de l'homme en société, par l'invention et l'usage des techniques de plus en plus sophistiquées et efficaces, à l'égard d'un environnement objectivé en nature ? Il faut nous interroger non seulement sur les conséquences de ces interventions toujours plus marquées de l'homme sur son milieu de vie avec les différentes pollutions qui l'affectent, mais aussi sur leurs causes.

Or ce questionnement d'ordre à la fois sociologique et politique porte à interroger le concept même de « nature » avec la perception qu'en ont les femmes et les hommes vivant en société et avec les usages qu'elles et ils font de la réalité correspondante. La nature d'un côté, la société et la culture des humains de l'autre ; d'un côté un environnement physique, végétal et animal indispensable à notre survie matérielle et physique, de l'autre des sociétés organisées en réseaux de relations sociales et animées par une culture entendue comme ensemble complexe de normes et de règles de comportement, de représentations et de manifestations symboliques ; mais la culture c'est aussi un éventail de savoirs spéculatifs et de savoirs pratiques assortis des actions signifiantes qui en découlent, indispensables à notre existence organique, mentale et psychique.

1. Le XVII^e siècle : la nature soumise à la raison ?

Quant à la réification européocentrée de l'environnement en nature — j'ai déjà eu l'occasion de le rappeler à plusieurs reprises —, il faut compter avec Francis Bacon et sa définition de l'homme comme « ministre et interprète de la nature »

¹ Voir https://www.ipcc.ch/report/ar6/syr/downloads/report/IPCC_AR6_SYR_SPM.pdf.

(*naturae minister et interpres*, dans l'aphorisme qui ouvre le *Novum Organum Scientiarum* publié à Londres en 1620²) ; dans cette mesure l'homme serait maître de ses actions et de ses connaissances sur « l'ordre de la nature ». Puis la référence est de rigueur à René Descartes qui trouve dans la physique mécanique de Newton le fondement d'une connaissance portant sur « la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent ». Cette connaissance déboucherait sur une pratique permettant d'user de ces forces, comme le font les artisans, et en conséquence « de nous rendre *comme* maîtres et possesseurs de la nature » pour citer un passage célèbre du *Discours de la méthode*³. L'idée de la maîtrise de la nature n'est donc introduite que par analogie. Et Descartes d'ajouter : « Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices, qui ferait qu'on jouirait, sans aucune peine, des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie ».

La nuance est essentielle dans la mesure où la question à laquelle nous sommes désormais confrontés n'est pas uniquement celle de nos usages techniques et technologiques de notre environnement, mais autant celle de la représentation (culturelle) que l'on se fait de cet environnement que celle de la finalité assignée à ces usages. Et de fait Bacon présente l'homme non seulement comme agent de la nature, mais aussi comme « interprète ». On va y revenir. On remarquera pour l'instant que désormais les objectifs et les modes de notre appréhension d'un environnement réduit à l'état de nature sont soumis à l'exploitation des ressources supposée offertes par la terre et la biosphère. Cette exploitation obéit à une marchandisation généralisée, sous l'impulsion de la règle capitaliste de la maximisation des profits, en bonne idéologie néolibérale. De plus, dans une perspective écoféministe critique, on pourra se référer au parallélisme, induit dès le XVI^e siècle par la pensée occidentale du progrès scientifique, entre la domination sur les femmes et la domination sur une nature réduite à l'état de machine⁴.

C'est dire qu'autant la notion de nature que celle de raison sont marquées dans l'espace et dans le temps. L'une et l'autre sont à l'évidences marquées du point de vue social et culturel. Elles sont toutes deux de l'ordre de la représentation, des représentations partagées dans une conjoncture historique donnée par une certaine communauté sociale et culturelle, aussi vaste, complexe et diversifiée soit-elle. De là l'intérêt d'une approche anthropologique et sémiotique des re-

2 On verra à ce propos le bon commentaire de Michèle Le Doeuff, qui propose à raison de traduire *minister* par « agent ». Cf. « L'homme et la nature dans les jardins de la science », *Revue Internationale de Philosophie*, 40, 1986, p. 371.

3 *Discours de la méthode. Pour bien conduire sa raison & chercher la vérité dans les sciences*, Paris, Vrin, 1970, p. 127 (éd. or. : Leyde, Jan Maire, 1637).

4 Voir à ce propos les pages importantes de Carolyn Merchant, *La mort de la nature. La femme, l'écologie et la révolution scientifique*, Marseille, Wildproject, 2021, pp. 249-341 (trad. de *The Death of Nature. Women, Ecology, and the Scientific Revolution*, New York, HarperCollins, 2020 ; 1^{ère} éd., New York, Harper & Row, 1980).

présentations d'une autre culture, éloignée dans l'espace ou/et dans le temps, dans une démarche de comparaison différentielle ; une approche animée par un double décentrement d'une part l'égard de la culture autre, de la culture éloignée, d'autre part, et en retour critique, sur notre propre système de représentations.

2. Détour par la Grèce : la *phúsis* des « Présocratiques »

Puisque je tente de la fréquenter depuis plusieurs dizaines d'années, hélas essentiellement par la médiation de textes, on se tournera brièvement vers la Grèce ancienne. Commençons par le terme et le concept de *phúsis*. Morphologiquement le terme est basé sur les différents modes du verbe *phúein* qui signifie tour à tour « engendrer », « naître », « croître », « devenir ». Le linguiste Émile Benveniste montre que, dans cette mesure, la notion de *phúsis* est fondée sur l'idée de l'accomplissement comme devenir⁵ ; de là son aspect à la fois processuel et résultatif. L'idée de la croissance, en l'occurrence végétale, est par exemple incluse dans la désignation de la feuille, par métaphore interposée, comme *phûllon*. C'est manifestement chez ceux qui ne sont ni des philosophes ni des présocratiques, mais des sages préplatoniciens que l'on s'attend à trouver une définition de la *phúsis* anticipant sur le concept moderne de nature. À vrai dire, il n'en est rien, même si Aristote dénomme parfois « physiologues » (par exemple *Métaphysique* 1, 986b 14 et 990a 3) ces sages dont les vers et les dits ne nous sont malheureusement parvenus que sous une forme plus que fragmentaire.

On pense évidemment aux vers de Parménide énumérant les composantes de l'éther, dénommé « *phúsis* éthérée » : le soleil, la lune (avec sa *phúsis* !), le ciel, les astres. De quoi justifier le titre donné tardivement à de nombreux vers parmi les écrits des sages préplatoniciens ? de quoi justifier la dénomination *Peri phúseos* ? À vrai dire, les vers de Parménide placent d'emblée ces éléments « naturels » dans la perspective de l'homme qui les observe, et plus exactement dans celle du destinataire des propositions versifiées du sage qui s'adresse à lui en *tu* (fr. 19 D12 Laks-Most) :

Tu sauras la nature éthérée et, dans l'éther, tous
les signes et de la torche pure du soleil brillant
les œuvres aveuglantes, et d'où ils sont nés,
tu apprendras les œuvres versatiles de l'œil rond de la lune
et sa nature, et tu sauras aussi d'où le ciel qui maintient les deux côtés
est né et comment Nécessité l'a conduit et enchaîné
pour maintenir les limites des astres.

(traduction André Laks)

Il s'agit donc de saisir les indications, les signes (*sémata*) que donnent en particulier les mouvements de la lune et du soleil. La *phúsis* (vers 2 et 5) des astres est appréhendée, visuellement, par l'intermédiaire d'une sémiotique ; elle est perçue et saisie dans une dynamique (*éphu*, vers 6) que l'homme avisé, élève du sage, doit interpréter. C'est aussi la pensée (*noéma*) qui permet à l'homme de

⁵ *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, Paris, A. Maisonneuve, 1975, pp. 78-85 (éd. or., 1948).

saisir la *phúsis* de ses propres membres (fr. 19 D51 Laks-Most), dans une théorie de la sensation dont on saisit par ailleurs mal le développement. La « nature » est donc constamment référée à l'homme non seulement qui la perçoit, mais surtout qui l'interprète. On va aussi y revenir.

Démocrite va plus loin encore, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'affirmer, quand il compare la *phúsis* à l'enseignement (*didakhé*, fr. 27 D403 Laks-Most). L'une est comparable à l'autre dans la mesure où l'enseignement oriente le mouvement rythmique de l'homme et dans la mesure où, par ce changement de cadence, il crée une « nature » (*phusiopoiê*). Ainsi non seulement la *phúsis* est saisie dans son aspect dynamique, non seulement le terme peut recouvrir également la nature de l'homme (*ánthropos*), mais surtout la pratique par excellence sociale et culturelle qu'est l'enseignement façonne une nature caractérisée par son mouvement rythmique.

3. L'influence de l'environnement sur la nature humaine : Hippocrate

C'est ici qu'il convient de se tourner vers la médecine hippocratique et de revenir au traité, plus ou moins contemporain de Thucydide, s'interrogeant sur l'influence des airs et des eaux et des lieux sur la morphologie et le caractère des hommes, et par conséquent sur les maladies qui peuvent les affecter ; sans oublier d'ajouter à ces facteurs environnementaux le régime alimentaire. D'emblée donc, en raison de qualités partagées, l'environnement et le corps aussi bien que le caractère des hommes vivant en société sont mis en relation d'interpénétration, en particulier par l'absorption de boissons et d'aliments.

La seconde partie du traité, tout en focalisant l'attention sur les différences qui distinguent l'Asie de l'Europe du point de vue de la morphologie de leurs populations respectives, élargit le propos : « Je prétends, dit l'auteur du traité hippocratique, que l'Asie diffère entièrement de l'Europe par la nature (*phúsias*, au pluriel !) de toutes choses, autant des produits (*phuóména*) de la terre que des êtres humains » (12, 2). Et d'affirmer qu'en raison du mélange équilibré des saisons, tout en Asie devient plus beau et plus grand ; d'une part le pays (la *khóra*) est plus doux, d'autre part les caractères (*éthea*) des hommes sont plus amènes et plus indulgents. Ainsi sol, végétal et humain sont associés aux mêmes processus de développement (naturels). Après une comparaison avec les peuples d'Europe qui sont plus grands et plus vigoureux, et donc plus fougueux et plus vaillants en raison d'un régime de saison contrastées, la conclusion s'impose : « En effet là où les changements de saison sont les plus marqués et contrastés, c'est là que tu trouveras que les formes, les mœurs et les processus naturels (*phúsias*) sont les plus différenciés (...). Ensuite il y a la terre (*khóre*) dans laquelle on se nourrit et les eaux. Car tu trouveras que, dans la plupart des cas, à la qualité (*phúsei*) d'une *khóra* correspondent les morphologies et les manières d'être des hommes » (14, 6-7).

Ainsi, pas de coupure entre nature d'un côté et culture de l'autre ; au contraire une interpénétration entre les qualités d'une terre particulière, les végétaux

qu'elle produit, les eaux qui s'y écoulent, la morphologie de ses habitants, leurs caractères et leurs habitudes propres.

Finalement, en termes modernes, la culture et l'action de l'homme peut s'inscrire dans la nature extérieure et la modifier, mais le climat a une influence déterminante sur la nature de l'homme. Dans le chapitre conclusif du bref traité médical sur l'environnement, l'auteur hippocratique revient sur la relation entre les qualités de la terre habitée, le climat et les traits de caractère des hommes qui habitent ces différents lieux. Il va jusqu'à affirmer, à propos du courage et de l'endurance, que la coutume et en l'occurrence le régime politique peuvent collaborer avec la *phúsis* pour renforcer ces qualités de l'âme (24, 3) ! Conclusion : « Tu trouveras que, de manière générale, l'apparence physique et les façons d'être des hommes suivent la constitution (*phúsis*) du pays (*khóra*) » (24, 7).

Encore faut-il s'interroger non seulement sur les modes de l'interface entre le corps humain et l'ensemble de « qualités » qui constitue son extérieur, mais aussi sur le type de relations que l'homme peut actualiser à cet égard. Revenons donc brièvement à Aristote puisque le grand philosophe métaphysicien passe aussi pour être le fondateur du concept moderne de nature. À vrai dire, à lire les préalables des deux premiers livres copiés sous le titre « Leçon sur la physique », l'enquête porte sur les principes, sur les causes et sur les éléments d'une *phúsis* qui ne reçoit pas de définition préalable. Parmi ces principes et par référence aux sages préplatoniciens, l'air ou l'eau. Le principe essentiel se révèle par contraste être le mouvement, compris en termes de faire et de pâtir. Par ailleurs, parmi les êtres qui existent « par nature » (*phúsei*), on compte les animaux, les plantes et les « corps simples », tels la terre, le feu, l'air et l'eau (192b 8-11). Et chacun de ces êtres est caractérisé par un principe de mouvement ou au contraire de stabilité, notamment par accroissement ou réduction. Dans cette mesure — et c'est là pour nous l'essentiel — ces étants se distinguent des objets tels un lit ou un vêtement qui est le produit d'un art technique (*tékhnē*, 192b 18) ; en contraste ils possèdent par leur *phúsis* leur propre principe, cause de mouvement et d'apaisement.

4. Entre l'homme et son environnement, les *tékhnai*

Pour notre propos il faut encore relever non seulement que la notion de *phúsis* est attachée au mouvement, à une dynamique (conformément au sens étymologique du terme), mais aussi que les objets manufacturés impliquent l'intervention des arts techniques que sont les *tékhnai*. De manière paradoxale, on doit à la tragédie attique une réflexion critique sur la nature et sur les usages de ces arts techniques qui permettent à l'homme de survivre en dépit de sa condition de mortel. Dans le chant qui marque le début de l'*Antigone* de Sophocle (vers 332-375), le chœur des vieillards de Thèbes évoque tout à tour, au nombre de ces moyens permettant à l'être humain de sortir de l'aporie : la navigation permettant à l'homme de traverser la mer porté par le vent, la chasse et la pêche pour capturer oiseaux et poissons, l'agriculture avec la charrue qui lui permet de labourer la Terre, « la plus puissante des déesses, l'indestructible, l'infatigable ». Telles la

domestication par le joug, la construction d'abris ou la médecine pour échapper aux maladies, ces pratiques reviennent à des *mēkhanai* (vers 349), à l'usage de « moyens ingénieux ». Et le groupe choral de conclure en chantant : « Détenteur d'un savoir industriel pour l'art technique (*sophón ti mekhanóen tékhnas*, vers 364-365), l'homme prend tantôt le chemin du mal, tantôt celui du bien ».

Sans doute est-ce la raison pour laquelle, en initiant son chant, le chœur mis en scène par Sophocle fait de l'homme la chose la plus étonnante parmi celles qui suscitent l'étonnement, dans un sentiment partagé entre la crainte et l'indignation inspirées par la malfaisance, et l'admiration suscitée par puissance et habileté ; cela à l'écart des spéculations heideggeriennes qu'a pu susciter le terme *deinón*. Quant au choix entre le mal et l'excellence dans l'usage des arts techniques, essentielle pour notre propos est la précision formulée par le groupe choral. L'exercice de ce savoir pratique peut conduire au bien si les lois du pays et la justice des dieux sont respectés, mais au mal si l'audace l'emporte : l'homme de *húpsipolis* peut devenir *ápolis*, au sommet de sa cité il peut en être exclu. C'est ainsi que labourer la terre c'est l'« épuiser » (vers 339) et que domestiquer des animaux implique l'usage d'une *mēkhané* par la contrainte... Quels qu'en soient les modes de réalisation, l'exercice du savoir pratique et des arts techniques s'inscrit dans le contexte social de la communauté civique.

Mais il s'avère que, dans cette conception poétique des relations de l'homme avec son environnement par l'intermédiaire de moyens techniques dépendant de son intelligence pratique, le biais sémiotique joue un rôle essentiel. Dans cette mesure est essentielle la confrontation anthropologique avec la fameuse tirade où Prométhée enchaîné, dans la mise en scène imaginée peut-être par Eschyle, fait le catalogue et se vante des différents arts techniques qu'il a inventés à l'intention des hommes mortels. On a déjà eu l'occasion de la commenter en détail⁶. Rappelons simplement que pour permettre à l'homme de quitter l'état animal auquel le condamnaient un regard sans voir et une ouïe sans entendre, le héros se vante d'avoir inventé et enseigné aux hommes une série de savoirs pratiques. Au terme de sa tirade, il les définira comme *tékhnai* (vers 506, voir vers 514) : les arts techniques de la domestication des animaux pour l'agriculture et le commerce, l'art de la voile pour la navigation, des arts mnémotechniques telles l'arithmétique ou l'écriture alphabétique, les recettes de médicaments pour soigner les maladies, les arts de la divination pour anticiper sur le futur, etc.

Or tout d'abord ces différents arts techniques sont présentés comme des *mēkhanémata* (vers 469), des moyens ingénieux, des *sophismata* (vers 459 et 470), des savoirs pratiques, des *póroi* (vers 477), des moyens pour se tirer de l'impasse. Ces *tékhnai* font appel non seulement à cette intelligence artisanale et rusée qu'est la *mētis*, mais aussi à cette capacité de savoir pratique qu'est la *sophía* ; c'est aussi celle du poète. Évoquons la version que donne Platon du récit de Prométhée dans le *Protagoras* de Platon : le savoir qu'avec le feu volé à Héphaïstos et Athéna

6 Cl. Calame, *Avenir de la planète et urgence climatique. Au-delà de nature et culture*, Fécamp, Lignes, 2015, pp. 37-42 (3^e éd. augmentée : *Humans and their Environment. Beyond the Nature/Culture Opposition*, Londres, Transnational Press London, 2023, p. 30-34).

le héros donne à l'homme pour le sauver de son état d'aporie et de manque de ressources est dénommé *éntekhnos sophía*, « savoir industriel » (321c).

Par ailleurs, il s'agit d'arts techniques dont l'exercice dépend de l'identification de signes (*sémata*, vers 498) et d'indices (*tékmar*, vers 454). C'est dire que la pratique des techniques se fonde sur une interprétation de l'environnement ; elle se fonde sur une compréhension du monde entendu comme un système de signes, passible d'une sémiotique pratique. Enfin, ces savoirs faisant appel à une intelligence artisanale et pratique contribuent à la production de ces avantages et sources de profit (*ophelémata*, vers 501) que sont le bronze, le fer, l'argent et l'or, jusque-là cachés aux hommes dans les entrailles de la terre. Mais la mise en pratique de ces différentes *tékhnai* ne serait rien sans le plus grand don accordé par Prométhée aux hommes mortels, soit le feu (vers 252). Donc pas d'activités techniques sans énergie !

Ainsi, pour ne pas condamner l'être humain à survivre comme un animal, le héros civilisateur invente à son intention des arts techniques d'ordre à fois sémiotique et pratique. À partir de l'usage de leurs sens, vue et ouïe, par le recours à l'intelligence pratique qui est la leur, ces *tékhnai* permettent aux hommes d'une part d'interpréter leur environnement, d'autre part d'en tirer profit pour la production alimentaire, pour le commerce, pour le logement, pour la santé, pour la communication et, avec la divination, pour leurs relations avec ce qui les dépasse, en l'occurrence les puissances divines.

5. De Descartes au capitalocène : la marchandisation de la nature

Cependant, par la suite, dans une perspective entièrement européo-centrée, face à une nature dont l'homme s'acharnera à exploiter les « ressources », les capacités d'intelligence artisanale et d'interprétation sémiotique de l'homme qui sont mises en scène dans le récit tragique de Prométhée ont été réduites à une raison technique, sur le modèle de la physique mathématique et mécaniste de Newton. C'est en somme cette raison technique qui a permis une industrialisation, sinon une révolution industrielle rapidement détournées de leur apport indéniable à l'amélioration de la condition matérielle des êtres humains. En effet, par la mécanisation du côté de l'intelligence technique de l'homme et par l'usage de l'énergie fossile du côté des ressources environnementales, l'industrialisation a sans aucun doute contribué à renforcer l'indispensable base matérielle et biologique de l'émancipation sociale et culturelle de l'homme vivant en société.

Mais le développement des techniques, puis des technologies à la faveur de l'industrialisation, puis de la digitalisation, dans un constant esprit d'innovation, s'est opéré dans la seule perspective de la productivité marchande. Pour faire très vite, la liberté marchande implique liberté du commerce et de l'industrie sur la base du principe de la concurrence « libre et non faussée » (selon le principe qui, via le traité de Maastricht, fonde l'Union européenne), impératif d'une croissance mesurée en termes purement économiques et financiers, division et taylorisation du travail dans le sens de l'augmentation de la plus-value au sens marxiste du concept, du point de vue des marchandises produites par

le travail création de nouveaux besoins attisés par une publicité omniprésente, etc. De cette manière, pour répondre à l'impératif du profit de la logique capitaliste imposée aux entreprises de production industrielle et technologique, les relations sociales et culturelles entre les hommes de différentes communautés ont été largement marchandisées, rendant en définitive capitalisme et écologie « incompatibles »⁷.

En termes marxistes, on constate que désormais la valeur d'usage et la valeur symbolique des objets produits sont subordonnées à l'unique valeur d'échange ; l'utilité sociale des pratiques reposant sur les arts techniques ainsi que leur signification culturelle sont soumises à la valeur marchande et aux contraintes économiques du seul marché. Quant à l'environnement, par le biais du productivisme et de l'extractivisme exigés par la logique de la croissance entretenue par une augmentation constante de la production⁸, il subit les atteintes et les destructions enfin largement dénoncées depuis la fin du siècle dernier. À cet égard, on le répète, il est significatif que, dans la logique économiste et financière du capitalisme, la biosphère ait été réduite à un ensemble de « ressources naturelles » alors que les pratiques des hommes, aussi bien dans la production que dans les services, sont désormais considérées comme des « ressources humaines ».

Ainsi les arts techniques ont été détournés de l'intention civilisatrice et de la fonction sémiotique de construction sociale et culturelle de l'humain que les poètes tragiques leur prêtaient face au public athénien de l'époque classique. Dans le passage de l'anthropocène au paradigme que d'aucuns dénomment capitalocène⁹, les *tékhnai* développées sur la base des énormes progrès des sciences « de la nature » ont été subordonnées à l'unique logique marchande et financière de la maximisation des profits et de l'accumulation capitaliste avec les principes néolibéraux qui la soutiennent.

Ce passage a été fortement accentué par le grand mouvement de la mondialisation économique et financière qui s'est dessiné depuis les accords de Bretton Woods, sous domination anglo-saxonne. Par un vaste processus de délocalisation de la production industrielle, par des traités de libre-échange qui soustraient les acteurs économiques et les entreprises des pays riches devenues multinationales aux réglementations sociales et écologiques des pays dont on exploite force de travail et environnement, par la soumission des pays du « Sud » aux pays du « Nord » dans des rapports de domination d'ordre économique et financier (les mesures d'« ajustement structurel » imposées par la Banque Mondiale et Fonds Monétaire International...), par la destruction coloniale puis néocoloniale des règles sociales et culturelles de communautés ayant leur propre système de relations symboliques et pratiques avec leur milieu, la mondialisation a eu deux

7 Voir J.-M. Harribey, *Le trou noir du capitalisme. Pour ne pas y être aspiré, réhabiliter le travail, instituer les communs et socialiser la monnaie*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2020, pp. 47-89.

8 Voir Ph. Corcuff, *Marx. XXI^e siècle. Textes commentés*, Paris, Textuel, 2012, pp. 99-120.

9 Chr. Bonneuil et J.-B. Fressoz, *L'événement anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Seuil, 2016 (2^e édition augmentée), pp. 247-279.

effets principaux. D'une part, le profond creusement des inégalités dans le revenu et la dégradation des conditions de vie dans les pays dominés ont provoqué des mouvements migratoires contraints dont les pays riches refusent d'accueillir les victimes ; d'autre part, les différentes pollutions entraînées par la surexploitation des sols et des matières premières, mais aussi par la surconsommation d'énergies à base d'hydrocarbures ou d'énergie nucléaire ont pour conséquence la destruction de l'environnement indispensable à la survie des hommes en société.

6. Pour une transition éco- et sémiosocialiste : anthropopoiésis et écopoiésis

Loin de toute objectivation en « nature » pour l'exploitation et les profits que l'on a dits, notre milieu est un monde que la perception sensorielle et intellectuelle rend d'emblée signifiant ; c'est un environnement qui est constamment configuré et refiguré par nos interprétations, nos représentations, nos savoirs, nos pratiques et nos discours, dans une interaction qui nous confronte désormais aux problèmes écologiques que l'on sait. Face à l'urgence de l'impératif tournant écologique, face à la rupture écosocialiste qu'il exige avec un capitalisme destructeur des communautés des hommes et de leurs milieux, techniques et technologies doivent être non seulement reconçues et recréées, mais elles doivent aussi être subordonnées à des finalités autres que l'unique profit capitaliste (voir à ce sujet les propositions avancées par exemple par M. Löwy et par D. Tanuro¹⁰). Dans cette mesure, ce que, dans une perspective largement européo-centrée et anthropocentrique, nous conceptualisons encore en tant que nature nous renvoie à la société.

Serait-ce à dire que, pour échapper à l'anthropocentrisme impliqué par la naturalisation de l'environnement, il conviendrait de considérer la biosphère comme un organisme vivant ? À l'instar de la Pachamama andine englobant comme êtres vivants montagnes, glaciers, air, fleuves et océans, faut-il la vénérer comme une Terre-Mère qui interagirait avec le cosmos, au risque d'une nouvelle théologie ? De cette Terre-Mère restituée en Nature et identifiée en définitive avec la biosphère, faut-il faire une personne de droit, un sujet juridique doué de droits à inscrire dans une constitution comme c'est le cas en Équateur et en Bolivie au nom du *Vivir Bien* ? L'espoir de vivre en harmonie avec la nature est-il propre à renverser l'ordre économique et financier mondial ? « La nature, ou Pacha Mama, où se reproduit et se produit la vie, a le droit de voir intégralement respectés son existence et le maintien et la régénération de ses cycles vitaux, sa structure, ses fonctions et ses processus évolutifs » précise l'article 71 de la constitution de l'Équateur de 2007. À moins d'inclure dans la Terre-Mère tous les êtres vivants en tant qu'« êtres indépendants et intimement liés entre eux par un destin commun » comme le fait la Déclaration universelle sur les droits

10 M. Löwy, *Qu'est-ce que l'écosocialisme ?*, Montreuil, Le Temps des Cerises, 2020 (2^e éd.), pp. 147-153. D. Tanuro, *Trop tard pour être pessimistes ! Écosocialisme ou effondrement*, Paris, Textuel, 2020, pp. 247-310, ainsi que les contributions réunies par ces deux auteurs dans *Luttes écologiques et sociales dans le monde. Allier le vert et le rouge*, Paris, Textuel, 2021.

de la Terre-Mère (Cochabamba, Bolivie, 2010), on voit mal qui serait habilité à défendre juridiquement les droits de l'environnement institué en personne.

Certes, « les droits de la Terre-Mère ne pourront prospérer que si les droits de propriété sont redéfinis dans une écociété non régie par la logique du capital », selon la proposition de Pablo Solón¹¹. Mais on ne saurait instituer la Terre en personnalité juridique, ni en individu doué de conscience, ni en sujet de discours capable de se défendre publiquement. Autant la formulation de droits que la défense de droits dépend de pratiques discursives et politiques qui, jusqu'à nouvel avis, sont le propre de l'être humain, et de l'être humain vivant d'une manière ou d'une autre dans une communauté sociale et politique. On n'échappe pas à l'anthropocentrisme social et sémiotique que nous impose notre immanquable action d'ordre pratique, mais aussi culturel sur notre milieu.

Revenons donc à l'homme et à ses pratiques, l'homme qui du point de vue physique, biologique, sinon neuronal, partage toute une série de qualités avec sa biosphère et qui se trouve en interaction constante et constructive avec elle, sur le mode sémiotique et du point de vue de l'action. En effet notre milieu est un monde que la perception sensorielle et intellectuelle rend d'emblée signifiant.

Du point de vue anthropologique, la transition, sinon la rupture écociériste exige une anthropopoiétique doublée d'une écociériste d'ordre sémiotique ; cela par référence à deux concepts opératoires à la dénomination un peu savante — hellénisme oblige¹². D'une part l'anthropopoiésis en tant que fabrication sociale et culturelle de l'être humain, en collaboration et en contraste avec ses proches dans la construction et le maintien évolutif d'une identité à la fois personnelle et sociale ; à l'écart de toute naturalisation de type cognitiviste, c'est ce processus de construction individuelle, sociale et symbolique en réciprocité, dans le sens d'une « grammaire de l'autre »¹³ qui confère à nos discours et à nos actes autant leur sens que leur efficacité (en bien ou en mal...) dans une conjoncture donnée. D'autre part l'écociériste comme transformation et fabrication par l'homme en société d'un environnement en un milieu signifiant et actif, indispensable à sa survie matérielle et mentale, sinon neuronale, mais aussi culturelle.

D'ordre anthropologique et sémiotique, ces deux concepts d'anthropopoiésis et d'écociériste induisent non seulement à repenser les interactions complexes des hommes et de leurs communautés avec un environnement que l'on pourra identifier avec la biosphère ; mais surtout ils invitent à refaçonnner, symboliquement et techniquement, cette interaction, fabricatrice. Quelle qu'en soit la

11 ATTAC (Ch. Aguiton, G. Azam, E. Peredo, P. Solón), *Le monde qui émerge. Les alternatives qui peuvent tout changer*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2017, p. 58. Quant aux alternatives, la figure de Gaïa ressuscitée et parfois déclinée au pluriel (!) par Bruno Latour, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le Nouveau Régime Climatique*, Paris, La Découverte, 2015, ne débouche sur aucune proposition ni sémiotique, ni politique. On aura l'occasion d'y revenir.

12 A propos de ces concepts, on peut se reporter à ce que j'en ait déjà dit dans « Éco-anthropologie et sémiopoiétique : de la poésie rituelle grecque aux défis idéologiques et pratiques du présent », *Actes Sémiotiques*, 121, 2018, ou dans « La question de l'identité : pour une sémiotique éco-anthropologique », *Actes Sémiotiques*, 123, 2020.

13 E. Landowski, « Pour une grammaire de l'altérité », *Acta Semiotica*, III, 5, 2023, par référence à des travaux antérieurs.

nature physique et biologique, cet environnement, perçu par l'intermédiaire de notre appareil sensoriel et de nos capacités intellectuelles et interprétatives, est d'emblée signifiant. C'est à la condition de l'interpréter que nous pouvons en user, dans la nécessaire construction culturelle et sociale de la femme et de l'homme.

Reconnue comme fondement de toute identité humaine et par conséquent de toute communauté sociale et culturelle, l'anthropopoiésis passe du statut de concept opératoire à celui d'une exigence sociale. Et dans la mesure de l'immanquable interaction complexe et pratique entre l'homme vivant en société et la biosphère, l'anthropopoiésis devenue anthropopoiétique doit être développée en une « écopoiétique ». Du point de vue épistémologique, cette reconnaissance exige le développement d'une anthropologie éco-sémiotique, d'ordre culturel et social. Elle consistera en l'investigation comparative des principes qui fondent la construction sémiotique et discursive de l'être humain en relation avec son groupe social et avec son milieu à travers les procédures d'anthropopoiésis et d'écopoiésis propres à chaque culture ; les pratiques rituelles d'une part, les pratiques techniques de l'autre, toujours marquées du point de vue culturel, toujours signifiantes, en sont parmi les supports essentiels.

Conclusion

Ainsi, la rupture écosocialiste qu'exige l'impératif tournant écologique vis-à-vis d'un capitalisme destructeur des communautés des hommes et de leurs milieux requiert une anthropopoiétique doublée d'une écopoiétique d'ordre sémiotique. Il s'agit non seulement de repenser l'interaction complexe des hommes et de leurs communautés avec leur indispensable environnement, mais surtout de refaçonner, symboliquement et techniquement, cette interaction. C'est à la condition de le faire signifier que nous pouvons user d'un environnement par ailleurs indispensable à la survie des humains, dans la nécessaire construction sociale et culturelle et de la femme et de l'homme. Il s'agit donc de réfléchir aux bases de ce qu'on pourrait dénommer une anthropo-écosémiotique d'ordre poiétique et pratique...

Quoi qu'il en soit, comme fondement de toute identité humaine qui se construit et se maintient dans les relations avec une communauté sociale et culturelle, l'anthropopoiésis entendue en tant que construction sociale et culturelle de l'être humain passe du statut de concept opératoire à celui d'une exigence sociale. Dans cette mesure, l'anthropopoiésis devenue anthropopoiétique doit être développée en une « sémio-écopoiétique ». Pour le développement de cette nouvelle anthropologie éco-sémiotique, essentielle et inspiratrice sera — on vient de l'indiquer — la comparaison anthropologique avec les procédures d'anthropopoiésis et d'écopoiésis propres à d'autres cultures. Ce passage comparatif et critique notamment par les pratiques discursives d'ordre anthropo- et éco-poiétique d'une autre communauté culturelle, ne serait-ce que celles que nous offre dans son histoire et dans la multiplicité de ses cités la Grèce ancienne, nous engage fermement à rompre avec le paradigme technologique et marchand contemporain, sous l'égide d'un néolibéralisme mondialisé ; rupture donc avec

le néo-libéralisme de la dérégulation, de la marchandisation, et de la maximisation des profits individuels, dans une désémotisation généralisée des relations poétiques et interactives des hommes entre eux et avec leur milieu¹⁴. Et cela dans la perspective éco-socialiste d'une reconstruction sociale et culturelle des relations esthétiques, signifiantes et pratiques des hommes et de leurs communautés avec leur indispensable environnement.

Bibliographie

- ATTAC (Ch. Aguiton, G. Azam, E. Peredo, P. Solón), *Le monde qui émerge. Les alternatives qui peuvent tout changer*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2017.
- Benveniste, Émile, *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, Paris, A. Maisonneuve, 1975 (éd. or. : 1948).
- Bonneuil, Christophe, et Jean-Baptiste Fressoz, *L'événement anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Seuil 2016 (2^e édition augmentée).
- Calame, Claude, *Avenir de la planète et urgence climatique. Au-delà de nature et culture*, Fécamp, Lignes, 2015 (3^e éd. augmentée, *Humans and their Environment. Beyond the Nature / Culture Opposition*, Londres, Transnational Press London, 2023).
- « Éco-anthropologie et sémiopoiétique : de la poésie rituelle grecque aux défis idéologiques et pratiques du présent », *Actes Sémiotiques*, 121, 2018.
- « La question de l'identité : pour une sémiotique éco-anthropologique », *Actes Sémiotiques*, 123, 2020.
- Corcuff, Philippe, *Marx. XXI^e siècle. Textes commentés*, Paris, Textuel, 2012.
- Descartes, René, *Discours de la méthode. Pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*, Paris, Vrin, 1970 (éd. or. : Leyde, Jan Maire, 1637).
- Harribey, Jean-Marie, *Le trou noir du capitalisme. Pour ne pas y être aspiré, réhabiliter le travail, instituer les communs et socialiser la monnaie*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2020.
- Landowski, Eric, « Pour une grammaire de l'altérité », *Acta Semiotica*, III, 5, 2023.
- Bruno Latour, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le Nouveau Régime Climatique*, Paris, La Découverte, 2015.
- Le Doeuff, Michèle, « L'homme et la nature dans les jardins de la science », *Revue Internationale de Philosophie*, 40, 1986.
- Löwy, Michael, *Qu'est-ce que l'écosocialisme ?*, Montreuil, Le Temps des Cerises, 2020 (2^e éd.).
- et Daniel Tanuro (éd.), *Luttes écologiques et sociales dans le monde. Allier le vert et le rouge*, Paris, Textuel, 2021.
- Merchant, Carolyn, *La mort de la nature. La femme, l'écologie et la révolution scientifique*, Marseille, Wildproject, 2021 (trad. de *The Death of Nature. Women, Ecology, and the Scientific Revolution*, New York, HarperCollins, 2020 ; 1^{ère} éd., New York, Harper & Row, 1980).
- Petitimberty, Jean-Paul, « Mehr Licht », *Acta Semiotica*, III, 5, 2023.
- Tanuro, Daniel, *Trop tard pour être pessimistes ! Écosocialisme ou effondrement*, Paris, Textuel, 2020.

Résumé : La crise environnementale dont les populations les plus pauvres subissent les conséquences les plus destructrices nous contraint à repenser l'interaction complexe des hommes et de leurs communautés avec leur indispensable milieu. Une démarche de comparaison anthropologique et critique avec la Grèce ancienne par les notions de *phúsis* et de *tékhnai* nous engage à rompre avec le paradigme technologique et marchand contemporain, animé par un néolibé-

14 Voir J.-P. Petitimberty, « Mehr Licht ! », *Acta Semiotica*, III, 5, 2023, pp. 14-18.

ralisme mondialisé, pour l'exploitation purement économique d'un environnement objectivé en nature. Dans une perspective d'appréhension sémiotique de notre milieu, la comparaison nous dirige vers une anthropopoiétique doublée d'une écopoiétique d'ordre sémiotique, politiquement animées par l'écosocialisme.

Mots clés : anthropocène, anthropopoiésis, capitalocène, culture, écopoiésis, écosocialisme, environnement, nature, néolibéralisme, *phúsis*, sémiotique, *tékhnai*.

Resumo : A crise ambiental, cujas consequências mais destrutivas recaem sobre as populações mais pobres, nos obriga a repensar a complexa interação entre os seres humanos e suas comunidades, e o meio-ambiente que lhes é indispensável. Uma abordagem comparativa de ordem antropológica e crítica com a Grécia Antiga, a partir dos conceitos de *phúsis* e *tékhnai*, nos leva a romper com o paradigma tecnológico e mercantil contemporâneo, impulsionado por um neoliberalismo globalizado, que busca explorar puramente economicamente um ambiente objetificado como natureza. Sob uma perspectiva de compreensão semiótica do nosso ambiente, essa comparação nos orienta para uma antropopoética aliada a uma eco-poética de ordem semiótica, politicamente animadas pelo ecosocialismo.

Abstract : The environmental crisis, whose most destructive consequences are suffered by the poorest populations, forces us to rethink the complex interactions between men's communities and their indispensable milieu. An anthropological and critical comparison with the ancient Greek notions of *phúsis* and *tékhnai* leads us to break with the contemporary technological and business paradigm, mostly driven by a globalised neoliberalism provoking of a purely economic exploitation of our environment, thus turned into a mere object referred to as "nature". Looking at our milieu through a semiotic lens directs us towards an anthropopoietics paired with an ecopoietics of semiotic order, politically underpinned with ecosocialism.

Auteurs cités : Francis Bacon, Emile Benveniste, Christophe Bonneuil, Philippe Corcuff, René Descartes, Jean-Baptiste Fressoz, Jean-Marie Harribey, Eric Landowski, Bruno Latour, Michèle Le Doeuff, Michael Löwy, Carolyn Merchant, Jean-Paul Petitimberty, Pablo Solón, Daniel Tanuro.

Plan :

Introduction

1. Le XVII^e siècle : la nature soumise à la raison ?
2. Détour par la Grèce : la *phúsis* des « Présocratiques »
3. L'influence de l'environnement sur la nature humaine : Hippocrate
4. Entre l'homme et son environnement, les *tékhnai*
5. De Descartes au capitalocène : la marchandisation de la nature
6. Pour une transition éco- et sémiosocialiste : anthropopoiésis et écopoiésis

Conclusion

Recebido em 23/07/2023.

Aceito em 25/08/2023.

Présentation

Pourquoi le changement ?

Eric Landowski

Paris, CNRS — São Paulo, CPS

Il y a quelques années nous avons été amené à présenter dans nos chers anciens *Actes Sémiotiques* (avant qu'ils ne changent, comme toute chose) un ensemble de travaux qui portaient sur les « organisations », leur formation, leur fonctionnement, leurs problèmes. Pour commencer, nous observions que ce terme, *organisation*, ne fait pas partie du métalangage de la sémiotique mais que les acteurs collectifs — administrations ou entreprises — qu'il désigne dans l'idiolecte des sociologues nous sont familiers depuis longtemps en tant qu'objets d'étude¹. La même observation vaut aussi, et même davantage encore pour le présent dossier préparé en duo avec Paolo Demuru autour de l'idée de *changement*.

Ce mot ne figure pas non plus parmi les entrées du *Dictionnaire raisonné* qui nous sert de référence conceptuelle la plus constante². Et à notre connaissance, jusqu'à présent personne parmi nous ne faisait heuristiquement usage de la notion correspondante dans ses travaux — à une exception près³. Or, malgré cela, nous n'avons en fait jamais cessé, les uns et les autres, sémioticiens d'obédience

1 *Actes Sémiotiques*, 122, 2019, dossier « Sémiotique et organisations. Critique, réforme, dépassement ».

2 A.J. Greimas et J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.

3 Toute modestie mise à part, cette exception, c'est nous, en particulier dans « Continuité et discontinuité. Vivre sa génération » (*La société réfléchie*, 1989), « Échelles du temps » (*E/C*, 32, 2021) et surtout « Mode, politique et changement » (*Présences de l'autre*, 1997), article entièrement consacré à la notion qui nous occupe aujourd'hui.

structurale, de nous occuper de processus qui constituent bel et bien des « changements » au sens courant du terme, que ce soit sous le nom de « transformations d'états », notion clef de la grammaire narrative depuis le départ comme on sait, ou par la suite en cherchant à rendre compte des processus graduels qu'implique le « devenir »⁴.

Il n'en reste pas moins que de même qu'il n'existe toujours pas, à proprement parler, une « sémiotique des organisations » — ce qui ne constitue pas, nous semble-t-il, un manque théorique trop grave —, de même une théorie sémiotique du changement fait aujourd'hui encore défaut. Et cette lacune-là nous paraît, elle par contre, vraiment regrettable.

1. Conceptualiser la notion de changement et ce qu'elle implique pourrait en effet, croyons-nous, faire avancer utilement la réflexion sémiotique sur le plan le plus général. Problématique du sens et problématique du changement sont étroitement liées. Les conditions de l'émergence du sens tiennent effectivement à des faits de syntaxe qui, très souvent, en surface, prennent la forme de discontinuités perceptibles dans le temps ou dans l'espace. Tout en correspondant à ce qu'on appelle ordinairement des changements, ces discontinuités sont autant de manifestations occurrenceielles du principe fondateur de toute signification, à savoir le principe de différence. A tel point que la vieille « épreuve de commutation », qui consiste, expliquait Barthes, « à introduire artificiellement un changement dans le plan de l'expression et à observer si ce changement entraîne une modification corrélatrice du plan du contenu » reste à la base de toutes nos recherches sémiotiques aussi bien que sémantiques⁵.

Certes, une différence signifiante n'est pas nécessairement liée à un processus de changement. La coexistence de deux grandeurs en tant qu'unités paradigmatiquement corrélées, du type *vie / mort* ou par exemple *permis / interdit*, peut y suffire. Ce qui signifie ne se réduit donc pas à ce qui « change » — disons : à ce qui se transforme sous nos yeux, pour prendre ce verbe en un de ses sens les plus usuels. En revanche, toute variation, tout changement perçu par rapport à un état de choses servant de référence (un état présent qui tranche par rapport à un état passé, l'étrangeté d'un ailleurs par rapport à la « normalité » d'ici) ou bien fait immédiatement sens ou bien, en faisant énigme, engage une quête de sens. On peut même dire que dans une grande mesure, pour que du sens émerge au fil de l'expérience vécue, il faut qu'il y ait changement. Tant que rien ne change, c'est à peine si on s'interroge sur ce que veut dire l'état de choses présent. S'écoulant « comme un long fleuve tranquille » dans la continuité d'une programmation sans accroc, le temps devient pour ainsi dire étale (tel un baromètre au « beau fixe ») si bien que la question même du sens semble alors n'avoir aucune raison d'être⁶. Tout se passe comme si la continuité, insignifiante par nature, l'abolissait.

4 Voir notamment J. Fontanille (éd.), *Le devenir*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 1997.

5 R. Barthes, *Éléments de sémiologie, Communications*, 4, 1964, p. 118.

6 Sur le temps « étale », cf. « Échelles du temps », *art. cit.* (§3. Prospective et désillusion).

Mais que le moindre changement — la moindre « solution de continuité » — vienne perturber cette sorte de normalité des choses données, et aussitôt s'impose le besoin d'un sens qui rende intelligible et, s'il le faut, qui justifie ce qui advient de différent, d'« autre », de nouveau. Il suffit même de la simple promesse — ou de la menace (selon le point de vue qu'on adopte) — de quelque modification possible de l'ordre des choses pour que la question du sens devienne ou redevienne une préoccupation, le ressort d'un espoir ou au contraire un motif d'inquiétude. Ce qui allait de soi sans qu'il soit besoin de le thématiser, de le justifier, de le « monter en épingle », devient objet de discours passionnés qui en revendiquent (en découvrent ou en inventent) le sens et la valeur dès que l'ordre habituel se trouve mis en cause par l'actualité ou la simple perspective d'un changement. Ainsi constate-t-on par exemple qu'à aucun moment un groupe social ne donne davantage de sens et de valeur à ce qu'il estime constituer sa propre identité que lorsqu'il la croit menacée d'être « altérée », « dénaturée » (comme disent les intéressés) par sa mise en contact de proximité avec une population culturellement différente, regardée comme jouant le rôle d'un intrus, d'un « envahisseur ». En France, un parti d'extrême droite des plus influents donne à un tel changement fantasmé le nom de « grand remplacement ». Et c'est sur cette peur délibérément entretenue qu'il fonde, avec grand succès, l'essentiel de sa propagande.

2. La richesse mais aussi la complexité du thème tient évidemment à la multiplicité des dimensions sémiotiques qu'il articule les unes aux autres. A commencer par les modulations aspectuelles dont il convoque toute la panoplie. La même notion de changement peut aussi bien recouvrir, comme cela a été maintes fois relevé, des processus métamorphiques progressifs plus ou moins rapides que des ruptures abruptes, aussi bien des processus cycliques impliquant le retour épisodique du même que des évolutions linéaires et irréversibles, chacune de ces variantes étant, de plus, presque toujours associée à des investissements axiologiques et/ou passionnels eux-mêmes d'orientations diverses.

En se limitant à des figures-types, quasi stéréotypées, on aura par exemple, d'un côté, un « maintenant » dévalorisé en regard d'un « autrefois » révolu et regretté :

Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel).
(Baudelaire, « Le cygne »)

et de l'autre, à l'inverse, un présent dévalorisé par rapport soit à un passé reconfiguré en « âge d'or », soit à un temps futur vu comme « avenir radieux » :

Debout ! les damnés de la terre (...)
Le monde va changer de base :
Nous ne sommes rien, soyons tout ! »
(*L'internationale*).

... sans évidemment exclure le simple constat, axiologiquement neutre : « C'est étonnant de voir à quel point cette ville / ce parti / ce collègue a changé en si peu de temps ».

De la même isotopie temporelle relève la thématique, moins étudiée peut-être, non pas de la discontinuité mais de sa négation ou de son dépassement (la non-discontinuité). A la commune mortalité des êtres vivants et à l'inévitable dépérissement des choses (conformément au principe d'entropie), on oppose alors sinon la permanence (ce serait la continuité) du moins la conservation temporaire d'états de choses censés ne pas pouvoir durer — par exemple la persistance, la jouissance continuée de compétences « en principe » (« normalement ») éphémères : « A son âge ! encore vaillante ! Tout de même ! Ne changera-t-elle jamais ? Mais comment fait-elle donc ? » : question pertinente car dans un monde où la seule constante est l'impermanence — l'inévitabilité du changement —, son opposé, le maintien en l'état, la non-discontinuité, ne suppose pas moins d'« agentivité » — de soins ou d'efforts — que la production du nouveau⁷.

Ici tout particulièrement, la modulation aspectuelle est cruciale. Face à l'éventualité d'un changement subit, la prudence est de rigueur, comme face à n'importe quel risque d'accident. C'est la seule stratégie possible : ne pas prendre de risques. Mais quand il s'agit de processus de transformation non pas brutaux et évitables mais lents, insidieux, « duratifs » et inéluctables, alors une autre stratégie s'impose. Il ne s'agit plus en pareil cas d'éviter un changement mais tout au plus d'en repousser l'échéance, sachant que le terme final est, comme on dit aujourd'hui, « incontournable ». Pour rendre compte de ce type de cas, à côté de la syntaxe classique des transformations d'état, dont le principe est d'inverser les valeurs (de la conjonction à la disjonction, ou dans l'autre sens), il a fallu prévoir, il y a déjà bien longtemps, une syntaxe de « transformations stationnaires »⁸ garantissant qu'au contraire, envers et contre tout, la valeur ne changera pas — certes non pas *ad aeternam* mais du moins « tant que ça dure ! ». Manar Hammad nous apprend que « les mathématiciens [aussi] ont un nom pour les transformations qui maintiennent l'identité d'un élément : ils les appellent transformations identiques »⁹.

En faisant exception sur un fond d'impermanence, un tel non-changement, ne fût-il que provisoire, contredit le principe de mutabilité qui préside à l'ordre ordinaire des choses. Autant que le changement, le non-changement peut donc être signifiant. Entre les contraires — ou bien la permanence (et à la limite, l'éternité... l'immortalité), ou bien le changement (l'évolution, l'inconstance, la fugacité, la précarité, la fragilité, selon les divers registres possibles, et en tout cas, en dernière instance, la mortalité) —, le non-changement, pourrait-on dire, « ça change », le verbe étant pris en ce cas dans son emploi absolu : « Pour

7 Voir ici même les remarques de Franciscu Sedda sur les ruses cosmétiques contre « l'usure du temps ».

8 Cf. E. Landowski et P. Stockinger, « Problématique de la manipulation : de la schématisation narrative au calcul stratégique », *Degrés*, 44, 1985.

9 M. Hammad, « De l'espace et des hommes. Identité de groupe et traces de la privatisation de l'espace et de la propriété à l'époque néolithique », *Acta Semiotica*, III, 5, 2023, p. 159.

une fois, quelque chose ou quelqu'un qui ne change pas, *ça change !* ». Victoire contre des forces perturbatrices ou résistance à « l'usure du temps », il arrive, de fait, que — pour un temps — le même perdure, identique (*grosso modo*) à ce qu'il était.

Toutefois, parler à ce propos de « l'usure du temps » n'est évidemment rien de plus que se satisfaire d'une métaphore commode. En faisant comme si « le temps », magiquement, agissait à lui seul, on se dispense d'identifier les facteurs effectifs de changement. Quels qu'ils soient, ces facteurs (mécaniques, chimiques, biologiques, psychologiques, sociétaux, idéologiques, politiques, économiques ou autres encore) ont certes besoin d'une durée d'action déterminée pour exercer efficacement leur action transformatrice. Mais ce n'est pas dans cette durée que réside leur pouvoir transformateur même. Tout comme les principes interactionnels qui assurent la prise d'un agent quelconque sur un autre, les principes et les processus de changement, dans quelque domaine que ce soit, changent de nature en fonction de l'échelle d'observation qu'on adopte¹⁰. Vu de très haut, le Temps — le « passage » du temps — suffit pour tout expliquer. Mais à mesure qu'on se rapproche de l'espace où l'interaction se déroule (certains diraient peut-être de la « scène prédicative » à analyser) apparaît une kyrielle presque infinie d'agents transformateurs dont l'action n'est perceptible et analysable qu'à petite ou très petite échelle, jusqu'au niveau microscopique¹¹.

Bien entendu, il n'est pas question que, pour expliquer comment, dans leur infinie diversité, les choses changent, le sémioticien se transforme tour à tour en physicien, en chimiste, en économiste, en historien ou, plus improbable encore, en psychanalyste !¹² Mais il lui revient de rendre compte des principes d'interaction et corrélativement des régimes de sens qui sont mis en jeu sur les divers terrains à considérer parce qu'une dynamique de transformation y est à l'œuvre. Il y a là tout un pan de la problématique du changement qui n'est guère abordé dans ce dossier mais que nous signalons parce qu'il est immense et nous paraît passionnant. Il concerne à l'évidence la sémiotique des objets, mais aussi celle des corps et du vivant en général, qu'il s'agisse de la croissance, de la maturation ou du vieillissement. Un colloque consacré à l'étude des formes de l'*usure*, tenu il y a longtemps à Urbino, avait été l'occasion d'esquisser une première approche de ce genre de questions¹³. Notre propre approche comparative de la vie et la mort, certes dérisoire, des petites cuillères (et des louches), certaines en plastique, qui fondent ou qui pètent, d'autres en bois, qui s'embellissent à l'usage, de même

10 Cf. E. Landowski, *Avoir prise, donner prise*, Limoges, Pulim, 2009 (2^e partie, « Les échelles du sens »).

11 A propos de la superposition des échelles d'observation macro-, méso- et microscopiques, outre le texte mentionné ci-dessus, cf. E. Landowski, « Échelles du temps », *art cit.* (§2, « La discordance des temps »).

12 Il est vrai néanmoins que pour rendre compte d'un changement décisif, d'ordre institutionnel — l'apparition des rapports de propriété —, le sémioticien Hammad ne peut pas ne pas se faire aussi, pour une part, archéologue, historien, anthropologue. Voir sa contribution au dossier qui suit, « Des choses et des hommes : les prémices de la propriété des objets ».

13 7-9 juillet 1997, colloque « Les formes de l'usure / L'usura : forme della consunzione », org. G. Ceriani et E. Landowski. Voir G. Ceriani, *Forme dell'usura : lo spreco e l'impronta*, Pre-pubblicazioni dell'Università di Urbino, 263, 1997 ; réédité en 2012 dans la revue de l'association italienne de sémiotique, *E/C*.

que celles de Jacques Fontanille sur la patine des vieux meubles¹⁴, indiquent quelques pistes qui mériteraient sans doute d'être reprises et prolongées sur un plan plus général.

Mais la temporalité n'est pas seule en cause. « Vérité en-deçà des Pyrénées, erreur au-delà », constatait Pascal. Lorsque la « vérité », ou quoi que ce soit d'autre, diffère d'un lieu à un autre, d'une culture à une autre, la perception de cette différence ne peut pas ne pas provoquer, pour le philosophe qui compare les choses *in abstracto* comme pour le voyageur qui les observe tour à tour en se déplaçant, des effets de dépaysement liés à la découverte d'une altérité. « Dépaysement » est le nom que la langue française donne à cet effet de sens du changement quand il est appréhendé dans l'ordre de la spatialité : effet d'étrangeté souvent vécu dysphoriquement, mais aussi, parfois, comme régénérateur. D'où la sagesse d'une recommandation de ce genre : « Partez donc un moment au bord de la mer, ça change les idées ».

3. Telles sont, nous semble-t-il, quelques-unes des formes élémentaires de la différence à la base du sentiment de changement. Or à partir de là, dès qu'apparaît l'impression que « ça change » se pose la question de ce que cela « veut dire ».

Point n'est besoin de chercher bien loin un exemple à cet égard. Aujourd'hui — aujourd'hui enfin —, tout le monde le constate : partout, le climat est en train de changer. Ou plutôt, il a déjà dramatiquement changé¹⁵. Qu'est-ce à dire ? A quoi en rapporter la cause ou à qui en attribuer la responsabilité ? Telles sont les premières questions qu'on peut se poser dans l'espoir de donner un sens à cette mutation assurément décisive (bien qu'il n'en soit pas un instant question dans les articles qui suivent). Pour énormément de nos contemporains, les variations de ce genre sont dans l'ordre normal des choses. Ce sont des fluctuations programmées par « la nature » ; nous n'y sommes pour rien ; il n'y a rien à y faire. Que cela nuise le moins possible à la continuité de nos lucratives affaires, voilà l'essentiel. Pour d'autres, l'origine anthropique du « dérèglement » en question ne fait aucun doute. Par suite, des remèdes sont en principe possibles, au prix d'immenses changements sur mille autres plans. Du même coup, sans que le phénomène proprement dit ne change en rien — si ce n'est dans le sens de l'accélération et de l'aggravation —, il change de nom dans le vocabulaire des politiques. Il devient un beau jour « transition » (écologique) : manière de changer sinon la chose du moins le regard qu'on porte sur elle. Changer les noms pour ne pas avoir à changer les choses, ne serait-ce pas aussi un thème de réflexion à retenir pour une future « sémiotique (critique) du changement » ?

Un conflit d'interprétations analogue s'était développé presque dans les mêmes termes lorsqu'il y a peu une pandémie est venue bouleverser toutes nos conditions d'existence. Pour certains gouvernants, il suffisait d'attendre — pa-

14 Cf. « La patine et la connivence », in E. Landowski et G. Marrone (éds.), *La société des objets, Protée*, 29, 1, 2009.

15 Voir ici-même Cl. Calame, « Pour une sémiotique écosocialiste des relations de l'homme avec son environnement : *phúsis* et *tékhnai* ».

tiement, passivement — le retour à la normale sans écouter ceux qui, analysant le phénomène comme une conséquence du régime de nos interactions avec l'environnement, appelaient à des changements radicaux de toutes nos pratiques en ce domaine. Tout comme à propos du changement climatique, d'un côté on niait au fond l'existence même du changement, vu comme retour cyclique du même, de l'autre lui était au contraire attribuée une signification qui interpellait chacun d'entre nous¹⁶.

Ce ne sont là que quelques aperçus mais qui permettent, nous semble-t-il, de prévoir que l'analyse des processus de tous ordres auxquels renvoie l'idée de changement pourrait apporter une vue synthétique et coordonnée sur un ensemble de questions sémiotiques le plus souvent envisagées séparément mais qui toutes sont, plus ou moins directement, en relation avec la catégorie de base *continuité* versus *discontinuité*. Cela sans oublier la question immémoriale (quasi métaphysique) de ce qu'il en est de l'« identité » d'une grandeur quelconque (vue comme sujet ou comme objet) dans un univers où à chaque instant chacun et toute chose est en train de devenir autre. L'objectif du présent dossier est d'effectuer un premier pas en vue d'éclairer ce champ immense.

4. Pour cela, comment procéder ? Les discours sur *ce qui est en train de changer*, sur *ce qui va changer*, *ce qui ne peut pas ne pas* ou même *doit* changer (d'« urgence », ajoute-t-on volontiers en ce cas), ou au contraire à propos de ce qui *ne pourra jamais* ou *ne doit surtout pas* changer sont actuellement légion, aussi bien dans les médias que sur la scène politique et dans les conversations quotidiennes les plus ordinaires, qu'il s'agisse de propos relatifs à des mutations à petite échelle, d'ordre personnel ou local, ou de portée planétaire.

L'analyse sémiotique de ces discours qui constatent, prônent ou déplorent des changements de tous ordres ne pose pas de problème théorique ou méthodologique particulier, pas plus que l'étude de n'importe quels autres discours relatifs à d'autres sujets. Pour traiter du changement, on a donc là un vaste matériel tout disponible. Pourtant, ce n'est pas de ce côté-là que s'est tournée l'attention des contributeurs du dossier. Aux discours, ils ont préféré la « chose même », si on peut dire. On se souvient à ce propos du regret que Greimas exprimait à l'égard du travail de Roland Barthes, qui, pour écrire *Le système de la mode*, s'était appuyé sur les journaux de mode au lieu de s'intéresser à *la mode même*¹⁷. Hélas, nous ne saurons jamais ce qu'aurait été, de la part de Greimas, une approche sémiotique de la mode « elle-même ». Sa propre thèse, elle aussi sur la mode (celle des années 1830), portait, ni plus ni moins que celle de Barthes, sur un corpus uniquement linguistique (« le vocabulaire vestimentaire d'après les journaux de mode de l'époque »), raison pour laquelle, bien plus tard, quand on le lui demanda, il refusa catégoriquement que ce travail à ses yeux dépassé

16 Voir le dossier « La pandémie : hasard ou signification ? », *Acta Semiotica*, I, 1 et 2, 2021, ainsi que E. Landowski, « Face à la pandémie », *Degrés*, 182, 2020.

17 Cf. A.J. Greimas, « Conversation » avec Alessandro Zinna, *Versus*, 43, 1984, p. 44.

soit publié¹⁸. A vrai dire, cette thèse datant de 1948, il ne pouvait pas en être autrement étant donné que Greimas ne réinventerait la sémiotique sur une base structurale dépassant les limites du linguistique qu'environ vingt ans plus tard¹⁹.

Mais sans doute sommes-nous mieux armés aujourd'hui pour penser sémiotiquement les phénomènes mêmes, par delà les discours, narratifs ou prescriptifs, qui les prennent en charge. C'est probablement ce qui explique que tous les auteurs dont les textes suivent aient laissé de côté la masse des discours sur le changement — le changement raconté — et pris le risque d'affronter, d'une manière ou d'une autre, le « changement même ». Deux voies différentes ont été explorées. Les uns — Giulia Ceriani, Jacques Fontanille, Franciscu Sedda —, se situant sur un plan général, ont cherché à apporter directement des éléments à une future théorie sémiotique du changement, quels que puissent en être les formes de surface et les domaines d'exercice. Les autres participants se sont attachés à l'analyse du déroulement de divers processus de changement. Selon les cas, il s'agit ou bien d'évolutions actuellement en cours et directement observables sur tel ou tel plan particulier — socio-politique (K. Caetano), esthétique-politique (T. Migliore) ou politique tout court (E. Cuevas, S. Moreno et E. Yalán), ou encore alimentaire (I. Ventura) —, ou bien de mutations qui ont eu lieu soit dans un passé tout récent et relativement aisé à reconstituer (A. Perusset), soit au contraire dans un temps très ancien et n'ayant laissé que de rares traces très difficiles à interpréter (M. Hammad).

Bien sûr, ces deux approches sont heuristiquement complémentaires. A terme, la construction théorique ne pourra que tirer parti de la variété des études ponctuelles disponibles (et réciproquement, ce qui est moins sûr mais qu'il faut espérer). Les quelques enseignements sémiotiques de caractère général qu'on peut d'ores et déjà tirer de la mise en relation de ces deux séries de travaux font l'objet de l'article conclusif de Paolo Demuru.

5. Pour notre part, nous nous bornerons à ajouter quelques remarques en marge des différentes pièces du dossier.

A la base de la théorie sémiotique de la signification, une des idées les moins contestées est que la relation prime sur les termes qui en sont les aboutissants. Pourtant, chose curieuse, dans la pratique des analyses, lorsqu'il s'agit de rendre compte d'un changement, qu'il soit rapporté au fil d'un récit ou empiriquement observable, la démarche intellectuelle que nous constatons — démarche inspirée par la problématique narrative standard ou par le simple bon sens ? cela restera à déterminer — nous semble reposer implicitement sur l'idée exactement inverse : il y aurait d'abord des états de choses, jouant en l'occurrence le rôle de termes, et ensuite, sous certaines conditions, la dynamique relationnelle (interactionnelle) susceptible de les transformer.

18 Il le sera néanmoins — après sa mort, quelle qu'ait été sa volonté. Cf. *La mode en 1830*, Paris, P.U.F., 2000.

19 Est-il nécessaire de le rappeler ? Pour Greimas, « la sémiotique, ce n'est pas les langues naturelles. On est d'accord sur le fait qu'il n'y a pas de pensée sans langage, mais il s'agit là du langage au sens large du mot, donc pas seulement des langues naturelles mais aussi d'autres systèmes ». « Conversation », *art. cit.*, p. 44.

Donnés en premier, les états de choses, les « situations » (en principe réductibles à des états de conjonction ou de disjonction des sujets par rapport à des valeurs) paraissent appelés à durer tels quels, « en l'état », à *moins que*, dans un second temps, n'intervienne *le cas échéant* quelque facteur de changement. Autrement dit, la transformation est pensée comme possible, non comme nécessaire. Pour qu'elle ait lieu, il faut qu'intervienne quelque agent anthropomorphe désireux que « ça change » ou quelque autre facteur capable d'exercer une force disruptive (ne serait-ce, encore une fois, que cet agent passe-partout, « le temps », censé « user » toute chose rien qu'en « passant »). Selon cette optique, alors que l'état va, somme toute, de soi — il n'a pas besoin d'être théoriquement fondé —, la transformation d'état, le *changement* apparaît comme presque hors norme. D'abord, par définition, il ne peut venir qu'en second puisqu'il présuppose un état premier, à transformer. Ensuite, contrairement à l'état, il doit être fondé en raison : c'est ce à quoi pourvoit la référence à l'action d'une forme ou une autre d'« agentivité » à même de dynamiser l'état de choses posé au départ, comme dans le conte populaire où le méchant vient de l'extérieur perturber l'ordre. Et si changement il y a, il débouche sur la production d'un nouvel état qui présente structurellement les mêmes propriétés que l'état initial, la même vocation à durer tel qu'en lui-même : pour l'essentiel, à l'arrivée, au « terme » final, un nouveau « temps étale » répète — re-produit — le temps étale de départ²⁰. Enfin et surtout, le processus même de changement ne constitue qu'une éventualité, conditionnelle et nullement nécessaire.

La perspective alternative qui nous semble à explorer consisterait à considérer qu'il y a au contraire, en tant que donné premier, un flux continu (celui du « temps qui passe »), un devenir-autre perpétuellement à l'œuvre pour toute chose. La transformation retrouve alors sa primauté de principe. Il n'y a pas des états figés dans leur immobilité jusqu'à ce que quelque intervention contingente vienne les faire bouger. La dynamique du passage constant d'un état à un autre, le *mouvement* est au contraire la règle. La seule continuité est la continuité paradoxale du changement. Par rapport à lui, les états ne sont que des arrêts artificiels, des sortes d'instantanés (à la manière des images de chevaux galopants photographiés par Etienne Marey) qui viennent figer le cours des choses continuellement en marche. Cette inversion de perspective — le mouvement est premier, les arrêts sont presque des illusions — invite à un autre regard sur le changement.

Par ailleurs, si, parmi les nombreuses définitions possibles, on retient l'idée du changement comme passage ou transition d'un état à un autre (« le jour se lève », « la neige fond ») ou comme remplacement d'un état de choses par un autre (« il faisait jour — il fait nuit »), le terme renvoie généralement à des processus qui ou bien se déroulent sous les yeux d'un observateur ou bien, dans le cas contraire, dont on peut plus ou moins reconstituer les étapes. Plus étrange, il désigne aussi parfois — au moins une fois par an — un rien : le rien qui, à

20 Cf. « Echelles du temps », *art. cit.*, schéma p. 32.

minuit, le 31 décembre, sépare une année de la suivante (ou l'y rattache ?) sans qu'absolument rien ne change hormis le chiffre du millésime : tel est le mystère de la fête de la Saint-Sylvestre, valorisation du changement à l'état pur²¹. Mais ce cas mis à part, si le changement nous intéresse, ce n'est pas uniquement en tant qu'observable à distance.

C'est aussi en tant que devenir existentiellement vécu. Et souvent, c'est alors un sentiment de continuité qui prime, comme si rien ne changeait. A tel point que ce n'est qu'après coup, moyennant le détour par quelque forme de résurrection, de reconstitution ou de redécouverte du temps révolu (forme du « temps retrouvé »), que l'effectivité du changement se donne à saisir. Sur ce mode imperceptible de la « transformation silencieuse »²², les styles de vie, les façons de parler, mon propre corps, mes goûts, mes points de vue... inexorablement, tout change. Qu'est-ce, dans ces conditions, qu'être « de son temps » sinon continuellement changer, et plus précisément changer *en mesure*, en épousant la cadence des transformations qui, autour de soi, affectent tous les plans de la vie quotidienne, et sans doute aussi de la pensée ? Adhérer à son propre être-en-devenir ne reviendrait alors qu'à se conformer, fût-ce sans même s'en apercevoir, à l'air du temps, à l'épistémé, ou tout simplement à la mode, perpétuel changement par principe, qui peut-être n'a pas de meilleure justification que de satisfaire le désir et le plaisir du changement : la mode, changement pour le changement. Du fait même qu'elle n'est que changement, la mode, écrivait Georg Simmel, « se [tenant] constamment sur la ligne de partage des eaux entre le passé et l'avenir, nous dispense (...) un fort sentiment de présent, comme peu d'autres phénomènes en sont capables »²³. Théoriser le changement, ce serait aussi, nous semble-t-il, chercher à rendre raison de cet aspect vécu.

Enfin, nous ne saurions conclure ces remarques éparses sans dire un mot des rapports entre le thème de ce dossier et la théorie interactionnelle que nous défendons. Notre approche étant fondée sur l'opposition entre continuité et discontinuité, il ne serait ni très difficile ni inapproprié de l'interpréter comme une réflexion sur la manière dont les choses « changent » — *ou ne changent pas*. Ce que nous appelons la « programmation » est un régime de sens et d'interaction qui suppose le règne de lois immuables, qui valorise la continuité, prône le *statu quo*, commande la résistance au changement : c'est le triomphe du conservatisme, attitude conduisant à des stratégies destinées à contrer les facteurs de déstabilisation de l'existant. A l'opposé, on trouve une configuration où tout n'est que ruptures, solutions de continuité, sous la forme soit d'accidents ponctuels (« catastrophiques » au sens mathématique mais aussi selon l'acception usuelle du terme), soit de lents processus de mutation remettant inexorablement en cause les données apparemment les plus stables. Et on a par ailleurs, entre ces

21 Cf. « Mode, politique et changement », *art. cit.*, 4.1 « Vertu de l'inchoatif ».

22 Expression empruntée à François Jullien, *Les transformations silencieuses*, Paris, Grasset, 2009. Cf. aussi « Mode, politique et changement », *art. cit.*, 3.3 « Le détour rétrospectif ».

23 G. Simmel, « La mode » (1909), *Philosophie de l'amour*, Paris, Rivages, 1988, p. 101, cité dans « Mode, politique et changement », *art. cit.* (*in fine*).

deux pôles, des configurations plus complexes où, d'un côté, le changement des rapports entre agents passe par la concertation (gage de non-discontinuité) et la contractualité, autrement dit par la « manipulation » intersubjective, et où, de l'autre côté, l'impermanence (la non-continuité) de toute chose est vécue sur le mode d'« ajustements » entre des présences épousant mutuellement leurs dynamiques respectives.

Loin de prétendre qu'on ait là une théorie sémiotique du changement en bonne et due forme, il nous semble que ce modèle fournit du moins quelques points de repère en articulant entre eux ce que Jacques Fontanille appelle ici même des « régimes » du changement.

Bibliographie

- AAVV, dossier « Sémiotique et organisations. Critique, réforme, dépassement », *Actes Sémiotiques*, 122, 2019.
- AAVV, dossier « La pandémie : hasard ou signification ? », *Acta Semiotica*, I, 1 et 2, 2021.
- Barthes, Roland, *Éléments de sémiologie, Communications*, 4, 1964.
- Calame, Claude, « Pour une sémiotique écosocialiste des relations de l'homme avec son environnement : *phúsis* et *tékhnai* », *Acta Semiotica*, III, 6, 2023.
- Ceriani, Giulia, *Forme dell'usura : lo spreco e l'impronta*, Urbino, Università di Urbino, Pre-pubblicazioni, 263, 1997 ; rééd. E/C, 2012.
- Fontanille, Jacques, « La patine et la connivence », in E. Landowski et G. Marrone (éds.), *La société des objets, Protée*, 29, 1, 2009.
- (éd.), *Le devenir*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 1997.
- Greimas, Algirdas J., et Joseph Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.
- « Conversation » avec Alessandro Zinna, *Versus*, 43, 1984.
- *La mode en 1830* (1948), Paris, P.U.F., éd. posthume, 2000.
- Hammad, Manar, « De l'espace et des hommes. Identité de groupe et traces de la privatisation de l'espace et de la propriété à l'époque néolithique », *Acta Semiotica*, III, 5, 2023.
- Jullien, François, *Les transformations silencieuses*, Paris, Grasset, 2009.
- Landowski, Eric, « Continuité et discontinuité. Vivre sa génération », *La société réfléchie*, 1989.
- « Mode, politique et changement », *Présences de l'autre*, 1997.
- « Les échelles du sens », *Avoir prise, donner prise*, Limoges, Pulim, 2009.
- « Face à la pandémie », *Degrés*, 182, 2020.
- « Échelles du temps », *E/C*, 32, 2021.
- et P. Stockinger, « Problématique de la manipulation : de la schématisation narrative au calcul stratégique », *Degrés*, 44, 1985.
- Simmel, Georg, « La mode » (1909), *Philosophie de l'amour*, Paris, Rivages, 1988.

Mots clés : changement, continuité / discontinuité, mode, permanence / impermanence, temps.

Divenire, diventare. Trasformazione e cambiamento

Giulia Ceriani

Università di Bergamo

Il concetto di cambiamento è generalmente inteso nella sua accezione terminativa, come punto di arrivo di un percorso di mutazione che gestisce la relazione tra due stati di esistenza. Ci interesseremo invece, all'interno di questo intervento, del cambiamento come campo semantico del divenire, apice durativo di una trasformazione che investe una zona di passaggio ancora non deciso, flusso e frontiera, zona a rischio della negazione che ancora non ha individuato la sua qualificazione finale. Il tema sarà trattato in una sequenza logica che si propone di investigare gli sviluppi concettuali del rapporto tra senso e dinamiche del non senso, equilibri provvisori e precarietà necessaria alla strutturazione di ogni nuova forma.

1. Liminalità

La definizione di cambiamento, trasversalmente alle diverse definizioni dizionariali, è dal punto di vista concettuale “sostituzione o avvicendamento”. Così inquadrato, parrebbe il punto d'arrivo di una transizione, fase terminativa di un processo che ha conosciuto il passaggio da uno stato precedente a uno successivo.

Ci piace, invece, l'idea di approfondire del cambiamento la natura dinamica, e di isolarne quel punto di passaggio, apice della curva di trasformazione, che racconta di una liminalità indecisa. C'è un momento di fluidità inevitabile, sorta di dissolvenza incrociata, che gestisce l'alternanza di quelle fasi che precedono e

seguono il passaggio di stato. Sono momenti apicali che ci interessano in quanto territori ambigui della connessione e dell'attesa, della ridefinizione e del patteggiamento.

La liminalità è per definizione territorio del neutro, né di qua né di là. Ma anche, e non paradossalmente, della complessità dei fenomeni e degli stati di esistenza, che possono presentare una legittima duplicità : in attesa di una descrizione a venire o nella complicità di un territorio indeciso e proprio per questo salvifico. E' dunque processualità pura, che interpella il suo destinatario — l'attore del cambiamento — chiedendogli di esercitare una scelta in potenza, che potrà poi essere attualizzata una volta terminato il patteggiamento.

La liminalità inquadra il cambiamento come potenzialità, lo sottolinea come momento della scelta e manifestazione della pura virtualità. Sulla soglia ci si affaccia, dalla soglia ci si ritrae. E' una zona di silenzio che precede una nomina e una scelta necessaria, imposta o voluta che sia. Il cambiamento non apre all'infinito ma a un nuovo stato che deve trovare una sua nomina ; e tuttavia, conosce di necessità quel momento all'interno del quale si aprono gli scenari alternativi della scelta, e si anticipano — esplicitamente o implicitamente — i percorsi a venire.

Questa fase speciale, fase della soglia, è anche quella della valutazione : qui decido verso quale direzione orientare i miei passi, ovvero quale più favorevole isotopia tematizzerà il passaggio al nuovo stato.

2. Tensione

Il cambiamento così inteso è dunque una fase altamente tensiva, ovvero inquadra un processo di *trasformazione* che sovradetermina la misura aspettuale, e ne spiega la corrispondente "eccitazione", il subbuglio passionale, la turbolenza che agita i periodi temporali così marcati. E' in questo picco che precede la svolta che si può assistere alla massima ambiguità patemica : l'euforia dell'attesa dei nuovi inizi può facilmente capovolgersi in delusione disforica (non potremo avere quello che vorremmo, e ce ne rendiamo conto ancora prima di avere cambiato). L'eccesso di passioni può portare paralisi. Ma anche riprendersi velocemente, là dove accada che lo stato passionale di pochi sia accolto da quello di molti, e allora il segno può nettamente cambiare, in qualche modo rassicurato.

Come sappiamo, nella concezione teorica greimasiana, le passioni sono alla radice della narratività, la prevengono e la informano, qualificando il punto di vista sull'azione. L'opposizione euforia / disforia va ad investire le altre categorie semantiche, e sovradetermina le assiologie. Quando si passa dalla semantica fondamentale alla semantica narrativa, si scelgono i valori che si mettono in circolazione e le corrispondenti modalizzazioni dell'essere che coincidono con la qualificazione passionale.

La tensività è giustamente allo snodo di questo passaggio : quando la colorazione euforica / disforica è incerta e determina una pausa temporale, un vuoto, un margine neutro o forse semplicemente ottuso in cui si dà rinvio della decisione finale. Ci si adegua a quanto codificato / stabilizzato collettivamente

per nominare l'attesa, oppure ci si sottrae provando a remare controcorrente ; di più, vorremmo sottolineare, ci si ferma, si aspetta di poter decidere, e la passione dominante è allora l'attesa, colorata di incertezza.

Il patema¹ è la configurazione che dà alla tensività di questo momento la sua colorazione. E' il modo con il quale l'attesa è vissuta, sempre attesa semplice (voglio / non voglio che qualcosa succeda) sostenuta da un'attesa fiduciaria² (che il riferimento al meta-soggetto "garante" sia al tempo, al fato, o a qualunque altro fattore determinante) : nel momento del passaggio viene chiamato in gioco l'elemento non immediatamente prevedibile (ma auspicato e temuto), come potrebbe essere ad esempio il cambiamento climatico o le variazioni di Borsa, o altro ancora. Ulteriori elementi possono intervenire sulla mia decisione, e fare in modo che quella zona inerte in cui il cambiamento si prepara — attualizzazione pura — prenda la direzione della speranza o del timore, della meraviglia, dell'incredulità o del disgusto o dell'esitazione. Il cambiamento è qualcosa che verrà, non che è : al presente esiste solo l'apice del passaggio, da uno stato A a uno stato B.

3. Trasformazione

E' così che, all'interno della vista, sempre parziale, della dimensione temporale immediatamente connessa alla previsione, è opportuno far intervenire anche quella spaziale, nel senso della percezione della distanza che separa, nell'imminenza del cambiamento, da un'ipotetica soglia : più la distanza è ravvicinata, più intensa è l'attesa di quello che sarà e maggiore la sua connotazione passionale. Euforica, disforica.

Una modulazione / modalizzazione chiamata ad influire sull'aspettualità del tempo che intercorre fino alla scadenza, che siamo allora impegnati a giocare in modo più o meno consapevolmente strategico sulle tre variabili del punto di vista sull'azione — incoativa, durativa, terminativa. Determinandone gli entusiasmi e le aspettative, le prese di tempo e le prese di posizione, gli ultimatum, le tensioni suscettibili di influenzare a loro volta gli atteggiamenti dei pubblici a cui riferiamo.

Nel rapporto tra scienze umane e previsione questo è, riteniamo, l'elemento di maggior interesse : a seconda della prospettiva da cui lo si considera, il cambiamento — e il contenuto previsionale che lo descrive come "futuro" — può avere un'isotopia orientata alla catastrofe o alla rinascita, alla decadenza o alla rigenerazione.

In tutti i casi, tra stato di partenza e stato di arrivo ad avere luogo è una trasformazione invisibile. La soglia è quella dell'attesa per il mutamento, quando e dove lo si prefigura, in parte anche condizionandolo o quanto meno condizionando la sua rispondenza alle nostre aspettative. Ma la sua manifestazione, che

1 Cf. I. Pezzini, "Patemi e enunciazioni appassionate : il modello semio-linguistico riformulato", *Rivista Italiana di Filosofia del Linguaggio*, 2020.

2 A.J. Greimas, *Del Senso II*, Milano, Bompiani, 1994, pp. 218-220.

ha un decorso durativo e iterativo al tempo stesso, fatto di tracce, emergenze, passi in avanti e passi del gambero, è riconosciuta come appartenente alla classificazione futuribile solo quando è già esperita. E dunque quando futuro non è più, ma presente, nella sua pienezza. Quando il cambiamento è riconosciuto come tale, nella sua condizione terminativa e finale. O anche paradossalmente quando è ormai passato, qualora la consapevolezza di cui è portatrice arrivi con qualche ritardo³.

Torniamo, in questo senso, a uno dei punti di attenzione a suo tempo focalizzati da Omar Calabrese in *Mille di questi anni*⁴, ovvero la contrapposizione tra transizione e transitorietà. Là dove il cambiamento futuro sia nebuloso o difficilmente auspicabile, ecco che l'evento presente verrà vissuto secondo una temporalità durativa, che mette in scena la contrapposizione, provvisoriamente bilanciata, tra attesa e esitazione: il tempo della *transizione* è un tempo lento, che ha in sé i presupposti della trasformazione, quelle tracce utili a identificare il profilo di un cambiamento che si sa avverrà, ma che si rinvia.

Se la visione è meno chiara, se il punto di partenza passato e quello di arrivo futuro entro cui si colloca il presente non sono chiaramente definiti nella loro marcatura, è allora necessario pensare il presente come *transitorietà*, stato instabile tra tutti, che attende la fissazione di una soglia oltre la quale non potrà più protrarsi. In un contesto transitorio, l'attesa della sua scadenza è dunque oltre modo passionalizzata, proprio perché così meglio capace di condizionare l'esito futuro della posta in gioco: attraverso la paura, ad esempio, posso far scattare la molla che fa uscire dallo stato transitivo, ed evolvere verso una diversa stabilità che eviti la permanenza della situazione caotica.

4. Differenza

Il cambiamento, abbiamo premesso, è il punto di arrivo di una situazione di passaggio. Non corrisponde a quella zona intermedia che lo prepara in modo determinante, non a quanto definiremmo, deleuzianamente, una *piega*⁵. Si distingue dall'apice di quella percezione della catastrofe che occupa uno spazio suo proprio, e interpella la differenza a partire dallo scarto tra due grandezze⁶. La piega mette in relazione due universi distinti, li costruisce come relazione, decide, all'interno della categoria identità / alterità, quali sono i contenuti del punto di partenza e quali quelli del punto di arrivo. Ma soprattutto, riporta l'attenzione sullo snodo centrale, quella soglia / vetta / apice / punto di vista dominante a partire dal quale decidiamo quale forma far prendere al cambiamento.

La piega è la discontinuità che interviene prima del passaggio allo stato cambiato. Il discontinuo, come sappiamo, si distingue dal discreto proprio per la sua natura processuale, interviene con gradualità diverse nella negazione

3 Cf. G. Ceriani, Intervento "Ritardare l'anticipazione", convegno *Intorno a Omar*, Siena, 2022.

4 O. Calabrese, *Mille di questi anni*, Bari, Laterza, 1991.

5 G. Deleuze, *Le Pli. Leibniz et le baroque*, Parigi, Minuit, 1988.

6 Cf. A.J. Greimas e J. Courtès, "Différence", in *Sémiotique. Dictionnaire*, Paris, Hachette, 1979.

che prende le distanze dal continuo. E' un percorso, del quale qui focalizziamo l'apicalità originata dall'accumularsi di tensioni che muovono, sul piano logico e concettuale, dalla saturazione di quanto al cambiamento è antecedente. Il punto è che quell'apice non è, se non nei più rari casi delle situazioni emergenziali dove è l'imprevisto a determinare il passaggio catastrofico, un elemento "tagliante", bensì una piattaforma di attesa dove si decide della direzione che il cambiamento dirà. O si attende che sia deciso : dagli accumuli di tensioni, di eventi, di situazioni pregresse che avranno portato il cumulo a non essere più sostenibile.

La differenza è una questione di equilibrio precario, che mantiene i suoi tratti in un'invisibilità prudente, finché il cambiamento non renda visibile la frattura, la soglia, il passaggio a cui la trasformazione ha condotto. E' così che si disegna uno spazio vuoto tra due diverse situazioni / oggetti / stati di esistenza.

Nel catalogo della mostra *TRA. Edge of Becoming* (Venezia, Palazzo Fortuny, 2011, Edizioni Skirà), Francesco Poli fa alcuni esempi di soglia, tra cui credo il più interessante sia quello che riferisce a "the limits of consciousness, the crossings into the territory of the imagination and the unconscious" (p. 34) : dove il passaggio tra uno stato di coscienza e la propria proiezione fantastica determina una consapevolezza altra non solo mentale ma anche di immediatezza esperibile nel momento in cui, ad esempio, conosce il teatro digitale del Metaverso.

Poi, certo, la differenza è alla radice del valore. In questo senso il cambiamento, punto d'arrivo del processo che conduce al rovesciamento di prospettiva, è la cifra della definizione identitaria : sono questo, oggi, perché ho introdotto un principio di differenza rispetto a quanto ero ieri, e in questo è il mio primo atto verso quella definizione del valore che avrà bisogno di essere tematizzata e ideologicamente fatta oggetto di appropriazione. Lo fanno le marche — commerciali e non — che senza cambiamento perdono inesorabilmente rilevanza, lo fanno i soggetti individuali che se smettono di rinnovarsi ricadono nell'anonimato che cancella le differenze.

5. Instabilità

Il cambiamento, per come lo abbiamo finora definito è il senso prodotto a valle di una trasformazione. E' la conferma di un passaggio, all'interno di un divenire, tra un'identità di partenza e una che rappresenta un punto d'arrivo, come un discorso in costruzione e non come un effetto di senso finale. Fondamentale è prendere in conto l'instabilità del passaggio, ma anche quella dello stato secondo che solo provvisoriamente coinciderà con l'etichetta che gli avremo, per riconoscerlo, assegnato.

Come scrive giustamente a questo proposito Jacques Fontanille, il trattamento discreto del cambiamento non fa fare grandi passi avanti : "ou bien l'identité se change en elle-même, en se réaffirmant à travers le changement lui-même, ou bien le changement (la non-superposition des états) ne trouve son sens et sa direction que sur le fond de l'identité de l'être"⁷.

7 J. Fontanille, "Introduction", *Le Devenir*, Limoges, PULIM, 1995, p. 6.

Al contrario, se pensiamo a istituire uno spazio attualizzato tra continuum tensivo e isotopia discorsiva a seguire, potremo inquadrare l'instabilità intermedia come dinamica narrativa dei passaggi tra momenti di squilibrio e riprese di equilibrio. L'identità diventa una presentificazione provvisoria dove la possibilità del cambiamento è prefigurata e può essere sottoposta a quella valutazione — esplicita o implicita — che in modalità anticipatoria consenta di decidere la direzione.

Questo implica anche la presa in conto della posizione di un attante osservatore che attenda e prefiguri il cambiamento come predicazione di un divenire non fluido, ma nemmeno pienamente discontinuo, piuttosto assestato nella non continuità. Il cambiamento come divenire è orientato, conosce intensità intrinseche differenti in relazione all'intensità e all'estensione dei conflitti che animano la fase di instabilità che ne precede la "caduta" significativa, e individua delle porzioni liminali che preannunciano — nel flusso — il passaggio necessario a una nuova mutazione a seguire.

E' così che nell'enunciazione del cambiamento⁸ il discorso si costruisce in funzione di un'indecidibilità di fondo che rinvia al confronto di istanze conflittuali, centripete (che focalizzano una tematizzazione a venire) e centrifughe (che resistono all'etichettatura del cambiamento enunciato). E possono definirne a valle una configurazione lineare e proattiva, oppure circolare e regressiva, là dove il cambiamento non prefiguri uno scarto innovativo, quanto piuttosto il presidio di una situazione già nota.

6. Divenire, diventare

Paolo Fabbri, riflettendo sul cambiamento inteso come trasformazione estetica, ha messo a confronto le posizioni di Greimas e Lotman. Mentre Greimas annuncia la necessità di una *sincope tensiva* che rompa la monotonia dell'alternanza secondo "un rythme second, fait d'attentes et de temps forts", e introduce la marcatura discontinua di una sincope tensiva in anticipazione⁹, Lotman rivendica la necessità di un divenire nella turbolenza, movimento orizzontale di determinazione nel caos, anzi in forme caotiche minimali che gestiscono l'attesa, la sorpresa, l'innovazione e quant'altro nella non continuità¹⁰.

Diventare, cioè approdare al momento secondo di una trasformazione, sarà allora l'esito conseguente di un divenire aspettualizzato, nell'uno o nell'altro senso ma implicando in ogni caso una gestione di uno spazio liminare non scontato e non immediato, mai semplicemente emergenziale.

Il senso come divenire è allora una qualifica provvisoria all'interno della struttura, "produit par la circulation de la case vide dans les séries"¹¹. E, ancora una volta, ad essere essenziale non è il pieno dei contenuti assegnati e

8 Cf. ancora Fontanille, *ibid.*, p. 12.

9 A.J. Greimas, *De l'Imperfection*, Périgueux, Fanlac, 1987, p. 93.

10 Cf. J. Lotman, *La cultura e l'esplosione*, Milano, Feltrinelli, 1993.

11 G. Deleuze, *Logique du sens*, Paris, Minit, 1969, p. 88.

delle ideologie confermate, ma il vuoto che è al tempo stesso sottrazione, cioè diminuzione di intensità ; latenza, ovvero assenza che presuppone presenza ; e infine distanziamento, cioè apertura di uno spazio neutro tra due presenze¹². Il cambiamento consente di pensarlo come premessa necessaria, e il divenire che vi conduce elegge come terreno di scambio la neutralità che consegue al suo essere pura attualizzazione.

C'è esitazione nella neutralità, c'è instabilità, c'è incertezza : ma si tratta in ogni caso di parentesi aperte che aprono a tutti quei gradienti dell'intensità rivelatori del conflitto che precede ogni apparizione del senso stesso. O del non senso, come altra sua epifania. Far circolare il non senso affinché il cambiamento sia inteso come "senso trasformato, prodotto di una dinamica di mediazione come un 'tra'"¹³. Il divenire del cambiamento non sarà allora più concepibile, in questa prospettiva, come logica di mutazione extratestuale volta a confermare una qualsivoglia forma di innovazione, ma otterrà di essere riconosciuto come fondamento della prospettiva immanentista di generazione testuale.

Bibliografia di riferimento

- Augé, Marc, *Futuro*, Torino, Bollati Boringhieri, 2012.
- Barthes, Roland, *Le Neutre. Cours au Collège de France (1977-78)*, Seuil, Paris, 2002.
- Cacciari, Massimo, *Krisis*, Milano, Feltrinelli, 1976.
- Calabrese, Omar, *Mille di questi anni*, Bari, Laterza, 1991.
- Ceriani, Giulia, *Hot spot e sfere di cristallo. Semiotica della tendenza e ricerca strategica*, Milano, Franco Angeli, 2007.
- "Semiotica del passaggio. Tra rischio, tensione e tendenza", in Ana Claudia de Oliveira (a cura di), *As interações sensíveis. Ensaio de sociosemiótica a partir da obra de Eric Landowski*, San Paolo, Estação das Letras e Cores e Editora CPS, 2013.
- "Vuoto/i. Inversione di paradigma", *E/C*, 31, 2021.
- "Ritardare l'anticipazione", Intervento, convegno *Intorno a Omar*, Siena, 2022 (non pubblicato).
- Fabbri, Paolo, "Turbolenze. Determinazione e imprevedibilità", in Tiziana Migliore (a cura di), *Incidenti ed esplosioni. A.J. Greimas e J.M. Lotman. Per una semiótica della cultura*, Torino, Aracne, 2010.
- Deleuze, Gilles, *Logique du sens*, Paris, Minuit, 1969.
- *Le pli. Leibniz et le baroque*, Paris, Minuit, 1988.
- Fontanille, Jacques, "Introduction", *Le Devenir*, Limoges, PULIM, 1995.
- Greimas, Algirdas J., *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil, 1976.
- *Del Senso II*, tr. it. Milano, Bompiani, 1994.
- *De l'Imperfection*, Périgueux, Fanlac, 1987.
- e Joseph Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.
- Jullien, Francois, *Les transformations silencieuses*, Paris, Grasset, 2009 (tr. it. *Le trasformazioni silenziose*, Milano, Raffaello Cortina Editore, 2010).
- Landowski, Eric, *Les interactions risquées*, Limoges, PULIM, 2005 (tr. it. *Rischiare nelle interazioni*, Milano, Franco Angeli, 2010).
- Lotman, Juri, *La cultura e l'esplosione*, Milano, Feltrinelli, 1993.

12 Cf. G. Ceriani, "Vuoto/i. Inversione di paradigma", *E/C*, 31, 2021.

13 F. Marsciani, "A partire dagli effetti di senso. Le trasformazioni sotto l'apparire", *Actes Sémiotiques*, 120, 2017.

- Marsciani, Francesco, “A partire dagli effetti di senso. Le trasformazioni sotto l'apparire”, *Actes Sémiotiques*, 120, 2017.
- Pezzini, Isabella, “Patemi e enunciazioni appassionate : il modello semio-linguistico riformulato”, *Rivista Italiana di Filosofia del Linguaggio*, 2020.
- Poli, Francesco, “ART TRA”, in *TRA. The edge of becoming*, Venezia, Fondazione Musei Civici, 2011.
- Van Gennep, Arthur, *Les rites de passage*, Paris, Emile Nourry, 1909.

Résumé : La notion de changement est généralement comprise dans son sens terminatif, comme point d'arrivée d'un parcours de mutation entre deux états. Ce qui nous intéresse ici, c'est par contre l'aspect duratif du changement vu en tant que phase de transformation, le terme recouvrant le champ sémantique du devenir et désignant une zone de passage risquée, un flux au cours duquel aucun terme final n'est encore décidé. Le thème est abordé selon une logique qui privilégie la dynamique des rapports entre sens et non sens, les équilibres provisoires et précaires par lesquels passe nécessairement la structuration de toute forme nouvelle.

Mots clefs : changement, devenir, instabilité, seuil, transformation.

Resumo : O conceito de mudança é geralmente entendido em sua acepção terminativa, como ponto de chegada de um percurso de mutação cujo papel é gerenciar a relação entre dois estados de existência. Entretanto, neste artigo, abordaremos a mudança como um campo semântico do devir e, mais especificamente, como ápice durativo de uma transformação que envolve uma zona de passagem ainda não decidida, fluxo e fronteira, zona em risco de negação que ainda não identificou sua qualificação final. O tema será tratado em uma sequência lógica que visa investigar os desenvolvimentos conceituais da relação entre sentido e dinâmicas do não sentido, equilíbrios provisórios e a precariedade necessária à estruturação de toda nova forma.

Abstract : The concept of change is generally understood in its terminative sense, as the point of arrival of a path of mutation that manages the relationship between two states of existence. Instead, within this intervention, we will be interested in change as a semantic field of becoming, the lasting apex of a transformation that affects an area of passage that has not yet been decided, flow and frontier, an area at risk of denial that has not yet identified its final qualification. The theme will be treated in a logical sequence that aims to investigate the conceptual developments of the relationship between sense and the dynamics of non-sense, provisional balances and the precariousness necessary for the structuring of each new form.

Riassunto : Il concetto di cambiamento è generalmente inteso nella sua accezione terminativa, come punto di arrivo di un percorso di mutazione che gestisce la relazione tra due stati di esistenza. Ci interesseremo invece, all'interno di questo intervento, del cambiamento come campo semantico del divenire, apice durativo di una trasformazione che investe una zona di passaggio ancora non deciso, flusso e frontiera, zona a rischio della negazione che ancora non ha individuato la sua qualificazione finale. Il tema sarà trattato in una sequenza logica che si propone di investigare gli sviluppi concettuali del rapporto tra senso e dinamiche del non senso, equilibri provvisori e precarietà necessaria alla strutturazione di ogni nuova forma.

Auteurs cités : Omar Calabrese, Gilles Deleuze, Paolo Fabbri, Jacques Fontanille, Algirdas J. Greimas, Eric Landowski, Juri Lotman, Isabella Pezzini, Francesco Poli.

Plan :

Introduzione

1. Liminalità

2. Tensione

3. Trasformazione

4. Differenza

5. Instabilità

6. Divenire, diventare

Recebido em 11/10/2023.

Aceito em 10/11/2023.

Esquisse d'une sémiotique du changement

Jacques Fontanille

Centre de Recherches Sémiotiques (CeReS)
Université de Limoges

Le changement n'appartient pas à l'ensemble conceptuel proposé par la sémiotique structurale, toutes versions confondues. C'est une notion du sens commun, surexploitée dans les discours dominants, qu'ils soient politiques ou managériaux, médiatiques ou institutionnels, philosophiques ou écologiques. Son usage le plus fréquent est peut-être même celui des conversations quotidiennes, des bavardages phatiques, et c'est sans doute ce qui doit attirer l'attention du sémioticien : face à une telle diffusion, au lieu de regretter immédiatement le caractère banal, trivial, non conceptuel, etc., de la notion de changement, le sémioticien pourrait, au moins pour le domaine qu'il connaît le mieux, se demander pourquoi la sémiotique a si soigneusement contourné, évité, écarté, cette notion si largement utilisée¹. Il pourrait arguer du fait que la sémiotique narrative a pris le parti jadis de neutraliser la dimension temporelle, et de la reléguer à la composante figurative : il est évidemment difficile de neutraliser le temps quand on évoque le changement, à moins de réduire le changement lui-même à la figurativité. Mais il pourrait aussi se demander si ce silence, voire cette éviction, ne procèdent pas d'un manque : un manque théorique et méthodologique qui aurait empêché durablement la sémiotique structurale de traiter du changement. Ce sera notre point de départ : de quels préalables conceptuels et méthodologiques avons-nous besoin pour traiter du changement d'un point de vue sémiotique ?

¹ Dans ce concert silencieux, on entend néanmoins la voix de Landowski, qui a souvent pris le risque de parler du changement, presque toujours en s'appuyant sur les travaux de François Jullien.

1. Pourquoi les variétés du changement sont-elles des « régimes » ?

Dans le dossier auquel cette étude appartient, il est fort probable que la notion de « régime de changement » sera utilisée, peut-être souvent. Dans cette étude, elle sera centrale. Le cadre général s'y prête. Mais surtout le thème, le changement. Pourquoi ?

De fait, on observe que la notion de « régime »² intervient en sémiotique quand on se propose de susciter une diversité dans un domaine ou sur une dimension théorico-méthodologique où cette variation n'apparaissait pas auparavant, ou bien, si elle apparaissait, sous des conditions trop contraignantes et limitatives. Pour la sémiotique narrative greimassienne, des *schématisations* permettent de produire des typologies, sur la base d'opérations simples fonctionnant pour ainsi dire en domaine fermé : le carré sémiotique, avec ses trois types de relations combinées, et les trois opérations qui en découlent, en est un parfait exemple ; le schéma actantiel, avec ses deux axes, sujet / objet et destinataire / destinataire, en est un autre ; et aussi, bien entendu, le schéma narratif canonique, déclinant les trois types de phases requises (les trois « épreuves » types) pour la réalisation d'un programme narratif.

La validité de ces typologies par schématisations est précisément fondée sur le niveau de pertinence qui leur est assigné dans l'ensemble de la théorie, cette distribution en niveaux distincts justifiant en quelque sorte, à chaque niveau, la limitation des variétés possibles : au niveau des structures élémentaires, le carré sémiotique ; au niveau de la narrativité anthropomorphe, le schéma actantiel ; au niveau de la narrativité de surface, le schéma narratif canonique. Ces schématisations sont considérées d'emblée comme ayant idéalement vocation à l'universel, et par défaut, au moins à la généralisation dans les limites d'une culture. Mais, si on projette le problème traité par ces schématisations sur une autre ou plusieurs autres dimensions, existantes ou ajoutées, alors les typologies fermées sont déstabilisées, de nouvelles relations apparaissent, des combinaisons deviennent possibles, un nouvel ordre de variations apparaît : on obtient alors des « régimes structurants », qui sont des alternatives complémentaires en regard des « structures schématiques ». En somme, un « régime » n'est pas un schéma, mais d'abord un agglomérat de catégories pouvant appartenir à plusieurs niveaux de pertinence différents.

² Pour les usages divers de la notion de régime, voir, parmi bien d'autres, E. Landowski, *Présences de l'Autre*, Paris, P.U.F., 1997 ; *Passions sans nom*, Paris, P.U.F., 2004 ; « Avoir prise, donner prise », *Actes Sémiotiques*, 112, 2009. D. Bertrand et J. Fontanille (éds.), *La flèche brisée du temps. Figures et régimes sémiotiques de la temporalité*, Paris, P.U.F., 2006. D. Bertrand, « Immanence et engagement. La sémiotique face à l'écriture inclusive », in J. Alonso et al. (éds.), *Sémiotique impliquée*, Paris, L'Harmattan, 2021. J. Fontanille, *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2015.

1.1. Hétérogénéité catégorielle

L'analyse tensive, par exemple, procède de ce type de déplacement³ : sur une autre dimension que celle des structures élémentaires, celle de *la perception même des relations et opérations*, on observe des variations graduelles et continues, des corrélations et des tensions entre des tendances évolutives ; ce n'est en outre que par commodité que les tensions sont toujours saisies et décrites entre seulement deux variables (intensité et extension), car dans son principe, l'analyse tensive devrait pouvoir rendre compte de tensions multidimensionnelles. C'est aussi le cas des « régimes temporels », qui résultent principalement de l'ouverture de la problématique du temps sémiotique sur plusieurs autres dimensions que celle strictement réservée à la temporalité⁴ : un « régime temporel » est dans cette perspective une *corrélacion* et une *coévolution* entre des propriétés temporelles, aspectuelles, modales, passionnelles, axiologiques, etc. Des typologies de régimes temporels sont envisageables à partir de ces combinaisons. Mais il est évident que chaque typologie ne rendra compte que d'une partie des combinaisons : c'est le propre des « régimes » que de pouvoir caractériser des « genres » (i.e. : ils ont un statut *générique*), mais sans accès ni prétention à l'universel.

C'est le même type de déplacement et d'augmentation des dimensions pertinentes qu'on observe en socio-sémiotique : à partir du moment où on déplace l'analyse sémiotique des transformations narratives sur une autre dimension, celle des *interactions*, on peut d'abord inventer des « régimes d'interaction », qui seront déclinés sous un autre point de vue en « régimes de relation à l'autre »⁵, et de proche en proche, on aboutit à l'invention des « régimes de sens »⁶. L'interaction n'est pas à proprement parler une transformation, mais elle en est le ressort nécessaire et le présupposé : sans interaction, pas de transformation. De la même manière que les régimes tensifs permettent d'expliquer sous quelles conditions perceptives peuvent émerger des différences pertinentes (notamment celles propres au carré sémiotique), les régimes d'interaction permettent de comprendre sous quels régimes de sens les transformations narratives se produisent. Ces « régimes » n'ont pas de caractère universel, mais bien générique : à chaque « régime » correspond un des « genres » de la production des significations et, au plan de la manifestation, des genres de « sémioses ». Et toute typologie les concernant est elle-même, non pas une typologie universelle, mais une organisation générique. Enfin, dans tous les cas, les régimes sont *des corrélacions et des coévolutions entre des catégories de nature et/ou de niveaux différents, donc hétérogènes*.

3 J. Fontanille et Cl. Zilberberg, *Tension et signification*, Liège, Mardaga, 1998.

4 D. Bertrand et J. Fontanille (éds.), *La flèche brisée du temps*, op. cit.

5 E. Landowski, *Présences de l'Autre*, op. cit.

6 E. Landowski *Passions sans nom*, op. cit. ; *Les interactions risquées*, Limoges, Pulim, 2005.

1.2. Compositionnalité

Plus récemment, quelques notions de nature sémiotiquement composite, comme les formes de vie et les modes d'existence, ont été remises en discussion dans de nombreuses recherches sémiotiques, fortement inspirées par l'anthropologie contemporaine, et elles suscitent le même type d'interrogation : comment caractériser la constitution des formes de vie et des modes d'existence ? quel est leur statut au sein d'une sémiotique structurale ? quel est leur mode opératoire ? Ce type d'ensembles signifiants est constitué de multiples composants hétérogènes, faisant appel à plusieurs dimensions de l'analyse sémiotique : des propriétés sensibles et passionnelles, des modalisations et des aspectualisations, des pratiques dominantes, des axiologies, des types de métamorphoses. Le seul statut qui convient à ce type d'assemblage est celui de « régime sémiotique ». Comme dans le cas des « régimes temporels » ou des « régimes d'interaction », le propre d'un « régime » est ici encore de reconnaître ou de promettre la cohérence ou la congruence entre des composants multiples et hétérogènes. La composition, ou la *compositionnalité*, sont premières, et les variétés compositionnelles sont des régimes.

A l'arrière-plan de cette problématique, se pose la question de l'architecture d'ensemble de la théorie sémiotique, et des agencements qu'elle impose, autorise, entrave ou interdit. Une architecture en niveaux hiérarchisés, comme celle du parcours génératif greimassien, impose une *homogénéité catégorielle* à chaque niveau, et des conversions d'un niveau à l'autre qui devraient garantir ou valider des lignes de cohérence entre les niveaux. Pourtant cette architecture en niveaux hiérarchisés a déjà quelque peine à rendre compte de ce qui se passe entre des niveaux de proximité immédiate (comme par exemple la syntaxe des structures élémentaires à l'intérieur du carré sémiotique, et la syntaxe narrative des états et des transformations) ; et surtout, elle achoppe à traiter de ce qui se passe entre les macro-niveaux respectivement sémio-narratif et discursif. Le passage entre ces deux macro-niveaux n'étant pas réductible à une « simple » conversion, le problème qu'il aurait fallu traiter est celui du rôle de l'énonciation personnelle, et de la praxis énonciative impersonnelle dans un passage qui, dans une architecture en niveaux hiérarchisés, s'apparente au franchissement d'un abyme.

Une architecture modulaire et non hiérarchisée, comme celle de la sémantique interprétative de Rastier⁷, est moins contraignante et plus tolérante, mais il faut alors lui ajouter des modalités d'agencements entre modules, pour accéder à une signification supra-modulaire, pour ne pas dire globale (que Rastier récuse), des ensembles analysés. La difficulté est de même nature dans le cas de l'architecture en niveaux hiérarchisés : le parcours génératif se présente déjà lui-même, par principe, et grâce à la hiérarchie entre niveaux et aux règles de conversion, comme détenteur de la signification globale d'un texte ou de

⁷ Fr. Rastier, *Sens et textualité*, Paris, Hachette, 1989 ; « La sémantique des textes : concepts et applications », *Hermès*, 16, 1996.

n'importe quel ensemble soumis à l'analyse, ce qui n'est guère compatible avec l'analyse en « régimes sémiotiques ».

1.3. Genres et espèces

Le problème est alors celui de la *spécification des agencements* entre les dispositions de chacun des niveaux d'analyse, dont aucune théorie des conversions entre niveaux n'a su rendre compte. La solution des régimes conduit non pas à des transpositions automatiques, globales et quasi universelles entre les niveaux d'analyse, mais à des agencements spécifiques entre niveaux. Les typologies des « régimes sémiotiques » s'efforcent de traiter la lacune méthodologique laissée en chantier par la solution inaboutie des conversions. Les régimes sémiotiques sont des agencements entre catégories appartenant à plusieurs niveaux, ou plus précisément, des *genres d'agencements (généricité)*, dont les types sont des *espèces d'agencements (spécificité)*⁸.

En résumé, un régime n'est pas un schéma, encore moins un universel ; c'est une *composition* (ou agencement) de propriétés et catégories appartenant à plusieurs niveaux (ou modules) d'analyse, dont on peut caractériser le *genre*, et dont on peut décliner les *espèces*.

Si la *compositionnalité* est une caractéristique des régimes sémiotiques en général, alors cela conduit à interroger également, en parallèle, le fonctionnement sémiotique des actants collectifs. Un actant collectif peut être considéré, comme dans le *Dictionnaire* de Greimas et Courtés, comme déjà unifié par l'identité commune des acteurs qui le composent, ou par la complémentarité de leurs rôles à l'égard d'un même parcours de transformation narrative : on a déjà affaire ici à trois niveaux d'analyse différents : l'actant, l'acteur, le rôle, mais les deux types d'agencements internes proposés par Greimas et Courtés (et appelés « actant collectif paradigmatique » et « actant collectif syntagmatique »), neutralisent la composition : l'actant collectif peut être immédiatement reconnu dans un rôle de Sujet ou d'Objet, de Destinateur ou de Destinataire, sans que sa composition ait quelque pertinence que ce soit à cet égard.

Mais les mondes anthropiques, composés de toutes sortes de figures d'existants de divers genres, et même saisis en bloc du point de vue des humains, sont par définition hétérogènes, instables, en expansion ou en réduction, globalement ou localement, en métamorphose permanente. C'est l'une des questions que doivent affronter, entre autres, la sémiotique écologique comme la sémiotique du politique : un *Umwelt*, un environnement, un groupe social, un peuple sont des collectifs dont la composition est décisive, notamment eu égard aux rôles qu'ils peuvent adopter, et elle doit être soumise à une analyse générique et spécifique. Le problème principal de la constitution de l'icône de la Terre, Gaïa, dans le livre de Latour *Face à Gaïa*, n'est pas à proprement parler son mode d'existence,

⁸ Précisons tout de suite, pour autant qu'il soit nécessaire de le faire, que la « spécification » invoquée ici n'est pas la « singularisation », car l'identification de types d'agencements spécifiques ne suffit pas encore à donner accès à la singularité particulière de tel ou tel texte, de telle ou telle situation.

puisque les dimensions existentielles de Gaïa, les genres thématiques auxquels elle participe — la science, la politique et la religion, etc. — sont déjà préalablement identifiés et stabilisés. Mais il n'en va pas de même de son mode de composition et d'agence : chaque domaine ou situation écologique exige l'identification spécifique des composants (les figures d'existants impliquées), ainsi que des puissances d'agir qui leur sont associées, et surtout des modes d'interactions entre composants et entre puissances d'agir. La difficulté, concernant Gaïa, tient surtout à ce que cette entité massive et composite, ne peut, selon Latour, être saisie globalement : la Terre, d'un point de vue écologique, n'est pas holistique, et si on se risque à la saisir globalement, elle échappe en tant que telle à l'analyse, car cette saisie holistique la convertit en tout autre chose que la Terre : « notre planète », « notre globe », etc., autant d'objets globaux, incomposés et indécomposables. C'est pourquoi la composition de Gaïa repose sur des interactions de proximité qui se propagent de proche en proche jusqu'à épuiser les possibilités de proximité ; au fil de cette propagation, des puissances d'agir interagissent, se combinent à d'autres, et ainsi de suite...

1.4. Configuration et reconfiguration des compositions

Le préambule peut sembler long, le lecteur est même en droit de se demander pourquoi on le conduit sur un tel chemin de traverse qui ne semble pas pouvoir aboutir à la question du changement ! Et pourtant, le changement n'étant pas une catégorie sémiotique strictement établie, et comme il y a peu de chances qu'il le devienne à court terme, il semble prudent de le définir provisoirement et *a minima*. Si on fait usage de cette notion, comme le propose le responsable de ce dossier de la revue *Acta Semiotica*, au lieu des concepts de « transformation », de « procès » ou de « schéma narratif », déjà identifiés et validés par la sémiotique narrative, ce n'est pas seulement pour embrasser plus largement tous les cas de figure, mais parce qu'elle implique un point de vue différent sur les enchaînements syntagmatiques, et qu'elle est susceptible de mettre en lumière des modes de fonctionnement différents de ceux impliqués par les concepts antérieurs.

A minima, par conséquent, nous considérerons le changement comme un assemblage de catégories : on y trouvera inévitablement des acteurs, des actants, des figures temporelles, spatiales, aspectuelles, etc. Autrement dit, le changement sera lui aussi fondé sur une *composition catégorielle*, et par conséquent chercher à connaître les variétés du changement nous imposera d'en explorer les *régimes*. Le détour par l'actant collectif, lui aussi compositionnel, est à cet égard très instructif : une entité sémiotique compositionnelle se caractérise principalement (1) par la nature des composants hétérogènes qu'elle rassemble (leurs types d'altérités constitutives), (2) par la nature des liens qui les unissent (leur moment d'unité, ou d'autres types de liens), (3) par l'instabilité de leurs composants et des liens (une déformabilité, des séries de métamorphoses). En somme, dans la perspective que nous proposons maintenant, c'est la composition qui induit le changement, via l'une de ses propriétés, la *déformabilité*.

S'interroger sur les *régimes du changement*, c'est donc faire l'hypothèse que ses significations dépendent notamment de sa composition, et des genres et espèces qui se proposent pour en assurer la cohérence ou la congruence. Nous examinons ici plus particulièrement, dans les limites imparties à cette contribution, les variétés du changement sous l'éclairage particulier de la compositionnalité des formes de vie et des actants collectifs.

1.5. Situations, interactions et changements

Une dernière observation va étendre et consolider le principe de compositionnalité dans la problématique du changement. Procédons d'abord naïvement, en faisant provisoirement confiance aux usages linguistiques : dirait-on spontanément que ce qui se passe quand un état en remplace un autre est un changement ? probablement pas sans quelque hésitation, parce que la notion de changement focalise d'abord sur ce qui se passe entre les deux états, et pas sur chacun des états séparément ; de même, oserait-on dire que le déroulement de l'histoire apporte des changements ? pas plus, parce que ce serait une pure lapalissade, l'humour involontaire en moins. En revanche, le changement sied trop bien à des *situations* (dans le sens de Landowski⁹) : la situation change, le changement de situation est significatif, *changement* et *situation* semblent des notions faites l'une pour l'autre ; en termes plus techniques, entre l'actant (la situation) et le prédicat (changer), une isotopie (classématique) assure la cohérence. De fait, si l'on peut parler de changement dans le cours de l'histoire, ce n'est pas en raison de tels ou tels événements particuliers, mais parce que l'histoire est elle aussi constituée, entre autres, de situations complexes et de large portée, que ces situations changent, tout en sachant que ces changements n'épuisent pas les possibilités de signification de l'histoire. En résumé, on *transforme* un état en un autre, mais on *change* des situations en d'autres situations.

L'isotopie en question, commune à la situation et au changement, c'est précisément leur *caractère composite* : un ensemble composite dont les éléments sont perçus, sinon comme entièrement cohérents, du moins solidaires les uns des autres ; des éléments qui se tiennent les uns les autres, qui font bloc. Grâce à l'évolution de sa composition, cet ensemble composite passe d'une configuration à une autre ; on saisit un changement quand la seconde configuration prend forme et peut être reconnue ; on peut alors définir le changement comme *une évolution de la composition d'une situation, qui affecte l'ensemble de ses composants et de leurs relations*. Le changement serait dans ce cas le nom de cette reconfiguration, composite et solidaire.

Dans la récente tradition socio-sémiotique¹⁰, la *situation* était l'objet central de l'analyse, et remplaçait le texte dans ce rôle. La situation se caractérise précisément, à la différence du texte, par le fait qu'elle est composite : c'est un

9 Dans *La société réfléchie*, Paris, Seuil, 1985.

10 Cf. E. Landowski, *La société réfléchie*, *op. cit.*

assemblage, supposé pertinent, où l'on trouve aussi bien des acteurs sociaux, des lieux, des moyens de communication, des comportements, des textes, etc. Ainsi conçu, le concept de situation permet d'échapper à la distinction ruineuse entre le texte et le contexte : tout ce qui est considéré comme pertinent pour l'analyse, texte et contexte, se retrouvait ensemble dans la situation ; le contexte était ainsi « sémiotisé », disait-on, tout simplement parce qu'il était intégré à l'objet de l'analyse sémiotique.

Ensuite, les développements plus récents de la socio-sémiotique ont surtout mis en avant, pour en circonscrire l'objet d'analyse principal, l'*interaction*. Superficiellement, on pourrait croire que la focale épistémologique a été déplacée : avant, la socio-sémiotique s'occupait de l'équivalent social des états, les *situations*, et après, elle se serait occupée de l'équivalent social des *actions-transformation*s, les *interactions*. Mais le déplacement de la focale est tout autre : c'est un déplacement entre deux échelles d'analyse, entre l'échelle macro (la situation) et l'échelle micro (l'interaction). Car de quoi est donc composée une situation ? D'un certain nombre d'éléments que l'on pourrait désigner comme des « états de choses ». Mais un simple agglomérat d'états de choses ne fait pas une situation.

Pour passer du simple agglomérat à une « situation », il y a deux voies différentes et complémentaires : la voie *méréologique* et la voie *processuelle*. Nous reviendrons plus loin sur la voie méréologique. Quant à la voie processuelle, elle concerne la régulation d'un flux, d'un cours d'action ou d'un cours d'existence : la manière dont le flux est régulé convertit une simple juxtaposition vide de sens en une évolution significative. La signification est à construire à partir de la « manière de fluer », et pas à partir de son seul résultat final.

1.6. Situations et formes de vie

Concernant notre entité composite, pour qu'elle devienne une situation, il faut donc qu'elle comporte des interactions entre les éléments agglomérés. Toutes les théories qui manipulent des entités compositionnelles invoquent ce ressort interactif : au sein de l'acteur-réseau, concept développé au sein de la sociologie dite de la « traduction », par exemple, les liens entre les nœuds du réseau sont des interactions ; au sein du système-terre, soit la biosphère de Vernadsky, soit la Gaïa de Lovelock, entre tous les éléments assemblés, le lien est assuré par les interactions¹¹. Mieux encore, chaque lien d'interaction étant lui-même en interaction avec les autres, cette association démultiplicative assure la propagation du principe interactif jusqu'aux frontières de la « situation » : au-delà de cette frontière, les interactions ne se propagent plus, nous ne sommes plus dans la situation d'origine, mais au-delà, ou dans une autre situation. L'interaction et la propagation des interactions entre interactions, c'est la régulation du cours d'existence d'une situation, et c'est aussi ce qui rend compte de l'émergence des *formes de vie*.

11 W. Vernadsky, *La biosphère* (1929), Paris, Seuil, 2002. J. Lovelock, *La Terre est un être vivant. L'hypothèse Gaïa* (1995), Paris, Flammarion, 1999.

En effet, parallèlement aux implications entre *composition*, *situation* et *interaction*, on peut en envisager une autre, complémentaire, entre *composition*, *situation* et *forme de vie*. Revenons à notre « entité composite » : en tant que *composition*, elle est nécessairement dotée d'un moment d'unité qui permet à la fois de lui reconnaître une identité, et de tester sa résistance au changement. C'est ce que nous avons appelé plus haut la « voie méréologique ». Le moment d'unité porte l'intentionnalité de notre entité composite, comme le démontre Bordron¹², mais on ne peut en construire la signification que s'il est associé à une sémantique et une axiologie. Par exemple, la récurrence des situations où un acteur se consacre exclusivement à un seul type de pratique, formant à elle seule un ensemble reconnaissable et résistant, semble intentionnelle, c'est-à-dire potentiellement signifiante, mais n'actualise sa signification que si on parvient à identifier un attachement passionnel (indice d'une valorisation intense) portant spécifiquement sur ce caractère exclusif de la pratique dominante : ce sera alors une *forme de vie*, celle spécifique du *dévouement* à une cause. Mais, pour être considérée comme une forme de vie, la situation en cours de changement doit être à la fois élargie et saturée : le fait de s'adonner de manière répétitive et exclusive à une seule pratique, dans une seule situation, ne constitue pas un « dévouement ». L'actant « dévoué » se déplace périodiquement d'une pratique et d'une situation à une autre, ou bien les adopte parallèlement. Autrement dit, le dévouement ne sera manifesté comme forme de vie que si on peut élargir son domaine de manifestation à toutes les pratiques et toutes les situations concernées par un attachement passionnel exclusif, exprimant une axiologie par une valorisation intense. Nous devons insister sur ce processus de « saturation ».

Une autre relation entre les *situations* et les *formes de vie* peut être envisagée, sur la voie processuelle, celle de la régulation des flux. L'entité composite est alors dotée d'un cours d'existence, emportée dans un flux, notamment de métamorphoses ; nous avons évoqué la régulation de ce flux, via la propagation contrôlée et limitée des interactions, et là aussi, si cette manière de réguler le flux est associée à une sémantique et une axiologie, la « situation » est convertie en « forme de vie ». Nous avons évoqué plus haut, à propos de la constitution des situations, des interactions entre interactions, et surtout le fait que la propagation interactionnelle qui s'en suit rencontre une limite, celle où la situation de référence fait place à une autre situation : une propagation à l'intérieur d'une entité composite, et une limite de la propagation, la frontière du domaine de cette entité, c'était déjà une description de ce que nous appelons maintenant la *saturation*.

Nous pouvons concrétiser cette description en examinant par exemple le principe de fonctionnement de la *civitas* romaine¹³. La *civitas* est une situation que l'on obtient, à partir d'une entité composite qui est un principe politique,

12 Cf. J.-Fr. Bordron, « Les objets en parties (esquisse d'ontologie matérielle) », in J.-Cl. Coquet et J. Petitot (éds.), *L'objet, sens et réalité, Langages*, 103, 1991.

13 E. Benveniste, « Deux modèles linguistiques de la cité », dans *Problèmes de linguistique générale* 2, Paris, Gallimard, 1974.

en la projetant et en l'ancrant dans un espace-temps de manifestation. L'entité composite accueille une multitude d'acteurs différents, mais qui sont caractérisés par un seul type d'interaction générique, l'interaction entre les *cives*. Les membres du collectif dénommé « civitas » sont des citoyens qui ne peuvent entrer en interaction qu'avec d'autres citoyens : littéralement, ce sont des « concitoyens ». La propagation des interactions « concitoyennes » dans l'espace-temps social rencontre une limite, la frontière de la *civitas* : cette frontière est celle où les interactions ne trouvent plus de concitoyens, mais d'autres partenaires, nommés *hostis* en latin, c'est-à-dire les « autres », soit accueillis comme *hôtes*, soit combattus comme étrangers *hostiles* : au-delà de la frontière du domaine « civitas », une autre situation politique et d'autres genres d'interactions se déploient. Les conditions d'actualisation d'une sémantique et d'une axiologie sont alors remplies : l'alter et l'alter égo ; la convivialité et l'égalité ; les relations proximales et les relations distales ; la confiance et la défiance, etc. La *civitas* est donc un genre de situation qui peut donner lieu à une *forme de vie*. Nous venons de décrire le processus de *saturation*, par lequel la situation accède au statut de forme de vie. La concitoyenneté ne devient une forme de vie qu'avec l'expérience de la limite de son domaine, et de la confrontation avec d'autres situations.

Régimes, situations, formes de vie et changements ont une propriété en commun, qui s'apparente au principe de l'isotopie. L'ancienne notion d'isotopie, toujours d'actualité, s'applique à des parties de discours différentes, successives et discontinues. L'isotopie répond à la question élémentaire : comment peut-on interpréter une phrase dont les composants sont tous différents et dont la seule règle apparente est la répartition – variable selon les langues et les registres de langue – des types de composants (les parties du discours) entre les différentes positions de la séquence phrastique ? La réponse est : ces différents composants ont un classème commun, ce classème, repris dans plusieurs composants, constitue une isotopie. Mais déjà, dans cette approche linguistique, l'isotopie obéissait au processus de saturation : l'enjeu de l'analyse était en effet d'explorer les possibilités de propagation de l'isotopie, et, si possible, la limite au-delà de laquelle elle laisse place à d'autres isotopies.

Avec l'approche par les « régimes » et les organisations « compositionnelles », la sémiotique rencontre aujourd'hui la même problématique, mais à une échelle différente, et avec des enjeux méthodologiques plus complexes : dans un « régime sémiotique », une « situation », ou une « forme de vie », nous postulons par principe l'hétérogénéité des composants, des niveaux, des catégories d'analyse. Comme nous l'avons montré, nous posons donc une « composition » donc il faut rechercher les liens constitutifs et les forces de maintien de ces liens. Nous partons alors en quête d'isotopies. Pour les « formes de vie », nous avons invoqué, par exemple, la « congruence » des choix effectués à tous les niveaux du parcours génératif : une congruence entre les choix sensibles, sémantiques, actantiels, modaux, aspectuels, figuratifs, etc.¹⁴. « Congruence » pourrait être le nom spéci-

14 J. Fontanille, *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2015.

fique de l'isotopie, quand elle s'applique à la complexité interne d'une situation ou d'une forme de vie. Il n'est pas exclu que ce rapprochement avec l'isotopie soit perçu aujourd'hui comme un excès d'*old school love*. Mais il a au moins la vertu de nous rappeler que, sous des dehors apparemment toujours plus complexes et plus neufs, nous sommes toujours en quête des mêmes types de solutions pour les mêmes types de problèmes.

1.7. Point d'étape : régimes, changements, situations, etc.

Un ensemble conceptuel cohérent se dessine maintenant, dans la perspective d'une *sémiotique du changement* ; nous avons besoin

(1) d'une entité sémiotique de référence (l'objet d'analyse) qui doit être, dans la perspective particulière du changement, une *entité composite* : collective, hétérogène, instable, métamorphique ;

(2) d'un principe de composition permettant de spécifier le genre d'entité composite auquel on a affaire : ce principe serait de nature *méréologique*, on l'appellerait donc, à la suite de Bordron¹⁵ (1991), le « moment d'unité » de l'entité en question, et on lui confierait le rôle de maintien de l'entité dans son identité ;

(3) le principe de composition pourrait être également, ou alternativement, *processuel*, sous la forme, par exemple et parmi d'autres possibles, de liaisons dynamiques et propagatives entre les *interactions* et entre les composants de l'entité composite ;

(4) un principe de *métamorphose* de l'entité, permettant de caractériser les différentes voies possibles pour le changement ;

(5) une conversion possible de l'entité composite en *situation*, par l'inscription dans un espace-temps orienté de manifestation ;

(6) une autre conversion possible, de l'entité composite et de la situation en *forme de vie*, par l'intégration d'une sémantique et d'une axiologie à la régulation méréologique et/ou processuelle de leur composition.

A minima, on peut faire l'hypothèse que les types de changements qui pourront affecter l'entité composite dépendront au moins à la fois de 1 (les éléments assemblés), de 2 (le moment d'unité), et de 3 (le type d'interactions admis ou refusé dans l'entité). En outre, si l'entité composite (c'est-à-dire le *principe compositionnel*) est le point de départ de cette construction, on peut caractériser :

- la *situation* par l'adjonction de l'espace-temps de la manifestation,
- la *forme de vie* par la saturation des propagations et par l'actualisation d'une sémantique et d'une axiologie,
- le *changement* par la capacité à modifier l'ensemble solidaire d'une composition, situation ou forme de vie.

15 Cf. « Les objets en parties... », *art.cit.*

2. Pourquoi le changement doit-il être examiné à plusieurs échelles ?

On se demande souvent après-coup à quel moment la vie s'est transformée en destin incontrôlable, quand la machine s'est emballée, si c'est un enchaînement d'événements passés qui préside au changement ou si le changement lui-même est inscrit dans l'avenir.

Franck Bouisse, *Buveurs de vent*, Paris, Albin Michel / La Crèche, La Geste, 2020.

La question posée ici par le romancier est double : (i) le changement est-il une propriété du temps, ou bien le temps est-il une propriété du changement ? et (ii) la saisie ou l'interprétation du changement doivent-elles être orientées rétrospectivement ou prospectivement ? On devine déjà sa préférence et sa réponse : une puissance d'agir (la machine qui s'emballé) vient du passé et se projette dans l'avenir, et le changement reconfiguré en destin traverse le présent d'énonciation sans le marquer, sans même le prendre pour repère. Voilà déjà un « régime du changement », où l'emballé d'une puissance d'agir neutralise toute prise subjective sur le temps. Et voilà donc aussi le problème à traiter dans toute sa difficulté : le changement n'appartient à aucune catégorie ou dimension sémiotique en propre, et la signification des régimes du changement résulte à la fois de leur composition catégorielle (existentielle, modale, aspectuelle, temporelle, topologique, etc.) et de leur consistance, par laquelle, notamment, la domination de l'une de ces catégories peut s'imposer à toutes les autres.

2.1. Naviguer entre les échelles

Mais s'imaginer que le changement est une « machine emballée », dans un récit qui n'est constitué par ailleurs que d'une série d'événements, singuliers ou récurrents, mais de faible portée, et suivis seulement de conséquences à proximité, c'est *changer d'échelle d'analyse*. La recherche de la signification du changement (ici, la signification de petits faits quotidiens et apparemment anodins) impose une navigation entre des échelles d'analyse, vers les échelles plus hautes (comme dans l'exemple évoqué) ou vers les échelles plus basses. La question des échelles est rarement abordée en sémiotique, au moins explicitement et en tant que telle¹⁶. Pourtant presque toutes les sciences, tous les domaines de recherche prennent en considération les différences d'échelles.

Une *différence d'échelles* implique, pour l'analyste, une différence de point de vue. Par exemple, si on pose comme hypothèse que toute entité candidate au statut d'actant en général est *par principe* composite, constituée de partie et

16 Seul Landowski (à notre connaissance) a fait usage, au moins deux fois, des échelles de temps (2021) et des échelles du sens (2009). D'autres aussi, mais sans donner un rôle central et majeur aux échelles, comme par exemple dans Tiziana Migliore et Marion Colas-Blaise, « Les catégories métriques en sémiotique », *Actes Sémiotiques*, 126, 2022.

d'aspects, traversée par des flux et des forces, *maintenue ensemble par des liens*, alors l'actant individuel serait saisi à une échelle d'analyse où la question de sa composition interne serait neutralisée, et par conséquent où ses métamorphoses ne seraient pas pertinentes. L'adoption d'une échelle d'analyse apparaît alors comme un postulat ou un choix épistémologique, par lequel l'analyse se donne un objet spécifique, dont découlent à la fois une partie de ses hypothèses primitives, de sa méthode d'investigation, et des critères de validité de ses résultats.

Ces observations montrent ce qu'est et ce que n'est pas un changement d'échelles : (i) un changement d'échelle est d'abord un changement de forme, et non de substance ; (ii) le changement d'échelle induit un changement de point de vue, mais pas de méthode globale ; (iii) à toutes les échelles, on a affaire au même objet d'analyse, mais à des présentations différentes de cet objet, chacune d'entre elles correspondant à une partie de l'objet global, ou une partie de partie ; (iv) ce qui est saisissable à chaque échelle doit obéir à des lois d'organisation et de fonctionnement spécifiques ; et enfin (v) on doit pouvoir identifier des déterminations orientées entre les échelles, que ce soit de la plus basse vers la plus haute, ou l'inverse, des déterminations transverses qui justifient une navigation entre les échelles en cours d'analyse.

La géographie, l'histoire, la sociologie, et bien entendu les sciences biologiques et les sciences de la nature se donnent plusieurs échelles différentes. Dans le domaine des sciences du langage, la distinction entre *niveaux* d'analyse prend presque toujours la place de la différence d'échelles : le phonème, le mot, la phrase, le discours, par exemple, sont des objets d'analyse différents et en partie autonomes, qui sont alors confiés à des sous-disciplines distinctes du champ de la linguistique, et leur différence de taille ne suffit évidemment pas à en faire des « échelles ». François Rastier propose en revanche une distinction qui s'apparente à une différence d'échelle, une distinction entre trois « paliers » sémantiques, *micro*, *méso* et *macro*, utilisés à plusieurs fins. L'une d'entre elles consiste à caractériser trois paliers (ie. des échelles) d'une même *sémantique unifiée*¹⁷ : micro-sémantique (du morphème à la lexie), méso-sémantique (du syntagme à la période), et macro-sémantique (de la période au texte). Il s'agit bien de différences d'échelles, parce que, d'une part, ce ne sont pas trois objets différents, mais trois parties emboîtées de l'objet, donnant lieu à trois points de vue sur le même objet, et d'autre part, les mêmes principes généraux de méthode sont conservés d'une échelle à l'autre : il s'agit bien d'une *sémantique unifiée*, et pas d'une juxtaposition entre plusieurs sémantiques. De son côté, la sémiotique greimassienne traite partiellement le problème par une distribution en « niveaux », mais cette conception se heurte aux apories de la conversion entre niveaux (cf. *supra*). La conception impliquant un changement d'échelles et de point de vue contraint à ajouter une instance épistémologique (celle qui adopte un point de vue pour chaque échelle), mais évite les difficultés de la conversion entre niveaux.

17 Fr. Rastier, *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, P.U.F., 1991, pp. 110-111.

Il y a au moins deux raisons pour lesquelles il serait opportun que l'analyse sémiotique du changement prenne en considération les différences d'échelles : (1) parce que si on fait l'hypothèse prudente mais forte que les conditions d'observations modifient la nature de ce qu'on observe, alors il serait recommandé de prévoir quelques types bien marqués de « conditions d'observation » ; les échelles d'observation fournissent de tels types ; (2) et parce que si, dans une science où la pertinence repose sur des distinctions ou oppositions entre propriétés, on ne distingue pas d'emblée des échelles, alors on prend le risque de prendre pour une différence pertinente (par exemple entre tel ou tel type de changement) ce qui n'est qu'une différence d'échelle d'observation (par exemple un type de changement relevant du macro-changement, et un autre relevant du méso- ou du micro-changement).

2.2. Le macro-changement

Quelle est l'instance de référence du macro-changement, l'existence ou le changement lui-même ? L'histoire des idées pullule d'interrogations de même nature. La plus fréquente, peut-être la plus ancienne, consiste à se demander quel est, de l'existence et du changement, le terme de référence. La réponse la plus courante fait de l'existence le point de référence, et le changement, ce qui l'affecte. C'est ce qui conduisait Parménide à considérer que le changement étant une remise en cause de l'être, son statut ne pouvait relever que du non être, et par conséquent, impensable dans les termes de l'existence.

Mais, si on distingue l'être et l'*existence*, la référence s'inverse : à la différence de l'être, l'existence implique la corrélation de nombreuses catégories, dont l'espace et le temps, et des compositions variables entre ces catégories et dimensions. Il en résulte qu'il n'y a pas d'existence au sens universel, mais uniquement des *modes d'existence* composables et transformables. Dans cette perspective, *le seul mode d'existence qui puisse prétendre à l'universel, ou plus raisonnablement, faire référence en général, ce serait le changement*. Toutes les stases et autres existences attestées, seraient-elles alors des étapes, des arrêts, des bifurcations ou des accidents du changement ? C'était déjà l'option retenue par Héraclite : Il n'y a de permanent que le changement ; face à l'eau du fleuve qui ne cesse de passer, l'affirmation de l'existence du fleuve, loin de faire référence, est de l'ordre de la concession, voire du paradoxe : le fleuve existe *quand même*. Il faut alors s'interroger sur les conditions et propriétés du changement requises pour que *ce qui change existe quand même*.

Cette seconde conception du changement nous semble la plus propice à une approche sémiotique de ses significations : au lieu de traiter le changement comme ce qui compromet l'existence, on le considère comme ce qui produit les conditions et les manifestations existentielles. L'une d'entre elle est même, dans cette perspective, décisive : si tout est en perpétuel changement, tout devient autre chose à tout moment et en tout lieu, et le changement articule le *même* et l'*autre* : *le changement serait alors la production de l'altérité*, laquelle est la condition minimale pour qu'une signification puisse être sentie, perçue, construite ; l'hy-

pothèse d'une existence qui ne serait composée que de *mêmes* est précisément celle qui nous fait sortir de l'existence sémiotique, et même aussi de la forme d'existence qu'on appelle « la vie ». Changer, c'est vivre, et réciproquement.

2.3. Le méso-changement

2.3.1. Que faire du changement ? Le conduire, l'accepter, lui résister, etc. ?

A l'échelle méso, le changement est, si l'on peut dire, à portée de main : c'est l'échelle où les individus et les collectifs humains sont pris à partie dans le changement, où ils ont des rôles à jouer, des positions à adopter. A cette échelle anthropomorphe, des institutions, des organisations, et des politiques publiques se positionnent ainsi par rapport au changement. Lors de ces positionnements, le changement est très rarement envisagé comme une transformation prévue, voulue et implantée, sauf dans quelques slogans auxquels personne ne croit plus. Et si la transformation envisagée est de ce type, il est encore plus rare qu'elle soit désignée comme un « changement »¹⁸. Il est plus adapté en ce cas d'évoquer une « évolution », voire une « révolution ». L'objectif n'est pas ici de faire une analyse lexicale des termes apparentés au changement, mais de comprendre ce que ces variations lexicales s'efforcent de saisir. En effet, la question sous-jacente à laquelle ces dénominations répondent est celle de la position actantielle des acteurs qui sont affectés par le changement : sont-ils à la manœuvre, comme programmeurs ou manipulateurs ? sont-ils évincés du processus, tout en devant assumer ou pas ses effets sur eux-mêmes ? sont-ils en mesure de contrôler ces effets, d'orienter le flux des évolutions, de s'y ajuster ou d'en réduire l'impact ?

La formulation même de ces interrogations est pluri-catégorielle. Sont en effet concernés les rôles actantiels (sujet, objet, destinataire), les modalités (de l'ordre du devoir, du vouloir, du savoir et/ou du pouvoir), les aspects (accompli/inaccompli, duratif/itératif, etc.), le tempo (lent/rapide, accéléré/ralenti), le rythme (rupture, scansion, schème récurrent, etc.), etc. Mais l'effet global de ces compositions catégorielles est celui de la « prise » : les acteurs ont-ils *prise* ou pas sur le changement ? Le changement « donne-t-il prise »¹⁹ ou pas à quelque autre instance que lui-même ?

L'hypothèse qui nous semble la plus féconde d'un point de vue sémiotique est de supposer que le changement est l'instance qui porte le processus, autrement dit qu'une puissance d'agir émane d'une certaine composition de la scène ou de la situation, et qu'elle peut porter le changement sans autre intervention, a fortiori extérieure. Quand on cherche à mettre l'accent sur cette configuration, aujourd'hui, on parle alors plus volontiers de « transition ». Quand le change-

18 « Le changement dans la continuité », « Le changement, c'est maintenant », sont des exemples emblématiques de l'utilisation du « changement » comme leurre et rideau de fumée, les exemples mêmes d'un usage insignifiant de la notion de changement.

19 Cf. E. Landowski, « Avoir prise, donner prise », *Actes Sémiotiques*, 112, 2009.

ment climatique est dénommé « transition climatique », par exemple, il est signifié que, quelles que soient les causes de ce changement, le mouvement est maintenant engagé, irrémédiablement, (*la machine est emballée*, cf. *supra*) et que même la suppression ou la neutralisation des causes ne pourrait plus arrêter le processus.

C'est pourquoi, même quand l'issue du processus est incertaine ou même positive, toute prétention à le piloter de l'extérieur serait vaine agitation, voire un leurre et une manipulation de l'opinion. Dans le domaine des organisations et de l'action publique, on apprend pourtant à « conduire » le changement. « Conduire » le changement repose sur une métaphore où le changement est traité comme une machine en partie autonome : on *conduit* une automobile, une locomotive ou un avion, mais pas un moyen de déplacement avec lequel on fait corps (un vélo, un cheval), encore moins son propre corps qui marche, ou qui court. Cette autonomie est précisément celle de la puissance d'agir propre à la machine, et donc à l'instance « changement » elle-même. La « conduite » du changement présuppose que le changement dispose de sa propre logique et dynamique narratives, et que la seule intervention possible serait, non pas de le modifier ou de l'arrêter, mais de l'accompagner. A une autre échelle, il s'agit même d'accompagner tous ceux qui sont affectés par le changement, en quelque sorte pour les aider et les inciter à « changer » eux-mêmes²⁰, afin que, par leur résistance ou leur inertie, ils ne dénaturent pas les résultats du changement.

On comprend bien ici qu'un choix de régime du changement s'impose. On peut d'abord considérer que l'autonomie de la machine du changement est telle que, si on ne veut pas être évincé du cours d'existence concerné, il ne reste plus qu'à l'encourager ou à l'accepter, à l'investir de valeurs assumées ou à donner simplement son assentiment. Dans la typologie proposée par Landowski, l'alternative se réduirait à l'*assentiment* (selon lui, du côté de l'*aléa*) et à l'*ajustement* (selon lui, du côté de la *disponibilité*). Mais on peut aussi dénoncer la mise en scène de cette autonomie : face au TINA (*There Is No Alternative*) de Margaret Thatcher, on dénonce par exemple l'artefact rhétorique d'une naturalisation des processus économiques ; la machine n'est ni emballée ni incontrôlable, et on peut même encore changer de machine ou en fabriquer une autre. Dans ce cas, une instance extérieure (celle du refus et de la résistance) se lève face à une autre instance extérieure (celle d'une programmation et/ou d'une manipulation, dans les termes de Landowski). On choisit donc globalement entre un régime du changement qui est de l'ordre de la conduite, du soutien ou de l'assentiment, c'est-à-dire globalement un *régime de consentement*, et un autre qui est de l'ordre de l'entrave, de la résistance, voire du sabotage, ou de l'alternative révolutionnaire, globalement un *régime du refus*.

On notera ici que les deux ensembles distingués par Landowski (assentiment & ajustement / programmation & manipulation) ne donnent pas lieu aux

20 Cf. J. Fontanille, « Le consentement par les nudges. Influence, persuasion et inflexion des comportements dans les politiques publiques », in P.-A. Pontoizeau (éd.), *La propagande politique au 21^e siècle. Novations et perspectives 2021*, C@hiers de psychologie politique, 38, 2021.

mêmes types de compositions catégorielles. La différence principale étant de nature actantielle : le premier ensemble n'implique pas d'incidence polémique, alors que pour le second, le changement lui-même est l'objet d'une polémique. Pour illustrer cette différence, on peut par exemple examiner la manière dont Chris Argyris, sociologue des organisations, est conduit à distinguer deux types d'apprentissages : (1) l'apprentissage « en boucle simple » consiste simplement à reprendre la même procédure, jusqu'à sa complète réussite, alors que (2) l'apprentissage « en double boucle », se heurtant à une difficulté que la procédure ne permet pas de résoudre, change alors les conditions initiales et/ou la procédure elle-même pour parvenir au succès²¹. Le premier cas est celui d'un changement par acquisition de compétences, alors que le second est à la fois un changement par acquisition de compétences et par la remise en cause et la maîtrise des conditions initiales, des objectifs et de la procédure. Il est clair ici que la « prise » s'est déplacée : on est passé de la *prise sur le résultat*, que procure l'acquisition de compétences, à la *reprise sur la procédure*, que procure la reconfiguration des conditions initiales et des objectifs. Et dans ce choix aussi, il n'y a aucune incidence polémique dans le premier cas, et une forte probabilité de conflit et de polémique dans le second.

2.3.2. Composition et identité

Nous avons évoqué plus haut l'instance et la puissance d'agir autonome du changement, en suggérant que cette dernière porte plus particulièrement sur la composition d'une situation ou d'une scène pratique. La composition est également, rappelons-le, une des conditions qui permettent d'identifier un régime sémiotique du changement. L'interrogation qui portait, à l'échelle de la macroanalyse du changement, sur la préséance entre existence et changement, a conduit à la déplacer, en introduisant l'altérité et la gestion stratégique de cette altérité. On peut concevoir cette altérité sur l'axe syntagmatique, comme la production continue des « autres » qui doivent être intégrés à une situation ou une scène d'origine ; mais on peut aussi en examiner les effets sur l'axe paradigmatique, notamment celui de l'*identité à soi-même*. La distinction entre syntagmatique et paradigmatique perd toutefois beaucoup de son intérêt si on fait du changement le régime existentiel de référence, et des modes d'existence, le résultat de fixations, de stases et/ou de maintiens plus ou moins durables de tel ou tel régime sémiotique du changement. Dans ce cas, toutes les entités impliquées dans le changement sont, par défaut, considérées comme des *métamorphes*, et la question qui se pose alors est celle des conditions de possibilité d'existences identifiables (c'est le problème d'Héraclite, cf. *supra*)

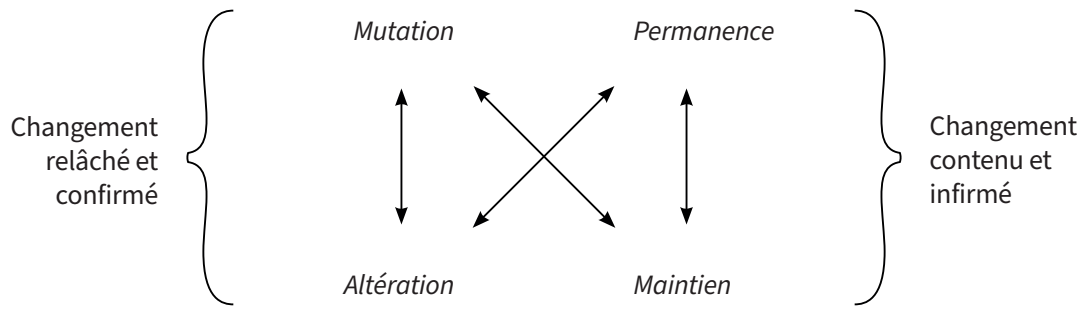
On peut considérer par exemple les évolutions dans les âges de la vie. Inutile d'insister sur leurs manifestations dans l'apparence physique, dans les capacités cognitives et sensibles, voire dans les émotions, les passions et les humeurs : elles

21 C. Argyris et D. Schön, « Organizational Learning. A theory of Action Perspective », *Revista Española de Investigaciones Sociológicas*, 77/78, 1997.

sont bien connues. Ces évolutions remettent-elles en cause l'identité de l'individu humain ? D'un point de vue physiologique, tout le matériel biologique composant le corps est en permanence renouvelé, et pourtant on s'accorde en général pour considérer qu'il s'agit bien toujours de la même personne. Il arrive parfois qu'on ajoute que seule la mort interrompt ce renouvellement, ce qui est inexact, car la circulation du matériel biologique continue alors, et même, surtout, échappe aux limites du corps individuel. Plusieurs philosophes (Hobbes, Locke, Hume, etc.) se sont saisis du problème, à savoir : en quoi consiste la *permanence* en ce cas ? Hobbes évoquait une structure invariante fondée sur des propriétés transversales à tous les composants. Locke avance dans le même sens la « permanence d'une organisation ». Hume suggère de distinguer l'individu physique et sa « personnalité », conçue sur le même mode qu'une « république dont les membres ne cessent de changer tandis que les liens d'association demeurent » (*Traité de la nature humaine*, I, IV, VI). Plus récemment, les anthropologues de l'écologie contemporaine, comme Lovelock et Latour, proposent de traiter la Terre, qui est à tout instant en proie au changement, comme une quasi-personne, *Gaïa*, une instance immanente qui résulte de la composition de l'ensemble des entités et puissances d'agir de ses composants.

Les notions de « personne » ou de « personnalité » sont bien trop spécifiques pour résoudre notre problème. En revanche, elles fournissent l'indice d'une solution : reconnaître à une entité quelconque un statut « personnel », ce n'est pas nécessairement l'identifier comme un être humain, c'est *a minima* lui reconnaître une puissance d'agir étayée par une intentionnalité, intentionnalité étant entendu ici comme susceptible de porter une possibilité de signification indépendamment des changements subis (ou malgré eux). L'intentionnalité d'une composition, c'est précisément ce dont traite Bordron dans son article sur « Les objets en parties », et qu'il attribue au « moment d'unité » de l'objet. Le moment d'unité est le mode d'assemblage d'une configuration composite et métamorphique. Dans le changement, il résiste et persiste, il s'effondre et se reconstitue, ou il perd toute efficacité d'assemblage. On peut poser par convention qu'un changement qui ne brise pas le moment d'unité d'une composition est une *altération*, alors que celui qui brise et reconfigure le moment d'unité est une *mutation*.

Si la métamorphose est le mode par défaut, nous pouvons alors caractériser les régimes de changement, en méso-analyse, selon que le changement est contenu ou relâché, selon qu'il est confirmé ou infirmé. Autrement dit, la *permanence* n'est qu'un des effets possibles, celui de la résistance aux *altérations* (la composition est reconnue malgré les altérations du moment d'unité). Symétriquement, le changement de moment d'unité (la *mutation*) peut se voir opposer la fermeté d'un *maintien* du moment d'unité. Conformément à la prééminence accordée au changement et aux métamorphoses sur l'existence et ses stases, ce sont ici les figures de stabilisation (*permanence* et *maintien*), qui manifestent la résistance, et les structures polémiques sont impliquées dans les relations et tensions, respectivement, entre *mutation* et *maintien*, et entre *altération* et *permanence*. Soit, sous forme de carré sémiotique :



Les métamorphoses des moments d'unité des compositions

2.4. Le micro-changement²²

Aristote, dans sa *Physique*, montre la compatibilité du changement et de la continuité. Il distingue quatre types principaux de changement : de qualité, de place, de taille et de création/destruction de substance. Dans chaque cas, on a affaire à un processus « graduel », et non à un changement discontinu : le changement occupe un certain laps de temps, et toute la difficulté tient alors à l'identification ou à la projection d'un seuil de basculement de l'identité. Même si on considère que le changement est une substitution d'un état — *final* — à un autre — *initial* —, il n'en reste pas moins qu'entre les deux états, le changement se présente (notamment à notre perception) comme une transition d'un état à un autre. Dans une transition, plusieurs questions se posent : y a-t-il un seuil de sortie de l'état initial ? y a-t-il un seuil d'entrée dans l'état final ? ces deux seuils coïncident-ils ? s'ils ne coïncident pas, comme se succèdent-ils ?

Aristote propose de distinguer à cet égard la *contiguïté* et la *continuité* : sous le régime de *contiguïté*, « les extrémités sont en contact, c'est-à-dire dans un même lieu quoique distinctes » ; sous le régime de la *continuité*, « elles se confondent en une extrémité commune aux deux éléments » (*op. cit.*). Nous proposons de distinguer ces deux micro-régimes de changement en les dénommant respectivement « conversion » et « évolution ». Visuellement, cette différence pourrait être traduite ainsi, et elle serait de l'ordre du « discret / non discret » :

Contiguïté (*conversion*) :

Continuité (*évolution*) :

La contiguïté, solution « discrète », est caractéristique d'une « mutation » : un état s'est substitué à un autre, leurs deux extrémités peuvent se toucher ou ne pas se toucher, cela ne change rien à la mutation. La continuité est caractéristique d'une « évolution » : le fait que deux états se succèdent est perceptible, mais le lieu du passage de l'un à l'autre ne l'est pas. Ces deux solutions aristotéliennes,

²² Sur ces questions, nous nous inspirons en partie de Guy Achard-Bayle, « Le changement », in G. Achard-Bayle, *Grammaire des métamorphoses. Référence, identité, changement, fiction*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2001, ch. 3 (<https://www.cairn.info/grammaire-des-metamorphoses--9782801112847-page-75.htm>).

toutefois, ne prennent pas en compte la situation où les deux segments extrêmes des deux états (et pas seulement leurs deux seuils) se superposent, ce qui serait la visualisation la plus adéquate d'une « transition » :

Superposition (*transition*) : 

Notons ici que cette description de la transition, à l'échelle micro, ne peut être assimilée à la notion de transition développée par François Jullien à partir de son analyse de la conception du changement dans la tradition chinoise. Celle-ci, en effet, relève d'une autre échelle (macro) que celle qui nous occupe ici : à l'échelle macro, on n'identifie pas des états et des changements entre états, mais un flux global et permanent qui n'est pas structuré par une succession, mais par une infinité de superpositions²³. La conception de la transition proposée par Jullien ne peut donc pas être un des genres du micro-changement.

Il résulte de ces premières distinctions que le régime de micro-changement par *transition* est le plus riche d'effets sémiotiques. Dans le cas de la contiguïté et de la continuité, la différence principale est seulement de l'ordre de la perception : la frontière entre les deux états est perceptible ou ne l'est pas. La seule incidence est d'ordre énonciatif et interprétatif : dans un cas, on peut énoncer la signification du changement en se fondant sur l'expérience sensible d'une rupture ; dans le second cas, on ne peut énoncer la signification du changement qu'en faisant appel à des différences de propriétés d'un autre ordre. En revanche, dans le cas de la superposition, la *zone de transition* est particulièrement critique, tout d'abord parce qu'elle est sous-déterminée (en logique sémantique, on dirait qu'elle est « vague »), et ensuite parce qu'elle est le lieu où se joue la signification du changement.

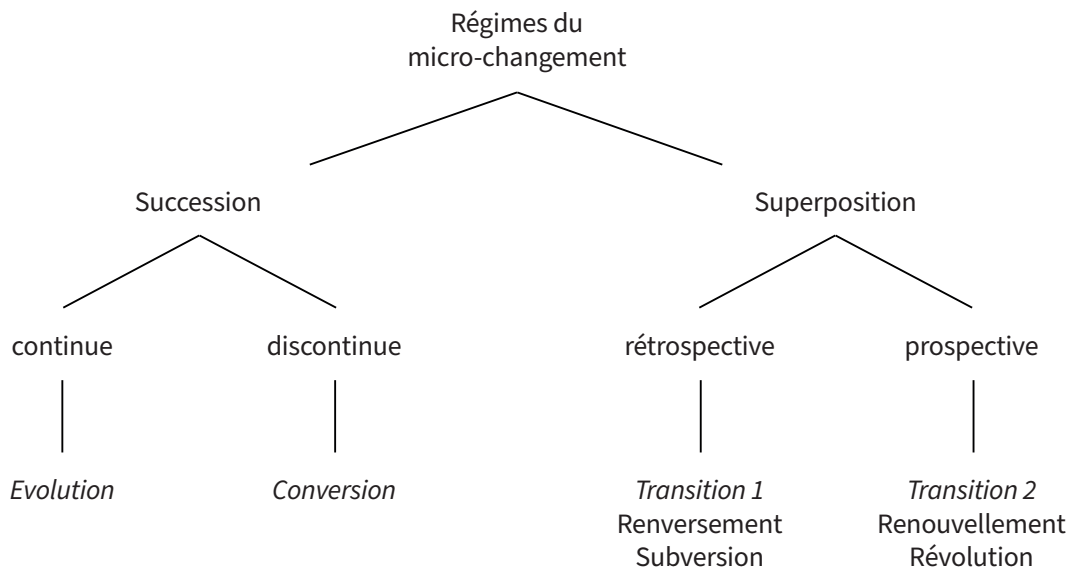
On peut notamment distinguer, comme le faisait plus haut le romancier Franck Bouisse, deux manières différentes d'actualiser un nouvel ordre des choses, soit par dénégarion du passé, soit par affirmation et instauration du futur. Plus précisément, la *transition rétrospective* nous fait entrer dans un nouvel état grâce au dépassement du seuil d'existence de l'état antérieur, l'état ultérieur n'étant pas encore actualisé ; en revanche, la *transition prospective* nous situe d'emblée dans l'état ultérieur actualisé, l'état antérieur étant neutralisé. On devrait alors imaginer un rapport de forces entre les deux segments superposés, de même nature que celui qui unit et oppose en même temps des configurations sémiotiques immanentes qui sont en concurrence pour la manifestation. Dans le premier cas, l'enjeu est la puissance d'agir et d'exister du segment passé, qui doit être contenue ou défaite : la *transition rétrospective* s'apparenterait à un *renversement*, voire à une *subversion*. Dans le second cas, l'enjeu est la puissance d'agir et d'exister du segment futur, qui doit être soutenue et amplifiée : la *transition prospective* s'apparenterait à un *renouvellement*, voire une *révolution*. En somme,

²³ En outre, l'infinité des superpositions à l'échelle macro ne serait pas visuellement représentable. Dans toutes les sciences, les échelles se distinguent aussi par les visualisations spécifiques qu'elles requièrent ou acceptent.

la transition, à l'échelle micro, recouvre deux régimes différents, impliquant deux orientations passionnelles différentes.

En matière de changement climatique, on peut évoquer à cet égard soit le « bouleversement climatique », soit le « nouveau régime climatique » : le « bouleversement » vient du passé, qui s'impose encore comme référence, mais seulement dans une mémoire inquiète, proche du *désarroi* ou de la *détresse*, alors que le « nouveau régime » va vers le futur, dans une anticipation qui n'est pas moins inquiète, mais d'une autre manière, celle de l'*appréhension*. Le « réchauffement climatique » est peut-être une description moins dramatique, mais elle prend néanmoins elle aussi le segment passé pour référence. Si on ne souhaite pas choisir entre les deux genres de transition, on évoque alors seulement une « transition climatique », ce qui, on l'aura compris, apaise les inquiétudes, en les neutralisant, en même temps que les tensions axiologiques.

Nous obtenons ainsi quatre régimes du changement à l'échelle micro, celle de l'aspectualisation du processus de remplacement d'une situation par une autre, dont les relations reposent (1) sur la superposition ou la succession entre les situations antérieure et postérieure, et (2) sur la continuité et la discontinuité entre leurs seuils d'identité. La première porte sur l'autonomie/hétéronomie des situations impliquées dans le changement, et la seconde porte sur l'existence ou l'inexistence d'une borne commune. La typologie des régimes peut prendre la forme d'un arbre binaire :



Conclusion

Cette étude n'est pas une méditation sur la ou les significations du changement, ni même une interrogation sur la nature du changement à l'époque contemporaine : nous aurions beaucoup de difficultés à en dire quelque chose de sensé, sans la dimension historique, qui échappe à notre compétence, et sans corpus défini. Cette étude est plutôt une réflexion sur les conditions théoriques et

méthodologiques pour pouvoir commencer un traitement sémiotique du changement. Nous nous sommes donné comme préalable une hypothèse de travail risquée (c'est-à-dire susceptible de susciter des résistances de principe chez nos lecteurs), à savoir que l'*organon* actuel de la sémiotique ne suffisait pas à ce traitement sémiotique du changement. D'où la floraison d'un bouquet conceptuel bien encombrant : la *compositionnalité*, la *propagation* des interactions et la *saturation* qu'elle vise, la reconfiguration des *situations en formes de vie*, les *régimes sémiotiques* et les échelles d'analyse. Le bouquet est encombrant, certes, mais il offre l'avantage d'une portée méthodologique qui dépasse le thème (le changement) à propos duquel il est ici mobilisé. Autrement dit, il se pourrait que l'on en trouve bien d'autres usages...

Bibliographie

- Achard-Bayle, Guy, « Le changement », *Grammaire des métamorphoses. Référence, identité, changement, fiction* (ch. 3), Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2003.
- Aristote, *La métaphysique*, J. Barthélemy, P. Mathias et J.-L. Poirier (éds), Paris, Press Pocket, 1991.
- *Physique*, H. Carteron (éd.), 2 vol., Paris, Les Belles Lettres, 1986.
- Argyris, Chris et Schön Donald, « Organizational Learning. A theory of Action Perspective », *Revista Española de Investigaciones Sociológicas*, 77/78, 1997.
- Benveniste, Emile, « Deux modèles linguistiques de la cité », *Problèmes de linguistique générale* 2, Paris, Gallimard, 1974.
- *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, Minuit, 1980.
- Bertrand, Denis, « Immanence et engagement. La sémiotique face à l'écriture inclusive. », in J. Alonso et al. (éds.), *Sémiotique impliquée. L'engagement du chercheur face aux sujets brûlants*, Paris, L'Harmattan, 2021.
- Bordron, Jean-François, « Les objets en parties (esquisse d'ontologie matérielle) », in J.-Cl. Coquet et J. Petitot (éds.), *L'objet, sens et réalité, Langages*, 103, 1991.
- Fontanille, Jacques, *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2015.
- « Des conflits de formes de vie chez Idrissa Ouedraogo. Des passions du corps comme médiation et transgression », in G. Marrone et M. Mazzuchelli (éds.), *Forme di vita / Forme del corpo : studi di caso, Versus*, 128, 2019.
- « Le consentement par les nudges. Influence, persuasion et inflexion des comportements dans les politiques publiques », in Pierre-Antoine Pontoizeau (éd.), *La propagande politique au 21^e siècle. Novations et perspectives 2021, C@hiers de psychologie politique*, 38, 2021.
- et Claude Zilberberg, *Tension et signification*, Liège, Mardaga, 1998.
- et Denis Bertrand (éds.), *La flèche brisée du temps. Figures et régimes sémiotiques de la temporalité*, Paris, Presses Universitaires de France, 2006.
- et Nicolas Couegnas, *Terres de sens. Essai d'anthropo-sémiotique*, Limoges, Presses Universitaires du Limousin, 2018.
- Hume, David, *Traité de la nature humaine* (1740), trad. Paris, Aubier-Montaigne, 1946.
- Landowski, Eric, *La société réfléchie*, Paris, Seuil, 1985.
- *Présences de l'Autre*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.
- *Passions sans nom*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004.
- *Les interactions risquées*, Limoges, Pulim, 2005.
- « Avoir prise, donner prise », *Actes Sémiotiques*, 112, 2009.
- « Les échelles du temps », *E/C*, 2021.
- Latour, Bruno, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La découverte, 2015.

- Locke, John, *Essai philosophique concernant l'entendement humain* (1690), trad. Paris, Vrin, 1972.
- Lovelock, James, *La Terre est un être vivant, l'hypothèse Gaïa*, Paris, Flammarion, 1999. (*Gaia. A New Look at Life on Earth*, Oxford, Oxford University Press, 1995).
- Rastier, François, *Sens et textualité*, Paris, Hachette, 1989.
- « La sémantique des textes : concepts et applications », *Hermès*, 16, 1996.
- « L'action et le sens pour une sémiotique des cultures », *Journal des anthropologues*, 85-86, 2001.
- Vernadsky, Wladimir, *La biosphère* (1929), Paris, Seuil, 2002.

Résumé : Si la sémiotique s'intéresse au changement, deux voies se présentent à elle : ou bien s'appuyer directement sur la notion de changement, telle qu'elle se présente dans les discours de tous genres, et exercer son savoir-faire sur tel ou tel type ou occurrence de cette notion, ou bien s'en saisir pour en explorer d'abord les implications proprement sémiotiques, définir des lignes de pertinence, avant d'aborder tel ou tel cas. Nous choisissons la deuxième voie. Confrontée aux modèles de la sémiotique narrative (transformation, programme narratif, schéma narratif canonique), la propriété sémiotique la plus discriminante du changement serait son hétérogénéité catégorielle, sa nature d'ensemble composite déformable, de sorte que ce qui change, c'est précisément cette composition. Prise comme hypothèse de travail, cette propriété compositionnelle permet d'utiles articulations avec d'autres ensembles sémiotiques composites, comme les régimes sémiotiques, les situations, les actants collectifs et les formes de vie : un champ de recherches original se dessine alors. L'une des caractéristiques des « compositions » sémiotiques, c'est qu'elles peuvent être saisies à plusieurs échelles, et qu'à chaque échelle, les composants et les liens qui les maintiennent solidaires diffèrent. Nous soumettons donc ensuite l'approche sémiotique du changement à cette analyse par échelles, en distinguant successivement les conditions et les formes du macro-changement, du méso-changement et du micro-changement.

Resumo : Ao abordar o tema da mudança, a semiótica tem duas alternativas : pode se debruçar diretamente sobre a noção de mudança tal como ela se apresenta nas diversas esferas discursivas, exercendo seu saber-fazer para identificar os possíveis tipos de ocorrências do conceito, ou, ao contrário, pode se aproveitar deles para explorar, antes de se ocupar de um ou mais casos específicos, suas implicações propriamente semióticas, definindo linhas de pertinência. Nesse artigo, escolhemos a segunda alternativa. Diferentemente dos modelos da semiótica narrativa (transformação, programa narrativo, esquema narrativo canônico), a noção de mudança apresenta como propriedade semiótica discriminante a heterogeneidade categórica, sua natureza de um todo composto e deformável, de modo que o que muda é precisamente essa composição. Tomada como uma hipótese de trabalho, essa propriedade composicional permite articulações úteis com outros conjuntos semióticos compostos, como os regimes semióticos, situações, actantes coletivos e formas de vida : desenha-se, assim, um campo de pesquisa original. Uma das características das « composições » semióticas é que elas podem ser apreendidas em várias escalas e que, em cada escala, os componentes e os elos que os mantêm unidos são diferentes. Em seguida, submetemos a abordagem semiótica da mudança a essa análise por escalas, distinguindo sucessivamente entre as condições e as formas da macro-mudança, da meso-mudança e da micro-mudança.

Abstract : If semiotics is interested in change, two paths present themselves : either relying directly on the notion of change, as it presents itself in discourses of all kinds, and exercising its know-how on such or such a type or occurrence of this notion, or seizing it first to explore its strictly semiotic implications, to define lines of relevance, before tackling such and such a case. We choose the second way. Confronted with the models of narrative semiotics (trans-

formation, narrative program, canonical narrative schema), the most discriminating semiotic property of change would be its categorical heterogeneity, its nature as a deformable composite whole, so that what changes is precisely this composition. Taken as a working hypothesis, this compositional property allows useful articulations with other composite semiotic sets, such as semiotic regimes, situations, collective actants and forms of living : then, an original field of research emerges. One of the characteristics of semiotic “compositions” is that they can be grasped at several scales, and that at each scale, the components and the links that hold them together are different. We then submit the semiotic approach to change to this analysis by scales, successively distinguishing the conditions and forms of macro-change, meso-change and micro-change.

Mots clés : changement, composition, échelles, forme de vie, régime sémiotique, saturation, situation.

Auteurs cités ou mentionnés : Guy Achard-Bayle, Aristote, Chris Argyris, Emile Benveniste, Denis Bertrand, Jean-François Bordron, Nicolas Couegnas, Jacques Fontanille, David Hume, Eric Landowski, Bruno Latour, John Locke, James Lovelock, François Rastier, Donald Schön, Wladimir Vernadsky, Claude Zilberberg.

Plan :

1. Pourquoi les variétés du changement sont-elles des « régimes » ?
 1. Hétérogénéité catégorielle
 2. Compositionnalité
 3. Genres et espèces
 4. Configuration et reconfiguration des compositions
 5. Situations, interactions et changements
 6. Situations et formes de vie
 7. Point d'étape : régimes, changements, situations, etc.
2. Pourquoi le changement doit-il être examiné à plusieurs échelles ?
 1. Naviguer entre les échelles
 2. Le macro-changement
 3. Le méso-changement
 1. Que faire du changement ? Le conduire, l'accepter, lui résister, etc. ?
 2. Composition et identité
 4. Le micro-changement

Conclusion

Turbulência : as lógicas de uma forma imprevista de mudança*

Franciscu Sedda

Universidade de Cagliari

Introdução

Como ocorre a mudança ? O senso comum a imagina como uma alteração (mais ou menos radical) do mundo. A própria semiótica a concebe e relata predominantemente nesse sentido¹. Nos termos da lógica narrativa desenvolvida por Greimas, o *fazer transformador* (F) permite a transição de S1 (o *estado inicial das coisas*) para S2 (o *estado final das coisas*). Trata-se do enunciado narrativo fundamental que nos leva de um primeiro a um segundo estado do ser por meio de um fazer, dando-nos a aparência de nos levar firmemente de um mundo antigo a um novo mundo. No entanto, o senso comum dominante nos leva a pensar que se age apenas para criar algo novo nos faz esquecer que o fazer pode visar restabelecer uma situação, um estado de coisas que se perdeu : como nos contos de fadas, quando a ordem é quebrada por algum evento diante do qual se faz necessário reconstituir o sistema de valores da comunidade, como quando se deseja reconstruir um relacionamento de confiança ou uma amizade que se perdeu, como quando se anseia por um retorno às magnificências de um qualquer passado individual ou coletivo. E o fato de que nunca se retorne ao

* Uma primeira versão do texto foi publicada, em italiano, na revista *Versus*. Cf. F. Sedda. “Logiche della turbolenza”, *Versus. Quaderni di studi Semiotici*. A que apresentamos aqui é uma versão atualizada, reescrita e revisada pelo autor. A tradução é de Paolo Demuru.

¹ Em particular quando divulga seus conceitos fundamentais para um público de não-especialistas. Veja-se, a este propósito, o trabalho de M.P. Pozzato, *Capire la semiotica*, Roma, Carocci, 2012.

estado anterior tal qual como ele era parece, nesse caso, ter pouca importância. A lógica narrativa nos mostra como a ação de transformação do mundo não é apenas uma mera aspiração à afirmação do novo, mas também uma hipótese de restauração de uma ordem preexistente. Não apenas a emergência de uma nova linguagem, de novos valores, de um novo estado de coisas, mas a recuperação de uma linguagem, dos valores, de uma condição mundana que já existiram.

Aprofundando ainda mais as nuances da lógica que nos une, e que nos une ao mundo e ao sentido, devemos estar cientes de quantas ações realizamos para garantir que as coisas permaneçam “assim como estão”, de tudo o que fazemos para resistir à pressão do tempo, do agir dos outros, do acaso. Estamos aqui nos referindo a todo aquele trabalho cultural, muitas vezes imperceptível — tanto às massas ausentes, quanto àquelas onipresentes, e, porém, fugazes, do cosmo semiótico — que nos serve para realizar a transição de S1 para uma espécie de S1-bis. Seria demasiado fácil encontrar exemplos e distinções no âmbito político, onde (pelo menos em termos de autorrepresentação) é fácil opor forças que agem em prol da mudança a forças que agem a favor da conservação. Pensemos, ao contrário, em como no emaranhado cotidiano de nossas relações interpessoais passamos frequentemente do primeiro tipo de ação (quando, por exemplo, procuramos tecer pela primeira vez um relacionamento amoroso com alguém), para o segundo (quando, uma vez estabelecido o novo relacionamento, atuamos para conservá-lo, para mantê-lo vivo, para garantir que não se quebre ou desvaneça). Ou refletimos, ainda, em todas as ações cotidianas mais ou menos radicais — a alimentação, a atividade física, o uso de cremes, os procedimentos estéticos — que se realizam para bloquear (ou pelo menos retardar) o envelhecimento, para atrasar o aparecimento das marcas do tempo. Ações realizadas para garantir que S1 não se torne S2, ou melhor, para que S1 permaneça sendo S1. Ou que se torne algo não muito diferente, que nos permita manter uma certa identidade ao longo de seu devir. O ponto, aqui, é que até mesmo a ação contra a mudança é uma ação de mudança, já que visa produzir um estado de coisas — um permanecer, uma continuidade — que não se produziria sem essa intervenção.

Essas reflexões iniciais não pretendem de forma alguma subestimar a amplitude e a centralidade da ideia de abertura para o novo, frequentemente associada à ideia de mudança e que muitas vezes se manifesta através da percepção de uma ruptura, de um corte, de um salto. Greimas demonstrou isso muito bem em *Da imperfeição* e Lotman o faz com igual força e precisão ao refletir sobre o conceito de explosão em seu livro *A cultura e a explosão*². No entanto, conforme defendemos alhures³, são esses mesmos autores que, de forma explícita ou implícita, nos levam a explorar e debater novas formas de imprevisibilidade, criação e mudança mais complexas, sutis e fluidas.

2 A.J. Greimas, *De l'imperfection*, Périgueux, Fanlac, 1987. J.M. Lotman, *Kul'tura i Vzryv*, Moskva, Gnosis, 1992 ; trad. it. *La cultura e l'esplosione*, Milano, Feltrinelli, 1993.

3 F. Sedda, “Forme e ritmi dell'imprevedibile”, *Acta Semiotica*, II, 3, 2022 ; “Semiótica de lo imprevisible. Entre cuerpo y cultura”, in I. Merkoulova, M. Martín, F. Sedda (eds.) con la colaboración de P. Arán e J. Lozano (in memoriam), *Semiótica de la cultura : de Yuri Lotman al futuro*, *De Signis*, 2022.

O próprio processo de transição de um estado de coisas para outro estado de coisas, a transformação de um valor em outro valor, principalmente se oposto, não é exclusivamente concebível como um salto. O caminho em direção a um novo valor, ou até mesmo a uma nova categorização da experiência, deve passar por estados “complexos”. Como tentaremos mostrar, tais estados são locais de criação das condições da mudança ou, em casos extremos e não facilmente perceptíveis, podem ser eles mesmos a mudança⁴.

Iremos então nos aprofundar em um desses campos, em que as oposições de valores que parecem sustentar a mudança dão lugar a uma neutralização não trivial, não plana, não estática dos valores. Um campo que evoca uma outra lógica, outros processos, mecanismos e ritmos de transformação : aqueles relativos ao fenômeno da “turbulência”.

1. Turbulência e mudança : questões preliminares

Ao discutir os últimos trabalhos de Greimas e Lotman acima citados, Paolo Fabbri percebeu e começou a explorar a riqueza do conceito de “turbulência”⁵. Oriunda das artes, da filosofia e das ciências, a noção adentrava, assim, o espaço semiótico, contribuindo à melhor compreensão das dinâmicas explosivas de produção de significado⁶.

Partindo das considerações de Fabbri, bem como de nossas explorações prévias sobre o tema⁷, e continuando a dialogar com Greimas e Lotman, procuraremos mostrar, daqui em diante, as implicações e os possíveis desdobramentos semiótico-culturais da ideia de “turbulência”.

Evocada de maneira fugaz por Greimas ao debater o conceito de “fratura”, e, por Lotman, ao abordar aquele de “explosão”, ela necessita, antes de tudo, de um enquadramento e um aprofundamento adequados. Para tanto, mostraremos como a turbulência se apresenta na poesia de Aleksandr Blok, *O Artista*, eligida por Lotman e, anos depois, por Fabbri, como uma manifestação emblemática deste fenômeno. Aqui, ela aparece como uma dinâmica de sentido que cria não gerando instantaneamente entropia (ou seja, uma abertura repentina para um mundo de significados possíveis e equiprováveis), mas disciplinando o poten-

4 Por uma análise dos processos semióticos de mudança a partir dos conceitos de “explosão” e “acidente”, cf. P. Demuru, “Entre acidentes e explosões : indeterminação e estesia no devir da história”, *Bakhtiniana*, 15, 1, 2019.

5 P. Fabbri, “Turbolenze. Determinazione e imprevedibilità”, in T. Migliore (a cura di), *Incidenti ed esplosioni. A.J. Greimas, J.M. Lotman : Per una semiótica della cultura*, Roma, Aracne, 2010.

6 De modo geral, nosso ensaio deseja experimentar uma arte da “transação regulada” de conceitos oriundos de outras áreas do saber, ou mesmo daqueles que encontramos às margens do campo semiótico, para testar sua utilidade, pertinência e eficácia em relação a uma teoria geral da significação com uma “vocaçao meta-científica”. Cf. P. Fabbri, *Le comunicazioni di massa in Italia: sguardo semiótico e malocchio della sociologia* (1973), a cura di G. Marrone, Roma, Sossella, 2017.

7 Em outras ocasiões situamos a turbulência dentro de uma matriz mais geral das formas de imprevisibilidade captadas em seu aspecto rítmico : a turbulência, originada do encontro entre não-continuidade e não-descontinuidade, foi associada, por nós, a um ritmo fractal. Cf. F. Sedda, “Maradona e l'esplosione. Dalla *Mano di Dio* al *Poema di Gol*”, in P. Cervelli, L. Romei, F. Sedda (a cura di), *Mitologie dello Sport. 40 saggi brevi*, Roma, Nuova Cultura ; “Forme e ritmi dell'imprevedibile”, *op. cit.*

cial entrópico de um evento-singularidade, até fazer deste trabalho paradoxal — um trabalho que cria ao passo que parece matar a criatividade — o motor da própria criação.

A percepção de uma turbulência que se manifesta como uma dobra da criação sobre si mesma, isto é, como uma escavação no espaço da criação, faz emergir a questão central deste ensaio. Nosso objetivo é mostrar como a turbulência escapa às lógicas da ruptura, despontando como uma exploração das possibilidades internas e ainda inéditas de um dado sistema de restrições. Através da experiência do *Köln Concert* de Keith Jarrett, iremos observar como a turbulência se conecta ao conceito greimasiano de jogo, ou seja, à ideia de liberdade dentro de um conjunto de restrições, dentro do qual ela se torna suscetível de engendrar um processo de mudança.

A referência à lógica das restrições semióticas será desenvolvida através de um último exemplo : uma releitura do conto *Un drame bien parisien* de Alphonse Allais (e, por sua vez, da releitura feita por Umberto Eco). Aqui podemos vislumbrar qual é o lugar da turbulência no *organon* semiótico⁸ : um momento de negação mútua do prescrito e do proibido, uma passagem criativa para uma zona de neutralização que se apresenta tanto como um local de efervescência estrutural quanto como uma oportunidade de exploração dos vazios próprios de um determinado universo semântico, e, por fim, como um caminho de fuga para novos universos semântico-valorativos.

Este último aspecto — a turbulência como, por assim dizer, “efeito-túnel” — já estava presente, em estado embrionário, nos raciocínios de Greimas sobre o “belo gesto” e a constituição de novas formas de vida⁹. No entanto, argumentaremos que a turbulência, do ponto de vista teórico, não pode ser reduzida à eventual explosão-ruptura que a desencadeia e/ou que ela pode acabar por produzir. Ela pode claramente ser associada a rupturas que a colocam em movimento ou resolvem sua dinâmica, mas a sua peculiaridade está relacionada a um movimento paradoxal de exploração de um “fora” que está dentro do espaço do sistema em que ela age, à capacidade de criar novas regularidades sem necessariamente romper as regras do jogo.

Dessa forma, esperamos trazer uma contribuição inovadora ao pensamento sobre a mudança e, com isso, às formas de criação de significado.

2. A turbulência como explosão negativa : flutuações e dissipações

A “fratura”, com sua brusca mudança de isotopia, parece dominar o campo delineado por Greimas em *Da imperfeição*¹⁰, assim como a “explosão”, entendida como “a conjunção do inconjugável” aparenta impregnar o último livro de Lotman, *A cultura e a explosão*¹¹. No entanto, ambas as obras deixam entrever

8 P. Fabbri, *La svolta semiótica*, Roma-Bari, Laterza, 1998.

9 A.J. Greimas e J. Fontanille, “Le beau geste”, *RSSI*, 13, 1-2, 1993.

10 A.J. Greimas, *Da imperfeição*, *op. cit.*, p. 55.

11 J.M. Lotman, *A cultura e a explosão*, *op. cit.*, p. 33.

a presença de outras formas de mudança, de surgimento do novo. Uma delas é exatamente aquela que Greimas define como “turbulência”, um conceito condensado de modo magistral na imagem do “turbilhão do mar” presente no poema *O Artista*, de Aleksandr Blok, que Lotman escolhe para exemplificar sua ideia de explosão¹².

Para avançar em direção a uma definição mais precisa deste conceito, seguimos a indicação de Paolo Fabbri, que, ao abordar o tema da turbulência, partiu precisamente da análise da poesia de Blok¹³. Fabbri mostra como o raciocínio lotmaniano em torno da poesia de Blok realiza dois deslocamentos fundamentais. O primeiro é que, para elucidar a sua ideia de explosão, Lotman utiliza um exemplo poético que não descreve o fenômeno explosivo nos termos por ele inicialmente postulados, isto é, no qual o centro da cena não concerne exatamente “a conjunção do inconjugável”, cerne de toda explosão. O segundo é que o poema escolhido por Lotman subverte a lógica estética própria dos exemplos greimasianos : onde em Greimas havia uma irrupção instantânea da experiência estético-perceptiva que produzia um novo estado de coisas, em Lotman há, ao contrário, uma tensão durativa dessa nova experiência no limite do indizível.

As observações de Fabbri, altamente pertinentes, nos convidam a explorações adicionais. Retomando ainda as considerações de Fabbri sobre a poesia e o discurso poético em geral¹⁴, poderíamos dizer que há, em Lotman, uma “a conjunção do inconjugável” negativa. A poesia de Blok nos mostra o nascimento do poético a partir do encontro-confronto entre uma novidade emergente, literalmente inaudita, e uma razão criativa que tenta se apropriar dela, transformando-a em palavra. A razão criativa suga a energia própria da novidade, se alimenta de sua aparição (e apercepção) enquanto luta com ela, negando-a, extinguindo-a em prol de uma criação obscura, de uma novidade de qualidade menor, incomensurável em relação à emergência do novo que a alimentou. De modo parecido com o que acontece com as “canções aprendidas de cor” que encerram a poesia de Blok, que se situam em um nível de informatividade incomparável com o “som leve nunca ouvido antes” que as inspirou e que nós, leitores, nunca ouviremos.

Pode-se dizer que o incidente-ruptura (Greimas) está para o *Big Bang* assim como essa explosão (Blok / Lotman) está para os buracos negros. Dois grandes modelos de criatividade confrontam-se aqui de forma extrema. O primeiro, por assim dizer, solar, onde o surgimento do novo causa uma criação felizmente nostálgica, de outra forma inimaginável; o segundo, noturno, no qual é a negação do novo, sua captura, seu aprisionamento, que se torna o motor de uma criação sofrida e, em muitos aspectos, cínica.

A partir dessas considerações é possível supor, portanto, que a turbulência seja, em uma primeira acepção, uma “explosão negativa” : uma criação que,

12 A. Blok, “The Artist”, *Selected Poems*, Manchester, Carcanet, 2000, p. 87.

13 A tradução em italiano do poema de Blok, analisada por Paolo Fabbri em seu ensaio, pode ser encontrada no seguinte endereço eletrônico : <https://www.paolofabbri.it/saggi/turbolenze/>.

14 P. Fabbri, “Turbolenze”, *op. cit.*

ao fixar o próprio curso da turbulência, dissipa a energia do inesperado e do inédito, trazendo de volta o desequilíbrio introduzido pelo aparecimento da novidade dentro de uma nova dimensão de equilíbrio. Entretanto, para além da dimensão cínica que, como na poesia de Blok, esse mecanismo pode vir a encenar, permanece o fato de que parte dessa energia semântica não apenas se difunde dentro da nova ordem, mas vive na flutuação entre o novo, com sua estrutura aparentemente inatingível, e a ordem mesma da criação, que se procura reconduzir a uma “razão” compartilhável. No poema *O Artista*, essa flutuação é bem exemplificada pela repetição das perguntas e pela incomensurabilidade recíproca das respostas. É ao nos deixarmos envolver por essa flutuação que nos tornamos aptos a consumir a energia do novo, ao mesmo tempo em que captamos os ecos, mas apenas estes, do som inaudível do qual Blok fala no início de sua poesia.

Coexistem, aqui, duas ideias de dissipação. A clássica, ligada à ideia de dispersão e degradação da energia própria das transformações irreversíveis. E aquela inspirada em Prigogine¹⁵ e sua ideia de estruturas dissipativas : em um sistema longe do equilíbrio, as flutuações de energia geram novas estruturas organizadas, que se tornam estáveis justamente graças à ação das trocas energéticas.

Portanto, a entropia do inesperado, sua carga informativa, não é completamente extinta : como ocorre nas explosões positivas mais clássicas, ela é traduzida. No entanto, enquanto a explosão positiva rompe um equilíbrio de um sistema que navega rumo ao esvaziamento de significado, gerando o efeito de sentido de uma entropia revitalizante, a explosão negativa parece regimentar o momento da imprevisibilidade pelo fato de traduzir sua altíssima virtualidade semântica dentro de uma ordem que só pode suscitar o efeito de sentido de uma redução de informatividade e energia. Em outras palavras, *enquanto na explosão positiva uma extensão é seguida por uma intensidade, na explosão negativa uma intensidade é seguida por uma extensão.*

Em ambos os casos, o que é criado é uma *assimetria* entre duas estruturas : passando do mais ordenado para o menos ordenado ou do menos ordenado para o mais ordenado, do extenso para o intenso ou do intenso para o extenso, o que permanece é a transição entre duas estruturas diferentes. No entanto, há uma diferença que deve ser observada, pois nos aproxima de uma das peculiaridades da turbulência, que explicaremos melhor por meio dos exemplos sucessivos : enquanto na explosão positiva essa assimetria assume a forma de uma transição necessariamente abrupta de um espaço de significado para outro radicalmente diferente (daí também a sua associação com a manifestação do “sagrado”, do “milagroso”, do “aleatório”, etc.), no caso da explosão negativa, essa diversidade de estruturas é produzida dentro de um espaço aparentemente uniforme, através de sua estratificação ou rearticulação, ou melhor, de uma exploração e reconfiguração inédita de sua própria estruturalidade. E aqui emerge uma forma

15 I. Prigogine, *La fin des certitudes. Temps, chaos et les lois de la nature*, Paris, Odile Jacob, 1996.

de criatividade, por assim dizer, mundana, terrestre, mas nem por isso menos difícil de produzir.

3. A turbulência como jogo, exploração, efervescência

Antes de prosseguir, vale notar que o tema da turbulência como explosão negativa atravessa todas as narrativas de origem, nas quais essa ideia é vista como uma transição de um momento caótico e rico em virtualidades para uma realização, uma produção de mundo que se apresenta como o fechamento semântico dessas mesmas virtualidades¹⁶. A poesia por meio da qual começamos a abordar este tema torna essa estrutura mais terrena, que vive do paradoxo de uma criação que não apenas se questiona sobre si mesma, mas também se alimenta de suas próprias condições de surgimento e existência.

No entanto, essa dinâmica pode ainda parecer muito próxima de uma lógica explosiva clássica, distante das experiências culturais cotidianas. Pode, então, surgir o mesmo questionamento que se coloca Greimas em *Da imperfeição*, quando se interroga a respeito das relações entre as práticas de vida descritas na literatura e aquelas reais. Entretanto, na esteira de Marrone¹⁷, gostaríamos de pensar os textos artísticos (literários, mas também cinematográficos, televisivos etc.) como laboratórios tão válidos quanto aqueles onde são realizados experimentos nas ciências exatas, e que, portanto, merecem ser levados a sério quando se pretende analisar o funcionamento não apenas da significação social, mas também do pensamento e da criatividade¹⁸. Ao mesmo tempo, acreditamos que as experiências de vida são grandes laboratórios semiótico-narrativos e, por essa razão, não se deve temer convocá-las dentro da análise como testemunhas de dinâmicas de sentido mais amplas. É isso que iremos fazer agora, caminhando, aos poucos, rumo ao cerne da problemática semiótica da turbulência.

No dia 24 de janeiro de 1975, Keith Jarrett deveria se apresentar na Ópera de Colônia. O concerto fazia parte de sua turnê europeia como solista, iniciada em 1973. Devido a um mal-entendido entre os organizadores e a equipe da Ópera, o piano colocado no palco, onde ele iria tocar às 23h30 para uma plateia de 1400 pessoas, era menor daqueles que ele costumava tocar, tinha um pedal quebrado, evidentes problemas de afinação e produzia sons metálicos e finos nas oitavas mais altas, além de ser fraco nos graves. Jarrett preferiria não tocar, mas diante das insistências da organização, e do fato deles já terem montado todos os equipamentos para gravar a performance, ele acaba aceitando. E o resultado desse equívoco é uma das obras-primas da improvisação pianística.

Ora, o ponto é que essa obra-prima é tal porque se desenvolve em resposta a uma mistura de condições imprevistas e restrições impostas pelo instrumento.

16 G. Steiner, *Grammars of Creation*, London, Faber & Faber, 2003.

17 G. Marrone, *La cura Ludovico*, Torino, Einaudi, 2005.

18 J.M. Lotman, “Mozg – tekst – kul’tura – iskustvennyi intellekt”, *Semiotika i informatika*, 17, Moskva, 1981 ; trad. it. “Il cervello, il testo, la cultura, l’intelletto artificiale”, *Intersezioni*, 1, 1982.

Diante de um piano inesperado, que limita suas possibilidades de execução, Jarrett explora profundamente o campo de jogo em que é chamado a atuar, tocando tudo aquilo que lhe resta e é possível tocar : com os registros agudos e graves pouco convincentes, ele se concentra nos médios. Sem impulso nos graves, ele procura recriar a profundidade que resultaria do aperto dessas teclas ausentes por meio de uma nova forma de *ostinato* que se torna uma marca de toda a improvisação, tensionando, assim, a sua criatividade.

Jarrett passa 12 minutos tocando apenas dois acordes, um *vamp* nos Lá Menor 7 e Sol Maior ; em outros três blocos, de aproximadamente 7 minutos cada, improvisa em um único acorde (uma vez em Lá Maior, outra em Ré Maior e outra ainda em Fá Sustenido), aprofundando sua abordagem por meio do jogo entre repetição e variação. Como escreveu John Fordham, celebrando o disco anos depois, “a improvisação de Jarrett foi (...) hipnoticamente rítmica, beirando o estado de mantra. Ele não teve medo de encontrar uma ideia cativante e permanecer com ela, aumentando a intensidade em uma única noção rítmica de maneira que ainda soa urgentemente contemporânea”¹⁹.

Esta história nos leva a especificar o tema da turbulência — e da mudança imprevista que ela gera — em termos de *exploração do jogo*, experimentação de possibilidades dentro de um campo de restrições impostas ; de criação que se revela inesperada (para quem a realiza e para quem a experimenta) mesmo acontecendo dentro de um sistema de limitações ; de um dobramento iterativo de um sistema sobre si mesmo.

Vamos então focar no tema do jogo. Greimas aborda essa problemática em um pequeno ensaio no qual argumenta como, a partir de uma situação de jogo — caracterizada, portanto, por limites e restrições — pode-se passar, através de um movimento circular, para um estado de *ágio*²⁰, ou seja, de alegria e liberdade. Essa dinâmica ocorre porque o sujeito da ação pode vir a ocupar, dentro da estrutura, as posições “vazias” do não-proibido e do não-prescrito²¹. Ao explorá-las, percebendo, aos poucos, uma ação mais livre, o sujeito transforma-se : muda não apenas o seu fazer, mas também o seu estado passional, o qual, por sua vez, retroage, redirecionando-a, sobre sua atuação. Emerge, assim, uma espiral de experimentação e intensificação potencialmente infinita²², mas que, segundo

19 <https://www.theguardian.com/music/musicblog/2011/jan/31/50-great-moments-jazz-keith-jarrett>

20 NdT. Escolhemos não traduzir o termo italiano “ágio” devido a sua complexidade semântica, que ressoa nas palavras do autor e resulta pertinente para a plena compreensão do seu raciocínio. O significado do termo envolve, pois, aqui, ao menos duas acepções : a primeira, de ordem mecânica, diz respeito ao espaço livre entre duas peças de um engrenagens, deixado livre para que elas tenham um bom funcionamento conjunto (a peça não roda bem porque não tem “ágio”) ; a segunda refere-se à facilidade ou ao conforto que alguém experimenta em uma dada situação ou prática de vida (*essere a proprio ágio* significa, por exemplo, “estar à vontade”).

21 A.J. Greimas, “A propos du jeu”, *Actes Sémiotiques-Documents*, 13, 1980.

22 Em outros trabalhos, mostramos como a ideia greimasiana de jogo, quando pensada em sua abstração, pode ajudar a explicar formas de criatividade e mudança presentes no fazer ritual. No caso da dança sarda, que analisamos, a dinâmica do ritual se associa, no entanto, mais ao ritmo em espiral, vertiginoso, do que ao ritmo fractal e turbulento. Cf. F. Sedda, *Tradurre la tradizione. Sardegna: su ballu, i corpi, la cultura*, Milano, Mimesis, 2019, pp. 206-226 ; “Forme e ritmi dell'imprevedibile”, art. cit.

Greimas, deveria ser interrompida no momento em que o sujeito alcança um estado de *agiatezza*²³.

Se seguirmos essa linha de raciocínio, a turbulência pode ser caracterizada como uma forma de criar (e também de se sentir livre) que não se realiza derubando o proibido em nome de outras prescrições — abater um sistema para afirmar outro sistema —, mas sim como uma *exploração iterativa daquela zona sistêmica na qual tanto o proibido quanto o prescrito são negados ou neutralizados*. Trata-se, aqui, de explorar o sistema para fazer emergir sua íntima alteridade. Sobre a atuação de Jarret antes descrita, Manfred Eicher, produtor do *Köln Concert*, afirmou : “Provavelmente [Jarrett] tocou assim porque não era um bom piano. Pelo fato de não poder se apaixonar pelo som do instrumento, ele encontrou outra maneira de tirar, dele, o seu melhor”. O que, no fundo, seria uma outra maneira de dizer que, ao ter que encontrar um *ágio* nas e através das restrições impostas pelo instrumento do qual dispunha naquele momento, o músico foi obrigado a explorar e aproveitar as capacidades específicas *daquele* piano e *daquela* situação, ao ponto de criar de uma maneira diferente, excelente, inteiramente dentro *daquele* jogo que estava jogando. Assim definida, a turbulência mostra seus vínculos com o tema do ajustamento sensível, intercorpóreo, estudado por Landowski²⁴, mas ainda mais profundamente evoca o limiar tênue entre o ajustamento e a adaptação.

Quanto vimos remete à observação, feita por Greimas em seu último ensaio dedicado ao “belo gesto” (revisado e complementado por Jacques Fontanille), sobre a necessidade de reavaliar o papel criativo da contradição : “a negação de S1 é uma abertura, emergência de novas possibilidades, invenção ou criação de outros mundos”²⁵. No entanto, é preciso lembrar que o raciocínio de Greimas está aqui voltado para a criação de um novo estado (S2) no qual os mundos abertos pela negação “se estabilizam sob a forma de um novo universo semântico”²⁶. Bem entendido : Greimas não ignora ou subestima o fato de que os subcontrários, justamente por serem aparentemente transitórios e difíceis de serem semanticamente investidos, se revelam como o local de uma “instabilidade que determina sua importância”²⁷. Contudo, não explora ulteriormente o assunto.

Na nossa opinião, a qualidade própria da turbulência se revela indo além da concepção dos subcontrários como pura suspensão das determinações e restrições próprias da situação inicial, como um simples ponto de passagem de um mundo (S1) para outro (S2). É neste ponto que a turbulência encontra seu lugar no *organon* semiótico, exaltando o papel criativo da transição para os subcontrários. De fato, ela é essa instabilidade criativa que se abre graças à dupla negação do prescrito e do proibido, na permanência em uma zona de efervescência

23 NdT. Refere-se à condição do *ágio*.

24 E. Landowski, *Interações arriscadas*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014.

25 “Le beau geste”, *art. cit.*, p. 69.

26 *Ibid.*

27 *Ibid.*

semântica facilitada pelo extensivo desdobramento do sistema em seus próprios vazios, pela exploração dessa zona de jogo que todo sistema abriga.

No entanto, a exploração pode surgir de um incidente e levar a um novo mundo, assim como uma improvisação musical radical pode surgir de uma série de casualidades que subvertem qualquer programação e, com o tempo, pode levar à criação de novos padrões ou gêneros mais ou menos definidos e sedimentados. Não se pode negar que a transição para o neutro muitas vezes se configura como uma fuga para outras isotopias, outros campos semânticos, outras categorizações : o garoto chileno que lava a bandeira dos Estados Unidos em vez de queimá-la, um dos aspectos mais relevantes do ensaio de Greimas sobre o “belo gesto”, neutraliza a oposição entre bem e mal para abrir espaço para uma reconfiguração do sentido baseada na oposição sujo *vs* limpo. A abertura dessa passagem representa exatamente um movimento de natureza turbulenta. No entanto, a turbulência não pode ser reduzida a um simples instrumento, nem tampouco à sua causa ou resultado : ela deve ser percebida na efervescência criativa que surge quando a exploração do jogo revela um campo de indeterminação que já estava presente e, ao mesmo tempo, repleto de potencialidades. Do mesmo modo como Jarrett que improvisa dentro de um sistema mais limitado do que o habitual ou Maradona que marca o gol mais bonito da história (o segundo gol contra a Inglaterra na Copa do Mundo de 1986), repetindo um “simples” drible em uma situação na qual todos se aproximam dele²⁸. Quanto mais a criação escava nesse paradoxo, tornando visível (e significativo) o que está fora do sistema, mais emergem as potencialidades transformadoras próprias do sistema, tornando a criação e o próprio processo de mudança mais turbulentos.

4. A turbulência entre vazios e dobras

Para concluir esta reflexão em formato de espiral, parecida com o conceito-fenômeno que estamos procurando investigar, iremos nos deter agora em uma obra que tematiza explicitamente o problema do vazio interno ao sistema : o conto *Un drame bien parisien* de Alphonse Allais, analisada por Eco em *Lector in fabula*²⁹, que abordaremos aqui sob a ótica da turbulência.

Contudo, antes de começarmos, é preciso voltar à tipologia das regras inerentes à lógica das restrições semânticas assim como desenvolvida inicialmente por Greimas em colaboração com Rastier³⁰. No trabalho seminal de Greimas, as relações permitidas e proibidas dentro de um certo sistema, ou de uma certa forma de vida, são confrontadas como injunções opostas e explícitas, sistematicamente inconjugáveis, semanticamente incompatíveis e, por isso, potencialmente explosivas. Pense-se na aplicação dessa tipologia ao sistema de relações sexuais na

28 F. Sedda, “Maradona e l’esplosione”, *art. cit.*

29 U. Eco, *Lector in fabula*, Milano, Bompiani, 1975,

30 A.J. Greimas e F. Rastier, “The Interaction of semiotic constraints”, *Yale French Studies*, 41, 1968.

“sociedade tradicional francesa” : as relações conjugais entre marido e esposa, prescritas, se opõem às relações incestuosas e homossexuais, proibidas. É claro que a sua conjunção é esteticamente (além de juridicamente) explosiva. Não é difícil imaginar, nesse contexto, a reserva de informatividade, mas também de esteticidade, suscetível de se desenvolver, por exemplo, em torno do conflito trágico entre os “deveres” da vida conjugal e a homossexualidade “proibida” de um dos protagonistas do casal.

O espaço da criatividade turbulenta se abre no espaço do implícito, onde se realiza o enredo entre comportamentos nem proibidos nem permitidos, como o adultério masculino e feminino na sociedade tradicional francesa.

Essa capacidade de explorar os vazios a partir dos automatismos e dos estereótipos sociais mais consumados é representada por Alphonse Allais em *Un drame bien Parisien* (1890), cujo tema é justamente o adultério. Embora seja, como aponta o próprio título da obra, “muito parisiense”, remetendo, portanto, a uma ideologia democrática-burguesa e não a uma visão de mundo abertamente tradicionalista, essa narrativa possui dois componentes importantes para o nosso discurso : por um lado, utiliza intencionalmente os vazios e, por outro, é um dispositivo narrativo que opera em um nível “meta”. Esse duplo mecanismo, na análise de Eco, se concentra na capacidade de captar o papel do “capítulo vazio” que Allais coloca no centro de sua narrativa.

O conto de Allais começa reiterando um imaginário consolidado, uma narrativa padrão e, com ela, expectativas de consumo altamente codificadas : “O texto projeta seu leitor ingênuo como um típico consumidor de histórias de adultério burguês do final do século, educado na comédia de boulevard e nas piadas da *Vie parisienne*”³¹. No entanto, o que a história faz no nível das estruturas discursivas difere do que ocorre no nível das estruturas narrativas e daquele no qual se situam, segundo a terminologia utilizada por Eco naquela época, as “estruturas de mundos”³². Ao ativar mais ou menos abertamente formas de ambivalência, ambiguidade, confusão, incoerência e contradição, o conto leva o leitor a “escrever” alguns verdadeiros capítulos fantasmas : ele o instiga a brincar com e nos vazios que ele próprio dissemina por aí.

Esses vazios na história não se referem apenas à ativação de um implícito enciclopédico, ao conjunto de preconceitos culturais e expectativas incessantes do leitor, mas sim a uma série de possibilidades criativas que se abrem nas interligações estruturais que o texto guarda em si mesmo : o Leitor Modelo, diz Eco, é convidado a “extrapolar”, a aproveitar os vazios até assumir uma liberdade excessiva que *Drame* se encarregará de punir. *Drame*, portanto, começa como um jogo repetitivo, uma exploração rasa de uma regra já conhecida, e continua instigando o leitor a ocupar criativamente os vazios que ele mesmo deixa, revelando, às custas de seu Leitor Modelo, a sua complexidade interna, o seu meta-jogo : não é à toa que Eco defende que *Drame* é “um jogo dentro do jogo” no

31 *Lector in fabula*, op. cit., p. 197.

32 *Ibid.*, p. 200.

qual, no entanto, os dois jogos não são igualmente acessíveis e aparentam não dialogar entre si³³.

Quando finalmente o inesperado se manifesta — “Ele não era Raoul. Ela não era Marguerite” — e revela os limites que o próprio conto impõe ao jogo que havia sugerido, surge a necessidade de um recuo, de uma “segunda leitura”, que venha a ocupar de forma diferente os mesmos vazios que o conto contém e nos quais viveu.

Se a turbulência da primeira leitura era uma extrapolação habitual, um preenchimento ingênuo do vazio dos segmentos narrativos que o texto insinua, mas não valida, a segunda leitura, por sua vez, cria turbulência ao fazer da *reflexão sobre o vazio* o local para compreender a capacidade das máquinas narrativas de esconder suas próprias contradições, oferecendo, em troca, uma liberdade aparente.

Nessa perspectiva, o conto em si não aparece como uma forma de abdução criativa : na verdade, ele não inventa uma nova regra (*Drame* não inventa, por exemplo, o recurso do *plot twist*, embora o utilize de forma engenhosa). Entretanto, ao negar uma regularidade esperada, Allais mostra os limites das regras da criação literária, visa fazer perceber as artimanhas de uma regularidade, de uma praxe sedimentada muito confortável e consumida. Se quisermos identificar uma nova regra textual-cultural no final do percurso traçado pela obra, esta corresponderia a um costume muito específico : praticar constantemente uma suspensão da *regra da suspensão da incredulidade*. A mudança operada corresponderia então, neste caso, a uma neutralização de uma neutralização, a uma negação de uma negação, que nos colocaria diante de uma meta-turbulência, deixando borbulhar as possibilidades de emergência do novo, de um além imaginável e potencialmente concretizável.

Assim concebido, *Drame* representa magnificamente o ponto em que o vazio e a dobra se tornam instrumentos para compreender as suas respectivas funções. É um lugar onde uma turbulência se abre sobre outra turbulência, que ela contém ou dentro da qual ela é contida.

Seguindo a leitura de Mandelbrot fornecida por Deleuze poderíamos falar de uma “inflexão” do sistema :

Uma turbulência nunca surge por si só, e sua espiral obedece a um módulo de constituição fractal pelo qual novas turbulências se interpõem sempre entre as primeiras. A turbulência alimenta-se de turbulências e, ao se desfazer de qualquer contorno, se transforma em espuma ou crista. É a própria inflexão que se torna um vórtice no exato momento em que sua variação se abre para a flutuação, torna-se, ela mesma, flutuação.³⁴

A efervescência que vimos anteriormente assume aqui os contornos de uma abertura do sistema para sua multiplicidade inesperada e implícita, ou seja,

33 *Ibid.*, p. 206.

34 G. Deleuze, *Le pli. Leibniz et le Baroque*, Paris, Minuit, 1988 ; trad. it. *La piega. Leibniz e il Barocco*, Torino, Einaudi, 2004, p. 28. (NdT : tradução nossa para o português).

literalmente, para suas muitas dobras³⁵. Estas dobras potencialmente infinitas e infinitesimais estão na ordem do contínuo. Elas não representam uma fragmentação do sistema, uma saída clara e pontual dele. Pelo contrário, são um movimento interno do próprio sistema, como aquelas flutuações entre o explícito e o implícito, entre as primeiras e as segundas leituras que *Un drame bien parisien* provoca a cada vez.

A dialética entre vazio e dobra, portanto, acaba dando vida a um quiasma : os vazios causam um recuo do sistema sobre si mesmo, enquanto as dobras escavam vazios que abrem o sistema de dentro para fora.

Conclusão. As turbulências e suas consequências

Ao chegarmos às conclusões, esperamos que nosso jogo em torno do conceito de turbulência tenha demonstrado tanto sua relevância teórica quanto sua significância em relação a um pensamento sobre a mudança que não se limite à sua forma mais evidente, ou seja, a de uma transição, de um salto, de um estado de coisas para o seu oposto ou algo radicalmente diferente.

No entanto, estamos certos de que também cavamos, neste ensaio, posteriores vazios a serem futuramente explorados. Ficam algumas perguntas : a transição da explosão positiva para a negativa, a passagem do espaço dos contrários para o espaço dos subcontrários é comparável a um colapso do sistema ? Não estaríamos, nesse caso, diante de uma implosão ? Como definir os espaços complexos nos quais o proibido e o prescrito coexistem ? Não seria esse também o espaço de uma provável turbulência ? E o que dizer do momento em que um discurso encena um traço marcado ao lado de sua própria negação ? Não seria a contradição uma dobra por excelência ? Deixemos para outras ocasiões a necessária exploração desses vazios. O que nos interessa enfrentar, agora, à guisa de conclusão, são as possíveis consequências da ideia de turbulência até agora delineada.

A primeira está relacionada à imagem do caos do qual surgem a criação e a transformação turbulentas. Se muitas vezes ele parece ser um lugar sem forma, mas cheio de virtualidades, como um evento impensado ou inaudito que provoca uma tensão criativa muito forte, aqui o caos se revela de maneira mais prosaica como um enxame de restrições inescrutáveis ou inesperadas que forçam soluções que, embora formalmente corretas, resultam em novidades. Da mesma forma que acontece com qualquer sujeito que é chamado a tomar uma qualquer decisão (a começar pelos funcionários públicos de uma prefeitura, por exemplo que, diante do caos burocrático-legislativo, precisa inventar soluções viáveis e adequadas).

A segunda está relacionada à imagem do universo semântico (de qualquer universo semântico) : mesmo sem sair de si mesmo, ele aparece, na ótica da turbulência, formado por muitos sistemas. A questão tem uma profunda conexão com a teoria da tradução : resumidamente, fortalece a ideia de que as paráfrases, dobramentos de uma língua sobre si mesma, sejam traduções pro-

35 *Ibid.*, pp. 5-23

priamente ditas. E ainda mais precisamente, que as traduções intrasemióticas não sejam nada além dos princípios de exploração desse campo de traduções interdiscursivas que Paolo Fabbri constantemente nos convidou a considerar como fundamental e constitutivo de toda cultura³⁶.

A terceira está ligada à processualidade iterativa própria da turbulência. Vimos como isso se revela tanto na encenação da tensão entre a criação e aquilo que a originou, quanto na execução de uma variação (a de um pianista em torno de um acorde, de um artista em torno de um rosto, uma paisagem, uma cor etc.) que torna perceptível o próprio mecanismo da criação interna ao sistema. De forma mais ou menos explícita, a iteratividade abre assim para uma reflexão geral sobre os próprios mecanismos da criação.

A quarta consideração nos leva a enfatizar a diferença estrutural entre a fratura e a turbulência: enquanto a fratura remete à ideia do novo, da mudança que surge pela destruição do antigo, pelo embate que gera substituição de um mundo por outro, a turbulência lida com todas as formas de mudança, todos os fenômenos criativos, cuja possibilidade está fora do sistema, de suas “regularidades” — do que se espera que “normalmente” aconteça — embora estejam absolutamente dentro do que pode ser feito “de acordo com as regras” estabelecidas pelo próprio sistema.

A quinta consideração trata das interligações processuais entre a fratura e a turbulência. A neutralização das oposições iniciais, isto é, a transição para os subcontrários, pode emergir de uma fratura e se delinear como uma linha de fuga rumo a um novo sistema. Nesse sentido, mais do que uma chegada a uma posição S2, conforme indicado por Greimas, parece-nos que estamos diante da insurgência de um processo de constituição de uma nova forma de vida que se dá pela transição rumo a uma categorização inesperada que (re)estrutura todo o universo semântico³⁷. Dito isso, acreditamos ter mostrado que a turbulência pode e deve ser apreendida além dessa dimensão instrumental: trata-se, portanto, de reconhecer a transição para os subcontrários como uma possibilidade existencial, um recuo e um desdobramento do sistema sobre seus vazios, um recuo que configura, ao mesmo tempo, uma oportunidade de esvaziamento. A cifra da turbulência, assim como a delineamos, reside, portanto, na instabilidade, na flutuação, na efervescência que está inerente à exploração iterativa do jogo, do espaço de liberdade contido no sistema, mas que ainda assim precisa ser constantemente descoberto.

Por fim, gostaríamos de observar uma dinâmica semiótico-cultural relevante. Oliver Sacks nos fez descobrir as maneiras incríveis como as pessoas respondem a um trauma reconfigurando seu sistema cognitivo-experiencial,

36 Cf. F. Sedda, “Traduzioni invisibili. Concatenamenti, correlazioni e ontologie semiotiche”, *Versus*, 126, 1, 2018.

37 Pense-se, a este propósito, na mudança que ocorre quando não alteramos radicalmente a categoria semântica (por exemplo, de “bem vs mal” para “limpo vs sujo”), mas deslocamos um dos termos categoriais, dobrando o espaço da uma dada categoria: como quando mudamos de “humano vs animal” para “humano vs alienígena” ou “humano vs divino”, e assim por diante.

experimentando potencialidades inativas e impensadas³⁸. Ora, parece que a cultura age e se comporta de modo parecido : quando as limitações — as restrições a partir das quais redefinir criativamente seu próprio sistema — não vêm de fora, o ser humano se traumatiza voluntariamente. Lotman observou isso dessa forma : o ser humano complica as regras através das quais faz coisas que poderiam ser feitas de forma mais simples, “mais livremente”³⁹. Da métrica poética aos caracteres limitados do *Twitter*, dos movimentos codificados de uma dança aos sofisticados rituais que acompanham o amor : tudo isso não se refere apenas a uma espécie de busca metafísica de ordens diversas, à necessidade de regular um espaço, uma prática, uma interação, quem sabe para promover a constituição e a sustentabilidade do universo social. O que está em jogo aqui é algo maior do que um dispositivo de desafio autoimposto : ser criativo apesar das regras que nos limitam, ser criativo a partir de regras escolhidas, até o ponto de poder ir além das regras permanecendo dentro delas, mas também abrindo sutilmente o caminho para uma mudança que um dia será percebida como radicalmente nova (pense-se, a título de exemplo, na proliferação de novas funções ou aplicativos a partir das inovações comunicativas implementadas para extrair o máximo das linguagens que manipulamos).

Entre jogar um jogo e jogar o jogo, entre o estrito cumprimento das regras e a imersão criativa em suas obras, há, portanto, um abismo. Porque a mudança, o novo, a criação, não acontecem apenas negando abertamente um sistema, mas também explorando seus vazios até torcer, retecer e desdobrar seu conjunto. Como no filme *Interstellar*, mergulhar no buraco negro leva a outro lugar que já estava dentro do universo que está sendo recriado.

Referências

- Deleuze, Gilles, *Le pli. Leibniz et le Baroque*, Paris, Minuit, 1988 ; trad. it. *La piega. Leibniz e il Barocco*, Torino, Einaudi, 2004.
- Demuru, Paolo, “Entre acidentes e explosões : indeterminação e estesia no devir da história”, *Bakhtiniana*, 15, 1, 2019.
- Eco, Umberto, *Lector in fabula*, Milano, Bompiani, 1979.
- Fabbri, Paolo, *La svolta semiotica*, Roma-Bari, Laterza, 1998.
- “Turbolenze. Determinazione e imprevedibilità”, in T. Migliore (a cura di), *Incidenti ed esplosioni. A.J. Greimas, J.M. Lotman : Per una semiotica della cultura*, Roma, Aracne, 2010.
- *Le comunicazioni di massa in Italia : sguardo semiotico e malocchio della sociologia* (1973), a cura di G. Marrone, Roma, Sossella, 2017.
- Greimas, Algirdas J., “A propos du jeu”, *Actes Sémiotiques*, 13, 1980 ; trad. it. “A proposito del gioco”, in A.J. Greimas, *Miti e figure*, a cura di F. Marsciani, Bologna, Esculapio, 1995.
- *De l'imperfection*, Périgueux, Fanlac, 1987 ; trad. port. *Da imperfeição*, São Paulo, Hacker, 2005.
- e Jacques Fontanille, “Le beau geste”, *RSSI*, 13, 1-2, 1993 ; trad. it. “Il bel gesto”, in *Estetica e vita quotidiana*, a cura di M.P. Pozzato, Milano, Lupetti, 1995.
- e François Rastier, “The Interaction of semiotic constraints”, *Yale French Studies*, 41, 1968 ; trad. it. “Interazioni delle costrizioni semiotiche”, in A.J. Greimas, *Del senso*, Milano, Bompiani, 1974.

38 O. Sacks, *The Mind's Eye*, New York, Alfred A. Knopf, 2010.

39 J.M. Lotman, *Struktura judozhestvennogo teksta*, Moskva, 1970; trad. it. *La struttura del testo poetico*, a cura di Eridano Bazzarelli, Milano, Mursia, 1972, p. 35.

- Landowski, Eric, *Les interactions risquées*, Limoges, PULIM, 2005 ; trad. port. *Interações arriscadas*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014.
- Lotman, Juri M., *Struktura judozhestvennogo teksta*, Moskva, 1970 ; trad. it. *La struttura del testo poetico*, a cura di Eridano Bazzarelli, Milano, Mursia, 1972.
- “Mozg – tekst – kul'tura – iskustvennyi intellekt”, *Semiotika i informatika*, 17, Moskva, 1981 ; trad. it. “Il cervello, il testo, la cultura, l'intelletto artificiale”, *Intersezioni*, 1, 1982.
- *Kul'tura i Vzryv*, Moskva, Gnosis, 1992 ; trad. it. *La cultura e l'esplosione*, Milano, Feltrinelli, 1993.
- *R retorica*, a cura di F. Sedda, Roma, Sossella, 2021.
- Marrone, Gianfranco, *La cura Ludovico*, Torino, Einaudi, 2005.
- Paolucci, Claudio, *Strutturalismo e interpretazione*, Milano, Bompiani, 2010.
- Pozzato, Maria Pia, *Capire la semiotica*, Roma, Carocci, 2012.
- Prigogine, Ilya, *La fin des certitudes. Temps, chaos et les lois de la nature*, Paris, Odile Jacob, 1996 ; trad. it. *La fine delle certezze. Il tempo, il caos e le leggi della natura*, Torino, Bollati Boringhieri, 1997.
- Sacks, Oliver, *The Mind's Eye*, New York, Alfred A. Knopf, 2010 ; trad. it. *L'occhio della mente*, Milano, Adelphi, 2011.
- Sedda, Franciscu, “Maradona e l'esplosione. Dalla *Mano di Dio* al *Poema di Gol*”, in P. Cervelli, L. Romei, F. Sedda (a cura di), *Mitologie dello Sport. 40 saggi brevi*, Roma, Nuova Cultura, , 2010.
- “Traduzioni invisibili. Concatenamenti, correlazioni e ontologie semiotiche”, *Versus*, 126, 1, 2018.
- *Tradurre la tradizione. Sardegna : su ballu, i corpi, la cultura*, Milano, Mimesis, 2019.
- “Forme e ritmi dell'imprevedibile”, *Acta Semiotica*, II, 3, 2022.
- “Semiótica de lo imprevisible. Entre cuerpo y cultura”, in I. Merkoulova, M. Martín, F. Sedda (eds.) con la colaboración de P. Arán e J. Lozano (in memoriam), *Semiótica de la cultura : de Yuri Lotman al futuro, De Signis* (Hors Serie 02), 2022.
- Steiner, George, *Grammars of Creation*, London, Faber & Faber, 2001 ; trad. it. *Grammatiche della creazione*, Milano, Garzanti, 2003.

Résumé : Quelle place le concept de turbulence peut-il occuper dans une théorie structurale de la signification ? A quelles formes de création ce concept renvoie-t-il ? Quelles sont, du point de vue d'une théorie de la culture, les implications des formes particulières de dynamisme qu'il recouvre ? A partir d'une suggestion de Paolo Fabbri, l'article répond à ces questions moyennant l'analyse de créations musicales et littéraires. Distincte de la fracture-explosion, la turbulence apparaît comme l'exploration de possibilités internes mais inattendues d'un système de contraintes sémantiques. Avec ses logiques et ses contradictions, elle nous oblige à nous concentrer sur le rôle et la valeur des subcontraires du carré de Greimas et sur les idées sémiotiques de jeu, de vide, de réflexivité inhérentes à tout système sémantique.

Mots clefs : création, dynamisme, jeu, structuralisme, système sémantique.

Resumo : Qual é o lugar que o conceito de turbulência pode ocupar dentro de uma teoria estrutural da significação? Quais são as formas de criação às quais o conceito de turbulência se refere? Quais são as implicações das formas peculiares de dinamismo da turbulência para a culturologia? O ensaio, retomando uma solicitação de Paolo Fabbri, responde a essas perguntas por meio da análise de casos tirados do campo da arte. A turbulência, distinguindo-se da fratura-explosão, revela-se como uma exploração das possibilidades internas e ainda inesperadas de um sistema de restrições semânticas. A turbulência, com suas lógicas e paradoxos, nos força a focar no papel e no valor das subcontrariedades do quadrado Greimasiano e nas ideias semióticas de jogo, vazio, reflexividade inerentes a todo sistema semântico.

Abstract : What is the place that the concept of turbulence can occupy within a structural theory of signification? What are the forms of creation to which the concept of turbulence refers? What are the implications of the peculiar forms of dynamism of turbulence for culturology? The essay, taking up a solicitation from Paolo Fabbri, answers these questions through the analysis of cases taken from the field of art. Turbulence, distinguishing itself from the fracture-explosion, reveals itself as an exploration of the internal and yet unexpected possibilities of a system of semantic constraints. Turbulence, with its logics and paradoxes, forces us to focus on the role and value of the subcontraries of the Greimasian square and on the semiotic ideas of play, void, reflexivity inherent in every semantic system.

Riassunto : Quale ruolo può occupare il concetto di turbolenza all'interno di una teoria strutturale del significato? Quali sono le forme di creazione a cui il concetto di turbolenza si riferisce? Quali sono le implicazioni delle peculiari forme di dinamismo della turbolenza per la culturologia? Rispondendo a una richiesta di Paolo Fabbri, il presente articolo affronta queste domande attraverso l'analisi di casi tratti dal campo dell'arte. La turbolenza, differenziandosi dalla frattura-esplosione, si rivela come un'esplorazione delle possibilità interne e ancora inaspettate di un sistema di restrizioni semantiche. La turbolenza, con le sue logiche e i suoi paradossi, ci costringe a concentrarci sul ruolo e sul valore dei subcontrari del quadrato greimasiano e sulle idee semiotiche di gioco, vuoto, riflessività intrinseche a ogni sistema semantico.

Auteurs cités : Gilles Deleuze, Umberto Eco, Paolo Fabbri, Algirdas J. Greimas, Juri M. Lotman, Ilya Prigogine, Oliver Sacks, George Steiner.

Plan :

Introdução

1. Turbulência e mudança : questões preliminares
2. A turbulência como explosão negativa : flutuações e dissipações
3. A turbulência como jogo, exploração, efervescência
4. A turbulência entre vazios e dobras

Conclusão. As turbulências e suas conseqüências

Recebido em 01/10/2023.

Aceito em 11/11/2023.

Des choses et des hommes : les prémices de la propriété des objets

Manar Hammad

1. Peut-on repérer l'apparition de la propriété des objets ?

En français, le terme *propriété* est utilisé de deux manières différentes. D'une part, il désigne « un caractère propre, spécifique » reconnu à une chose. D'autre part, il désigne « une chose possédée, un droit de possession »¹. En ce deuxième usage qui nous occupe ici, la *propriété* n'est pas une qualité naturelle des choses, elle est un effet de sens qui caractérise un mode de circulation des objets parmi les hommes. Autrement dit, *propriété* est un sémème² projeté sur une catégorie d'objets³, ce qui pose deux questions : *i*) l'articulation sémantique de la notion de propriété à un moment donné, *ii*) l'élaboration historique de cette notion, marquant un *changement* des manières de faire et de penser, entre un *avant* supposé sans propriété, et un *après* où la propriété est mise en place.

Nous avons posé ailleurs la question de la propriété de l'espace⁴ à l'époque néolithique. L'analyse syntaxique met en évidence une symétrie entre le contrôle de la circulation des hommes dans l'espace physique, dit *privatisation de l'espace*⁵,

1 D'autres langues, dont la langue arabe, font appel à deux racines différentes pour désigner ces effets de sens. Leur réunion en français sous le même vocable est un héritage de la langue latine.

2 Pour tous les termes relevant du métalangage sémiotique, voir A.J. Greimas et J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire*, Paris, Hachette, 1979.

3 Certains objets, tels que le vent et la haute mer, ne se prêtent pas à la projection de l'effet de sens *propriété*.

4 M. Hammad, « De l'espace et des hommes : Identité de groupe et traces de la privatisation de l'espace et de la propriété à l'époque néolithique », *Acta Semiotica*, III, 5, 2023.

5 M. Hammad, « La privatisation de l'espace », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 4-5, 1989, rééd. in *Lire l'espace, comprendre l'architecture*, Paris, Geuthner, 2006.

et le contrôle de la circulation des espaces (ou *topoi*⁶) dans l'espace social, dit *propriété*. Si on considère des hommes en relation avec des *objets pleins*, en lieu et place de leur relation à des *espaces vides*, cette belle symétrie formelle n'est plus manifestée car les hommes ne pénètrent pas les objets pleins. Dès lors, la description de la privatisation de tels objets (le contrôle de l'accès des hommes aux objets) ressemble à la description de la circulation des objets sous le régime de la propriété : le caractère impénétrable des objets empêche de distinguer la circulation des hommes parmi les choses (privatisation) de la circulation des choses parmi les hommes (propriété). Pour les objets pleins, les jonctions actorielles⁷ du niveau figuratif ressemblent aux jonctions actantielles (Sujet, Objet) plus abstraites. On peut supposer que cet écrasement de la différence est à l'origine de l'absence de différenciation, chez les économistes, entre les mécanismes de la *privatisation* et ceux de la *propriété* : tant que l'économie ne s'occupe pas d'espace, elle ne discerne pas la symétrie entre les deux variétés de circulation et de contrôle. À la suite de quoi le terme *privatisation* prend chez les économistes un autre sens, celui de la transformation d'une propriété publique en propriété privée.

Nous ne nous occupons pas de ce dernier effet de sens, particulier et restrictif. Nous portons notre intérêt à l'usage qui reconnaît dans la *privatisation* un processus général par lequel un espace est investi de l'effet de sens *privé* susceptible d'une graduation : dans un appartement, la chambre est plus privée que le séjour, lequel est plus privé qu'un salon, qui est plus privé que le vestibule. Les pratiques sociales qui marquent ces degrés de *privé* sont précisément les procédures de *privatisation* de l'espace. Elles sont manifestées indépendamment de la propriété, dans des contextes aussi différents que la tente d'un groupe nomade, un logis en prêt ou en location, une chambre d'hôtel, ou un hall de gare. Ces procédures marquent le *caractère plus ou moins exclusif* de l'usage de l'espace. Elles sont toujours présentes, en présence ou en l'absence de propriété, et sont dès lors présumées par la propriété de l'espace : lorsqu'on cède des droits à un espace, on cède des droits à l'exclusivité.

Le choix de la période néolithique est heuristique : quelques groupes humains y renonçaient à la mobilité des chasseurs-cueilleurs pour devenir sédentaires, fondant des villages et inaugurant de nouvelles manières d'occuper l'espace⁸. Ils ont laissé des traces interprétables. En raison de l'importance de la propriété aujourd'hui, quelques archéologues supposent au néolithique l'apparition des prémices de cette institution sociale. Ils utilisent le terme *propriété* sans précautions sémantiques. Or l'écriture n'avait pas été inventée, les hommes néolithiques n'ont laissé que des traces matérielles. L'analyse de leur architecture a permis de conclure qu'ils avaient des pratiques différenciées de privatisation, mais rien

6 M. Hammad, « Définition syntaxique du topos », *Bulletin du GRSL*, 10, 1979, rééd. in *Sémiotiser l'espace, décrypter architecture et archéologie*, Paris, Geuthner, 2015.

7 Cf. *Sémiotique. Dictionnaire*, op. cit.

8 M. Hammad, « Interpréter la formation des villages néolithiques », *Actes Sémiotiques*, 126, 2022.

ne permet de dire qu'ils avaient des pratiques interprétables comme preuve de propriété sur l'espace⁹.

Dans l'analyse qui suit, nous distinguons le micro-univers étudié, fait de traces archéologiques non verbales qui renseignent sur le rapport des hommes aux objets, du niveau métalinguistique qui distingue des modes de maîtrise des objets et des manières de les mettre en circulation parmi les hommes. Nous avons sollicité le Proche-Orient, où apparurent les premiers villages connus, pour repérer un micro-univers idoine. Au niveau méthodologique, nous reformulons en termes sémiotiques certains acquis de l'anthropologie économique afin de présenter, au niveau du sens, des articulations communes à des disciplines distinguées par des évolutions universitaires. Les distinctions disciplinaires sont reprises dans l'organisation de la bibliographie, mais l'analyse adopte une perspective synthétique.

Le *changement* qui nous intéresse est celui de l'apparition de la propriété des objets, dans un monde où la propriété était absente. Sans caresser l'illusion de repérer une apparition absolue, nous étudions des traces qui permettent de conclure que la notion de propriété se mettait en place. La *propriété* est un effet de sens marqué, opposable à un état des choses sans propriété. Qu'y avait-il en cette absence ? Il y avait des manières de faire et des effets de sens. Les hommes du passé n'étant plus visibles, nous cherchons dans la forme et la disposition des restes les traces d'une circulation arrêtée. L'anthropologie décrit à une époque récente plusieurs manières de faire circuler des objets, coexistant parfois au sein d'une même société. Notre vocabulaire (français, en l'occurrence) peine à décrire ces états de choses, auxquels correspondaient des langues disparues. Hors des langues naturelles, la circulation des objets parmi les hommes a revêtu des formes relativement stables. C'est ce mouvement que nous cherchons à restituer de manière syntaxique.

On trouve les objets archéologiques dans deux contextes sédentaires, celui des vivants et celui des morts. Les sépultures étant fermées pour une durée indéterminée, la circulation des objets qui y sont déposés est *arrêtée*, autorisant la reconnaissance d'un caractère *privé* mais ne permettant pas la reconnaissance de la *propriété*, dont la caractéristique principale est celle de circuler par des transactions libératoires¹⁰. Nous centrerons donc la quête sur l'espace des vivants. Pour maîtriser l'analyse, nous décrirons des relations syntaxiques entre hommes et objets, avec les contraintes identifiées par l'anthropologie. Puis nous passerons à des cas sélectionnés pour servir d'exemple, ce qui suppose une étude exploratoire non détaillée ici.

Un type d'objet archéologique dit *scellement* est pris comme point de départ en raison des effets de sens qu'il implique. On a reconnu, dans certains villages néolithiques du nord de la Syrie (*Fig.1* & *Fig.2*), des mottes de terre portant l'empreinte d'objets gravés (*Fig.3*). La motte a parfois été cuite par un incendie

9 « De l'espace et des hommes », *art. cit.*

10 *Ibid.*

qui en a fixé la forme. Il est probable qu'un nombre indéterminé de scellements de terre crue, occurrence en divers lieux, n'aient pas été reconnus par les fouilleurs en raison de leur piètre état de conservation. Les plus anciens scellements connus, trouvés à Tell Sabi Abyad, sont datés vers -6100 EC¹¹. On différencie une face avant du scellement marquée par l'empreinte d'un sceau gravé, et une face arrière portant la trace du col d'une jarre¹², celle d'un couvercle de vannerie, ou celle d'une peau tendue sur l'ouverture d'un récipient et retenue par une ficelle enroulée¹³. La motte marquée par un sceau a contribué à la fermeture d'un conteneur (Fig.4). Elle a été brisée lors de l'ouverture du conteneur (l'archéologie du néolithique n'a pas livré de conteneur intact ayant conservé son scellement). Entre son apposition et sa rupture, la motte de scellement a servi à immobiliser, dans le conteneur, des objets qui n'ont pas été conservés. Une telle immobilisation présuppose une circulation, tant antérieure que postérieure. La question posée est de savoir si la circulation présupposée est caractérisable comme une forme de propriété. La question est difficile. Pour y répondre, il faut affiner le métalangage de description et examiner de plus près les scellements.

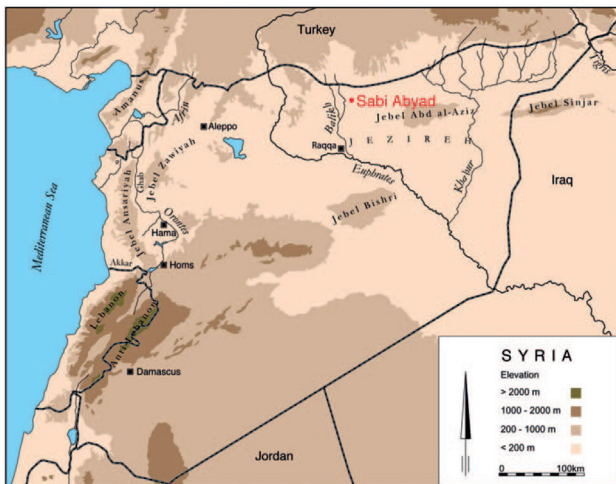


Fig.1 Tell Sabi Abyad sur le Balikh

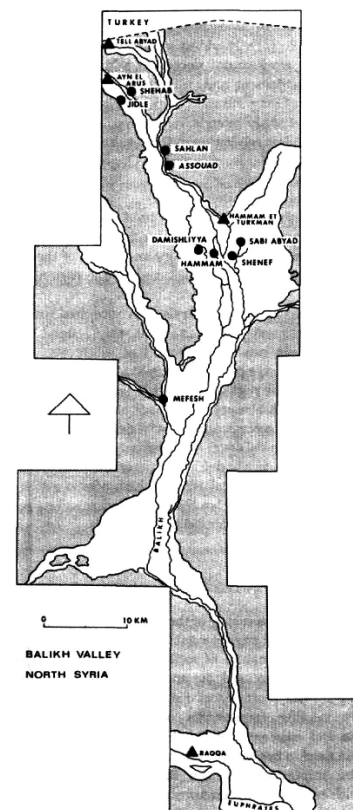


Fig.2 Sites néolithiques de la vallée du Balikh

11 P.M.M.G Akkermans, *Tell Sabi Abyad, the late Neolithic settlement*, 2 vol., Istanbul, Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut, 1996. *Id.* et Kim Duistermaat, « More seals and sealings from Neolithic Tell Sabi Abyad, Syria », *Levant*, 36, 2004. *Id.* et *id.*, « Late Neolithic seals and sealings », in *Excavations at late Neolithic Tell Sabi Abyad, Syria*, Turnhout, Brepols, 2014.

12 La poterie est déjà connue, il ne s'agit plus du premier âge néolithique qui ne la connaissait pas.

13 Deux millénaires plus tard, à Arslantepe, les scellements ont servi à fermer des portes de locaux qui ont pu contenir d'autres conteneurs scellés.

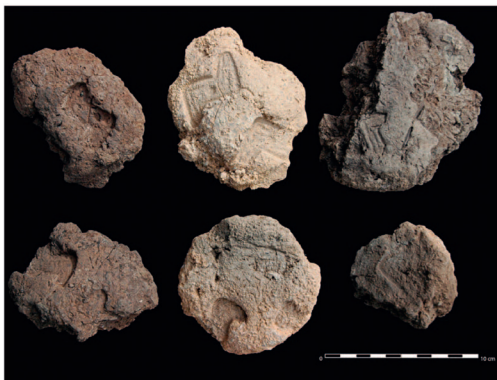


Fig.3 Scellements en terre de Tell Sabi Abyad

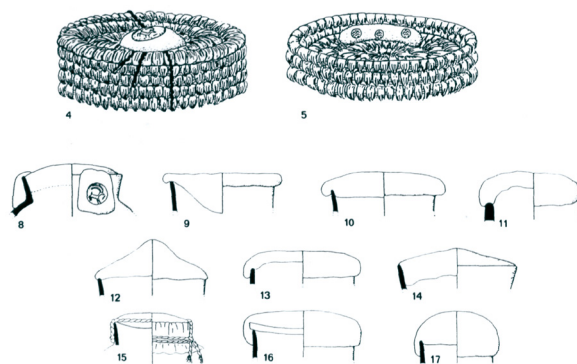


Fig.4 Manières de poser un scellement

Deux remarques d'ordre méthodologique s'imposent :

i) La circulation des objets placés sous scellé est repérée en référence à un conteneur (espace vide) qui les a contenus pour une durée donnée. Ce qui nous ramène à la question de la maîtrise de l'espace. Un mathématicien pourrait dire « nous sommes ramenés au cas précédent ». Mais le cas présent est plus complexe que celui de la propriété de l'espace. Il faut l'examiner en ses manifestations.

ii) L'analyse est restreinte au cas ancien le mieux exploré, celui de Tell Sabi Abyad fouillé par Peter M.M.G. Akkermans. On y a trouvé plus de 300 scellements (Fig.5), dans un contexte construit, stratifié, daté. Marcella Frangipane a dégagé à Arslantepe (Turquie) des séries ordonnées de scellements (datés vers -3300 EC), qu'elle a analysées avec Fiandra et Ferioli. Le nombre et la distribution des scellements d'Arslantepe permet de dégager d'autres effets de sens, où la comptabilité présuppose la propriété de manière plus persuasive. Plus de deux mille ans séparent les dépôts d'Arslantepe de ceux de Tell Sabi Abyad. Nous resterons au néolithique.

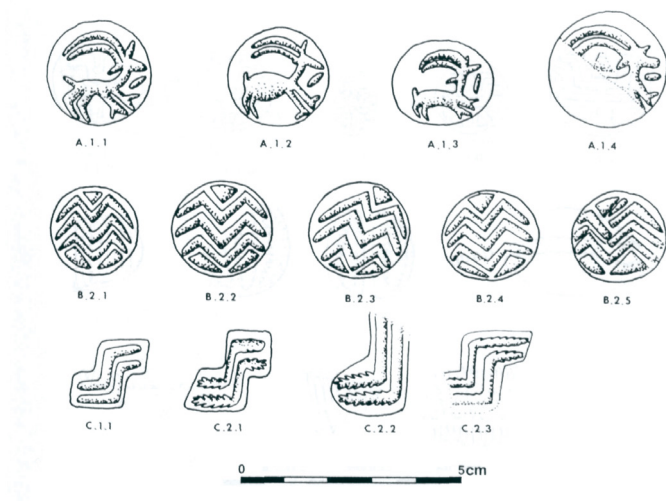


Fig.5 Dessins d'empreintes de sceaux

2. Sémantique de la propriété au sein du paradigme des régimes de circulation des choses parmi les hommes

2.1. Avant la propriété

2.1.1. Maîtrise collective, *communs* et *Res nullius*

La propriété n'est pas une qualité nécessaire des choses. Certains objets ne se prêtent pas à l'appropriation, tels que l'air respirable ou la haute mer. D'autres choses sont appropriables mais n'appartiennent à personne s'il n'y a pas eu capture : c'est le cas des animaux sauvages¹⁴. Ces choses ne circulent pas entre les hommes, donc elles ne sont pas soumises aux conditions de la propriété. Parmi ce qui circule entre les hommes, les témoignages d'affection, d'amour ou de haine ne sont pas susceptibles de relever de la propriété. Les actes de langage tels que promesse, menace ou serment engagent leur auteur, mais il n'est pas question de propriété. Un village, une région, un pays ne sont pas la propriété de ceux qui y habitent, même s'il y a exercice de souveraineté (dans les langues sémitiques, souveraineté et propriété sont désignées par le même vocable qui caractérise la maîtrise de l'espace et des choses).

Il y a circulation d'objets sans propriété. Il y a privatisation sans propriété. La conjonction de la privatisation et de la circulation fait-elle propriété ? nous verrons que cela ne suffit pas. Auparavant, posons la question du rapport entre les hommes et les objets du monde sans présupposer une circulation des uns parmi les autres. Un ensemble d'hommes, mis en rapport avec un ensemble d'objets, sans propriété, se retrouve en situation d'accès libre semblable à celui des « *communs* » villageois (bois et pâturages) : chacun peut y puiser selon ses besoins ce qui est disponible. Ce qui suppose que l'ensemble des hommes est partitif (en individus ou en sous-groupes) et que l'ensemble des objets est partitif (les objets sont distincts les uns des autres), mais il n'est pas question de partager l'ensemble des choses entre les hommes. L'indivision règne, une forme de maîtrise collective sur les ressources est mise en œuvre, sans exclusivité au sein d'un groupe où le caractère intégral domine la partitivité.

Si le nombre des hommes augmente pour des ressources limitées, l'expérience montre qu'il peut y avoir surconsommation des ressources communes, ce qui nuit à leur renouvellement naturel¹⁵. Le grand nombre des hommes peut rendre la prise de décision difficile pour une gestion collective : les biens communs peuvent périlcliter. Certains économistes anglophones ont appelé cela « *anticommons* »¹⁶. Une solution courante est le partage des « *communs* » et leur

14 La chasse est une procédure prédatrice d'appropriation.

15 G. Hardin, "The Tragedy of the Commons", *Science* 162, 1968. J. Tierney, "A tale of two fisheries", *The New York Times Magazine*, 2000.

16 M. Heller, "The tragedy of the anticommons : a concise introduction and lexicon", *The Modern Law Review*, 2013.

transformation en propriété privée¹⁷. À côté de cette solution idéologiquement motivée, il peut y en avoir d'autres¹⁸.

2.1.2. Acquisition, consommation, privatisation, possession

La libre acquisition de choses disponibles peut être suivie d'une consommation immédiate ou d'une consommation différée. La consommation immédiate fait disparaître l'objet, la question de son statut ultérieur ne se pose pas. La consommation différée pose plusieurs questions.

La première est relative à l'objet dans son environnement physique : se conserve-t-il dans le temps ? Les premières plantes domestiquées au Proche-Orient, les céréales et les vesces, se conservent bien dans un climat relativement sec. Le saumon conservé en Amérique du Nord a été fumé. Si les nourritures risquent de se gâter, leur consommation ne peut être différée.

La seconde est relative à l'objet dans un environnement humain : le *stockage* pour une consommation différée est une *mise hors circulation*, pour une durée variable. Il pose des questions de privatisation et de possession, mais pas encore de propriété. La différence entre ces modes de jonction sera clarifiée ci-dessous.

La troisième question est relative aux capacités cognitives des hommes : la consommation différée présuppose une prévision dans le temps, une appréciation de risque et de sécurité. Elle pose la question d'un sujet cognitif et de sa relation au sujet pragmatique consommateur.

Agriculture et élevage ajoutent un autre degré de complexité, puisqu'ils diffèrent la production longtemps après les semences et les soins : il ne s'agit plus de différer la consommation de l'acquis, mais de différer l'acquisition même, laquelle résulte d'une production. Les capacités prédictives impliquées sont supérieures.

Nombreuses sont les traces qui invitent à conclure que les hommes du néolithique ont eu une pensée religieuse précoce¹⁹ qui les mettait en relation avec des ancêtres et des divinités. Les hommes n'étaient donc pas seuls face aux choses, et leur relation aux ressources n'était pas une simple relation d'acquisition : il y aurait eu une *circulation* des choses entre les vivants, les morts et les dieux. Si on se réfère au témoignage de l'Âge du Bronze et de l'Âge du Fer, comme au témoignage de l'anthropologie récente, cette circulation avait lieu selon le régime du don (§2.1.3).

Considérons la question hors du modèle religieux. Pendant que les plantes fructifient ou que les troupeaux produisent, un travail ou un gardiennage est

17 M. Minnegal & P.D. Dwyer, "Appropriating fish, appropriating fishermen : tradable permits, natural resources and uncertainty", in V. Strang & M. Busse (eds), *Ownership and appropriation*, Oxford, Berg, 2011.

18 E. Ostrom, *Governing the commons. The evolution of institutions for collective action*, Cambridge University Press, 1990 ; "Coping with tragedies of the commons", *Annual Review of Political Science*, 1999.

19 J. Cauvin, *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture. La révolution des symboles au Néolithique*, Paris, CNRS éditions, 1994.

nécessaire, ce qui présuppose une forme de privatisation. Rien n'indique que le sujet privatisant était individuel, tout invite à supposer qu'il était collectif, à l'échelle du village ou celle d'une section. L'analyse de l'architecture des villages reconnaît des sujets collectifs à différentes échelles²⁰ : si les maisons peuvent être érigées par un groupe réduit, les bâtiments communautaires sont d'une taille qui exige la coopération de la communauté entière. Les sujets de l'acquisition alimentaire peuvent être différents des sujets de la construction, mais les conditions de consommation au village sont déterminées par l'architecture. Elles indiquent qu'en plusieurs lieux, et en particulier à Jerf el-Ahmar, la préparation alimentaire finale et la consommation avaient lieu dans des espaces collectifs de plein air, situés entre plusieurs maisons et impliquant les membres de plusieurs maisonnées.

L'acquisition des objets *res nullius* (cette expression désignait, chez les latins, les objets qui n'appartenaient à personne : ils étaient placés hors des conventions de la propriété) ou *communis* a la forme d'une cueillette ou d'une chasse : ce n'est ni un don, ni un héritage, ni un achat, mais une forme de privatisation. Cette jonction actorielle est un rapport direct entre hommes et choses, l'effet de sens privatisation apparaissant lorsque le sujet acquéreur admet qu'un autre sujet puisse acquérir une autre chose de manière similaire²¹.

Lorsque les choses sont rapportées au village et partagées, un nouveau rapport apparaît, plaçant les choses entre des sujets qui ont acquis et des sujets qui reçoivent. Tout porte à croire que ce partage est une distribution, une attribution produisant une nouvelle privatisation. Il n'y a aucune trace matérielle d'échange et la propriété n'est pas nécessaire. Si l'acquisition est une jonction actorielle externe, la consommation alimentaire internalise la jonction entre sujet et objet. Le stockage fait perdurer une jonction externe jusqu'à la consommation différée.

La *privatisation des objets* évoquée ci-dessus est définie en extension de la *privatisation de l'espace* : un contrôle de la jonction entre un sujet et un objet, une exclusivité relative en faveur d'un sujet, et une symétrie présupposée en faveur de sujets disposant d'objets privatisés similaires. La situation d'ensemble équivaut à un partage qualitatif (chaque sujet dispose d'un objet) sans estimation quantitative qui différencierait les éléments partagés.

Ce mode de partage, sous le régime de la privatisation, précède logiquement les régimes de circulation habituellement reconnus, celui de *l'échange de dons* (cf. §2.1.3) créateur de liens interpersonnels, et celui de la vente-achat libératoire du régime de propriété (§2.2.3). Ces trois formes de circulation des objets parmi les hommes s'opposent à la disponibilité des biens communs ou des objets *res nullius*, non encore mis en circulation.

La *possession* d'un objet désigne un état statique de privatisation (dénué de circulation), inscrit dans la perspective du sujet. *L'appartenance* désigne le même

20 « De l'espace et des hommes », *art. cit.*

21 « La privatisation de l'espace », *art. cit.* La symétrisation des privatisations et la reconnaissance mutuelle font partie du régime de privatisation.

état, dans la perspective de l'objet²². D'autres langues offrent des terminologies différentes, mais notre propos n'est pas linguistique : nous cherchons à caractériser les phénomènes au moyen d'une syntaxe sémantique. Notons au passage que possession ne signifie pas propriété : un bien volé, loué, ou prêté peut se trouver en la possession d'un sujet sans que les droits de son propriétaire ne cessent d'exister (§2.2.3). Certains auteurs²³, qui réfléchissent sur la structure égalitaire ou non-égalitaire du groupe social, analysent l'incidence de ces faits sur les modes de partage. Malgré l'intérêt de ces questions, elles sortent du cadre de notre analyse.

2.1.3. Don, contre-don différé & effet *ligatoire*

Dans *l'Essai sur le don*²⁴, Marcel Mauss attire l'attention sur un mode d'échange différé attesté chez plusieurs sociétés archaïques, parmi lesquelles il nomme les Scandinaves, les Polynésiens²⁵ et les Tlingit du nord-ouest américain. Trois phrases du début de cet essai résument le modèle en question (forme de l'échange, partenaires, objets en circulation) :

- Dans la civilisation scandinave et dans bon nombre d'autres, les échanges et les contrats se font sous la forme de cadeaux, en théorie volontaires, en réalité obligatoirement faits et rendus. (p. 147)
- D'abord, ce ne sont pas des individus, ce sont des collectivités, qui s'obligent mutuellement, échangent et contractent... (p. 150)
- Ce qu'ils échangent, ce n'est pas exclusivement des biens... Ce sont avant tout des politesses, des festins... des femmes..., la circulation des richesses n'est qu'un des termes d'un contrat beaucoup plus général et beaucoup plus permanent. (p. 151)

Les transformations mises en œuvre n'ont aucun besoin des contraintes posées par la propriété (pour le détail de celles-ci, voir §2.2.3). Le modèle du don est logiquement antérieur au régime de la propriété, ce pourquoi nous projetons ce modèle anthropologique sur l'époque néolithique. Bien qu'il n'y ait pas de preuve établissant que ce modèle ait été en usage à l'époque néolithique, il n'y a aucun argument qui en contredise la possibilité : la cohérence logique est réalisée. Si cela reste une hypothèse, elle est plausible et nous l'admettrons pour la suite de l'analyse, au titre de l'un des modèles possibles. Nous reviendrons au paragraphe 2.3 sur le paradigme des différents modèles de circulation des objets parmi les hommes.

22 Lorsqu'on dit que tel élément appartient à tel ensemble, la relation est objectivée : l'ensemble (hiérarchiquement supérieur) est installé à la place du sujet anthropomorphe.

23 J. Woodburn, "Egalitarian societies", *Man*, 17, 3, 1982. A.P. Fiske, "The four elementary forms of sociality : framework for a unified theory of social relations", *Psychological Review*, 99, 4, 1992. C. Macdonald, «Structure des groupes humains. Vers une axiomatique», *L'Homme* 217, 2016.

24 M. Mauss, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », *L'Année Sociologique*, 1923-1924, repris dans *Sociologie et anthropologie*, Paris, P.U.F., 1950.

25 B. Malinowski, *Argonauts of the Western Pacific. An account of native enterprise and adventure in the archipelagoes of Melanesian New Guinea*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1922.

La première caractéristique du modèle est relative à la forme de l'échange : ses deux parties (don et contre-don) ne sont pas simultanées, le contre-don est différé par rapport au don. Nous avons vu que la consommation différée par rapport à l'acquisition entraînait des conséquences sémantiques non triviales. Le caractère apparemment volontaire d'un acte donatoire particulier s'avère trompeur car l'enchaînement des dons symétriques en révèle les caractères obligatoire et polémique. Dès qu'un enchaînement de dons est installé, il devient illusoire de chercher l'acte premier qui l'a instauré. On peut invoquer un acte initial dans un récit mythique des origines, mais son incidence réelle sur les actes successifs est faible. Il n'est pas nécessaire de chercher une force inscrite dans l'objet²⁶, comme on l'a fait au début du XX^e siècle. L'obligation naît du contrat d'alliance dans la symétrie entre sections sociales (phratries au sein d'une même tribu).

L'échange alterné par don et contre-don porte le nom de *Potlatch* depuis le début du XX^e siècle. Le terme adopté par les anthropologues est occurrent dans les langues *Chinook* et *Kwakiutl*, où il n'a pas exactement les mêmes effets de sens. Les différentes acceptions (nourriture, nourrisseur, place où on est nourri) partagent un noyau sémique relatif au don de nourriture, à la satiété, à l'abondance. Certains *potlatch* sont effectivement des festins alimentaires. D'autres *potlatch* font circuler des tissus, des objets en cuivre, ou d'autres biens. Les anthropologues y reconnaissent *une forme d'interaction indifférente aux biens*. Quelles que soient les choses en circulation, les *potlatch* événementiels s'inscrivent dans une série, où les mêmes parties jouent en alternance les rôles symétriques du donateur et du donataire. Chaque occurrence crée chez son donataire l'obligation d'organiser une occurrence en réponse, où il prendra le rôle du donateur, et où il tentera de surpasser par sa générosité les dons de l'autre. La rivalité polémique s'inscrit dans un contrat d'alliance, la succession des événements pousse les deux partenaires à acquérir plus de biens et à les accumuler jusqu'au jour où ils sont donnés.

Par un *potlatch* public, un donateur installe une *dette* que le donataire est tenu d'accepter²⁷, et qu'il doit rendre en quantité supérieure. Ce qui suppose une manière de quantifier les dons. Il ne s'agit pas d'un prix, mais le don a une valeur, le contre-don doit être de valeur supérieure. En fait, chacun donne à la mesure de ses moyens, au risque de perdre la face s'il ne fait pas mieux que l'autre. D'où une course à l'acquisition.

Le vocabulaire français utilise les termes *obligation*, *obliger*, *obligatoire* pour désigner le *devoir faire* auquel se trouve acculé le donataire. Dans la mesure où ces événements créent des liens ou les modifient, il serait intéressant de les qualifier de *ligatoire* pour désigner le *devoir faire inchoatif*, alors que le terme *obligatoire* désignerait le *devoir faire terminatif* résultant. Ce n'est qu'une question de vocabulaire, l'essentiel étant d'établir les faits syntaxiques.

26 M. Mauss, *op. cit.*, p. 148 : « Quelle force y a-t-il dans la chose qu'on donne qui fait que le donataire la rend ? ».

27 D. Graeber, *Debt. The first 5000 years*, Brooklyn, Melville house, 2014.

Sous le régime du don/contre-don, les parties (sujets collectifs) possèdent des biens, mais on ne peut pas les qualifier de propriété car ces biens ne sont pas échangeables par achat-vente libératoire (§2.2.3). Dans ce cadre culturel, les biens circulent sous le régime *ligatoire* des dons et contre-dons : chaque don impose aux parties d'entretenir de futures transactions, alors que le caractère libératoire de l'achat-vente sous le régime de la propriété libère chacun des partenaires de toute obligation ultérieure envers l'autre. De plus, le régime du don/contre-don n'exige pas l'égalité en valeur des biens en circulation, il exige au contraire une différence en valeur. La différence entre les deux régimes est nette.

Le modèle du don/contre-don est utilisable pour interpréter l'échange entre les hommes et les dieux : l'offrande est un don fait à une divinité, qui envoie en contrepartie de bonnes chasses, de bons troupeaux, de bonnes récoltes... Dans cet échange, chacun donne selon ses moyens, et les contre-dons divins sont plus abondants que les offrandes humaines. Les offrandes funéraires relèvent du même modèle.

2.2. Descriptions de la propriété

2.2.1. Perspective historique pour la propriété

Il n'est pas question de faire ici une théorie générale de la propriété. Notre perspective étant archéologique, c'est dans le passé documenté que nous cherchons les données. Nos travaux ont été dominés par des questions d'espace, et notre réflexion a été nourrie par les cas attestés de maîtrise de la terre²⁸. Nous avons vu (§1) que la circulation des objets écrase des différences formelles entre privatisation et propriété, alors qu'elles sont manifestées lors de la circulation des terres. Il y a donc intérêt à fonder l'analyse de la propriété sur le cas spatial qui développe les formes syntaxiques. On pourra toujours en réduire le développement pour les cas simplifiés. Ces prémisses conditionnent l'analyse qui suit.

À l'Âge du Bronze et à l'Âge du Fer, la documentation relative aux terres du Proche-Orient concerne souvent des tenures, dites *Ilku* en Akkadien²⁹. À la période islamique³⁰, des pratiques similaires sont évoquées sous les appellations *Iqtaa* (tenures militaires) et *Waqf* (tenures religieuses). Durant quatre millénaires (localement interrompus par la gestion romaine en Syrie), la majeure partie des terres documentées était la propriété d'institutions ou de grands propriétaires, confiées à des exploitants qui disposaient d'une latitude de gestion étendue. Les gestionnaires agissaient presque comme des propriétaires, mais *ils étaient privés de deux capacités retenues par les propriétaires* : la capacité à *transmettre la terre en*

28 M. Hammad, « Régimes anciens de la terre », *Actes Sémiotiques*, 117, 2014, rééd. in *Lire l'espace, étendre le domaine sémiotique*, Paris, Geuthner, 2021.

29 *Op. cit.* note 28.

30 M. Hammad, « Dynamics of *Madrasa* learning institutions in the Ayyubid and Mamluk capital cities », sous presse.

*héritage*³¹, et la capacité de *céder la terre par une vente*. Dès lors, ce corpus invite à conclure que les deux capacités en cause étaient décisives pour la qualité de propriété.

L'exploitant d'une terre en tenure avait toute liberté d'y accéder et d'en exclure autrui (= privatisation), d'irriguer et de cultiver, mais il lui était *interdit de faire circuler la terre dans l'espace social*, tant au sein de son groupe familial (héritage) qu'à l'extérieur de celui-ci (vente). Ces capacités étaient réservées au propriétaire. Or le statut de *tenure (ilku, iqtaa, waqf)* est attaché à la terre dans la tradition juridique de Mésopotamie et de Syrie. Cela présuppose une perspective sémantique, celle de l'actant *Objet terre* non celle de l'actant *Sujet humain*. Dès lors la *terre en tenure* apparaît comme immobilisée, *incapable de circuler* dans l'espace social des hommes, alors que la *terre en propriété* est dotée de la capacité de circuler. Autrement dit, *ce qui caractérise la terre en propriété, c'est sa compétence, sa capacité à circuler*. Le propos peut paraître paradoxal, puisque la terre est immobile. Si cela est vrai sur le plan de l'Expression, il reste qu'au plan du Contenu la propriété circule parmi les hommes.

Bref. La libre disposition de l'exploitation en tenure s'arrête aux interdits posés à la circulation de la terre dans l'espace social. La propriété n'est pas contrainte par de telles limitations.

Les institutions sont des entités qui ne connaissent pas la mort à la manière humaine. Dotées de la capacité de posséder des terres, elles les conservaient dans la durée sans avoir à les transmettre en héritage à des héritiers. Néanmoins, il était interdit aux tenanciers des terres de transmettre les tenures à leurs propres héritiers. Cette interdiction a parfois été levée et la transmission de l'exploitation par héritage fut accordée à des exploitants. Une telle transmission ne remettait pas en cause le statut de la terre en tenure. Mais ce fut la brèche par laquelle les tenures furent graduellement détournées et transformées en propriété, profitant des périodes d'instabilité politique où les lois étaient mal appliquées : le droit de cession fut exercé *de facto*, sans autorisation *de jure*. C'est ainsi que beaucoup de terres de tenure furent privatisées, et que les gouvernements successifs durent reconstituer, d'une manière ou d'une autre (bonification, conquête, confiscation), la masse des terres institutionnelles de tenure.

La circulation des terres dans l'espace social est donc une qualité nécessaire pour qu'elles puissent être qualifiées de propriété. Est-elle suffisante ? Non, car les dons et contre-dons circulent aussi dans l'espace social, mais cela n'en fait pas des propriétés. Il reste donc à déterminer une condition suffisante. Elle ne se trouve pas au niveau des jonctions-disjonctions qui décrivent la circulation, mais au niveau modal qui les détermine, celui des droits de transmettre et de céder. Ce sera l'objet du paragraphe 2.2.2.

Aujourd'hui, les économistes s'accordent à dire que la circulation des biens fonciers favorise une dynamique économique, le mouvement des biens générant une richesse commerciale. *A contrario*, les tenures stabilisaient l'organisation de

31 M. Hammad, « La Succession », *Semiotica*, 2017, rééd. in *Lire l'espace, étendre le domaine sémiotique*.

l'espace et ralentissaient l'enrichissement. Les règles de l'héritage ont souvent posé des difficultés à la transmission rapide des biens : elles fonctionnent comme un ralentisseur de la mobilité des biens, les maintenant parfois en indivision. *A fortiori*, l'interdiction de transfert par héritage bloque la transmission. Ceci rappelle la situation des *anticommons*, où la difficulté à gérer de manière collective ralentissait l'exploitation des richesses. Il en ressort, dans une perspective économique libérale, que les freins à la circulation ralentissent la productivité, alors que la transformation en propriété privée accélère le mouvement et l'enrichissement. Sans adhérer à une telle perspective, force est de constater la fréquence historique des opérations (contractuelles ou polémiques) par lesquelles des terres institutionnelles ou collectives furent privatisées. Cette privatisation au sens économique du terme est passée par l'attribution à un sujet du droit de céder (vendre) la terre dont il recevait le contrôle. Il devenait propriétaire.

Le *droit de cession* fait donc partie de la condition nécessaire recherchée, mais il n'est pas suffisant. Car l'échange des dons et contre-dons réalise déjà une circulation des biens, mais c'est une circulation conditionnelle (*ligatoire*). La véritable condition nécessaire pour le statut de propriété, c'est la cession *libératoire*. Ce sera l'objet du paragraphe 2.2.3.

Une terre en propriété inscrit sa relation avec un sujet entre un début (conjonction ou acquisition) et une fin (disjonction ou cession), avec une privatisation d'usage entre les deux jonctions. Deux sujets sont nécessaires pour une opération de transfert : pour l'un c'est une cession, pour l'autre c'est une acquisition³². En conséquence, la *qualité de propriétaire est transitoire et finie pour un sujet*, mais la *qualité de propriété reste durablement attachée à toute terre mise en circulation dans ce que nous appellerons un régime de propriété*.

Avant de clore ce paragraphe, rappelons que, pour la tenure, un propriétaire absent conserve ses droits sur la terre, malgré son éloignement dans l'espace, malgré la durée de délégation d'exploitation. La question de *droits durables dans le temps, résistants dans l'espace*, mérite un examen particulier (§2.2.2). Les scelllements de Tell Sabi Abyad manifestent des phénomènes de cet ordre pour des objets. Nous les examinerons au paragraphe 3.

2.2.2. Modalités et droits de propriété

Pour reconnaître la propriété, nous avons examiné les manières de faire circuler des terres dans un micro univers sémantique. Pour ces jonctions entre objets et sujets, la perspective de la propriété privilégie les objets par rapport aux sujets. Les dictionnaires et les économistes procèdent autrement, tenant un discours en termes de *droits du sujet*. Les droits sont des modalités d'action reconnues par des instances régulatrices telles que la société, la coutume ou la loi. À titre d'exemple, le Dictionnaire Historique de la Langue Française (1992) définit la propriété comme un *droit de possession*. Cet énoncé condensé présuppose (sans

³² Les langues naturelles manifestent une grande variabilité dans la désignation de la catégorie (transfert) et des jonctions orientées.

le dire) qu'on peut posséder sans en avoir le droit, suite à l'occupation d'un espace ou au vol d'un objet. *Posséder en droit*, c'est disposer de la reconnaissance publique pour la possession, i.e. avoir la sanction d'un Destinateur collectif, souvent inscrite dans des titres de propriété. Lorsque le dictionnaire ajoute pour la propriété *droit d'user, de jouir et de disposer d'un bien*, il identifie des *pouvoir faire* particuliers, spécifiant des actions potentielles du sujet.

Le modèle économiste des droits de propriété est porté aujourd'hui par des auteurs tels que Demsetz, Barzel, Umbeck³³. Ils partagent l'idée que la définition de la propriété passe par la reconnaissance de droits de propriété attribués au sujet et projetés sur les choses. Si cette manière de penser a des racines chez les juristes latins, elle a été récemment reconstruite dans le milieu du droit coutumier de tradition anglo-saxonne. Ce qui est nouveau, c'est l'admission de la *nécessité de deux niveaux hiérarchiquement ordonnés* pour définir les droits de propriété : *i*) un niveau contractuel établi entre partenaires qui se reconnaissent des droits mutuels plus ou moins symétriques, *ii*) un niveau judiciaire supérieur, celui de l'État qui assure la résolution des litiges potentiels issus de l'exécution des contrats. Ce niveau définit le cadre légal dans lequel s'inscrivent les contrats particuliers entre partenaires. C'est à ce niveau transcendant que le droit de propriété doit sa force particulière qui lui permet de perdurer malgré la séparation physique entre sujet et objet, tant dans l'espace que dans le temps.

Le lecteur sémioticien aura reconnu dans cette distinction des économistes un parallèle avec la distinction entre performance et judication dans une séquence narrative. Barzel y introduit une convention de vocabulaire : les droits de propriété sont *économiques* lorsqu'ils sont inscrits dans la perspective des partenaires au contrat, ils sont *légaux* lorsqu'ils sont inscrits dans la perspective de l'État.

En fin de compte, *trois perspectives sont nécessaires* pour définir la propriété : celle de l'objet, celle du sujet, et celle de l'instance judicatrice supérieure. Nous verrons qu'il y a lieu de leur joindre une quatrième perspective, celle de la jonction dotée d'un pouvoir ligatoire ou libératoire selon le régime de circulation, celui du don ou de la propriété (§2.2.3).

La question des débuts de la propriété, régulièrement traitée par les philosophes³⁴, réapparaît chez les économistes qui traitent la question en termes de droits. Barzel la retrouve dans l'analyse faite par Umbeck de la ruée vers l'or en Californie. Demsetz la retrouve au Québec dans les territoires de chasse des indiens Montagnais. Nous cherchons ici à vérifier l'existence d'un début de la propriété au néolithique du Proche-Orient. Alors que Demsetz, Umbeck et Barzel prennent pour objet des récits, l'archéologie du néolithique impose un matériau

33 H. Demsetz, "Toward a theory of property rights", *The American Economic Review*, 57, 1967 ; *id.*, "Toward a theory of property rights II : the competition between private and collective ownership", *Journal of Economic Studies*, XXXI, 2002. Y. Barzel, *Economic analysis of property rights*, Cambridge University Press, 1997. J. Umbeck, "The California gold rush : a study of emerging property rights", *Explorations in Economic History* 14, 1977.

34 P. Garnsey, *Thinking about property. From Antiquity to the Age of Revolution*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.

non verbal, dont l'interprétation continue à se construire. Une convergence des résultats aurait valeur de validation mutuelle.

La question des origines est comparable à celle des récits de fondation : avant, il n'y avait rien, après, il y a une institution. Entre l'avant et l'après se place une transformation, qu'on trouve ou qu'on ne trouve pas. Une démarche de type mythique est déplacée vers le domaine scientifique. On peut reformuler la question en termes de débuts, de mise au point ou d'invention. Ce changement des manières de faire transcrit un changement dans les manières de penser. Nous nous proposons de rendre compte des traces trouvées à Tell Sabi Abyad. Demain, les fouilles auront peut-être dégagé un autre ensemble d'objets, dont il faudra rendre compte. Quel que soit le cas, un ensemble de traces matérielles ne peut jamais être dit premier avec certitude. Des idées relevant de la propriété ont pu être mises en œuvre autrement auparavant, sans laisser des traces qui nous soient parvenues. Il n'en reste pas moins que les premières traces connues ont une qualité de verdeur comme toutes les prémices végétales et animales produites tous les ans. Les pratiques signifiant la propriété ont pu être, de même, introduites à plusieurs reprises en plusieurs lieux.

Une remarque comparative s'impose avant de clore ce paragraphe. Dans le régime d'échange des dons et contre-dons qui précéda l'apparition de la propriété, un lien subsiste entre le sujet et l'objet qui en est disjoint pour être offert en don, et ce lien perdure dans l'éloignement et dans le temps. Ce lien n'est pas comparable à celui du régime de propriété, qui subsiste tant qu'il n'est pas rompu par une transaction libératoire qui sépare l'objet de son propriétaire du moment, pour disparaître ensuite (§2.2.3). Dans la circulation sous le régime du don, la séparation entre l'objet et son possesseur temporaire ne rompt pas totalement le lien qui les unissait, et la valeur de l'objet qui circule se trouve augmentée de charges sémantiques successives issues de son contact avec des sujets possesseurs qui constituent autant de stations dans son parcours au sein de l'espace social³⁵. En conséquence, un lien durable entre objet et sujet ne caractérise la propriété que par le type d'effet qu'il produit : sa simple existence ne suffit pas à caractériser la propriété.

2.2.3. Circulation libératoire de la propriété

Le Musée du Louvre conserve une stèle pyramidale en diorite noire. Sur ses quatre faces, Manishtusu (-2229 à -2214 EC) fils de Sargon, roi d'Agadé, fit graver un texte en Akkadien. Publiée en 1991 par Gelb, Steinkeller et Whiting, l'inscription relate l'acquisition de 3430 hectares par Manishtusu³⁶. Les vendeurs sont des groupes de cultivateurs dont l'identité et la qualité de propriétaire est vérifiée par des témoignages. Les terres sont identifiées par des noms propres (l'usage d'un nom n'est pas réservé aux seuls humains) et par leur position insérée entre des

35 B. Malinowski, *Argonauts of the Western Pacific*, *op. cit.*

36 M. Hammad, « Régimes anciens de la terre », *art. cit.*

terres adjacentes. Manishtusu paie les terres en argent, tissu, grain et animaux. Les scribes notent *in præsentia* que le prix a été perçu (en Akkadien on dit *mangé*) devant témoins. Les témoins sont nommés. Puis les vendeurs, leur parenté, les témoins et les scribes partagent un festin offert par Manishtusu.

Datant du dernier quart du troisième millénaire, ce texte illustre les précautions prises pour que la transaction portant sur une propriété foncière ne soit pas contestée plus tard. La stèle de Manishtusu devait être déposée dans un sanctuaire urbain, des copies déposées en d'autres sanctuaires. Précautions et publicité rendaient la transaction *libératoire* : elle libérait la terre de tout lien avec ses propriétaires antérieurs, qui avaient cédé leurs droits. En conséquence, la terre se trouvait à l'entière disposition du nouveau propriétaire.

Le caractère libératoire de la transaction est caractéristique. Il oppose la « pleine » propriété à ce qui pouvait résulter d'un don doté d'une capacité *ligatoire* rattachant l'objet (et son nouveau possesseur) à l'ancien maître de l'objet donné. Comme il oppose la propriété à ce qui a été acquis par vol ou par dol : le caractère libératoire présuppose une conformité aux usages, et à la loi lorsqu'il y en a une. En d'autres termes, ce qui aurait été acquis hors contrat, hors la loi, n'aurait pas la qualité pleine de propriété. Ce qui met en évidence deux faits : *i*) les pratiques relatives à la propriété présupposent un contexte contractuel validé par la collectivité, ses délégués ou ses autorités ; *ii*) la propriété est une qualité qui peut être « pleine » si certaines conditions de félicité sont remplies, mais elle est susceptible d'être entachée de contraintes restreignant la liberté du propriétaire. Le droit foncier romain a fait une place particulière aux « servitudes » (de passage, d'eau...) qui peuvent grever une propriété. En conséquence, une propriété non « pleine » n'en est pas moins une propriété, mais avec des droits accordés à un tiers qui n'en est pas le propriétaire. L'exclusivité n'est pas totale. Lors d'une cession ultérieure, *la servitude est attachée à la propriété et se trouve transmise* au nouveau propriétaire.

Il va de soi qu'avant l'écriture, à l'époque préhistorique, il est peu probable que nous trouvions des traces du caractère libératoire d'une transaction, ou les traces d'une servitude grevant une propriété. Il n'en reste pas moins que le corpus historique de l'Âge du Bronze invite à considérer *le caractère libératoire des transactions pour caractéristique et nécessaire à la définition pleine de la propriété*. En l'absence de preuve de libération d'une propriété, cette dernière ne sera pas tenue pour pleine avec certitude. L'adage « possession vaut titre », applicable aux objets mobiles, signifie qu'il subsiste un doute sur la plénitude d'une propriété dépourvue de titre. Comme pour le verre d'eau qui, à moitié plein peut être dit à moitié vide, la propriété peut ne pas être pleine. D'où la difficulté à décider, pour les périodes anciennes, s'il s'agit de propriété ou d'une autre forme de maîtrise pour laquelle notre vocabulaire manque de nuances.

Rappelons que la *souveraineté* doit être distinguée de la propriété, car la souveraineté n'est pas aliénable. Sous le régime *ligatoire* des dons et contre-dons, certaines possessions sont inaliénables aussi. Sous le régime libératoire des transactions, ces dernières sont réputées complètes lorsque l'échange est réali-

sé : il n'y a pas d'enchaînement infini de transactions obligatoires comme sous le régime des dons et contre-dons. *Le caractère fini et terminatif de la transaction libératoire est essentiel* : il n'y aura pas de suite ultérieure.

Lorsqu'il y a un droit de propriété reconnu, ce droit subsiste dans la durée malgré les écarts dans l'espace entre le sujet propriétaire et l'objet propriété. Ce droit peut être transmis par héritage, tant qu'il n'y a pas eu de transaction libératoire qui le transmette à un autre sujet. La transaction y met fin.

Dans une transaction de cession, le bien en propriété est cédé en échange d'une contre-valeur censée avoir une valeur égale. On peut se demander si l'équivalence des biens échangés n'est pas à l'origine du caractère libératoire de la transaction. Or la valeur des biens varie dans le temps : c'est le fondement même du négoce. Toute théorie de la transaction libératoire qui serait fondée sur l'égalité en valeur est à courte échéance et s'avérerait fautive dans le temps. Car une transaction libératoire conserve ce caractère même si la valeur marchande du bien venait à changer. Il en découle que *le caractère libératoire prime, quelle que soit la valeur à laquelle l'échange est conclu. Il est dû à la transaction dès sa conception*. Ce qui est libératoire, ce n'est pas l'équivalence des valeurs, c'est l'accord préalable entre les partenaires qu'il s'agit d'échange marchand, et qu'il ne s'agit pas de dons *ligatoires*. *La transaction est libératoire dès sa virtualisation, avant son actualisation et sa réalisation*.

Si la transaction (circulation) libératoire des biens est la condition nécessaire minimale pour la définition de la propriété, la reconnaissance sociale du droit de l'accomplir (légitimité) est la condition qui stabilise contractuellement les choses et élimine les contestations potentielles du droit d'occupation et d'exploitation.

Une transaction différée portant sur la propriété introduit, par la création d'une dette (*debere* = devoir faire, obligation), une condition ligatoire et non libératoire. Le règlement différé place la transaction dans un enchaînement qui rappelle celui des dons et contre-dons. Tant que la dette n'est pas réglée en totalité, la transaction n'est pas libératoire, et le bien reste grevé d'une condition posée par la dette. Le règlement de la dette réalise la valeur libératoire virtuelle de la transaction.

2.3. Paradigme des régimes de circulation des objets parmi les hommes

Nous avons examiné quatre régimes de circulation des biens parmi les hommes, retenus en raison de leur lien avec la question initiale (peut-on reconnaître des traces de la propriété des objets au néolithique). Ensemble, ils forment un paradigme où l'hypothèse implicite, celle d'une opposition *avant / après la propriété* pour articuler un changement apparaît moins prégnante. La comparaison fait apparaître un autre rangement :

– la suite *régime des communs, régime des dons et régime de la propriété* ordonne des régimes de complexité croissante régulant la circulation volontaire des biens en société ;

— le *régime de l'héritage* ne s'inscrit pas dans cette série. La circulation y a lieu entre un mort (qui n'est plus présent au moment où les biens circulent) et des vivants. La volition est remplacée par une obligation née de conventions contraignantes spécifiques. La circulation par héritage a lieu aussi bien dans une société régie par le régime des dons que dans une société régie par le régime de la propriété. En empruntant aux mathématiciens les notions d'espace sémantique et de dimension, le régime de l'héritage ne semble pas s'inscrire sur la dimension qui subsume les trois régimes des communs, des dons et de la propriété. Il relèverait donc d'une dimension indépendante. L'espace de description des régimes de circulation des biens aurait ainsi deux dimensions. Nous avons déjà étudié la succession³⁷. Il reste à analyser l'autre dimension.

Dans une perspective synthétique, il se pourrait que les régimes des communs, des dons et de la propriété ne soient pas les seuls à devoir être considérés ensemble. Ils ont été collectés par une exploration non exhaustive, il n'est pas démontré qu'ils aient été successivement mis en œuvre par une société unique. Tant que l'inventaire des données anthropologiques n'a pas été clos, il n'est pas certain qu'on puisse dégager une structure d'ensemble. Entre la circulation ligatoire et la circulation libératoire, on pourrait intercaler la *circulation différée par la dette* quantifiée : elle possède le caractère ligatoire de l'une, le caractère libératoire de l'autre. Graeber lui a consacré un ouvrage volumineux³⁸, mais est-elle au même niveau ? Que dire du modèle redistributif de Polanyi ? Cet essai n'a pas l'ambition de repenser l'économie historique. Il est limité à l'objectif posé au début.

Est-il possible, au stade actuel de l'analyse, de passer d'une comparaison statique des *régimes de circulation* à une organisation dynamique qui fasse passer d'un régime à l'autre ? Notons que l'apparition historique d'un régime de circulation n'exclut pas la persistance du précédent, ce qui donne à toute situation culturelle un caractère cumulatif. En particulier, au sein d'une société où les objets circulent par échange libératoire sous le régime de la propriété, les femmes (et des objets matériels) peuvent continuer à circuler sous le régime des dons et contre-dons, et les espaces publics tels que les rues et les places urbaines continuent à être utilisés sous le régime des communs. *Les trois régimes reconnus ne sont pas exclusifs* (ils ne sont donc pas en relation de contrariété) et admettent, avec le régime de l'héritage, un aspect cumulatif comparable à la sédimentation des effets de sens lors d'un parcours narratif.

Malgré ce cumul possible, commun à tous les parcours sémantiques, nous n'entrevoions pas un mécanisme ou une force qui entraînerait une société sur un parcours fait de régimes de circulation des biens. Même un libéral tel qu'Adam Smith ne pourrait y voir la main cachée du marché, puisqu'il n'y avait pas de marché. Ni un philosophe social tel que Karl Marx ne pourrait y voir une

37 M. Hammad, « La Succession », *art. cit.*

38 D. Graeber, *Debt, op. cit.*

manifestation de la lutte des classes, puisqu'il n'y avait pas de classes sociales et pas d'État politique. Il faut admettre que les matériaux archéologiques ne nous offrent pas une clef interprétative évidente. Il nous manque quelque chose. En particulier, il nous manque la preuve que telle fut l'évolution des régimes d'une société en un espace donné. Nous n'entrevoions pas plus des transformations qui fassent passer d'un régime de circulation à un autre. Mais ce n'est guère gênant si notre objectif ne dépasse pas ce qui a été posé au début.

3. Les scellements de Tell Sabi Abyad : traces de propriété ?

3.1. Les scellements de Tell Sabi Abyad : un résumé archéologique

Depuis 1986, Peter Akkermans fouille en Syrie un ensemble de monticules anthropiques (*tells*) égrenés le long du *Balikh*, affluent de l'Euphrate. L'exploration du bassin fluvial conclut qu'un groupe de quatre tells rapprochés, dits Khirbet Sabi Abyad, y jouait au septième millénaire un rôle central caractérisé par la taille du site et par une relative continuité d'occupation (*Fig.1 et Fig.2*). Le monticule principal y est dit Tell Sabi Abyad. Les saisons de fouille 1991 et 1992 y mirent au jour, au niveau 6 datant de -6000 EC environ³⁹, un ensemble de bâtiments rectangulaires ordonnés (*Fig.6*) contenant 300 mottes d'argile portant des traces de sceaux gravés. L'argile avait été cuite par un incendie ayant ravagé les bâtiments, ce qui a conservé les scellements. Les traces moulées sur la face opposée à celle des sceaux permettent d'identifier l'ouverture de conteneurs en vannerie ou en céramique. Aucun scellement de porte n'a été trouvé. La dimension des ouvertures moulées atteste que les conteneurs étaient de taille moyenne : ils étaient donc transportables. Ni les conteneurs ni les sceaux n'ont été conservés : nous n'avons que des scellements. Aucun indice ne permet d'identifier les objets placés sous scellé dans les conteneurs. Dès 1996, les publications rendant compte de la découverte évoquaient l'hypothèse que les objets contenus avaient été caractérisés comme *propriété*, et proposaient comme fonction du dispositif soit le *transport* scellé à longue distance soit le *stockage* local de denrées. La question de la propriété motive notre intérêt pour vérifier l'adéquation du terme. S'il s'agit d'objets en propriété, ces scellements en seraient les plus anciennes attestations matérielles connues, antérieures à l'écriture de près de trois millénaires.

39 P. Akkermans & M. Verhoeven, "An image of complexity : the burnt village at late neolithic Sabi Abyad, Syria", *American Journal of Archaeology*, 99, 1, 1995. P. Akkermans, "Earliest date for seals and sealings in the Near East", in Bennison-Chapman, *Bookkeeping without writing*, Leuven, Peeters, 2023.



Fig.6 Distribution des scellements trouvés

3.2. L'interprétation des fouilleurs de Tell Sabi Abyad

En 1998, l'analyse chimique des argiles⁴⁰ conclut que les mottes de scellement provenaient de Tell Sabi Abyad, et que leur composition était très proche de celle des murs du site⁴¹. On pouvait donc écarter le scénario de conteneurs scellés au loin et transportés jusque là⁴². L'argile étant locale, l'interprétation devait être locale. Restait l'hypothèse du stockage.

La pratique des réserves alimentaires n'a pas attendu les scellements de Tell Sabi Abyad. Alain Testart⁴³ argumente que les premiers villages néolithiques, installés avant l'apparition de l'agriculture, présupposaient des techniques de conservation des aliments acquis à la saison de leur disponibilité : le stockage pour une consommation différée est aussi ancien que la sédentarité. Reste à préciser l'effet de sens projeté sur cette pratique par les scellements.

L'interprétation de Akkermans et Duistermaat fait appel à l'archéologie et à l'anthropologie. L'ouvrage d'Akkermans⁴⁴ sur les villages de la vallée du

40 K. Duistermaat & G. Schneider, "Chemical analysis of sealing clays and the use of administrative artefacts at late neolithic Tell Sabi Abyad (Syria)", *Paléorient*, 24, 1, 1998.

41 L'analyse des argiles des scellements de Tepe Gawra et d'Arslantepe a aussi montré que les argiles sont locales et qu'il convient de privilégier l'hypothèse du stockage local. M. Rothman & J. Blackman, "Monitoring administrative spheres of action in late prehistoric northern Mesopotamia with the aid of chemical characterization (INAA) of sealing clays", *MASCA Research papers in science and archaeology*, 7, 1989.

42 Même si le procédé de sceller des marchandises afin d'en garantir l'intégrité durant le transport commercial est attesté au deuxième millénaire par les archives assyriennes de Kultepe. Cf. P. Garelli, *Les Assyriens en Cappadoce*, Paris, Maisonneuve, 1963.

43 A. Testart, *Avant l'histoire. L'évolution des sociétés de Lascaux à Carnac*, Paris, Gallimard, 2012. F. Sigaut, *Les réserves de grains à long terme, techniques de conservation et fonctions sociales dans l'histoire*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1978. F. Sigaut, "A method for identifying grain storage techniques and its application for european agricultural history", in G. Lerche, A. Fenton & A. Steensberg (eds), *Tools & Tillage*, Copenhagen, National Museum of Denmark, 1988.

44 P. Akkermans, *Villages in the steppe. Later Neolithic settlement and subsistence in the Balikh valley, Northern Syria*, International Monographs in Prehistory, Ann Arbor, Michigan, 1993.

Balikh conclut que vers la fin du VII^e millénaire plusieurs tells de la vallée se dépeuplèrent pendant que les poubelles locales attestaient l'augmentation de la proportion des os d'animaux consommés, en particulier celle de gibiers non domestiques. Il en déduisit qu'une partie de la population de la vallée abandonna la sédentarité pour pratiquer un nomadisme d'élevage et de chasse, tout en restant en relation avec la population de sites centraux tels que celui de Tell Sabi Abyad. Dans un tel contexte, les scellements témoigneraient de dépôts de réserves alimentaires dans des conteneurs scellés laissés à la garde du village durant l'absence temporaire des groupes concernés. L'anthropologie récente de l'Afrique du Nord (Maroc, Libye — Fig.7) fournit des exemples comparables de greniers collectifs conservant les réserves de groupes nomades⁴⁵.



Fig.7 Groupe de greniers de nomades

Dans cette perspective, la propriété a une forme collective, attribuée à un sous-groupe de la communauté locale. La reconnaissance de 77 formes de sceaux marquant les 312 scellements de Tell Sabi Abyad impose la restitution d'une société non élitiste, où la notion de propriété aurait été répandue. Dotée de cohérence interne, cette interprétation est plausible. Il n'en reste pas moins qu'elle comporte nombre d'hypothèses pour lesquelles la preuve n'est pas disponible. Elle diffère d'une autre interprétation, formulée pour les scellements du site d'Arslantepe.

3.3. Les scellements d'Arslantepe et leur interprétation

En 1973 Alba Palmieri dégagea, sur le site d'Arslantepe (en Anatolie près de Malatya) des mottes en argile portant des empreintes de sceaux. Le contexte datait du quatrième millénaire. La poursuite des fouilles par Marcella Frangi-

45 K. Duistermaat, "Private matters : the emergence of sealing practices in neolithic Syria", in Nieuwenhuys, Bernbeck, Akkermans & Rogasch, *Interpreting the late neolithic of upper Mesopotamia*, Brepols, 2012. R. Montagne, *Magasin collectif de l'Anti Atlas Agadir des Ikounka*, Paris, Larose, 1930. J. Meunié, « Les greniers collectifs du Maroc », *Journal de la Société des Africanistes*, tome 14, 1944.

pane⁴⁶ porta progressivement le nombre des scellements à plus de 3000 unités. L'interprétation qui fut développée avec Enrica Fiandra et Piera Ferioli, tirant argument des emplacements des trouvailles, du contexte stratigraphique, et de la présence voisine de quantité de bols coniques normalisés, prit pour modèle les procédures administratives connues à l'Âge du Bronze (en présence d'écriture) pour restituer un système administratif antérieur et non verbal. Il en ressort l'image d'une société centralisée, hiérarchisée, où on procédait à des distributions régulières de nourritures entreposées dans des conteneurs et des salles placés sous scellé.

Même en l'absence d'écriture, on s'accorde à dire que la suite des opérations accomplies à Arslantepe correspond à la gestion de biens quantifiés et valorisés. Il est probable que les opérations avaient une valeur libératoire, et qu'il s'agissait de propriété. Mais plus de deux millénaires séparent les scellements de Tell Sabi Abyad et ceux d'Arslantepe, les contextes matériels et les sociétés en cause ne se ressemblent pas. Il n'est pas rationnel de projeter le modèle des scellements d'Arslantepe sur ceux de Tell Sabi Abyad. Le même type d'objet (*scellement*) est utilisé de deux manières distinctes par deux sociétés différentes. Le sens n'est donc pas inscrit dans l'objet matériel même, il résulte de la procédure (ou syntaxe) qui le met en œuvre et le déploie dans l'espace.

Il reste à décrire les mécanismes syntaxiques susceptibles de rendre compte des deux manières de faire, et de leurs effets de sens. Nous utiliserons la sémiotique de l'espace à cet effet⁴⁷ : à l'échelle du scellement d'une part, à l'échelle de sa mise en œuvre d'autre part.

3.4. Perspective sémiotique pour interpréter les scellements de Tell Sabi Abyad

Une analyse sémiotique systématique présenterait une description de l'Expression considérée avant de procéder à l'analyse de son Contenu. Cela conviendrait pour un ouvrage dédié au sujet, mais cela exigerait des développements qu'un article ne peut se permettre. En conséquence, nous procéderons à une analyse progressive du Contenu en présentant l'Expression. L'analyse n'en sera pas moins rigoureuse, distinguant les niveaux de l'énoncé et de l'énonciation dans les séquences pragmatiques considérées. Les effets de sens énonciatifs (véridiction, contrat ligatoire, effet libératoire) seront mis en évidence. Enfin, la circulation des biens restituée sera comparée aux régimes de circulation reconnus au §2.

46 M. Frangipane, *Arslantepe Cretulae. An early centralized administrative system before writing*, Roma, CIRAAS 7, 2007. *Id.*, "Fourth millennium Arslantepe : the development of a centralized society without urbanization", *Origini* XXXIV, 2012. *Id.*, "The origins of administrative practices and their developments in greater Mesopotamia. The evidence from Arslantepe", *Archéo-Nil*, 26, Paris, Cybèle, 2016.

47 M. Hammad, « L'espace comme sémiotique synchrétique », *Actes Sémiotiques*, VI, 27, 1983, rééd. in *Lire l'espace, comprendre l'architecture* ; « La privatisation de l'espace », *art. cit.*

3.5. Placer un objet dans un conteneur équivaut à séparer l'Objet du Sujet

Lorsqu'un Sujet place un Objet dans un conteneur (vannerie, céramique), et qu'il le ferme à l'aide d'une motte d'argile (parfois appuyée sur un couvercle), il interdit l'accès pragmatique au dit Objet (personne ne peut le toucher ni le saisir), comme il interdit l'accès cognitif au même Objet (personne ne peut le voir). L'Objet est caché. L'opération met en œuvre quatre actants : un Sujet, un Objet, un Conteneur (espace creux aux parois matérielles), et un Anti-Sujet visé par l'opération : c'est à lui que le Sujet cache l'Objet, c'est envers lui que sont énoncés les interdits non verbaux de l'opération de scellement : *ne pas voir, ne pas toucher*. L'Anti-Sujet est implicitement posé comme Énonciataire de l'énoncé non verbal du scellement de conteneur. Le Sujet occupe la position d'Énonciateur.

Le scellement considéré opère une *disjonction* entre Sujet et Objet : le Sujet scellant se sépare de son Objet, pragmatiquement et visuellement. Mais *il n'est pas soumis à l'interdit* de conjonction : il peut retrouver son objet à volonté. Dans le cadre d'une opération de stockage, le Sujet conserve le *programme de se rejoindre à nouveau avec l'Objet*, la disjonction n'est que temporaire, une *conjonction différée* est programmée au profit du Sujet. La séquence entière est identifiable comme une procédure de *privatisation* de l'Objet mis sous scellé. Nous avons affaire à une conjonction de type exclusif entre S et O, la disjonction par le scellement n'est qu'apparente, elle est destinée à être remplacée par une conjonction en fin de séquence. Tant que l'Objet considéré n'est pas mis en circulation au sein de l'espace social, ou qu'il n'est pas soumis à une transaction libératoire, il ne peut être qualifié de propriété.

Quel peut être l'intérêt du Sujet à accomplir une telle procédure ? Tant qu'il conserve son Objet près de lui, en conjonction constante, il peut affirmer à peu de frais le caractère privatif de l'Objet. Le conteneur, le scellement et la cache ne se justifient que s'il y a un besoin de la disjonction entre S et O. La présence de la motte du scellement au lieu même où son argile a été extraite témoigne qu'elle ne s'est pas déplacée, le Conteneur et l'Objet non plus. Celui qui a pu se déplacer, c'est le Sujet. En fin de compte, c'est parce que le Sujet projette un déplacement qu'il place son Objet dans un conteneur privatisé. Son déplacement sera temporaire, comme la disjonction programmée. C'est ce que Akkermans qualifie de *nomadisation intermittente* : une partie de la population part nomadiser, pour la chasse et l'élevage, pendant qu'une autre partie reste au village. La Communauté serait faite de deux parties, qui peuvent échanger leurs rôles de sédentaire et de nomade selon les années ou les saisons.

Si on trouve au noyau de la mise en œuvre des scellements à Tell Sabi Abyad une modification de la relation entre Sujet et Objet (une disjonction remplace une conjonction), l'opération modifie simultanément et le Sujet et l'Objet : d'une part, l'Objet retiré de la circulation devient incapable de circuler parmi les hommes (perte de compétence), d'autre part le Sujet devient capable de nomadiser (acquisition de compétence selon le pouvoir faire, le sujet peut circuler entre les

espaces physiques). La symétrie entre les deux transformations suggère qu'une compétence commune au Sujet et à l'Objet se trouve ainsi déplacée de l'un à l'autre. L'aménagement de l'incompétence de l'Objet rend le Sujet plus compétent.

3.6. La motte d'argile comme sujet délégué et révélateur véridictoire

Le scellement est un *acte technique* par lequel un Sujet humain investit dans un Objet intermédiaire (une motte d'argile) le rôle et la capacité de *Sujet Délégué* agissant pour lui. À l'instar d'une porte qui ferme une salle dans un bâtiment, la motte *ferme* l'espace du Conteneur⁴⁸, y enfermant l'Objet, *interdisant* de le toucher, de l'extraire, de le voir. Ces *interdits* fonctionnent selon la modalité du *pouvoir* (par la physique des matériaux, l'Anti-sujet ne peut ni voir ni toucher, l'Objet ne peut pas circuler) et selon la modalité du *devoir*, par un acte signifiant que nous verrons ci-dessous §3.9.

Les éléments *Conteneur* et *Motte* contribuent à former l'enceinte enfermant l'Objet mis sous scellé. Dans l'opération, le conteneur joue un rôle relativement passif, pendant que la motte d'argile joue le rôle actif de Sujet Délégué fermant. Mais le rôle de la motte ne se limite pas à celui de fermer : ses propriétés physiques la rendent compétente pour remplir deux autres rôles, celui de révélateur d'intrusion et celui de support d'énonciation.

Une motte d'argile humide est plastique, capable de prendre la forme qu'on lui donne et de la conserver : c'est grâce à cette compétence que la motte s'adapte à une ouverture pour l'obturer, ou s'adapte au joint entre couvercle et conteneur pour bloquer le mouvement de l'un à l'égard de l'autre. En perdant son humidité, la motte perd sa plasticité (l'eau véhicule la compétence plastique de l'argile). En devenant rigide, la motte bloque la fermeture du Conteneur et acquiert une autre qualité, la fragilité. Toute force exercée sur la motte durcie provoque sa rupture. Par contraposition, toute rupture de la motte durcie révèle l'exercice d'une force et une tentative d'ouvrir le Conteneur. Il en découle que *la motte durcie a la compétence d'un Sujet Révélateur* : il manifeste la *violation de l'interdit d'accès* physique et visuel à l'Objet scellé.

Récapitulons. La motte d'argile est un Sujet Délégué qui ferme un espace, énonce une interdiction d'accès, réalise deux interdictions d'accès (physique, visuel), et révèle la violation de l'interdit. Soit quatre fonctions distinctes, inscrites dans le dispositif non verbal formant énoncé. Une énonciation s'y ajoute, que nous aborderons ci-dessous §3.8. Auparavant, il convient d'explicitier la fonction de révélateur remplie par la motte. Le terme est à prendre au sens étymologique de *lever le voile*, ou de démasquer une chose cachée : la rupture de la motte durcie met en évidence un acte passé, invisible, la tentative d'intrusion. Cette dernière apparaît comme un programme d'action adverse, non conforme au programme

48 D'un point de vue topologique, la salle fermée par une porte et le conteneur fermé par un couvercle sont des enceintes comparables, dotées d'une ouverture admettant un état ouvert et un état fermé, ce qui autorise le contrôle d'accès à l'égard de tout sujet présent dans l'espace extérieur et visant l'espace intérieur (ou inversement).

de stockage. L'énoncé non verbal de la rupture est projeté en position métalinguistique. En somme, le scellement n'est pas un énoncé (non verbal) simple, il développe deux niveaux articulés par une relation métalinguistique. Nous verrons qu'il y a d'autres niveaux hiérarchiquement supérieurs.

Notons que la fonction de révélateur s'apparente à la fonction de véridiction analysée en sémiotique⁴⁹. Elle se déploie comme elle par la comparaison de deux états ayant statut d'énoncé (scellement intact, scellement brisé). Le scellement brisé révèle l'échec de la sauvegarde du conteneur scellé, il équivaut à une falsification de son programme (§3.9). Le scellement intact signifie le succès de la sauvegarde du conteneur scellé, ce qui équivaut à une véridiction. Les deux possibilités de jugement relèvent du rôle du Destinateur auquel nous reviendrons (§3.11).

3.7. Identifier la motte pour empêcher la falsification

La fonction véridictoire de la motte d'argile présuppose que la comparaison confronte deux états de la *même* motte. Or un Anti-Sujet pourrait briser une motte de fermeture, accéder au contenu, puis poser en lieu et place de la motte initiale une autre motte semblable. Cela ne serait pas la *même*, mais une *fausse* par rapport à l'originale. Il importe dès lors d'identifier la motte, et de la rendre reconnaissable : c'est le rôle de la marque qu'est l'empreinte de sceau.

La question de la marque a une longue histoire en linguistique et en sémiotique. L'étymologie de la notion de signe se confond, dans les langues sémitiques, avec celle des notions de marque, de nom et de tatouage. Il n'est pas question de reprendre tout cela ici. Mais il importe de signaler que les scellements néolithiques manifestent les premières traces d'un usage systémique des marques différenciatrices.

Revenons à la motte d'argile. Le risque de falsification impose d'identifier la motte d'un conteneur donné. Cette identité est assurée par une marque différenciable : c'est le rôle de l'empreinte de sceau. Dans cette perspective, l'empreinte n'est introduite que pour distinguer une motte dans un programme de fermeture privative. Elle est *orientée vers une motte-objet*. Rien n'y présuppose une *motte-sujet délégué*. Aujourd'hui, des numéros de série différencient des objets industriels tels qu'un moteur, un ordinateur, un téléphone. Mais les scellements néolithiques ne se sont pas arrêtés à une telle solution. Ils ont impliqué le Sujet opérateur-énonciateur (qui place un Objet dans un Conteneur) en le mettant en relation avec la motte.

3.8. Projeter sur la motte la marque énonciative du Sujet

Les empreintes présentes sur les scellements de Tell Sabi Abyad correspondent à une catégorie d'objet archéologique appelé *sceau*. Deux variétés, sceaux à presser et sceaux cylindres (ces derniers apparaissent avec l'écriture), ont été répandues

⁴⁹ *Sémiotique. Dictionnaire, op cit.*

à l'Âge du Bronze et à l'Âge du Fer. L'usage des sceaux perdura pendant l'antiquité jusqu'à la période moderne. Nombreux sont les sceaux portant des noms de personnes, avec des noms d'ascendants, de rois ou de divinités. On connaît des sceaux de fonction dépourvus de nom de personne. Au Néolithique sans écriture, les sceaux sont dépourvus de noms. Avant les scellements de Tell Sabi Abyad⁵⁰, on ne sait pas quel était l'usage de ces objets. L'usage au titre d'amulette n'est qu'une hypothèse plausible.

Au cimetière de Tell Ain el-Kerkh (Syrie, bassin du Rouj), Akira Tsuneki a dégagé des sceaux enterrés avec des corps⁵¹. Un sceau était dans la paume d'un squelette, un autre jouxtait l'os de la hanche d'un corps. La datation au carbone 14 place ces sceaux deux ou trois siècles avant les scellements de Tell Sabi Abyad. La proximité archéologique invite à reconnaître un *lien* entre le *sceau* et la *personne* correspondant au corps. Plus qu'une privatisation, on serait tenté d'identifier un *lien personnel* de même force que ce qui est exprimé par certaines inscriptions de l'Âge du Bronze, qui décrivent les réactions consécutives à la perte d'un tel objet. Les trouvailles de Ain el-Kerkh font supposer que la relation entre un sceau et une personne était déjà pensée aux derniers siècles du septième millénaire. La même relation serait valide à Tell Sabi Abyad. Formulée à partir de trouvailles, cette hypothèse est probable. Nous l'admettrons pour la suite de l'analyse.

Lorsqu'à Tell Sabi Abyad un Actant Sujet dépose un Objet dans un conteneur, qu'il ferme ce dernier à l'aide d'une motte, et qu'il imprime sur celle-ci son sceau personnel⁵², il superpose à son énoncé non verbal (§§3.5, 3.6, 3.7) une marque d'énonciation explicite⁵³. Ce faisant, il identifie la motte-objet pour les besoins de l'opération de véridiction, et inscrit un rapport personnel avec la motte. Il y a même plus. Le lien à la personne du Sujet passe transitivement de la motte à l'Objet déposé dans le Conteneur. Ce qui ressemble fort à une relation de propriété, sans cesser de rester une relation de privatisation, car l'Objet n'a pas été mis en circulation dans l'espace social. L'opération de scellement modifie donc l'Objet placé dans le Conteneur, en le sur-qualifiant d'un attribut qui le met en relation marquée avec un Sujet.

Ce qui importe plus que les effets de sens énoncifs explicités, c'est l'ouverture d'une dimension énonciative du scellement, car le sujet Énonciateur présuppose un Énonciataire. Le contexte des scellements implique une relation non triviale entre ces deux instances (§3.9 à §3.12).

50 Aucun sceau correspondant aux scellements de Tell Sabi Abyad n'a été trouvé. Les sceaux auraient été conservés par leurs porteurs respectifs.

51 A. Tsuneki, "A glimpse of human life from the neolithic cemetery at Tell el-Kerkh, Northwest Syria", *Documenta Praehistorica*, XXXVIII, 2011.

52 Ou un sceau de groupe s'il s'agit d'un Acteur Collectif. Noter que le sceau est inaliénable.

53 M. Hammad, « L'énonciation, procès et système », *Langages*, 70, 1983 ; « L'expression spatiale de l'énonciation », *Cruzeiro Semiotico*, 5, 1986, rééd. in *Lire l'espace, comprendre l'architecture*.

3.9. Caractère public et ligatoire de l'acte de scellement

Le placement d'un Objet dans un Conteneur fermé cache l'Objet. L'apposition d'une empreinte de sceau sur la motte fermante équivaut à une déclaration non verbale « ceci est une cache »⁵⁴, faisant supposer qu'il contient une valeur. Autant inviter à briser le scellement ou le conteneur pour en extraire l'Objet. Cet effet de sens paradoxal est inscrit dans toute tombe monumentale, désignée par sa taille à l'attention de pilleurs potentiels. Si la procédure du scellement a fonctionné durant des siècles, c'est qu'il y avait autre chose produisant un effet de sens qui désamorçait le paradoxe et rendait l'usage efficace.

Le nœud de la question est dans le caractère *public* de l'acte de scellement : au lieu de dissimuler le Conteneur, la motte qui le ferme est marquée pour être identifiée, présupposant un Sujet énonciataire capable de l'identifier. Qui est ce Sujet ? Outre le Sujet qui scelle lui-même, un *Sujet identificateur* est présupposé par l'architecture qui regroupe les scellements trouvés⁵⁵ : à Tell Sabi Abyad, les bâtiments abritant les scellements ne contenaient aucune trace d'activité domestique⁵⁶. Certaines de leurs salles n'étaient accessibles que par le toit, d'autres conservaient jusqu'à une hauteur de 60cm du grain en vrac. C'étaient donc des bâtiments dédiés au stockage. Le nombre des empreintes de sceaux groupées implique que la procédure de scellement était banalisée, que les Sujets qui scellaient procédaient de manière comparable (en symétrie mutuelle), et que le bâtiment de garde relevait de la Communauté villageoise. Car aucune trace archéologique ne permet d'identifier sur ce site une autorité centrale ou des élites locales. Force est de rapporter le comportement collectif au groupe social entier sous le vocable Communauté. Autrement dit, un groupe de Sujets comparables à celui qui scelle un conteneur. Ce qui n'implique pas que tous les individus du groupe procédaient à cette pratique, car le Sujet qui scelle peut avoir la forme d'un sous-groupe de la Communauté. La symétrie entre sujets scelleurs est une symétrie syntaxique entre actants accomplissant des actions comparables⁵⁷.

Il en découle que l'empreinte de sceau apposée sur la motte fermante ne s'adresse pas à un public universel et indéterminé, mais à un public restreint, déterminé et communautaire. En adressant son message à la Communauté villageoise, le Sujet scellant attire l'attention sur le Conteneur et sur son contenu, *plaçant ces derniers sous la garde de la Communauté*, afin que des intrus (Anti-Sujet présupposé) ne pillent pas ce qui a été déposé. Ce faisant, la Communauté devient

54 Pour une analyse sémiotique des caches, voir M. Hammad, « 500000 dirhams en Scandinavie, de l'argent mobile à la rente foncière », in *Lire l'espace, étendre le domaine sémiotique*.

55 Même lorsqu'on a trouvé des scellements dans des fosses à détritrus, à Arslantepe en particulier, ils étaient groupés, en couches distinctes témoignant d'opérations de rejet systématiques et périodiques.

56 P. Akkermans & M. Verhoeven, "An image of complexity : the burnt village at late neolithic Sabi Abyad", *art. cit.*

57 L'analyse de la privatisation de l'espace présuppose une symétrie entre sujets : pour que S1 puisse jouir d'un espace privatisé, il est nécessaire qu'il admette que d'autres sujets jouissent d'espaces équivalents. Cf. M. Hammad, « La privatisation de l'espace », *art. cit.*

responsable de la sauvegarde des scellements et de leur contenu. En distinguant deux Énonciataires, un Anti-Sujet malveillant (programme opposé à celui du Sujet) et une Communauté bienveillante (programme conforme à celui du sujet), le paradoxe né d'une cache rendue publique est résolu.

La Communauté gardant le Conteneur scellé joue le rôle de Destinateur⁵⁸ favorable au Sujet. Il serait oiseux d'essayer de savoir comment un tel arrangement a été mis en place entre une Communauté et ses membres. Il importe de dire que chaque acte de scellement plaçant un conteneur sous la garde communautaire engage la Communauté : il a une valeur *ligatoire*. La Communauté *doit* le préserver. Si le conteneur a été placé dans un bâtiment de dépôt, c'est que le contrat de garde a été accepté. Une convention tacite symétrique suffit : en respectant les scellements des autres, on invite ces derniers à respecter le scellement qu'on pose soi-même. Ce faisant, la Communauté valide la relation spéciale entre le Sujet et l'Objet sous scellé. Ceci ressemble à ce qui deviendra historiquement un titre de propriété attribué par des autorités politiques, alors qu'on n'en connaît pas dans la société considérée. À Tell Sabi Abyad, on ne constate pas que l'Objet circule dans l'espace social, mais une instance communautaire reconnaît l'existence d'une relation spéciale entre un Sujet et l'Objet sous scellé.

Cette reconstitution sémantique est hypothétique, il n'y a pas de preuve qui la valide. On peut tenter un raisonnement par l'absurde : s'il n'y avait pas d'instance de garde (collective ou déléguée) les scellements auraient été violés et dispersés, nous ne les aurions pas retrouvés groupés, parfois rangés dans un bon ordre, par catégorie. Cf. §3.10.

3.10. Caractère volontaire des collections de scellements dégagés

La description syntaxique restituant les mécanismes du scellement de conteneur, appuyée sur les restes archéologiques de Tell Sabi Abyad, a adopté le point de vue du Sujet qui place un Objet dans un Conteneur et le scelle. Or ce n'est pas le seul point de vue possible, car cet acte énonciateur présuppose des énonciataires, dont un Anti-Sujet et la Communauté villageoise⁵⁹. Une perspective interprétative, symétrique de la perspective énonciatrice, mérite examen.

Or *tous les scellements néolithiques retrouvés sont brisés*⁶⁰. Les conteneurs dont l'empreinte est présente ont disparu, les objets mis sous scellé ont été retirés. Autrement dit, *tous les éléments de l'énoncé non verbal ont disparu*, ce qui reste est l'expression d'une *énonciation énoncée*, ou la matérialisation d'une énonciation non verbale⁶¹. Ces éléments sont retrouvés groupés, leur distribution dans

58 Cf. *Sémiotique. Dictionnaire, op. cit.*

59 On peut y ajouter les archéologues et les sémioticiens qui tentent d'interpréter les scellements qu'ils trouvent : ils s'imposent sans avoir été initialement prévus.

60 Dans tous les sites qui ont livré des scellements, pas seulement à Tell Sabi Abyad.

61 M. Hammad, « L'énonciation, procès et système », *art. cit.* et « L'expression spatiale de l'énonciation », *art. cit.*

l'espace n'est pas aléatoire⁶². Le contexte n'est pas celui d'un pillage : les archéologues connaissent le désordre des lieux pillés. Il s'agit d'un ordre résultant d'une action réglée, celle des procédures stables qui suivaient l'ouverture d'un conteneur scellé. La disparition des Objets et des Conteneurs ne résulte pas du hasard : c'est ainsi qu'on faisait.

De ces remarques, nous tirons la conclusion que ce qui a été *volontairement conservé* par la Communauté, et qui nous est parvenu, ce sont *des traces d'énonciation*, i.e. des fragments d'énonciation, énoncée à l'émission des scellements, rangés par une instance Énonciataire. Ce qui nous est parvenu, c'est *ce qui intéressait les hommes du néolithique géant la pratique du scellement* : non pas la qualité ou la quantité de ce qui était placé en conteneur scellé, mais *le mécanisme même du scellement, pour son interprétation par la rupture régulée des mottes*. Aucune comptabilité n'a laissé de trace dans le cadre des pratiques de Tell Sabi Abyad⁶³. Il est inutile de la chercher. Le sens qui importe est ailleurs, il est dans l'énonciation.

Ce que nous avons récupéré en fouille, et tentons d'analyser, ce sont des *traces d'énonciation réceptrice* : les restes d'action d'une instance énonciataire communautaire. Ce qui nous impose d'examiner de plus près la *perspective symétrique* de la première, i.e. le point de vue d'un Sujet énonciataire qui tire du sens de la pratique énonciative du Sujet qui scelle.

3.11. Caractère libérateur de la rupture publique du scellement

Si le dépôt sous scellé est temporaire, et que la disjonction initiale entre Sujet et Objet *doit* être transformée en conjonction finale lors de la récupération du dépôt, alors l'opération *ligatoire* de scellement fermant *doit* être transformée par une opération *libératoire* de rupture de scellement, ouvrant le conteneur. Nous ignorons les détails de chacune de ces deux opérations, mais leur symétrie est une contrainte sémantique logique⁶⁴.

L'inscription de Manishtusu (§2.2.3) sur son obélisque fournit la plus ancienne attestation de procédure libératoire par laquelle un acheteur recevait une propriété libérée de tout lien la rattachant à ses anciens propriétaires. L'analyse du contexte archéologique de Tell Sabi Abyad nous invite à formuler l'hypothèse que le soin mis à réunir et conserver des scellements brisés visait à *produire un effet de sens libérateur, libérant du lien créé par la procédure de mise sous scellé*. Car si le conteneur scellé avait été confié à la garde d'une instance Communauté (ou communautaire déléguée), sa restitution au Sujet qui l'a scellé doit libérer la Communauté de son obligation de garde. Quatre choses sont nécessaires à cet effet :

62 Même dans les remplissages de salle ou de sols, dans les fosses de voirie, les scellements restent groupés par catégorie de sceau et par période temporelle, conservant quelque chose de l'ordre antérieur mis en place par ceux qui les géraient. L'allure du village brûlé de Tell Sabi Abyad, l'absence de désordre en ces lieux, ont amené à formuler l'hypothèse d'un incendie volontaire et rituel.

63 S'il y avait comptage et calcul mental, il échappe à l'archéologie.

64 Toutes nos analyses des pratiques néolithiques présupposent que les mécanismes du sens que nous connaissons ont été valides à l'époque considérée. Cf. M. Hammad, « Interpréter la formation des villages néolithiques », *art. cit.*

– présence du Conteneur scellé, dont l'intégrité est validée ou falsifiée ;
 – que les opérations ligatoire (confier le conteneur scellé) et libérateur (rendre le conteneur scellé) aient lieu en présence des Actants Sujet et Communauté (réalisés par des Acteurs idoines) ;

– que les opérations ligatoire (confier le conteneur scellé) et libérateur (rendre le conteneur scellé) aient lieu en présence d'un *Actant Témoin*⁶⁵, dont la réalisation actorielle pouvait revêtir des formes que nous ignorons, qui constate que l'acte a eu lieu, en conserve la mémoire, et puisse le répéter en d'autres circonstances en cas de contestation. Les témoins de Manishtusu étaient nombreux. En termes sémiotiques, il s'agit de la *mise en œuvre de la modalité du Savoir* (connaître les participants, connaître le sceau) et des mécanismes de *véridiction* (constater la fermeture, le scellement, l'intégrité...) dévolus à un Actant Témoin non mentionné jusqu'à présent, mais dont la nécessité syntaxique est impérieuse. Il relève du Destinateur judiciaire ;

– qu'une *mémoire extériorisée* enregistre le bon déroulement (conditions de félicité) des opérations : en l'absence d'écriture, c'est le *rôle des scellements rompus conservés* en un lieu convenu⁶⁶. Cette mémoire extérieure supplée, pour un temps, la mémoire de l'Actant Témoin. Lorsque cette durée est écoulée, les scellements brisés peuvent être mis au rebut, où les archéologues en ont récupéré.

Notons que la procédure n'a nul besoin de spécifier le Conteneur ou l'Objet qui y est placé : ces éléments sont des variables indifférentes. Ce qui est invariant et important, c'est la *forme syntaxique* qui détermine les conditions du bon déroulement des opérations. En d'autres termes, il s'agit de la *forme de l'énonciation, à l'émission et à la réception*.

3.12. Le parcours narratif d'ensemble et la transformation sémantique réalisée

L'enchaînement des actions consécutives de dépôt, fermeture, apposition de sceau, rupture de scellement, ouverture de conteneur, peut être restitué en deux séquences de quatre actions rapprochées, séparées par un *hiatus* de durée indéterminée, celui de l'absence durative du Sujet éloigné de son Objet :

Placer O, Fermer, Motter, Sceller — hiatus — *Vérifier sceau, Briser scellement, Ouvrir, Retirer O*

Ce parcours présuppose un terme servant de référence : c'est le Conteneur, espace creux qui ne quitte pas la localité de Tell Sabi Abyad. La disparition du Conteneur après ouverture renvoie à un ICI local servant de référence ultime.

65 Dans la pratique juridique ultérieure de Mésopotamie, le témoignage des témoins est décisif, qu'il y ait des tablettes écrites ou qu'il n'y en ait pas. La partie principale, qui constitue l'acte, c'est le témoignage. La tablette n'est qu'un supplément, pour ne pas dire un accessoire. Cf. J. Renger, "Legal aspects of sealing in ancient Mesopotamia", in Gibson & Biggs, *Seals & sealing in the ancient Near East*, Malibu, Undena, 1977.

66 Tout scellement rompu conservé dans un lieu architectural est un scellement qui a été rompu dans les formes convenues, selon une procédure libératoire. Les scellements rompus en violation des conventions ne sont pas conservés avec les autres.

L'actant qui bouge est le Sujet qui s'absente et revient. Le *hiatus* duratif entre les deux séquences est structurel et nécessaire, organisant la symétrie entre un *avant* et un *après*, comme il organise les symétries entre actions : le retrait correspond au dépôt, l'ouverture à la fermeture, la rupture de motte à son application, la vérification du scellé à son apposition.

Un Sujet d'action a été restitué, qui dépose un Objet dans un Conteneur qu'il scelle. S'il est Sujet du parcours, que gagne-t-il en fin de compte ? Son bénéfice n'est pas matériel, puisqu'il ne fait que récupérer l'Objet même qu'il a déposé. Mais il a gagné quelque chose d'immatériel : c'est la *continuité de sa relation* à l'Objet, malgré la séparation dans l'espace et l'écoulement de la durée. Ce n'est pas négligeable.

Y a-t-il un parcours du scellement ? La motte a été formée, imprimée, préservée, puis brisée, conservée pour un temps, puis jetée en fin de compte. C'est un objet intermédiaire qui disparaît une fois sa fonction remplie. Ce n'est pas le sujet principal.

Les structures narratives offrent le spectacle d'un déroulement organisé par une épreuve, où une transformation opère, par laquelle l'état antérieur des choses (un *avant*) est changé en un autre état (*après*). Or au centre du parcours, il y a ce *hiatus* qui ne ressemble pas à une épreuve à première vue, mais qui s'avère en être une lorsqu'on l'examine de plus près. Le *hiatus*, décrit comme une séparation durative entre Sujet et Objet, a mis en difficulté la *Relation de Jonction* qui les relie. Lorsque le Sujet S dépose l'Objet O dans le Conteneur C, il se disjoint de cet Objet. Cette disjonction pourrait être définitive, en termes narratifs. Or elle ne l'est pas : ce n'est qu'une disjonction apparente. Puisque S retrouve O pleinement à la fin, c'est qu'il n'en a jamais été totalement disjoint. L'une des fonctions du scellement, c'est de *signifier que l'Objet enfermé n'est pas pleinement séparé de son Sujet*, et que la marque du Sujet, son sceau, est là pour asserter sa *présence déléguée*. La motte est sujet délégué à la fermeture, elle acquiert par l'empreinte du sceau une délégation de la personne du sujet. En son absence, elle agit pour lui, *assertant la continuité et la durativité de la relation qui relie S à O*.

Tout se passe comme si la Relation(S,O) était passée par une épreuve durant le *hiatus* de séparation, et qu'elle ait été aidée par la motte scellée à surmonter l'épreuve. Lorsqu'une procédure « régulière » de descellement devant témoins a lieu, la Communauté valide la conjonction finale entre le Sujet et l'Objet. Cet *assentiment collectif à une relation durative* ressemble beaucoup à une reconnaissance de propriété. Autrement dit, toute cette procédure donne naissance à ce qu'on peut appeler une *reconnaissance non verbale de propriété*. Il n'y a pas encore de mise en circulation libératoire, mais il y a *valeur libératoire* pour le droit reconnu.

Tout cela à l'aube du sixième millénaire avant l'ère commune. Sans écriture.

4. En guise de clôture

4.1. Changement épistémique et traces matérielles

La question initiale de cette étude adopte une perspective sémiotique plaçant le changement (apparition de la propriété) au plan du Contenu et en cherchant la trace archéologique au plan de l'Expression non verbale. La période néolithique, qu'on peut provisoirement situer entre 10000 et 5000 avant l'Ère Commune au Proche-Orient, évolue lentement dans la *longue durée*⁶⁷. Ses changements ne sont pas directement observables⁶⁸, et nous sommes réduits à chercher des indicateurs⁶⁹ fiables. Dans ce contexte, l'apparition de la propriété est loin d'être une question mineure. L'importance acquise ultérieurement par la notion, dès l'Âge du Bronze, invite à la considérer comme un changement majeur dans l'idéologie des sociétés.

Pour repérer les prémices de la propriété, il est nécessaire de la définir. Or les définitions des dictionnaires sont insuffisantes à cet effet. Force est de la décrire syntaxiquement comme une circulation conditionnelle des objets parmi les hommes. Or d'autres formes de mise en circulation sont attestées en anthropologie économique. Il est commode de les décrire en termes de *régimes* de circulation⁷⁰: c'est l'objet du §2 qui replace la propriété dans un paradigme de régimes économiques, avec lesquels elle partage des caractères communs et auxquels elle s'oppose. C'est dans le contexte de ces régimes dynamiques que le changement advient.

Le §3 est consacré au traitement du descripteur que nous avons identifié (les scellements dans leur mise en œuvre de Tell Sabi Abyad), en ses aspects matériels, son déploiement spatial, et ses valeurs énoncives et énonciatives.

4.2. La virtualisation du changement

L'une des questions qui s'imposent est celle du facteur qui déclenche le changement. La réponse apportée par les archéologues Akkermans et Duistermaat⁷¹ est celle du changement climatique, repérable sur l'ensemble des sites de la vallée du Balikh. Une aridification aléatoire et rampante a rendu difficile la vie sédentaire dans les villages, forçant (*devoir faire*) une partie de la population à

67 F. Braudel, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 4, 1958.

68 Cette difficulté est ordinaire en sémiotique de l'espace. Même aujourd'hui, le déroulement des événements dans l'espace les rend difficiles à saisir. Leur reproduction est impossible, le recours à des formes de représentation est nécessaire. La méthode sémiotique a dû s'adapter à cette contrainte. Cf. M. Hammad, « L'architecture du thé », *Actes Sémiotiques*, IX, 84-85, 1987.

69 L'usage anglais du terme *proxy* pour ce que nous désignons par *indicateur* met en avant son rôle d'objet délégué.

70 Eric Landowski a utilisé (2004, 2014, 2021) la notion de *régime* de manière productive en sémiotique.

71 P. Akkermans, *Villages in the steppe*, *op. cit.* P. Akkermans & K. Duistermaat, "Of storage and nomads. The sealings from late neolithic Sabi Abyad, Syria", *Paléorient*, 22, 2, 1996.

quitter la sédentarité pour pratiquer la chasse et/ou un élevage nomade. Dans la mesure où cette incitation est extérieure aux hommes, indépendante de leur volonté, et dépassant leurs capacités de prévision et d'adaptation, elle apparaît comme transcendante.

Les traces laissées par ces hommes témoignent qu'ils n'ont pas voulu retourner à l'état nomade qui a précédé la sédentarisation⁷² : ils ont voulu conserver, de leur longue sédentarité, quelques avantages acquis. La pratique des conteneurs scellés en découle. Il importe de signaler ici que nous repérons, dans ce désir, une virtualisation immanente, celle de faire durer une relation aux objets. Objets qu'il leur était difficile d'emporter en leur nouvelle pérégrination projetée.

4.3. L'actualisation du changement

Le placement d'objets dans des conteneurs fermés et scellés actualise le désir de maintenir la continuité de la jonction avec les objets, au niveau du contenu, malgré la disjonction spatiale et temporelle au niveau de l'expression. Les conteneurs et les scellements apparaissent dès lors comme sujets délégués dans un programme d'assertion de propriété, programme qui sera validé lors de la rupture formelle des scellés en présence de témoins. Les scellements brisés sont conservés comme preuve véridictoire.

4.4. La réalisation du changement

La validation collective du retour des objets au sujet qui les avait laissés en dépôt équivaut à un *titre de propriété*, même si toute la procédure est non verbale. Il n'y a pas encore de cession ni de transmission par héritage, mais c'est devenu possible. La relation du sujet à l'objet a été maintenue malgré l'écart dans l'espace et dans le temps. Un changement du régime de circulation des objets a été réalisé.

Notons qu'il n'y a pas déterminisme total entre le changement climatique d'une part et le changement de régime économique d'autre part. L'aridification a joué un rôle déclencheur, mais d'autres comportements auraient été possibles. Le désir immanent des hommes (faire durer la relation aux objets) s'est ajouté à la contrainte transcendante pour déterminer l'issue.

Les scellements reconnaissables constituent des supports de mémoire extériorisée. Les procédures de rupture devant témoin, ainsi que la conservation des scellements brisés, relèvent de la mémoire sociale extériorisée⁷³. La procédure a un effet libérateur pour les hommes : elle leur permet de quitter le village pour longtemps sans renoncer à leur appartenance (au groupe) ou à leur propriété (des objets).

72 M. Hammad, « Interpréter la formation des villages néolithiques », *art. cit.* et « De l'espace et des hommes », *art. cit.*

73 A. Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, 2 vol., Paris, Albin Michel, 1964-1965.

4.5. Syntaxe réflexive et logiques mises en œuvre

L'analyse syntaxique des scellements de Tell Sabi Abyad a confirmé la présence de traces d'un droit de propriété sur les choses. L'expression de ce droit met en œuvre l'espace (clôture, contrôle d'accès) et adopte la forme d'un parcours *réflexif* : l'Objet disjoint du Sujet fait retour à ce dernier. *A contrario*, dans un parcours de type *transitif*, le Sujet qui se conjointrait avec l'Objet ne serait pas identique au Sujet qui l'a placé sous scellé : ce cas de figure est réalisé à Arslantepe⁷⁴ et dans le négoce entre Assur et Kanesh⁷⁵. Les trois exemples évoqués relèvent de périodes distinctes et illustrent le changement des pratiques de scellement. Nous n'analyserons pas ici les parcours transitifs, qui évoluent vers des pratiques administratives.

Un commentaire s'impose. Lorsque le Sujet se disjoint de l'Objet et le met sous scellé, il *nie* par le scellement la disjonction réalisée au plan de l'Expression et *affirme*, au plan du Contenu, la continuité d'une relation qui se maintient malgré la distance et la durée. Cette relation procède de ce qui sera appelé plus tard *droit de propriété*⁷⁶. En reprenant le vocabulaire défini au §2, la séparation suivie de mise sous scellé *n'est pas libératoire* : elle ne rompt pas les liens entre Sujet et Objet. Tout en renonçant à voir et à toucher l'Objet placé sous scellé, le Sujet n'y a pas renoncé. Sa modalité virtualisante⁷⁷ (*vouloir* du sujet) n'a pas été affectée, seules les modalités actualisantes de la jonction (*pouvoir* toucher, voir) ont été suspendues.

Le *droit* projeté sur l'objet a reçu une définition syntaxique implicite : ce *droit* est une modalité attribuée à un Sujet et confirmée par un Destinateur. Elle pré-suppose deux instances actantielles (Sujet, Destinateur) placées à deux niveaux distincts (immanence, transcendance). Dans les sociétés coutumières, le Destinateur est souvent manifesté par la Communauté. Durkheim, Mauss et Douglas ont fait une large part à cette dualité de niveaux, où un mode de pensée collectif régule l'action des individus. Cf. §2.2.2.

La distinction des logiques mises en œuvre aux plans de l'Expression et du Contenu clarifie la description de la *capacité libératoire* de la *cession de propriété* : la disjonction au plan de l'Expression y est doublée d'une disjonction au plan du Contenu. La conformité des deux plans a une valeur véridictoire. Cette description est à verser dans l'analyse du §2.

La réflexivité du parcours restitué à Tell Sabi Abyad autorise la mise en œuvre de plusieurs programmes initiés par différents sujets, et leur fonctionnement en

74 M. Frangipane, *Arslantepe Cretulae*, *op. cit.* ; "Fourth millennium Arslantepe", *art. cit.* ; "The origins of administrative practices and their developments in greater Mesopotamia", *art. cit.*

75 P. Garelli, *Les Assyriens en Cappadoce*, *op. cit.*

76 D'un point de vue formel, ce mécanisme rappelle la coprésence de deux logiques jonctives différentes dans la description des parcours en général : au plan de l'Expression, une logique du tiers exclu s'applique, alors qu'au plan du Contenu une logique du tiers non exclu opère. Cf. M. Hammad, « Les parcours, entre manifestations non-verbales et métalangage sémiotique », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 111, 2008, rééd. in *Sémiotiser l'espace, décrypter architecture et archéologie*.

77 Cf. *Sémiotique. Dictionnaire*, *op. cit.*

parallèle. Il n'y a pas d'effet cumulatif qui naisse d'opérations concaténées. Sur certaines mottes, la même empreinte est imprimée plusieurs fois. Cette répétition ne modifie pas l'énoncé du dépôt d'objet, elle affecte le fonctionnement de la motte comme révélateur d'intrusion, car l'extension des empreintes rend plus difficile l'opération d'imitation falsificatrice de la motte.

La présence de deux empreintes différentes sur la même motte pose un autre problème : si les empreintes sont équivalentes, elles affirment des droits égaux de deux sujets sur l'Objet scellé. Si elles ne sont pas équivalentes, l'une est celle du sujet opérateur et l'autre celle d'un témoin. Mais comment différencier un rôle de l'autre lorsque les empreintes ne se chevauchent pas ?

4.6. L'enchâssement scellé de niveaux sémiotiques

Sans prétendre analyser les cas complexes qui suivent, nous résumons les difficultés qu'ils soulèvent. La fouille de Tell Sabi Abyad a dégagé, près des scellements étudiés, un grand nombre de figurines de terre appelées *Tokens* ou *Calculi*. Certains auteurs les interprètent comme des symboles qualitatifs et/ou quantitatifs représentant des denrées comme l'orge et le blé, ou représentant des animaux faisant l'objet de transactions. Sur d'autres sites, de tels *Tokens* ont été trouvés à l'intérieur de boules d'argile portant des empreintes de sceaux, connues dans la littérature sous le vocable *Bullae*. Nous ne discuterons pas leurs interprétations. La question qui se pose est leur éventuelle relation aux scellements étudiés. Rien ne prouve que des *Tokens* aient été enfermés dans des conteneurs à Tell Sabi Abyad. Si c'était le cas, il faudrait remplacer l'Objet par une expression déjà investie de sens, ce qui enchâsse un énoncé sémiotique dans un autre énoncé métalinguistique. La question de la privatisation resterait pertinente, celle de la propriété ne serait plus dominante.

Après l'invention de l'écriture, des tablettes inscrites furent scellées, certaines furent placées à l'intérieur d'une enveloppe d'argile scellée à son tour. Leur analyse entraîne trop loin de cet essai.

4.7. Scellement et flux de circulation

L'une des qualités principales de la propriété est de circuler parmi les hommes. Si les scellements bloquent la circulation pour affirmer la propriété, le procédé est paradoxal. Arrêter la circulation n'est peut-être pas la fonction première du procédé mais notons que la dénégation (nier la mobilité pour la réaffirmer) renforce le sens. La raréfaction des choses, née de leur immobilisation, augmente leur valeur. Elles peuvent circuler comme propriété ou comme don dès la rupture régulière du scellement. L'étude des flux de circulation des objets est un sujet en soi, mais il ne présuppose pas la propriété, puisque la circulation des dons est largement attestée.

4.8. Limites de l'analyse

Nous avons considéré un corpus archéologique particulier, incomplet (aucun site néolithique n'a été fouillé de manière exhaustive) et aléatoire (on n'a fouillé que quelques tells de la période concernée) pour l'analyser à l'aide de concepts issus de la sémiotique de l'espace. Il sera possible, dans l'avenir, de mieux faire lorsque de nouvelles découvertes seront sorties du sol.

Ce matériel archéologique a servi à mettre au point une méthode d'analyse capable de faire passer de la sémiotique de l'espace, où les questions de privatisation sont récurrentes, au domaine de l'anthropologie économique qui ouvre un domaine plus vaste. Les relations entre l'homme, l'espace et les objets restent au centre de nos préoccupations.

Bibliographie (ouvrages cités ou textes de référence)

N.B. Les illustrations figurant dans cet article sont issues des publications de P. Akkermans et K. Duistermaat citées ci-dessous.

i) Perspective méthodologique. Sémiotique

Bateson, Gregory, "A theory of play and fantasy", *Steps to an ecology of mind*, New York, Ballantine Books, 1972.

Greimas, Algirdas J., *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966.

— « Les actants, les acteurs et les figures », *Sémiotique narrative et textuelle*, Paris, Larousse, 1973, rééd. in *Du Sens II*, Paris, Seuil, 1983.

— et Joseph Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.

Hammad, Manar, « Définition syntaxique du topos », *Bulletin du GRSL*, 10, 1979, rééd. in *Sémiotiser l'espace, décrypter architecture et archéologie*, Paris, Geuthner, 2015.

— « L'espace comme sémiotique synchrétique », *Actes Sémiotiques*, VI, 27, 1983, rééd. in *Lire l'espace, comprendre l'architecture*, Paris, Geuthner, 2006.

— « L'énonciation, procès et système », *Langages*, 70, 1983.

— « L'expression spatiale de l'énonciation », *Cruzeiro Semiotico*, 5, 1986, rééd. in *Lire l'espace, comprendre l'architecture*.

— « L'architecture du thé », *Actes Sémiotiques*, IX, 84-85, 1987, rééd. in *Lire l'espace, comprendre l'architecture*.

— « La privatisation de l'espace », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 4-5, 1989, rééd. in *Lire l'espace, comprendre l'architecture*. Trad. angl., Lund University Press, 2002.

— « Le sanctuaire de Bel à Tadmor-Palmyre », *Quaderni di Studi Semiotici*, 276-279, Urbino, 1998.

— « Présupposés sémiotiques de la notion de Limite », *Documenti di lavoro*, 330-332, Urbino, 2004, rééd. in *Sémiotiser l'espace, décrypter architecture et archéologie*, Paris, Geuthner, 2015.

— « Les parcours, entre manifestations non-verbales et métalangage sémiotique », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 111, 2008, rééd. in *Sémiotiser l'espace, décrypter architecture et archéologie*.

— « La sémiotisation de l'espace. Esquisse d'une manière de faire », *Actes Sémiotiques*, 116, 2013, rééd. in *Sémiotiser l'espace*, 2015.

— « Régimes anciens de la terre », *Actes Sémiotiques*, 117, 2014, rééd. in *Lire l'espace, étendre le domaine sémiotique*, Paris, Geuthner, 2021.

— *Sémiotiser l'espace, décrypter architecture et archéologie*, Paris, Geuthner, 2015.

— « La Succession », *Semiotica*, 2017, rééd. in *Lire l'espace, étendre le domaine sémiotique*.

— *Lire l'espace, étendre le domaine sémiotique*, Paris, Geuthner, 2021.

— « 500000 dirhams en Scandinavie, de l'argent mobile à la rente foncière », in *Lire l'espace, étendre le domaine sémiotique*, Paris, Geuthner, 2021.

- « Morphologie et interprétation en archéologie, le cas des Salles à Auges », *Lire l'espace, étendre le domaine sémiotique*, Paris, Geuthner, 2021.
- « Interpréter la formation des villages néolithiques », *Actes Sémiotiques*, 126, 2022.
- « De l'espace et des hommes : Identité de groupe et traces de la privatisation de l'espace et de la propriété à l'époque néolithique », *Acta Semiotica*, III, 5, 2023.
- « Dynamics of *Madrassa* learning institutions in the Ayyubid and Mamluk capital cities », sous presse.
- Landowski, Eric, *Passions sans nom*, Paris, P.U.F., 2004.
- *Interações arriscadas*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014.
- « Les échelles du temps », *E/C*, XV, 32, 2021.

ii) *Perspective méthodologique. Économie et Droit*

- Barzel, Yoram, *Economic analysis of property rights*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.
- Demsetz, Harold, "Toward a theory of property rights", *The American Economic Review*, 57, 1967.
- "Toward a theory of property rights II : the competition between private and collective ownership", *Journal of Economic Studies*, XXXI, 2002.
- Garnsey, Peter, *Thinking about property. From Antiquity to the Age of Revolution*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.
- Graeber, David, *Debt. The first 5000 years*, Brooklyn, Melville house, 2014.
- Hardin, Garrett, "The Tragedy of the Commons", *Science*, 162, 1968.
- Heller, Michael, "The tragedy of the anticommons: a concise introduction and lexicon", *The Modern Law Review*, 2013.
- Minnegal, Monica & Peter D. Dwyer, "Appropriating fish, appropriating fishermen: tradable permits, natural resources and uncertainty", in V. Strang & M. Busse (eds), *Ownership and appropriation*, Berg, Oxford, 2011.
- Ostrom, Elinor, *Governing the commons. The evolution of institutions for collective action*, Cambridge University Press, 1990.
- "Coping with tragedies of the commons", *Annual Review of Political Science*, 1999.
- Tierney, John, "A tale of two fisheries", *The New York Times Magazine*, 2000.
- Umbeck, John, "The California gold rush : a study of emerging property rights", *Explorations in Economic History*, 14, 1977.

iii) *Perspective interprétative. Anthropologie*

- Barth, Fredrik, "The guru and the conjurer : transactions in knowledge and the sharing of culture in southeast Asia and Melanesia", *MAN*, 25-4, 1990.
- Cauvin, Jacques, *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture. La révolution des symboles au Néolithique*, Paris, CNRS éditions, 1994.
- Fiske, Alan Page, «The four elementary forms of sociality : framework for a unified theory of social relations», *Psychological Review*, 99, 4, 1992.
- Macdonald, Charles, « Structure des groupes humains. Vers une axiomatique », *L'Homme*, 217, 2016.
- Malinowski, Bronislaw, *Argonauts of the Western Pacific. An account of native enterprise and adventure in the archipelagoes of Melanesian New Guinea*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1922.
- Mauss, Marcel, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », *L'Année Sociologique*, 1923-1924, repris dans *Sociologie et anthropologie*, Paris, P.U.F., 1950.
- Morgan, Lewis Henry, *Ancient Society*, Chicago, Charles Kerr, 1877.
- Testart, Alain, *Avant l'histoire. L'évolution des sociétés de Lascaux à Carnac*, Paris, Gallimard, 2012.
- Wengrow, David, "Archival and sacrificial economies in Bronze Age Eurasia : an interactionist approach to the hoarding of metals", in W. Wilkinson, D. Sherratt & H. Bennet (eds), *Interweaving worlds*, Oxford, Oxbow, 2011.
- Woodburn, James, "Egalitarian societies", *Man*, 17, 3, 1982.

iv) *Micro-univers sémantique pris pour objet. Archéologie et Histoire*

- Akkermans, Peter M.M.G., *Villages in the steppe. Later Neolithic settlement and subsistence in the Balikh valley, Northern Syria*, International Monographs in Prehistory, Ann Arbor, Michigan, 1993.
- *Tell Sabi Abyad, the late Neolithic settlement*, 2 vol., Istanbul, Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut, 1996.
- et Marc Verhoeven, “An image of complexity : the burnt village at late neolithic Sabi Abyad, Syria”, *American Journal of Archaeology*, 99, 1, 1995.
- et Kim Duistermaat, “Of storage and nomads. The sealings from late neolithic Sabi Abyad, Syria”, *Paléorient*, 22, 2, 1996.
- et Glenn M. Schwartz, *The archaeology of Syria. From complex hunters-gatherers to early urban societies (ca. 16,000-300 BC)*, Cambridge, Cambridge UP, 2003.
- et Kim Duistermaat, “More seals and sealings from Neolithic Tell Sabi Abyad, Syria”, *Levant*, 36, 2004.
- et Merel Brüning, N. Hammer, H. Huigens, L. Kruijjer, A. Meens, O. Nieuwenhuysse, A. Raat, E.F. Rogmans, C. Slappendel, S. Taipale, S. Tews & E. Visser, “Burning down the house : the burnt building V6 at late neolithic Tell Sabi Abyad, Syria”, *Analecta Praehistorica Leidensia*, 43/44, 2012.
- et Kim Duistermaat, “Late Neolithic seals and sealings”, in *Excavations at late Neolithic Tell Sabi Abyad, Syria*, Turnhout, Brepols, 2014.
- et Merel L. Brüning, “Architecture and social continuity at Neolithic Tell Sabi Abyad III, Syria”, in Ph. Abrahams et L. Battini, *Ina marri u qan tuppi*, Oxford, Archaeopress, 2019.
- “Earliest date for seals and sealings in the Near East”, in Bennison-Chapman, *Bookkeeping without writing*, Leuven, Peeters, 2023.
- Braudel, Fernand, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 4, 1958.
- Charpin, Dominique, « Des scellés à la signature : l’usage des sceaux dans la Mésopotamie antique », in A.-M. Christin (éd.), *Écritures II*, Paris, Seuil, 1985.
- Duistermaat, Kim, “The seals and sealings”, in P. Akkermans (ed), *Tell Sabi Abyad, the late neolithic settlement*, vol. 2, Istanbul, Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut, 1996.
- “Administration in neolithic societies ? The first use of seals in Syria and some considerations on seal owners, seal use and private property”, in S. Müller (éd.), *Die Bedeutung der minoischen und mykenischen Siegel*, Mainz am Rhein, Philipp von Zabern, 2010.
- “Which came first, the bureaucrat or the seal ? Some thoughts on the non-administrative origins of seals in neolithic Syria”, in *Seals and sealing practices in the Near East*, Leuven, Peeters, 2012.
- “Private matters : the emergence of sealing practices in neolithic Syria”, in Nieuwenhuysse, Bernbeck, Akkermans & Rogasch, *Interpreting the late neolithic of upper Mesopotamia*, Turnhout, Brepols, 2012.
- et Schneider, Gerwulf, “Chemical analysis of sealing clays and the use of administrative artefacts at late neolithic Tell Sabi Abyad (Syria)”, *Paléorient*, 24, 1, 1998.
- Feroli, Piera, Enrica Fiandra, Gian Giacomo Fissore, Marcella Frangipane, *Archives before writing*, Roma, Pubblicazioni degli Archivi di Stato, 1994.
- Frangipane, Marcella, *Arslantepe Cretulae. An early centralized administrative system before writing*, Roma, CIRAAS 7, 2007.
- “Fourth millennium Arslantepe : the development of a centralized society without urbanization”, *Origini XXXIV*, 2012.
- “The origins of administrative practices and their developments in greater Mesopotamia. The evidence from Arslantepe», *Archéo-Nil*, 26, 2016.
- Garelli, Paul, *Les Assyriens en Cappadoce*, Paris, Maisonneuve, 1963.
- Gibson, McGuire, Robert Biggs, *Seals & sealing in the ancient Near East*, Malibu, Undena Publications, 1977.

- Larsen, Mogens Trolle, "Seal use in the Old Assyrian period", in Gibson & Biggs, *Seals and sealing...*
- Leroi-Gourhan, André, *Le geste et la parole*, 2 volumes, Paris, Albin Michel, 1964-1965.
- Montagne, Robert, *Magasin collectif de l'Anti Atlas Agadir des Ikounka*, Paris, Librairie Larose, 1930.
- Meunié, Jacques, « Les greniers collectifs du Maroc », *Journal de la Société des Africanistes*, 14, 1944.
- Renger, Johannes, "Legal aspects of sealing in ancient Mesopotamia", in Gibson & Biggs, *Seals & sealing in the ancient Near East*, Malibu, Undena Publications, 1977.
- Rothman, Mitchell, "Re-analysis of fourth millennium BC Tepe Gawra", *Paléorient* 15, 1, 1989.
- "The commoditization of goods and the rise of the State in ancient Mesopotamia", in *Commodities and globalization, anthropological perspectives*, New York, Rowman & Littlefield, 2000.
- & James Blackman, "Monitoring administrative spheres of action in late prehistoric northern Mesopotamia with the aid of chemical characterization (INAA) of sealing clays", *MASCA Research papers in science and archaeology*, 7, 1989.
- Sigaut, François, *Les réserves de grains à long terme, techniques de conservation et fonctions sociales dans l'histoire*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1978.
- "A method for identifying grain storage techniques and its application for european agricultural history", in G. Lerche, A. Fenton & A. Steensberg (eds), *Tools & Tillage*, Copenhagen, National Museum of Denmark, 1988.
- Soressi, Marie, et Jean-Michel Geneste, "The history and efficacy of the Chaîne Opératoire approach to lithic analysis : studying techniques to reveal past societies in an evolutionary perspective", *PaleoAnthropology*, 2011.
- Strupler, Néhémie, "Overview of sealing practices at Kültepe during the Anatolian-Old Assyrian trade network period", in F. Kulakoglu, G. Kryszat, C. Michel, *Cultural exchange and current research in Kültepe and its surroundings*, Turnhout, Brepols, 2021.
- Tsuneki, Akira, "A glimpse of human life from the neolithic cemetery at Tell el-Kerkh, Northwest Syria", *Documenta Praehistorica*, XXXVIII, 2011.
- Verhoeven, Marc, "Death, fire and abandonment. Ritual practice at late Neolithic Tell Sabi Abyad", *Archaeological Dialogues*, 71, 2000.

Résumé : L'apparition de la notion de propriété est un changement sémantique majeur affectant les transactions économiques au sein d'une société. Nous en cherchons les traces archéologiques avant l'apparition de l'écriture. Cela présuppose l'analyse des régimes de circulation des choses entre les hommes avant la propriété, pour caractériser le régime de celle-ci. Une équipe d'archéologues a proposé de reconnaître, dans des mottes de scellement trouvées à Tell Sabi Abyad (Syrie), des traces de propriété. Nous examinons lesdits objets, et leur mode de mise en œuvre, pour vérifier si cela satisfait la définition syntaxique que nous reconnaissons dans les pratiques antiques et actuelles. La réponse est partiellement positive : nous avons affaire à l'apparition des prémices non verbaux d'une expression de la propriété.

Mots clefs : Circulation, Énonciation, Espace physique, Espace social, Objet, Propriété, Régime, Syntaxe.

Resumo : A aparição da noção de propriedade é uma mudança semântica significativa que afeta as transações econômicas no seio de uma sociedade. Neste artigo, iremos procurar seus vestígios arqueológicos antes mesmo do surgimento da escrita. Isso pressupõe a análise dos regimes de circulação de bens entre os homens antes da propriedade, a fim de caracterizar o regime desta última. Uma equipe de arqueólogos propôs reconhecer, em fragmentos de selagem encontrados em Tell Sabi Abyad (Síria), vestígios de propriedade. Examinamos esses objetos e seu modo de implementação para verificar se atendem à definição sintática que reconhecemos nas práticas antigas e atuais. A resposta é parcialmente positiva : percebemos, em Tell Sabi Abyad, o surgimento dos preâmbulos não verbais de uma expressão de propriedade.

Abstract : The emergence of Property as a cultural notion is a major semantic change affecting economic transactions in society. We look for its archaeological traces before writing. This quest presupposes an analysis of regimes of circulation of things between men before the emergence of Property, in order to differentiate the regime of the latter. A team of archaeologists proposed to recognize traces of Property in the sealing clay clumps found at Tell Sabi Abyad (Syria). We examine the said objects and the process of their use, in order to check if that satisfies the syntactic definition of Property as we recognize it in archaeological practice. The answer is partially positive: we have at Tell Sabi Abyad non verbal beginnings of an expression of Property.

Auteurs cités : Peter Akkermans, Kim Duistermaat, Marcella Frangipane, Peter Garnsey, Algirdas J. Greimas, Eric Landowski, Marcel Mauss.

Plan :

1. Peut-on repérer l'apparition de la propriété des objets
2. Sémantique de la propriété au sein du paradigme des régimes de circulation des choses entre les hommes
 1. Avant la propriété
 1. Maîtrise collective, *communs* et *Res nullius*
 2. Acquisition, consommation, privatisation, possession
 3. Don, contre-don différé et effet *ligatoire*
 2. Descriptions de la propriété
 1. Perspective historique pour la propriété
 2. Modalités et droits de propriété
 3. Circulation libératoire de la propriété
 3. Paradigme des régimes de circulation des objets parmi les hommes
3. Les scellements de tell sabi abyad : traces de propriété ?
 1. Les scellements de Tell Sabi Abyad : un résumé archéologique
 2. L'interprétation des fouilleurs de Tell Sabi Abyad
 3. Les scellements d'Arslantepe et leur interprétation
 4. Perspective sémiotique pour interpréter les scellements de Tell Sabi Abyad
 5. Cacher un objet dans un conteneur équivaut à séparer l'Objet du Sujet
 6. La motte d'argile comme Sujet Délégué et révélateur véridictoire de continuité
 7. Identifier la motte pour empêcher la falsification
 8. Projeter sur la motte la marque énonciative du Sujet
 9. Caractère public et ligatoire de l'acte de scellement
 10. Caractère volontaire des collections de scellements dégagés
 11. Caractère libératoire de la rupture publique du scellement
 12. Le parcours narratif d'ensemble et la transformation sémantique réalisée
4. En guise de clôture
 1. Changement épistémique et traces matérielles
 2. La virtualisation du changement
 3. L'actualisation du changement
 4. La réalisation du changement
 5. Syntaxe réflexive et logiques de mise en œuvre
 6. L'enchâssement scellé de niveaux sémiotiques
 7. Scellement et flux de circulation
 8. Limites de l'analyse

Recebido em 03/08/2023.

Aceito em 23/09/2023.



Mulheres indígenas, agentes de mudança

Kati Caetano

Universidade Tuiuti do Paraná

Introdução

Abordar o tema da mudança em uma perspectiva semiótica implica, entre outras possibilidades, considerar dinâmicas de alterações sistêmicas no interior da própria episteme, do que derivam reflexões autorreferenciais, ou mobilizar algumas de suas categorias analíticas para tentar compreender movimentos de ruptura ou modificações em distintas instâncias das formas de vida. Em ambos os casos, mudanças estão sempre ocorrendo, pela propulsão de avanços de ideias e propostas, ou pela gestão da vida e da sociedade em múltiplos aspectos.

Como exemplo da abordagem autorreferencial, dois domínios vêm se impondo ao pensamento semiótico, primeiro, pela injunção de mudanças tecnológicas e transformações consideráveis das relações comunicativas, segundo, por uma conscientização do estreito vínculo entre as formas de sentido e as formas de presença no mundo, condicionadas estas por processos históricos de exclusão, exploração e violência contra grupos sociais chamados de minoritários, mas que compõem a grande parcela da sociedade. Sobre a primeira, estudos de grandes produções discursivas, de armazenamento e geração em bases de dados, de interações homem-máquina e robôs-escritores na inteligência artificial revelam-se em significativas parcelas das pesquisas acadêmicas e produção intelectual; em relação ao segundo, uma disposição que tem seu lastro em estudos anteriores, normalmente vinculadores de investigações sobre discurso, história, ideologia e condições sociais (comuns nas décadas de 70 / 80 no Brasil), avoluma-se agora

consolidando novas reflexões abarcadas pela designação de semiótica implícada¹ ou engajada². As análises abrangem situações como semiótica e política, para alguns compreendidas no âmbito do exercício do poder, para outros como semiótica, estética e política, voltada a clarificar os movimentos dissensuais e resistentes que se confrontam de forma individual ou coletiva a esse poder, em ambos os casos destrinchando percursos narrativos, estratégias discursivas e enunciativas, constituintes espaço-temporais e variantes aspectuais, tensivas, efeitos passionais, emotivos e manifestações sensíveis. A ideia de ação política, neste caso, não é a de um ativismo de massa. Deriva antes de dois tipos de lógicas coexistentes no seio das organizações sociais : a lógica policial, que é hierárquica, exclusiva e consensual e a lógica política que é igualitária, comum e dissensual³. Tais lógicas encontram seu *locus* de manifestação também no corpo, tendo em vista que integram uma cartografia de distribuição sensível dos corpos e de suas interações, na dimensão intelectual e afetiva (estética)⁴. Nesse sentido, o corpo configura-se como um sujeito-actante, é uma “assemblage heterogênea de discursos, gestos, rotinas, afetos, formas de racionalidade, e espacializações que experienciam em seu movimento e formas de percepção, mas também pode *re-experienciar-se* criando disjunções e novos arranjos naquelas assemblages”⁵. Na experienciação de si mesmo, o corpo participa de um fluxo, no qual se instala como elemento de inscrição do movimento social, ao mesmo tempo que se coloca como superfície de inscrição de danos ou de afirmações positivas. Entendemos, assim, que qualquer projeto de mudança é antecipada, e envolvida, por falas, ações, gestos e disposições corporais suscetíveis de romper com certa divisão de competências e direitos instituídas consensualmente⁶. Os corpos podem, ainda, se des-identificarem com respeito às funções e capacidades a eles atribuídas, como ressalta Quintana⁷.

1. Movimento de indígenas mulheres

Nossa abordagem segue essa perspectiva, sendo no seu quadro de reflexão que buscaremos circunscrever aspectos semióticos envolvidos no conceito de mudança. Especificamente, analisamos o que os estudos históricos vêm designando como o Movimento Indígena Brasileiro, que, embora não sendo novo,

1 M.N. Schwartzmann e L.H. da Silva, “Romper, desviar, desafiar : reflexões por uma semiótica implícada”, *Estudos Semióticos*, 18, 3, 2022.

2 A.C. de Oliveira, “Nos caminhos da (sócio) semiótica, a ação política e engajada”, in *id.* (org.), *Por uma Semiótica engajada*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2022.

3 T. May e L. Quintana, “The Politics of Bodies : Philosophical Emancipation with and beyond Rancière”, *Revista de Estudios Sociales* (<http://journals.openedition.org/revestudsoc/51686>).

4 J. Rancière, *A partilha do sensível : estética e política*, São Paulo, Editora 34, 2009.

5 L. Quintana, *Política de los cuerpos : emancipaciones desde y más allá de Jacques Rancière*, Barcelona, Herder, 2020.

6 L. Quintana, “Jacques Rancière and the emancipation of bodies”, *Philosophy & Social Criticism*, 45, 2, 2019.

7 L. Quintana, *Política de los cuerpos*, *op. cit.*

recrudescer sob impulso, inclusive, de mudanças interacionais e de visibilidade outorgadas pela cultura digital.

Bicalho considera que cinco acontecimentos marcaram o Movimento Indígena no Brasil⁸. São as “Assembleias Indígenas⁹”; o Decreto de Emancipação de 1978; a Constituição de 1988; as Comemorações dos 500 anos do Brasil e o Abril Indígena / Acampamento Terra Livre”, já no século XXI. Fatos que foram estruturados entre conjunções e disjunções relativas a procedimentos e leis, além de divergência no interior dos próprios grupos indígenas, como a polêmica decisão sobre a importância ou não da emancipação do indígena, tão equivocada no teor dos debates quanto hoje algumas interpretações do Marco Temporal. Sem desconsiderar a importância de investidas contra o exercício do poder¹⁰ e a demonstração de autoridade de várias sucessões do governo brasileiro¹¹, ressaltando, sobretudo, o papel de atores indígenas de grande liderança como Mário Juruna (Xavante), Marçal de Souza (Guarani) e Raoni Metuktire (etnia Caiapó), além da resistência de grupos como Canoeiro, da Bacia do rio Tocantins e as aldeias Karajá e Javaé, destacados por seu processo de resiliência (Grupo de Araguaia), nosso foco volta-se para os modos como esse movimento vem sendo conduzido no presente contexto por forte protagonismo de indígenas mulheres.

2. Transformações cotidianas

Distinguímos de partida dois regimes para a discussão das iniciativas femininas: o das ações e o da mudança, entendendo que nosso raciocínio está mais centrado no complexo de ações levadas a cabo na situação atual da condição indígena com o intuito de conseguir mudanças futuras. O regime de ações consiste em programas de fazer que visam a transformações de estados passíveis de serem empreendidos por actantes individuais ou coletivos. Tais programas manifestam uma pluralidade de ações encadeadas, nem sempre compatíveis umas com as outras, mas capazes, em seu conjunto, de expressar uma vontade comum de fazer com vistas a alteração nas formas de vida. Consistem em microatos que podem vir a se constituírem significativos em determinado processo histórico e converterem-se, por razões distintas ou mediante gestos simbólicos,

8 P. Bicalho, “Resistir era preciso: O Decreto de Emancipação de 1978, os povos indígenas e a sociedade civil no Brasil”, *Revista Topoi*, Rio de Janeiro, v. 20, n. 40.

9 O primeiro Congresso Indigenista Americano (Convenção de Patzcuaro) aconteceu no México com o objetivo de criar e discutir políticas que pudessem zelar pelos índios na América (<https://www.politize.com.br/movimento-indigena/#:~:text=Hist%C3%B3ria%20do%20movimento%20ind%C3%ADgena&text=O%20marco%20do%20movimento%20ind%C3%ADgena,zelar%20pelos%20%C3%ADndios%20na%20Am%C3%A9rica>).

10 L. Altoé, “Resistência Indígena na História do Brasil”, *MultiRio*, 7 abr. 2021 (<https://www.multirio.rj.gov.br/index.php/reportagens/17165-resist%C3%Aancia-ind%C3%ADgena-na-hist%C3%B3ria-do-brasil>).

11 V. Apresentação por Starling do site Brasil Doc. arquivo digital construído pela Universidade Federal de Minas Gerais (UFMG) “com o objetivo de tornar disponível, em transparência ativa, fontes históricas de natureza diversa abrigadas na instituição”. O Site está vinculado ao *Projeto República: núcleo de pesquisa, documentação e memória*, coordenado por Starling, e composto de 6 seções, sendo a 5ª sobre a Ditadura Militar e populações indígenas (<https://www.ufmg.br/brasildoc/>).

em acontecimentos de caráter mais amplo. Os regimes de ação implementam-se a partir de bricolagens, invenções, inovações, transposições, dentro de uma extensão contínua de tempo, em que práticas do passado convivem com criações do presente vislumbrando futuros possíveis, ou seja, são constitutivos dos cursos de vida. O problema consiste em saber como, em que momentos, por meio de que encadeamentos combinatórios, poderiam intervir sobre um regime de mudança.

Greimas identifica duas dimensões da história, uma fundamental, “sobre a qual acham-se situadas as estruturas históricas profundas” e outra de superfície, que seria essa dos acontecimentos, entre as quais uma dimensão intermediária se inscreveria como sendo a dos fatos como séries de eventos “integráveis no discurso histórico”¹². Adaptando essa perspectiva de duas dimensões ao tema de nossa reflexão, podemos inferir que passar da multiplicidade de ações cotidianas a mudanças, consideradas relevantes do ponto de vista histórico, implica compreender que estamos atuando em dimensões diferentes, uma mais fundamental e outra de superfície. Focalizamos prioritariamente a história fundamental, sem desconsiderar a importância que os registros levados em conta na história brasileira em distintos documentos e textos (de viajantes, missionários, textos didáticos, relatórios de políticas públicas e de exercício do poder, de leis) compõem um pano de fundo essencial para expressar alterações entre a situação vivida pelos indígenas até então e a situação atual, sobretudo pelos modos como se dão a ver e a reconhecer nos dias de hoje.

Não é possível, no entanto, afirmar a reconfiguração da condição inicial, quando assistimos à morte de indígenas Yanomamis por ação direta e indireta de garimpeiros, à violência e morte provocadas por estes e grandes proprietários de terras a mulheres e crianças da região Amazônica, à matança e o incêndio de casas de oração em Mato Grosso do Sul, além de crueldades outras que motivam um número assustador de suicídios de jovens indígenas ; à invasão e falta de demarcação de terras que originam disputas violentas entre indígenas, posseiros, empresas e não-indígenas na região sul ; e mais recentemente à falácia da interpretação equivocada de políticos sobre o teor semântico do Marco Temporal registrado na Constituição de 1988, justificando a exclusão de um grande contingente de povos originários do direito de demarcação de terras. Observam-se, no entanto, marcas dos passos que afetam “os arranjos vitais” da ocupação dos corpos, “que assim abrem caminhos para a emancipação política”¹³. Abordamos os regimes de ações dissidentes como pequenas desestabilizações de programas hegemônicos, que vão se multiplicando em reprogramações compatíveis de maior alcance no sentido de uma reafirmação e legitimação de mudanças operadas, a tal ponto que deixam de ser ações desestabilizadoras para se incluírem como próprias de certas formas de vida. Considera-se, assim, a situação anterior como aquela aspectualmente já definida por sua terminalidade e apreendida

12 *Semiótica e ciências sociais*, São Paulo, Cultrix, 1976, pp. 146-147.

13 “The Politics of Bodies”, *art. cit.*

em retrospectiva, ainda que mantendo traços presentes na nova configuração em geral vistos como pertencentes à tradição. Apenas nesse intervalo entre o tradicional e o vigente é que se torna possível concretizar a ideia de passagem, figurativizada ou simbolizada por fatos / autores concretos convertidos nos acontecimentos a serem abordados na perspectiva de uma história acontecimental.

Ainda na esteira de Greimas, duas ressalvas devem ser feitas. A primeira é de ter clareza de que os referentes dos registros históricos não são fatos¹⁴, mas discursos construídos e reconhecidos oficialmente, o que lhe dá efeito de sentido de verdade, de institucionalidade, motivo pelo qual vêm sendo replicados ao longo de séculos a despeito de muitas objeções críticas. É o caso, por exemplo, de muitos discursos de manuais didáticos que ainda ressoam um imaginário anacrônico do “índio”¹⁵. A segunda é a de que um actante coletivo não deve ser visto como um aglomerado de sujeitos realizando o mesmo tipo de ação¹⁶. Suas integrações em certos percursos narrativos são circunscritas ao modo como estão vivendo atualmente, em isolamento, em aldeias, nas periferias das cidades, em trabalhos domésticos ou rurais. Os objetos de seus fazeres distribuem-se em produtos e serviços, saberes, assimilações, produção de discursos contestadores ou subordinações. Podem, assim, ser compatíveis ou incompatíveis com a mudança da situação indígena, mas há um contingente importante de sujeitos em âmbito nacional participando de programas de conquista dos seus direitos, sendo “nessas zonas de compatibilidades estruturais que parece situar-se a liberdade histórica dos homens, é aí que se manifestam as escolhas originais da história”¹⁷.

A par desse histórico, há que se considerar a própria noção de “mudança” no pensamento tradicional brasileiro para compreender como se concebe o desenvolvimento do país sob a ação de fatores de ruptura de uma situação para a instalação de outra. De acordo com trabalho de Rezende¹⁸, a ideia das transformações ampara-se na perspectiva do “ajeitamento” de conflitos, buscando atender parcialmente interesses das partes envolvidas. Espera-se um consenso que deve vir, em geral, do dom emanado de sujeitos considerados competentes ou legitimados para deliberar, conceder ou decidir sobre as melhores condições de um acordo para resolver disputas de toda ordem. Para tanto, fala-se ou age-se em nome do “povo”, ou de nomeações específicas dependendo da situação litigiosa. Ou seja, da peleja de grupos políticos e econômicos promovem-se mudanças no país que são discursivizadas como heróicas ou plausíveis para o restante da nação.

A validação de tipos de falas e ações, portanto de sujeitos competentes para mudar uma situação histórica, obedece aos preceitos de condutas consensuais,

14 *Ibid.*, p. 152.

15 E.A. Reis, R.B. Barbosa e E. Rodrigues, “A representação do índio no livro didático”, *Anais da Semana de Pedagogia da UEM*, Maringá, 1, 1, 2012.

16 *Semiótica e ciências sociais*, *op. cit.*, p. 154.

17 *Ibid.*, p. 150.

18 M.J. Rezende, “Mudança social no Brasil : a construção de um ideário conservador”, *Tempo Social. Revista de Sociologia da USP*, 1998 (<https://www.scielo.br/j/ts/a/86zNwBPHFpmSWQk4xSdLhXJ/#>).

naturalizadoras de distribuições de lugares, como postula Rancière. Ao se assumirem como sujeitos de seus próprios discursos e destinos, as ações configuram-se como micro-fraturas no tecido social que redesenham uma nova “cartografia estética” pela ruptura da ordenação tradicional dos corpos e falas legitimados e por uma nova partilha do sensível.

3. Regimes de ação no movimento das indígenas mulheres

Entrando propriamente na situação atual, verifica-se um esforço intenso das diferentes comunidades indígenas para se fazerem valorizar, respeitar e melhorar suas condições de vida. Pleiteia-se o reconhecimento de danos históricos e de sua reparação. Para tanto, múltiplas ações têm sido empreendidas, algumas das quais apenas evocadas neste artigo, porque é grande a proliferação de agregações voltadas a tal propósito no momento. Chama a atenção o movimento de conscientização e atuação de indígenas mulheres nesse processo. Por isso seus mecanismos de voz e presença serão investigados aqui.

Conforme mencionamos, visamos a traçar primeiramente o conjunto das ações reunidas como um regime de percursos distintos elaborados em diferentes níveis de manifestação e por distintas estratégias para alterar a situação de, praticamente, mais de cinco séculos de convivência no mesmo solo. O regime de ações pode ser dividido em algumas unidades temáticas que se alternam ou se imbricam. Seu levantamento permitirá detectar continuidades e discontinuidades que nos permitam aferir quais mudanças estão sendo projetadas ou executadas. Indagamos quais condições são criadas pelas próprias indígenas para possíveis mudanças na situação atual ou futura, em que níveis de seus percursos e por meio de que estratégias. Nossa hipótese é que as ações são desencadeadas em ato, no percurso das próprias percepções e práticas dessas actantes, constituindo não apenas transformações de estados, mas condições para algumas mudanças que incidem na visibilidade do/a indígena e de sua força para a constituição da subjetividade e emancipação política. Portanto, alterações no circuito comunicativo, na participação social e em apropriações enunciativas, devem ser levadas em conta, sobretudo porque secundadas por outros tipos de transformações. A participação ativa dessas mulheres na pauta de debates é já um indicador de mudança de protagonismo, na medida em que assumem a voz discursiva. Seus atos inscrevem-se em ambientes virtuais e presenciais, e podem ser classificados por eixos temáticos em função do teor das postagens digitais e reuniões presenciais como em assembleias de grupos, passeatas, eventos.

As ações suscetíveis de operar transformações acontecem promovidas por sujeitos individuais e coletivos. Dividem-se em atos de denúncia da situação histórica vivida pelo povo indígena ; a partir da denúncia desdobra-se o programa de uma reconfiguração dos valores e da visão tradicional do indígena instaurada em livros e no sistema educacional; pela mobilização de procedimentos que permitam compreender os regimes perceptivos e as formas de vida próprios ; pelas buscas de iniciativas que assegurem certa autonomização da mulher indígena, em relação aos seus parceiros e empresas mediadoras e a inserção

em movimentos nacionais de luta feminina. Não se exaure com essa listagem a série de transformações encetadas, mas ela nos serve para deduzir daí algumas possíveis mudanças de um conjunto heterogêneo de culturas, mas alinhadas pelo mesmo propósito de existência.

1. Eixos temáticos de incriminações históricas e atuais

a) Denúncia de injustiças históricas, como a invasão de terras, o desrespeito ao território indígena e a negligência a suas condições de vida.

b) Denúncia contra a destruição do meio ambiente, pelo desmatamento provocado por incêndios ou derrubadas de árvores, pela contaminação dos rios com consequências desastrosas para a proteção das florestas, sobrevivência de animais e humanos.

c) Delação de casos de abusos, alguns dos quais chegando ao extremo do feminicídio, mediante estratégias de adentramento no território e sedução de mulheres¹⁹.

d) Incriminação de violência e exploração contra crianças indígenas.

e) Denúncia de incêndios criminosos em casas de oração lideradas por indígenas mulheres, acusadas de práticas religiosas ilegais (pajelança).

2. Eixo temático de disjunção de valores históricos

a) Afirmção da cultura indígena, destacando valores de união dos seres humanos, dos animais e da Terra.

b) Ações presenciais e virtuais de manifestação por uma legislação e penalidades efetivas visando à defesa da existência dos povos originários.

c) Iniciativas de explicitação e divulgação dos modos de percepção de si e do mundo, de suas práticas religiosas e culturais, bem como da valorização de suas línguas e da necessidade de cultivá-las, apelando, para tanto, de :

– elaboração de material didático destinado a professores com vistas ao conhecimento e divulgação dos povos e culturas indígenas ;

– incentivo a que as escolas convidem membros de suas comunidades para rodas de conversas, visando a processos de aprendizagem e reconhecimento de sua dignidade humana ;

– criação de associações, redes sociais presenciais ou digitais, diferenciando biomas de pertença, problemas comuns e específicos, realização de eventos, “lives”, vídeos de celebrações com legendas ou descritivos explicativos, manifestações políticas, críticas a medidas e propostas emanadas de congressistas ;

– criação das redes de mulheres cineastas, as “Katahirine”, que se assumem como constelações formadas para dar visibilidade às culturas indígenas e a suas produções artísticas e midiáticas ;

– mapeamento de trabalhos, filmes, vídeos de autoria de mulheres, indígenas ou não, por iniciativa da Rede “Katahirine” ;

19 K. Caetano e G. Pieroni, “A conscientização do corpo-território : sedução e violência em perspectiva indígena”, *Anais*, 32, COMPÓS, julho 2023 (<https://proceedings.science/compos/compos-2023/trabalhos/a-conscientizacao-do-corpo-territorio-seducao-e-violencia-em-perspectiva-indigena?lang=pt-br>).

— tradução da Constituição de 1988, que registra seção específica para o respeito e a proteção das comunidades indígenas, em línguas de alguns grupos.

3. *Eixo temático de empreendimentos de autonomização*

a) Comercialização de produtos por meio de associações indígenas, extrativismo de frutos da Amazônia realizados por indígenas mulheres, como a Associação das Guerreiras Indígenas de Rondônia (AGIR), assumindo atividades e lideranças tradicionalmente atribuídas a actantes masculinos. Comercialização de artesanato pelas próprias mulheres das comunidades indígenas, com explicações de seus significados, dos rituais e cantos que acompanham o processo criativo, da formação de mastras que asseguram a manutenção da tradição pelas mais novas, e da autonomia e capilarização desses empreendimentos em novas comunidades para a garantia da subsistência, como as mulheres que produzem o artesanato Huni Kuin (#RedeKatahirine, 25 de outubro : O presente da jiboia : Kene Huni Kuin, narrada por Lira Mawapai Hunikui @mawapai).

b) Realização de assembleias, grupos de discussão, rodas de conversas com mulheres de comunidades distintas visando à conscientização, inovação e resolução conjunta de problemas específicos.

4. *Eixo temático de conscientização dos danos históricos contra a mulher e integração a movimentos mais amplos*

a) Criação avolumada de páginas e perfis, com textos, fotos, vídeos, em plataformas digitais.

b) Integração em páginas e perfis de combate aos problemas de violência contra a mulher em geral, em especial contra o feminicídio, associado pelos discursos das indígenas como feminicídio e terricídio, pela associação que vêm nos dois tipos de destruição de corpos — o da mulher e o da terra.

4. Transversalidade de regimes : outras mudanças como fatores coadjuvantes

Detecta-se no contexto da cultura digital contemporânea o atravessamento de um regime de mudança de outro tipo, qual seja, o das potencialidades digitais expressas, principalmente, na criação de redes interacionais, por meio das quais se obtém não apenas visibilidade, mas a efetiva participação em ações de protagonismo a partir da própria voz. Trata-se da conquista de uma subjetivação política como “a constituição de um coletivo capaz de falar em primeira pessoa e de identificar sua afirmação como a reconfiguração de um universo de possibilidades”²⁰.

Com maior evidência, um fator distintivo entre a situação de formação do Movimento Indígena e o cenário atual é o do papel relevante da mulher como

20 P. Bowman e R. Stamps, “Agaisnt an ebbing tide : an interview with Jacques Rancière”, *Reading Rancière*, Continuum, 2011, citado por A. Marques e M.A.M. Prado, “Os processos de subjetivação e emancipação política em Jacques Rancière”, *Psicologia e sociedade*, 34, 2022.

sujeito da ação, e conseqüente dilatação de seus discursos. Desse fenômeno deriva o ambiente inovador com a apropriação cada vez mais intensa de aparatos visuais e práticas de escritura que encontram nos recursos digitais o curso de espacialidades e temporalidades heterogêneas, por si mesmas reveladoras de uma reconfiguração do tempo e do espaço experimentado por esses sujeitos. Da passagem de uma polêmica instaurada no final dos anos 80 entre a lógica da proteção ou da emancipação do “índio”, reportada nas mídias pelas vozes masculinas de indígenas e não-indígenas, passamos a uma situação de presença efetiva nas redes sociais e em espaços físicos, também por mulheres. Outro fator relevante importante dessa nova ambientação é o papel de liderança, política e religiosa, assumido pela indígenas mulheres. Se o processo é contínuo no âmbito interno desses grupos, não o é para a compreensão da sociedade em geral, acostumada a um contexto e a um imaginário de forte dominância do poder masculino. Em específico, fala-se hoje explicitamente em líderes e pajés femininas. Deve ficar claro, no entanto, que a linha de transição se faz por adição e não por substituição.

Assim como a ressonância dessas falas e ações encontraram na cultura digital um poderoso adjuvante para o arranjo de seus percursos narrativos de base e complementares, também uma mudança fundamental ocorre na política governamental brasileira, pela radical alteração de valores relativos ao indígena e à necessidade de impedimento dos danos que o acometem ainda hoje. A escolha de uma Ministra dos Povos Indígenas, Sonia Guajajara, e a homologação de funções de coordenação a indígenas mulheres no governo brasileiro atual, assim como a penalização dos garimpos em territórios indígenas, favorecem o regime de ações implementado nas últimas décadas. Segundo o último censo, realizado em 2022, aumentou o número de pessoas que se admitem indígenas ou seus descendentes, o que deriva de mudanças nos modos de se ver, e, por extensão, nos modos de olhar os povos originários e seus costumes. Vistos tradicionalmente de uma perspectiva folclórica ou exótica, actantes de representação institucionalizada usam seus adereços no espaço público e no assento às mesas de discussões com seus pares não-indígenas. Portam cocares (como a Ministra Guajajara), adornam-se com seus colares, pulseiras, tecidos, pinturas, de sua cultura, cujos sentidos e valores simbólicos são explicados nas redes sociais.

Opera-se, assim, um processo de mudança estratégico, porque parte de uma des-identificação para dar abertura ao múltiplo. Como explica Rancière,

A lógica da subjetivação política não é jamais a simples afirmação de uma identidade, ela é sempre, ao mesmo tempo, a negação de uma identidade imposta por um outro, fixada pela lógica policial. A polícia²¹ deseja nomes exatos, que marquem para as pessoas o lugar que ocupam e o trabalho que devem desempenhar. A polí-

21 A lógica policial não se restringe à ação da polícia constituída para esse fim ; trata-se da lógica consensual, baseada em atitudes imunitárias e de triagem das pessoas a se contabilizar, e assegurada, entre múltiplas diretivas, também pela polícia que se compreende como a garantidora dessa ordem. Ou seja, uma partilha do sensível policial sobre a qual age a partilha do sensível política, buscando a reconfiguração dos arranjos pré-estabelecidos.

tica, por sua vez, diz de nomes “impróprios” que apontam uma falha e manifestam um dano.²²

Usar tais adereços, insistir na permanência de traços culturais, não deve ser confundido com a tentativa de ser incluído na parte dos que contam, nem construir de si uma nova identidade. É, antes, um processo de ressignificação que aponta para certo tipo de percepção distinta, onde seres humanos, coisas da natureza e animais estão de tal modo imbricados, que “se vestem” com traços de corporeidade comuns. A relação dialética entre a lógica policial e a política manifesta-se por um intervalo lacunar no qual pluralidades possíveis podem emergir.

5. Lógicas de ação e regimes de interação : cruzamentos

Adaptando o viés das duas lógicas, necessariamente interligadas uma vez que todo dissenso ocorre no contexto do consenso, a cenas de interações é possível prever o caráter dinâmico de um jogo de alteridades na convivência indígenas / não-índigenas. Na sociosemiótica, Eric Landowski tem se dedicado à formulação de lógicas da alteridade e das interações. Em recente artigo, elabora a proposta de uma gramática da alteridade, que perpassa as instâncias dos regimes e das práticas de interação, do jogo de visibilidades na dinâmica do mesmo e do outro, considerando gradações de distância e aproximação nesses vínculos.

Resultam distintos regimes de alteridade que se traduzem em práticas de relação com o outro regidas por sintaxes interacionais diversificadas, seja qual for o registro (intercultural, intergeracional, “intersexual” ou outro), das quais surgem as diferenciações identitárias consideradas.²³

O dissenso equivaleria, na gramática da alteridade de Landowski, à opção por formas de /não-identidade, práticas de co-operação e sintaxe de ajustamento/, enquanto o consenso político transitaria entre a oposição /identidade, regime de assimilação e sintaxe de programação/ ou /alteridade, regime de exclusão e sintaxe do acidente/, podendo passar pelo pólo da /não-alteridade, regime de admissão e sintaxe da manipulação/, a qual poderia ser associada no cenário político atual a várias iniciativas de integração dos povos originários e direitos humanos a grupos considerados estruturalmente vulneráveis. Neste último caso, as estratégias são discursivas ou pragmáticas, como proposição de leis, estabelecimento de cotas para ingresso no sistema educacional e trabalhista, penalização de atos discriminatórios, de intolerância e criminosos. O problema é que se trata de um campo atravessado por muitos conflitos e tensões, desencadeador de disputas políticas e de um jogo de interesses econômicos dificilmente gerenciável, mas não impossível, podendo se realizar em medidas preventivas e

22 J. Rancière, *Aux bords du politique*, p. 121, citado por A. Marques, M.A. Prado, *art. cit.*

23 E. Landowski, “Pour une grammaire de l’altérité”, *Acta Semiotica*, III, 5, 2023, p. 75 (trad. nossa). Ver em especial o esquema da sintaxe interacional e da alteridade, p. 83.

conquistas pontuais, muitas delas derivadas ou geradoras de ações dissensuais dos grupos envolvidos.

Assim é que as mudanças na condução de políticas públicas envolvendo os direitos humanos são tidas como fundamentais para coadjuvar o movimento indígena, mas são lentas, pois condicionadas a múltiplos fatores, estabelecidas temporalmente, em função do movimento político institucionalizado, do jogo das forças policiais (em sentido amplo), que envolvem valores e práticas individuais e coletivas, à capacidade refratária dos agentes de estado em relação aos pedidos de setores da sociedade e à própria força das práticas indígenas e de ativistas e apoiadores. Os atos dissensuais emergem no contexto das lógicas consensuais, mas precisam a elas recorrerem para garantir também a estabilização e permanência das alterações realizadas, como o pedido de legislações ou apoio policial para rastreamento de invasões e delitos contra as comunidades indígenas. Analisando tais possibilidades no movimento das interações (e no jogo de alteridades), é possível compreender o caráter tensionado de atitudes passíveis de fazer avançar ou retroceder as ações, pelo recurso da lógica policial ou pela resistência política.

6. Regimes de mudança : reconfigurações dos corpos e das posições

Ressalte-se, portanto, que a transversalidade de outros regimes de mudança — como aqueles das potencialidades digitais, da mudança de políticas públicas inclusivas e do adensamento da luta pelo direito da mulher, de suas formas de expressão, de sua liberdade de decisão e contra a violência de caráter misógino — constitui fenômeno a ser levado em grande conta, mas é das condutas rotineiras, das práticas que são desenvolvidas em ato, sem deliberações programadas, e da necessidade de assegurar-se como existência perante a comunidade interna e geral, merecedora de uma partilha de dignidade humana, que se concretizam os novos percursos, as interações cooperativas e o pluralismo identitário. Ressaltem-se aqui os fatores assinalados a partir das unidades de ação arroladas acima : a importância assinalada ao papel da mulher na política, na educação e na economia, tanto das etnias quanto do contexto geral ; a identificação do indígena no ideário nacional para a afirmação de uma convivência igualitária, mas com suas singularidades a serem consideradas ; a extensividade dos papéis tradicionalmente masculinos para as agentes femininas (não-substituição) ; a produção feminina de material cultural, artístico e educacional para “a parte” dos não-indígenas ; a autonomização da subsistência pelo aproveitamento de seu conhecimento e competência ancestral. A circulação dessas ideias e práticas encontram no ciberespaço o lugar favorável de ressonância, replicabilidade e discussão, mas não se constroem apenas a partir desse lugar de fala. A conscientização das indígenas explora os canais de interlocução, ao mesmo tempo que os incrementam como espaço de possível ação democrática.

Nesse sentido, opera-se um regime de mudança, não como resultado, e sim como componente processual de um conjunto de circunstâncias, portanto em

situação, para o qual aparece como necessário : *i*) a passagem das ações individuais a coletivas, *ii*) o reconhecimento de si como “simplesmente um outro”²⁴, já assumido como valor em vigência, e não à espera de uma doação ou decisão institucionalizada ; *iii*) a realização de práticas narrativas para a pragmaticidade dessa outridade plural ; *iv*) a ocupação de espaços comunicativos para enunciações próprias ; *v*) o propósito de co-operação multilateral em condições igualitárias de reconhecimento da dignidade humana. Como bem reflete Todd May a propósito da leitura que Quintana faz da filosofia política de Rancière :

— Não se trata simplesmente de recusar ou, alternativamente, de exigir reconhecimento. Em vez disso, trata-se de agir como se a lógica dissensual já estivesse operante na ordem social. O dissenso da comunalidade é promulgado e não solicitado. Como diz Quintana, “argumentos” igualitários (pelos quais devemos entender não simplesmente ditos, mas modos coletivos de ser) “são capazes de produzir ‘cenas polêmicas’ que existem no modo de *como se*”²⁵. Em vez de confiar na ordem policial para reconhecer ou assimilar estes movimentos, eles são concretizados corporalmente por meio de formas de falar e agir em conjunto que, na sua própria existência, representam um desafio a uma determinada lógica policial. E, especificamente no nosso mundo neoliberal, desafiam o consenso imunitário com as suas hierarquias e exclusões específicas.²⁶

A mudança faz-se no eixo durativo de uma lenta temporalidade, em que os modos de existência e de experiência mesclam-se em regimes distensivos e transicionais²⁷, articulados na tramagem de inovações e na perseverança de uma tradição que expressa a pertença a uma comunalidade. Retomamos comunalidade a partir do antropólogo mexicano e indígena do povo mixe, Floriberto Díaz, pelo viés de dois autores brasileiros que assim explicam o conceito e sua origem entre o povo mixe :

— Para esse grupo, originário da região de Oaxaca, a comunalidade transcende o mero-estar junto, indo a compor o centro da cosmologia do povo : “Sob o conceito de comunalidade, explico a essência do fenomênico. Isto é, para mim a comunalidade define a imanência da comunidade.”²⁸

— Assim, para Díaz e os mixe, a comunalidade é tanto um conjunto de princípios que regem a vida cotidiana das comunidades (as relações de parentesco, os circuitos de trocas, as diversas práxis culturais do dia-a-dia, etc.), mas também uma série de ações práticas — sobretudo respostas táticas diante das ameaças de invasão do território por comunidades alheias. A comunalidade enquanto imanência seria, portanto, uma espécie de princípio autopoietico da comunidade : aquilo que a forma e a faz resistir à desintegração.²⁹

24 “Pour une grammaire de l’altérité”, *art. cit.*

25 L. Quintana, *Política de los cuerpos*, *op. cit.*

26 T. May, “The Politics of Bodies”, *art. cit.* (trad. nossa).

27 J. Fontanille, *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2015.

28 F. Díaz, *Escrito : Comunalidad energía viva del pensamiento mixe*, México, UNAM, 2007, p. 36.

29 L.F. de Abreu e A.C. Araujo, “Enciclopédias da barbárie : práticas simbólicas e escritas de comunalidade a partir de La literatura nazi en America”, *ANAIS do 32º Encontro da Compós*, São Paulo, 2023.

Por fim, deve-se considerar que nas mudanças operadas nas comunalidades e investidas em diferentes níveis de manifestação — nas suas formas de expressão e nos seus conteúdos de ação — inscreve-se uma figura híbrida definida por Fontanille como a ocasião, que “comporta, de um lado, a apreensão imediata de uma interferência vivida, e do outro, um cálculo projetivo de natureza cognitiva, que visa a integrar essa interferência no curso de vida”³⁰. A ocasião retrabalha a posição referencial do sujeito em face das interações e dos percursos plurais que se lhe aparecem, ao mesmo passo que o pulsiona a construir novos arranjos de ação e adaptação ao novo curso de vida que acaba de se abrir³¹. Implicar suas ações no regimes temporais heterogêneos que se apresentam como brechas de atuação podem resultar mudanças que vão progredindo e se dilatando aos poucos no coletivo.

Entre percursos plurais, delineamento de estratégias de perseverança e comportamentos / movimentos surgidos em ato, a mudança se traduz na constituição de cenas polêmicas suscetíveis, portanto, de desestabilizar posições pré-fixadas, ainda que não exerçam radicalmente uma ruptura na ordem social como um todo.

Conclusão

Como se alinha a mudança em relação às situações anteriores dos indígenas brasileiros, em específico das mulheres? Observa-se um eixo de continuidades, sendo a permanência da tradição assegurada e afirmada pela autoavaliação positiva de suas formas de vida, em geral cotejadas com a desastrosa política hegemônica do “homem branco”. Justamente dessa linearidade deriva o movimento, aparentemente paradoxal, de des-identificação, mas aplicado a atos estratégicos de rejeição da visão do outro sobre si. Essa categoria afirmação / des-identificação constitui uma cena polêmica instauradora de atitudes dissensuais impulsionada por processos de subjetivação política.

A cena polêmica abre lacunas entre situações anteriores e atuais, e nessas brechas emerge a possibilidade de inovações necessárias, porque a legitimação do movimento des-identificador requer práticas que confirmem seu valor axiológico positivo. Nesse cenário é que emergem procedimentos como busca de autonomia, divulgação de criações e cosmologias ancestrais, para o que a grande visibilidade e inserção na vida cultural e política do país se torna imprescindível.

Assumidas tais ações por atores femininas, o processo se capilariza, sobrepondo-se a uma lógica tradicional de distribuição dos corpos e das falas, capaz de promover a desestabilização de categorias e gêneros heterogêneos, que coloca em suspensão a distribuição de papéis masculinos e femininos ou a categorização verticalizante de competências e saberes.

³⁰ *Formes de vie*, op. cit., p. 170.

³¹ *Ibid.*

Referências

- Abreu, L.F., A.C. Araujo e A.C. da Silva, *Enciclopédias da barbárie : práticas simbólicas e escritas de comunalidade a partir de La literatura nazi en America*, ANAIS do 32º Encontro da Compós, São Paulo, 2023.
- Altoé, L., “Resistência Indígena na História do Brasil”, *MultiRio*, RJ, 7 abr. 2021 (<https://www.multirio.rj.gov.br/index.php/reportagens/17165-resist%C3%Aancia-ind%C3%ADgena-na-hist%C3%B3ria-do-brasil>).
- Bicalho, P., “Resistir era preciso : O Decreto de Emancipação de 1978, os povos indígenas e a sociedade civil no Brasil”, *Revista Topoi*, vol. 20, 40, 2019 (www.revistatopoi.org).
- Bowman, P., e R. Stamps, R. (orgs.), “Against an ebbing tide : an interview with Jacques Rancière”, *Reading Rancière*, Londres, Continuum, 2011.
- Caetano, K., e G. Pieroni, “A conscientização do corpo-território : sedução e violência em perspectiva indígena”, *Anais 32º COMPÓS*, 2023 (<https://proceedings.science/compos/compos-2023/trabalhos/a-conscientizacao-do-corpo-territorio-seducacao-e-violencia-em-perspectiva-indigen?lang=pt-br>).
- Díaz, F., *Escrito : Comunalidad energía viva del pensamiento mixe*, México, UNAM, 2007.
- Cardim, F., *Tratados da Terra e da Gente do Brasil*, 1583 (Digital.bbm.usp.br).
- Fontanille, J., *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2015.
- Greimas, A.J., *Semiótica e ciências sociais*, São Paulo, Cultrix, 1976.
- Landowski, E., “Pour une grammaire de l’altérité”, *Acta Semiotica*, III, 5, 2023.
- Marques, A., e M.A.M. Prado, “Os processos de subjetivação e emancipação política em Jacques Rancière”, *Psicologia e sociedade*, 34, 2022.
- May, T., e L. Quintana, “The Politics of Bodies : Philosophical Emancipation with and beyond Rancière”, *Revista de Estudios Sociales* (<http://journals.openedition.org/revestudsoc/51686>).
- Oliveira, A.C. de, “Nos caminhos da (sócio) semiótica, a ação política e engajada”, in *id.* (org.), *Por uma Semiótica engajada*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2022.
- Quintana, L., “Jacques Rancière and the emancipation of bodies”, *Philosophy & Social Criticism*, 45, 2, 2019.
- *Política de los cuerpos : emancipaciones desde y más allá de Jacques Rancière*, Barcelona, Herder, 2020.
- Rancière, Jacques, *Aux bords du politique*, Paris, Gallimard, 2004.
- *A partilha do sensível : estética e política*, São Paulo, Editora 34, 2009.
- Reis, E.A., R.B. Barbosa e E. Rodrigues, “A representação do índio no livro didático”, *Anais da Semana de Pedagogia da UEM*, Maringá, vol. 1, 1, 2012.
- Rezende, M.J., “Mudança social no Brasil : a construção de um ideário conservador”, *Tempo Social. Revista de Sociologia da USP*, São Paulo, out.1998.
- Schwartzmann, M.N., e L.H. da Silva, “Romper, desviar, desafiar : reflexões por uma semiótica implicada”, *Estudos Semióticos*, 18, 3, 2022.
- Staden, H., *Duas viagens ao Brasil*, 1557 (Brasilecola.uol.com.br).
- Starling, H., *Brasil Doc. Arquivo*, UFMG (<https://www.ufmg.br/brasildoc/>).

Résumé : La présente réflexion sur le changement s’articule à une réflexion sur l’action. La perspective théorique se conjugue avec l’observation empirique du mouvement des femmes indigènes brésiliennes moyennant un relevé partiel d’actions transformatrices visant à l’émancipation politique. Se dégagent au moins deux changements radicaux ouvrant la voie à de nouvelles formes de vie. De leur mise en application résulte la légitimation des pratiques, comme si elles étaient déjà institutionnalisées. Ces changements se sont répandus moyennant des interactions tant « présentes » que virtuelles réaffirmant l’existence d’un acteur collectif pluriel, hétérogène, mais partageant le sentiment communautaire d’un même mode de présence au monde.

Mots clefs : changement, emancipação, feminino, indígena, legitimação.

Resumo : Nossa reflexão a respeito de mudança articula duas frentes imbricadas de análise : o regime de ações e o regime de mudanças. Conjugamos essa perspectiva teórica a um empírico, o do movimento de indígenas mulheres brasileiras, mediante um levantamento não exaustivo de ações geradas de transformações, visando à subjetivação e emancipação políticas. Pelo menos duas mudanças radicais podem ser identificadas como regimes estruturantes de novas formas de vida, uma vez que ao serem implementadas promulgam a legitimação das práticas *como se* já instituídas. Tais alterações capilarizam-se por meio de interações presenciais ou virtuais, reafirmando a existência de um actante coletivo composto por vida plurais e experienciando espaços-tempos heterogêneos da transição, mas conjugados pelo sentimento de comunalidade nos modos de presença no mundo.

Abstract : Our reflection on change articulates two fronts of analysis : the regime of actions and the regime of changes. We combine this theoretical perspective with an empirical one, that of the movement of indigenous Brazilian women through a non-exhaustive survey of distinct actions that generate transformations, aiming at political subjectivation and emancipation. At least two radical changes can be identified as structuring regimes for new forms of life, since when implemented they promulgate the legitimisation of practices *as if* already established. Such changes spread through face-to-face or virtual interactions, reaffirming the existence of a collective and plural agency experiencing heterogeneous spaces-times of transition, but united by the feeling of commonality in the modes of presence in the world.

Auteurs cités : Poliene Bicalho, Floriberto Díaz, Jacques Fontanille, Algirdas J. Greimas, Eric Landowski, Todd May, Laura Quintana, Jacques Rancière, Maria José de Rezende.

Plan :

Introdução

1. Movimentos de indígenas mulheres
2. Situações desde o descobrimento do Brasil
3. Regimes de ação no movimento das indígenas mulheres
4. Transversalidade de regimes : outras mudanças como fatores coadjuvantes
5. Lógicas de ação e regimes de interação – cruzamentos
6. Regimes de mudança: reconfigurações dos corpos e das posições

Conclusão

Recebido em 13/11/2023.

Aceito em 26/11/2023.



Notas sobre el pueblo como agente del cambio político

Elder Cuevas-Calderón

Universidad de Lima

Sebastián Moreno

Universidad ORT Uruguay

Eduardo Yalán Dongo

Universidad de Lima

Introducción

Ya sea por un gobierno, por la economía, o hasta un equipo de fútbol, ¿por qué emerge la palabra *cambio* como el estandarte de batalla en las demandas populares? ¿Acaso remite a una ruptura o a una irrupción? ¿Un cambio que conlleva a la acción o a la reacción? ¿Reformar para darle una vuelta de tuerca más a las formas existentes, manteniendo la materia que la compone y volviendo al mismo lugar? ¿Revolucionar para hacer que en las viejas palabras existan nuevos significados?

La cuestión del cambio es central en el discurso político. Si tomamos como ejemplo las últimas elecciones presidenciales argentinas, cuya ronda final entre los candidatos Javier Milei y Sergio Massa se celebró el domingo 19 de noviembre de 2023, podemos ver cómo el cambio ha sido un tema central en la campaña electoral. La propuesta libertaria de Milei, un economista que irrumpió en la escena política argentina como un *outsider*, estuvo fuertemente articulada en

torno a una necesidad de cambiar el destino del país de manera radical y reformista, basándose en un discurso según el que Argentina está económicamente arruinada como resultado de las políticas izquierdistas llevadas adelante por “la casta” y que necesita ser transformada radicalmente. Massa, por su parte, ante una imposibilidad de evadir el discurso rupturista y de transformación radical de su rival por la centralidad que este cobró en la esfera pública argentina, prefirió tematizar discursivamente el tema del cambio de manera moderada, con frases como “El cambio es con trabajo y esperanza” o con promesas del tipo “Viene la Argentina que estábamos esperando”, como se pudo leer en afiches propagandísticos de su campaña a lo largo y ancho del país. El tema del cambio político estuvo en el centro de la discursividad electoral del país.

Si nos mantenemos en la misma región pero nos desplazamos atrás en el tiempo, en 1971 se formaba en Uruguay el Frente Amplio, una coalición de partidos de izquierda surgidos en los albores del siglo XX que cobró fuerza a la luz de los movimientos sociales asociados al mítico año 1968. En uno de los actos fundacionales de la coalición, el candidato presidencial Líber Seregni, una de sus figuras principales durante décadas, sostuvo lo siguiente :

que la única línea divisoria esté entre quienes quieren mantener un orden como el actual, un régimen caduco, opresor, antipopular, y aquellos que desean los cambios que el país exige ; que de un lado esté la oligarquía blanca y colorada, y del otro lado el pueblo, blanco, colorado, democristiano, comunista, socialista, independientes. Esa es la verdad y esa es la definición de la hora actual.¹

En este pasaje, la idea de cambio está presente cuando el candidato opone los que “quieren mantener un orden como el actual” y “aquellos que desean los cambios que el país exige”.

Además, se aprecia la intervención de otro tipo de discurso : el que refiere al pueblo y lo popular. Al confrontar los discursos políticos latinoamericanos históricos y contemporáneos, es común encontrar alusiones al actor colectivo “pueblo”, normalmente precedido del artículo determinante “el”, ya sea en boca, o por mano, de actores políticos activos en marcos institucionales (autoridades gubernamentales, legisladores, líderes de partidos, sindicalistas, etc.), intelectuales o del público general, para dar sentido a la realidad en términos cotidianos². A modo de ejemplo, la frase “El pueblo unido jamás será vencido” es moneda corriente en la política latinoamericana, sobre todo en el discurso de partidos políticos y agrupaciones vinculadas con el lado izquierdo del espectro político. De este modo, el pueblo gana una posición fundamental como actor con capacidad de agencia en la discursividad política, aunque sea a través de la resistencia.

Discursos como los señalados suelen modelar la política como un campo de acción en el que el pueblo toma la forma de un actor colectivo con capacidad

1 L. Seregni, citado in G. Caetano, A. Marchesi y V. Markarian (eds.), *Izquierdas. Partidos e movimientos políticos en Uruguay : historia y presente*, Montevideo, 2021, p. 93.

2 P. Bourdieu. “Los usos del pueblo”, *Cosas dichas*, Barcelona, Gedisa, 1987, p. 153.

agentiva, es decir, con la posibilidad de transformar estados de cosas o evitar su transformación, ergo, como motor del cambio político o como colectivo que resiste algún tipo de opresión, sea originada interna o externamente. Si, como veremos debajo, el concepto de pueblo presenta dificultades en términos semánticos, también lo presentan los roles agentivos —y actanciales— que se le atribuyen en el discurso político. Surge así la pregunta de este artículo : ¿qué roles agentivos asume el pueblo en la discursividad política en relación al cambio? A esta pregunta se suman otras, de interés también para los estudios políticos y discursivos más allá de la semiótica. ¿Qué implicaciones, connotaciones y valores tienen las demandas en nombre del pueblo en el discurso político, especialmente el que circula en el espacio latinoamericano? ¿Por qué y cómo aparece invocado en los discursos políticos o en las movilizaciones sociales cuando se refiere a la necesidad de cambiar el *status quo*? ¿Se conforma el pueblo puesto en discurso por conservadores y progresistas de la misma manera?

El objetivo del artículo es abordar a título exploratorio y desde una perspectiva semiótico-discursiva la narración social sobre la agentividad del pueblo en relación al cambio político. La primera sección presenta algunas reflexiones generales sobre el cambio político concebido desde un punto de vista semiótico, en línea con la temática del *dossier* del que nuestro texto forma parte. En una segunda sección, estudiamos al pueblo como un efecto de sentido construido discursivamente como una identidad colectiva a la que se le atribuyen roles agentivos y de transformación política. Finalmente, en la tercera sección, proponemos algunas ideas y ejemplos concretos respecto a los roles agentivos que el pueblo ocupa en los discursos sobre el cambio político.

1. El cambio político y sus agentes

El cambio aparece ante la experiencia humana como un contraste entre dos (o más) estados de cosas, esto es, de manera relacional (como todo lo que tiene que ver con el sentido, al menos desde una perspectiva estructuralista). Para hablar de cambio, es necesario poder comparar dos estados de cosas a partir de las modificaciones evidenciadas en algunos de sus trazos diferenciales. Así, a modo de ejemplo, si podemos hablar de un estado de cosas “pandémico” para referir a las prácticas sociales y los discursos evidenciados durante la pandemia por Covid-19, esto se debe a que podemos comparar las características de dicho estado con las de otro, pre-pandémico³. Por lo tanto, a partir de la presencia o ausencia de trazos distintivos (distanciamiento social, etc.), podemos identificar un cambio, lo que aparece siempre como una discontinuidad.

En primer lugar, el cambio puede ser más o menos perceptible según la naturaleza tensiva de su funcionamiento. Un cambio puede ser gradual, cuando se da poco a poco, de manera tal que se vuelve invisible mientras ocurre, o puede ser explosivo. Según propone Jurij Lotman,

3 Cf. S. Moreno, *The Semiotics of the Covid-19 Pandemic*, Londres, Bloomsbury (en prensa).

Nuestros órganos de los sentidos reaccionan frente a pequeños estímulos, que en el nivel de la conciencia son percibidos como un movimiento continuo. En este sentido la continuidad es una previsibilidad implícita. Su contrario es la imprevisibilidad, el cambio realizado en las modalidades de la explosión.⁴

De lo que se trata es de dar cuenta de cómo se configura y manifiesta la relación entre lo estático y lo dinámico. En el marco de los procesos de cambio político, los momentos explosivos son aquellos en los que se producen cambios de regímenes o sistemas de gobierno, como por ejemplo, durante las revoluciones populares, o a partir de algún acontecimiento que produce efectos de sentido vinculados con el “contagio” (en el sentido semiótico⁵), como ocurrió con la crisis socioeconómica en Argentina en el año 2001. Los episodios de cambio explosivo en el campo político suelen ser evidenciables gracias a su velocidad, esto es, a cómo se manifiestan en términos dinámico-temporales según la perspectiva de un observador⁶. Por eso, es frecuente que se hable de “revolución” para dar cuenta de ellos, un término que supone un cambio veloz y súbito.

Los episodios de cambio gradual, por su parte, resultan menos visibles y pueden percibirse gracias a la intensificación de algunos trazos diferenciales de un estado de cosas. A modo de ejemplo, podemos pensar en ciertas características autoritarias que se van intensificando en una esfera pública dada, lo que lleva a que los observadores hablen de un proceso de “erosión” democrática⁷, o el crecimiento de organismos multilaterales como la Unión Europea o la OTAN a partir de la incorporación de nuevos miembros, en un proceso gradual, lento y que, por lo general, se percibe como una continuidad. En el caso del pasaje de la democracia al autoritarismo, solo tiene sentido utilizar la metáfora de la erosión o del desgaste si se aborda tal proceso como uno gradual, y no como uno explosivo.

En segundo lugar, al estudiar el cambio político, la semiótica estructuralista tendrá especial interés en aprehenderlo en términos narrativos, a partir de la premisa de que el sentido se orienta y desarrolla siguiendo esta lógica⁸. El principio de narratividad es clave para estudiar la discursividad política, incluyendo los momentos de cambio en tanto que expresión de la sintaxis de los procesos históricos, tal como propone Paolo Demuru⁹. El pasaje de un estado de cosas a otro, sea en términos graduales o explosivos, puede ser descrito atendiendo al esquema narrativo. Como se sugiere debajo, el enfoque narrativo puede resultar útil para mapear los roles agentivos que se le otorgan al pueblo en el marco del discurso político, sobre todo en lo que atañe al cambio político. No obstante, el

4 J. Lotman, *Cultura y explosión*, Barcelona, Gedisa, 2013, p. 19.

5 Cf. E. Landowski, “El contagio del sentido”, *Pasiones sin nombre*, Universidad de Lima, Fondo Editorial, 2015.

6 P. Demuru, “Between accidents and explosions : Indeterminacy and aesthesia in the becoming of history”, *Bakhtiniana*, 15, 2019, p. 97.

7 S. Moreno, “La democracia y sus otros. Una contribución desde la semiótica al debate sobre la erosión democrática”, *Revista de Estudios Sociales*, 74, 2020.

8 Cf. A.J. Greimas y P. Ricœur, “On Narrativity”, *New Literary History*, 20, 3, 1989.

9 P. Demuru, *art. cit.*, p. 84.

esquema narrativo, si bien puede llevar el cambio a un nivel de las alternancias polémicas y contractuales de lo existente, no da cuenta de las coexistencias de lo posible¹⁰. En este sentido, el cambio posee un fuerte componente intensivo propio del advenir (ocurrir), el sobrevenir y el devenir, que son factores imprescindibles en el análisis político¹¹.

Finalmente, quizá el aspecto más interesante sea la construcción de actores, tanto individuales como colectivos, como agentes involucrados en la implementación del cambio o en su resistencia. Como lo recuerda Eliseo Verón, el campo discursivo de lo político “implica enfrentamiento, relación con un enemigo, lucha entre enunciadores”¹². Es un campo que tiene una dimensión polémica inherente. Por eso, al estudiar la discursividad política, resulta fundamental prestar atención a “las operaciones discursivas a través de las cuales se construye, en el discurso, la ‘imagen’ del que habla” así como también del adversario: “todo acto de enunciación política supone necesariamente que existen otros actos de enunciación, reales o posibles, opuestos al propio”¹³. Así, al enunciar al actor colectivo “pueblo”, está implícito que existen otros actores políticos que no son “pueblo” y que se definen por oposición a él¹⁴.

El discurso político, por ser discurso, propone modelizaciones de la realidad social, normalmente con una pretensión de referencialidad. Esto sucede en términos tanto de los actores como de los procesos. Son bien conocidas personalidades como José de San Martín, Simón Bolívar, Lenin y tantos otros como figuras fundamentales en la promoción del cambio político. Con el paso del tiempo, sus hazañas quedaron tematizadas en el discurso histórico como narrativas fundacionales de regímenes políticos. Aunque la construcción discursiva no se corresponda con la realidad y, en cambio, tienda a mitificar estas figuras¹⁵, es innegable que el discurso tiene un anclaje en la realidad extra-discursiva. ¡No habría un sujeto discursivo Simón Bolívar si no hubiese existido el individuo Simón Bolívar! Así, no es Simón Bolívar-individuo quien experimenta el proceso de mitificación a través del tiempo, sino Simón Bolívar-sujeto discursivo, que va ganando connotaciones y nuevos sentidos a medida que circula a través del tiempo. En cuanto a los procesos, ocurre algo similar, solo que, por su naturaleza, al proceso se le da sentido de manera intersubjetiva, esto es, en una negociación de sentido, ya que si bien es posible vincular hitos históricos en una cadena narrativa que le dan sentido, el proceso de mitificación depende más de la mediación del discurso que en el caso de actores con existencia real, a los que luego se mitifica discursivamente.

10 Remetimos al artículo de F. Sedda, “Turbulências : as lógicas de uma forma imprevista de mudança”, en el presente dossier.

11 Cf. C. Zilberberg, *Ensayos sobre semiótica tensiva*, Lima, Universidad de Lima, 2003.

12 E. Verón, “La palabra adversativa. Observaciones sobre la enunciación política”, en E. Verón et al., *El discurso político. Lenguajes y acontecimientos*, Buenos Aires, Hachette, 1987, p. 16.

13 *Ibid.*

14 S. Moreno, *The Social Semiotics of Populism*, Londres, Bloomsbury, 2023.

15 Cf. E. Narvaja de Arnoux, *El discurso latinoamericanista de Hugo Chávez*, Buenos Aires, Biblos, 2008.

El discurso político tiende a funcionar según una lógica en la que, además de actores individuales, presenta los episodios de cambio como en manos de actores colectivos —los oprimidos, los conservadores, los progresistas, los criollos, los trabajadores— y, en términos más difusos, el pueblo. En casos como estos, por más que el discurso tenga una pretensión de referencialidad (se puede asumir que quien habla de “los oprimidos” cree que existe tal grupo en la esfera social), lo que se está realizando es una modelización del campo social a partir de la construcción de identidades colectivas en el discurso. Con dicha modelización se está construyendo la realidad social como un espacio intersubjetivo basado en la producción y la negociación de sentido.

En lo que sigue estudiaremos la identidad colectiva del pueblo y el rol que se le atribuye como agente del cambio en la discursividad política.

2. El pueblo como efecto de sentido

En el marco de lo propuesto en la sección anterior, resulta evidente que el actor colectivo “pueblo” suele figurar como un actor clave en la discursividad respecto al cambio político, particularmente desde las relaciones que quien enuncia establece con él. Esto es así debido al amplio, ambiguo y problemático campo semántico del término, que permite que este actor asuma diferentes roles actanciales, como el de Sujeto, el de Destinador y Destinatario, según sea el caso. Si bien esta categoría es problemática desde su dimensión semántica, no deja de tener una performatividad (dimensión pragmática) en la construcción discursiva y, con ella, la modelización de lo social.

El sustantivo *pueblo* presenta una serie de problemas que complejizan el trabajo de clarificación conceptual. En primer lugar, hay problemas vinculados a su traducibilidad. En lenguas romances, la traducibilidad de los sustantivos *pueblo*, *peuple*, *popolo* y *povo* no resulta demasiado problemática, ya que el sustantivo se origina en el término latino *populus*, de donde también deriva el adjetivo “popular”. Sin embargo, en lenguas germánicas, ya aparecen problemas que complejizan la digresión teórica. El equivalente de *pueblo* en inglés es *people*. En un trabajo en el que mapea los significados del sustantivo *people*, Margaret Canovan propone que una de las acepciones del término es “una colección de individuos”, una acepción que funciona en inglés (el plural de *person* es *people*), también en alemán (*die Leute* equivale a la gente), pero no en español¹⁶. O quizá sí, si se asume que el plural “la gente” es equivalente en términos semánticos al “pueblo”, una relación de sinonimia que no es evidente. En alemán, el sustantivo equivalente a “pueblo” es *das Volk*, que tiene una raíz vinculada con lo folclórico y, así, con una visión romántica y hasta con toques étnicos de lo popular.

Las dificultades vinculadas a la traducción constituyen simplemente un racimo de problemas vinculados a esta noción. De hecho, no sería descabellado proponer que es precisamente por su indeterminación semántica que el concepto se ha vuelto tan relevante en las modelizaciones de lo social que los actores políticos

16 M. Canovan, “People, Politicians and Populism”, *Government and Opposition*, 19, 3, 1984.

hacen, como estrategia discursiva más bien apoyada en su efecto pragmático que en su claridad semántica, esto es, en cómo esta unidad sirve para construir relaciones sociales a partir de un posicionamiento respecto al pueblo.

Canovan identifica al menos tres significados de *people*¹⁷. En primer lugar, hay un sentido conservador, que identifica al pueblo con la nación y que, por eso, presupone una continuidad histórica desde el pasado y hacia el futuro de dicho conjunto de seres humanos. En esta acepción, la composición del pueblo no es aleatoria, sino articulada, orgánica y corporativa. En segundo lugar, hay un uso de tinte más bien progresista (típicamente socialista, según la autora) en el que la palabra es usada para referir a los sectores marginados de la sociedad, los “*underdogs*”. En este uso, “pueblo” ya no se refiere a la totalidad de la nación, sino a un sector definido a partir de ciertos rasgos diferenciales, normalmente en relación a la condición de sector trabajador oprimido según un eje semántico en el que se opone un “arriba” privilegiado a un “abajo” sin privilegios. En tercer lugar, la autora identifica el sentido plural comentado anteriormente, como conjunto de individuos que, en español, podríamos traducir como *gente*. La conclusión es que *people* puede referir a “la comunidad política en su totalidad o a una subcomunidad de las clases bajas que la componen ; además, no tiene por qué referir a ninguna comunidad, sino que puede referir al agregado de seres humanos individuales”¹⁸.

También Gérard Bras propone una tipología del concepto de pueblo, del que identifica cuatro “vías”¹⁹. En primer lugar, habría un sentido político o jurídico, correspondiente al término latín *populus*, que refiere “al conjunto de los ciudadanos, aquellos que tienen voz y voto en la deliberación pública”²⁰. Dado que este colectivo está legitimado por la ley, se trata de un concepto jurídico, vinculado con la idea de nación y, con ella, del *demos*, ya que designa la fuente de legitimación de la autoridad política. En este sentido, esta primera acepción se correspondería con la primera de las propuestas por Canovan. También la segunda acepción de la autora tiene un equivalente en la propuesta de Bras. Según el autor, hay un significado social de “pueblo”, correspondiente al latín *plebs* y que designa a la parte “inferior” de la sociedad, por lo que se trataría ya no de la totalidad del pueblo en sentido jurídico, sino de una fracción de este grupo. Según Bras, esta fracción podría amenazar al orden político hegemónico²¹, una propuesta que va en línea con propuestas realizadas desde teorías políticas de izquierda ancladas en el populismo²². Un tercer significado de *pueblo* es el etnológico, que se corresponde con el sustantivo alemán *Volk* y que sirve para que una comunidad pueda afirmar una identidad colectiva a partir de la idea de un origen común, por más

17 *Art. cit.*, p. 315.

18 *Art. cit.*, p. 317.

19 G. Bras, *Les voies du peuple. Éléments d'une histoire conceptuelle*, París, Editions Amsterdam, 2018.

20 *Op. cit.*, p. 18.

21 *Op. cit.*, p. 19.

22 Cf. C. Mouffe, *For a Left Populism*, Londres, Verso, 2018.

que este sea mítico, o de tradiciones compartidas. Finalmente, Bras propone un cuarto sentido, correspondiente a los grandes números de personas y al concepto griego de *plethos*, un concepto relacionado con la multitud que el español hereda en el sustantivo *plétora*, y que se define en términos cuantitativos, como masa de gente (*crowd*, en inglés). Tal como propone Bras “si hay un sentido ‘verdadero’ [de la palabra ‘pueblo’], este está en el sistema de la pluralidad de significados y en el juego de diferencias, de las oposiciones que estructuran las relaciones entre estos términos”²³.

Existen una serie de superposiciones del concepto con otros similares, como por ejemplo, sustantivos plurales que refieren a una identidad nacional. ¿En qué sentido son nombres colectivos segmentados atendiendo a la identidad nacional como “los peruanos”, “los uruguayos” y “los españoles” sinónimos de “el pueblo peruano”, “el pueblo uruguayo” y “el pueblo español”? ¿Es la frase “El pueblo unido, jamás será vencido” interpretable en términos que no sean el social de Bras o el progresista de Canovan, es decir, como fragmento del *demos*? ¿O hay en esta frase un recorte semántico implícito que localiza al pueblo en el marco de la esfera nacional como un grupo de resistencia? ¿Qual sería la acepción que atribuye a este sujeto um mayor potencial de cambio?

Para intentar dar respuesta, resulta fundamental estudiar cómo la idea de pueblo se figurativiza en textos concretos. Bras propone que “‘pueblo’ no es un concepto sociológico que reenviaría a una realidad empírica dada o construida : no diríamos nada contra su uso si nos contentáramos con establecer que no existe ningún grupo social que le corresponda. Se trata ante todo de un nombre de la política, sobre todo de la política moderna”²⁴. Por eso, el autor sostiene que “en cierto modo, hace falta decir que el pueblo no existe, que se trata de una ficción”, de una “ficción performativa”²⁵.

Si el sustantivo “pueblo” no tiene un correlato referencial, su realidad se construye en textos que pueden ser estudiados para dar cuenta de quién es el pueblo en el marco de la discursividad de un actor político dado. Así, el pueblo no sería más que un efecto de sentido, esto es, el resultado de una discursividad que genera efectos de verdad, realidad e, por supuesto, cambio.

3. El pueblo como agente del cambio político

Una vez planteadas las dificultades semánticas asociadas a la noción de pueblo, podemos proceder a estudiar cómo se lo ha utilizado para dar forma a narrativas políticas en términos de los roles actanciales que se le atribuyen en el discurso político como agente de cambio.

Una primera dicotomía analítica puede construirse en torno a un eje semántico que oscila entre la actividad y la pasividad. Como propone Bras, la discusión sobre el significado del pueblo es “objeto de un conflicto político en el que lo que

²³ *Op. cit.*, p. 21.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*

está en juego es un modo de configuración de la multitud, es decir, un modo de su pasividad o de su actividad relativa”²⁶. De este modo, existen discursos en los que al pueblo se le otorga un rol de resistencia, como aquellos en los que se propone que el pueblo unido, jamás será vencido. En este tipo de discursos, el pueblo estaría ocupando un rol actancial de Anti-Sujeto, esto es, de fuerza opositora y obstáculo para que el Sujeto en cuestión —las élites, los grupos de poder, empresas multinacionales, defensores de la globalización neoliberal, etc.— no puedan lograr el estado de conjunción con su Objeto de Valor. Así, el pueblo sería quien mantendría el *status quo* y evitaría el cambio en situaciones en las que el poder intenta realizar transformaciones que no son beneficiosas para este sujeto colectivo, como por ejemplo medidas de austeridad y recorte del gasto, como hicieron Podemos en España y SYRIZA en Grecia.

La referencia a estos dos partidos políticos europeos no es aleatoria. Este primer tipo de agentividad otorgada al pueblo —la capacidad de resistir— es típico del discurso populista de izquierda²⁷. En términos teóricos, Chantal Mouffe propone la necesidad de construir un pueblo a partir del establecimiento de una cadena de equivalencias entre identidades subalternas. Según la autora, este “momento populista” se caracteriza por “la emergencia de múltiples resistencias contra un sistema político-económico que se percibe cada vez más como controlado por élites privilegiadas que hacen oídos sordos a las demandas de los demás grupos de la sociedad”²⁸. Los políticos populistas de izquierda han evidenciado el uso de una estrategia de construcción de pueblo, claramente con el fin de convertir a este actor colectivo en el motor de cambio, pero antes de eso, como una masa organizada que puede resistir a la hegemonía impuesta por los poderosos.

Este tipo de discurso es el que puso en práctica el candidato demócrata Bernie Sanders en Estados Unidos, como se puede apreciar en un spot electoral de 2016, donde se propone lo siguiente :

Nuestro trabajo no es dividir. Nuestro trabajo es unir a la gente. Si no permitimos que nos dividan por raza, por orientación sexual, por género; si no permitimos que nos dividan por haber nacido o no en América o por ser inmigrantes. Nos mantenemos unidos. Blancos, negros, hispanos, gays, heterosexuales, mujeres y hombres. Cuando nos unamos y exijamos que este país funcione para todos nosotros y no para unos pocos, transformaremos América. Y de eso va esta campaña : de unir a la gente.²⁹

Se puede apreciar cómo la idea de construir un pueblo se articula en torno a la idea de resistencia, ya que no se puede “permitir que nos dividan” y la estrategia consiste en “mantenerse unidos”, como un cuerpo militar que lucha espalda con espalda y “se mantiene unido” para protegerse de las agresiones. La estrategia discursiva de Sanders en este *spot*, que se podría argumentar que tiene un com-

²⁶ *Op. cit.*, p. 24.

²⁷ Cf. Ó. García Agustín, *Left Wing Populism. The Politics of the People*, Bingley, Emerald Publishing, 2020.

²⁸ *For a Left Populism, op. cit.*, p. 20 (trad. propia).

²⁹ <https://www.youtube.com/watch?v=C0wsU1zMBro>.

ponente populista de izquierda ya que intenta construir un pueblo heterogéneo, consiste en proponer la necesidad de resistencia para, en un futuro, “transformar América”.

La idea de un pueblo que resiste también fue dominante en América Latina, por lo menos hasta el advenimiento de gobiernos de izquierda en lo que se conoce como “ola rosa”. Es por eso que la frase “el pueblo unido jamás será vencido” está tan fuertemente asociada con la izquierda en dicho continente : ante situaciones de escasa o nula representatividad en el gobierno, desde donde se puede tomar un rol activo en implementar cambios sociopolíticos y económicos, la discursividad política da al pueblo un rol de gigante que resiste, como si fuera una represa que frena a todo pulmón y de manera organizada las poderosas aguas de quienes detentan el poder.

No obstante, además de un rol de resistencia en la forma de un Anti-Sujeto que mantiene el *status quo*, el pueblo también puede ocupar el rol de Sujeto, con un programa narrativo propio, al que se le opondría un Anti-Sujeto que intenta impedir que logre el estado de conjunción con el Objeto de Valor. Al utilizar este esquema actancial, la agentividad del pueblo aumenta, al menos en términos discursivos, ya que el aparato narrativo se orientaría a dotar al Sujeto de competencias para lograr dicho estado. Este tipo de discurso se encuentra ya en Marx y su idea de una revolución del proletariado, orientada a cambiar la estructura productiva de la sociedad moderna. Así, la actual lucha contra la opresión laboral por parte de sindicatos —no solamente en términos discursivos, sino también en acciones organizadas que buscan desestabilizar el *status quo*, como paros— o la búsqueda de conquistar más derechos para grupos subalternos iría en esta dirección : la de proporcionar al Sujeto narrativo con un saber y un poder hacer que le permitan la emancipación socioeconómica y, así, alcanzar un estado más pleno.

Veamos a modo de ejemplo el texto de un spot electoral del partido político español Podemos, normalmente señalado como un ejemplo de populismo de izquierda :

Dicen que no se puede plantar cara a Merkel. Dicen que nos apretamos más el cinturón. Dicen que es normal vivir siempre con miedo. Dicen que nos toca hacer las maletas. Dicen que no se puede hacer otra cosa más que elegir entre ellos y ello. Dicen que la corrupción es un problema de casos aislados. Dicen que hay que resignarse a que nos vendan el país y el futuro a trozos. Nos llevan a la miseria. Han roto todos los compromisos. ¿Es que acaso no se puede desear un país mejor para tus hijos? Yo digo que somos muchos más y que podemos ganar. Podemos poner primero las necesidades de la gente : eso es la democracia. Podemos sentar a la casta y sus amigos en el banquillo. Claro que podemos. ¿Cuándo fue la última vez que votaste con ilusión? ¡Sí, se puede! Claro que podemos.³⁰

Este texto se articula en torno a la idea de una agentividad activa, esto es, un poder de transformar cosas, una idea que queda condensada en el uso del verbo

30 <https://www.youtube.com/watch?v=unFxEn2gcTs>.

modal “poder”, conjugado en primera persona del plural, para dar nombre al partido. Como señala Verón, esta estrategia discursiva evidencia la presencia de un Nosotros inclusivo, esto es, una comunidad imaginada a la que pertenecen quien enuncia y el destinatario, que en este caso es un “prodestinatario”, según la terminología de Verón³¹. En cualquier caso, es evidente que los límites de ese Nosotros son difusos, ya que no es claro quién queda incluido y quién por fuera en ese recorte del espacio social, que implica la existencia de un Otro, definido en términos lógicos como no-Nosotros. En el discurso de Podemos, el pueblo ya no tiene que resistir, sino que tiene que volverse activo, tomar cartas en el asunto, imponerse a quienes siempre lo han pisoteado y ser el motor del cambio político.

Algo similar ocurre en afirmaciones como la realizada en agosto de 2023 por Andrés Manuel López Obrador, presidente de México, quien propuso que el pueblo es el motor del cambio :

El motor del cambio es el pueblo. (...) Aquí lo importante en México es que son millones de mexicanos los que han tomado conciencia, entonces no depende de un hombre ni de un grupo ni de una vanguardia, estamos hablando de millones de ciudadanos, de personas ; es un fenómeno.³²

En discursos como este, la idea de tomar conciencia es fundamental como competencia que permitirá la puesta en acción de una performance transformadora.

Resistencia y acción son solo dos categorías que pueden ser utilizadas para mapear los roles agentivos que se le otorgan al pueblo en el discurso político. Sin embargo, hay otras posibilidades de mapeo, más complejas, en las que se entrecruzan distintos ejes semánticos, como puede ser la naturaleza de la resistencia o la acción, que puede ser agónica (respetando al oponente como uno legítimo) o antagónica (considerando al oponente como un enemigo a aniquilar)³³. Además, el eje de la violencia también puede intervenir en la discursividad, como fue el caso en movimientos de participación popular latinoamericanos de los años 1960, según los cuales la forma de resistir la opresión e implantar nuevos principios más igualitarios era a través del uso de armas. Todos estos cruces son relevantes a la hora de estudiar cómo el pueblo ha sido tematizado como agente del cambio en la discursividad política latinoamericana.

El siguiente cuadrado semiótico resume la propuesta que asocia pueblo y cambio.

31 E. Verón, *art.cit.*, p. 17.

32 <https://lopezobrador.org.mx/2023/08/17/el-pueblo-es-el-motor-del-cambio-afirma-presidente-principios-de-la-4t-fortalecen-economia-del-pais/>.

33 C. Mouffe, *En torno a lo político*, Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 2007.



Los discursos que hacen del pueblo un agente del cambio político se ubican en el valor de la acción. Esto se debe a que, en estos discursos, el pueblo posee un programa narrativo de competencias asumidas que debe organizar para alcanzar determinados objetivos y aspiraciones. En otras palabras, el pueblo se enfrentaría a la tarea de transformar el estado de cosas de los social. Este enfoque refleja la perspectiva leninista de la construcción del pueblo, que parte de la premisa de que el crecimiento de la autonomía está vinculado a la adquisición de capacidades ; es decir, no hay subjetividad de la acción sin disciplina ni entrenamiento ideológico.

En contraste, se identifica a la resistencia como la oposición. Esta, como se definió más arriba, presenta al pueblo como un Anti-Sujeto que carece de un programa narrativo definido. Por eso, encuentra su producción de sentido al oponerse a los cambios y resistir con ello a una estructura u organización institucional que tiende a ejercer una opresión, actuando como un poder coercitivo. A partir de este argumento, se plantea que el sujeto no es una categoría social dada o programada, sino que su potencial de cambio radica en la capacidad de su propia negatividad, es decir, en la capacidad de decir “no” a cualquier cosa que se proponga desde el poder dominante.

Además, se considera útil agregar dos categorías que complementan la oposición entre resistencia y acción : la sedición (no-resistencia) y la contención (no-acción). Por un lado, la no-acción se describe como la contención interna que impide que algo escape del molde, esto es, una estrategia destinada a evitar el quiebre a toda costa. Un ejemplo de esto es el esquirolaje, que constituye prácticas destinadas a eludir la programación mediante la justificación de la regulación social y del *status quo*. A diferencia de la resistencia, la contención se encuentra positivamente valorada, ya que refuerza los valores sociales hegemónicos.

Por otro lado, la sedición se define en la categoría lógica de no-resistencia y se caracteriza como el levantamiento colectivo de carácter violento contra una autoridad, sin llegar a ser una rebelión o revolución. Aunque no necesariamente busca un cambio radical en la configuración del gobierno, la sedición implica acciones con el propósito de fomentar disturbios, difusión de propaganda antigubernamental, desobediencia o rebelión contra la autoridad establecida. En este sentido, su proceder niega la resistencia, mantiene el rol temático y busca

como objetivo debilitar la autoridad del gobierno sin tener como objetivo principal derrocarla por completo.

En este sentido, el pueblo puede ser agente de cambio de distintas maneras, las que se deberían explorar de manera sistemática y con trabajo empírico como respaldo. En términos narrativos, se puede atribuir al pueblo en cuanto *demos* una agentividad transformadora al acudir a las urnas y votar por un cambio, como cuando el Frente Amplio ganó en 2004 las elecciones uruguayas por primera vez. Pero también se puede atribuir al pueblo en cuanto sectores populares una capacidad de agencia a partir de la resistencia, por ejemplo con paros o medidas sindicales orientadas a desafiar la autoridad.

Conclusiones

El objetivo de este artículo fue examinar las diversas modalidades mediante las que se hace referencia al pueblo en el discurso político como un agente de cambio, esto es, como un agente dinámico capaz de catalizar transformaciones significativas en el entramado social y político. Por eso, hemos intentado dar cuenta de los roles agentivos que se le otorgan al pueblo en los discursos de distintos actores políticos, como trabajo exploratorio y preliminar para abordar la relación entre cambio político y los roles de agencia que distintos actores políticos confieren al pueblo en su discursividad.

En particular, hemos dirigido nuestra atención hacia la dualidad inherente al papel que el pueblo puede asumir. Por un lado, estudiamos la manera en que el pueblo puede configurarse como un agente de resistencia frente a formas de opresión sistémica, desentrañando las formas en que su presencia y movilización pueden contrarrestar fuerzas que buscan mantener el *statu quo*. Por otro lado, estudiamos también cómo el pueblo no solo es un mero espectador pasivo, sino un actor proactivo en la instauración de cambios significativos. Este análisis se adentra en la dinámica discursiva según la cual el pueblo, en su colectividad, puede convertirse en un impulsor activo de transformaciones políticas, participando de manera consciente y estratégica en la configuración de un nuevo panorama social.

Nuestro trabajo no solo busca identificar patrones superficiales de representación del pueblo, sino que aspira a desentrañar las complejidades inherentes a las narrativas políticas que otorgan al pueblo un papel destacado en la dinámica del cambio. Al reconocer la multiplicidad de facetas que componen el rol del pueblo en el discurso político, pretendemos sentar las bases para una comprensión más profunda y matizada de la relación entre la participación popular y la evolución de los sistemas políticos. Este análisis no solo se limita a la polaridad de resistencia y activismo, sino que también contempla las intersecciones y contradicciones que pueden surgir en la articulación de la voluntad popular como fuerza impulsora del cambio político. En última instancia, nuestro objetivo es proporcionar una plataforma conceptual para futuras investigaciones que exploren de manera más detallada y específica el complejo entramado entre el discurso político, la participación popular y las transformaciones políticas.

Referencias bibliográficas

- Bourdieu, Pierre, “Los usos del pueblo”, *Cosas dichas*, Barcelona, Gedisa, 1987.
- Bras, Gérard, *Les voies du peuple. Éléments d’une histoire conceptuelle*, París, éditions Amsterdam, 2018.
- Caetano, Gerado, Aldo Marchesi, Vania Markarian (eds), *Izquierdas. Partidos e movimientos políticos en Uruguay : historia y presente*, 2021.
- Canovan, Margaret, “‘People’, Politicians and Populism”, *Government and Opposition*, 19, 3, 1984.
- Cuevas-Calderón, Elder, y Eduardo Yalán, “Semiótica de la protesta : por un modelo de los movimientos sociales”, *Acta Semiotica*, 1, 2, 2021.
- Demuru, Paolo, “Between accidents and explosions : Indeterminacy and aesthesia in the becoming of history”, *Bakhtiniana*, 15, 2019.
- García Agustín, Óscar, *Left-Wing Populism. The Politics of the People*, San Diego, Emerald, 2020.
- Greimas, Algirdas J., y Paul Ricoeur, “On Narrativity”, *New Literary History*, 20, 3, 1989.
- Landowski, Eric, *Pasiones sin nombre* (2004), Universidad de Lima, Fondo Editorial, 2015.
- Lotman, Jurij, *Cultura y explosión*, Barcelona, Gedisa, 2013.
- Moreno, Sebastián, “La democracia y sus otros. Una contribución desde la semiótica al debate sobre la erosión democrática”, *Revista de Estudios Sociales*, 74, 2020.
- *The Social Semiotics of Populism*, Londres, Bloomsbury, 2023.
- *The Semiotics of the Covid-19 Pandemic*, Londres, Bloomsbury (en prensa).
- Mouffe, Chantal, *For a Left Populism*, Londres, Verso, 2018.
- *En torno a lo político*, Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 2007.
- Narvaja de Arnoux, Elvira, *El discurso latinoamericanista de Hugo Chávez*, Buenos Aires, Biblos, 2008.
- Sedda, Franciscu, “Turbulências : as lógicas de uma forma imprevista de mudança”, *Acta Semiotica*, III, 6, 2023.
- Verón, Eliseo, “La palabra adversativa. Observaciones sobre la enunciación política”, En *id.* et al., *El discurso político. Lenguajes y acontecimientos*, Buenos Aires, Hachette, 1987.
- Zilberberg, Claude, *Ensayos sobre semiótica tensiva*, Lima, Universidad de Lima, 2003.

Résumé : Le “peuple” apparaît souvent dans les discours politiques comme un acteur effectivement agissant, capable d’intervenir dans le développement de la vie politique et d’y produire des changements. L’article examine les divers types de rôle qui lui sont ainsi attribués en tant qu’agent du changement dans des discours eux-mêmes liés à des changements politiques, spécialement en Amérique latine. L’analyse est conduite à partir de la distinction entre les pôles de l’action (le peuple agit) et de la réaction (le peuple résiste).

Mots clefs : agentivité, changement politique, discours politique, narrativité, peuple.

Resumo : O povo frequentemente aparece na discursividade política como um ator com capacidade de agência, isto é, de intervir no desenvolvimento da coisa política a partir da geração de mudanças. Este artigo apresenta algumas reflexões sobre o papel desse ator coletivo em discursos ligados à mudança política, especialmente na América Latina. O objetivo do trabalho é propor uma primeira abordagem, teórica e exploratória, das formas de tematizar o povo no discurso político em relação à mudança. Por meio de uma proposta articulada em torno dos polos da ação e da resistência, pretende-se contribuir para a elucidação teórica sobre a função que o ator coletivo povo desempenha na discursividade ligada aos processos de mudança política.

Abstract : The “people” frequently appears in political discourses as an agency capable of interfering in the development of political affairs and introducing changes. The article compares

the different types of roles which are attributed to this collective subject as regards political change in discourses which themselves are dealing with political change, especially in Latin America. The analysis is organised by means of the opposition between “action” and “reaction” (the people resists).

Resumen : El pueblo aparece con frecuencia en la discursividad política como un actor con capacidad de agencia, esto es, de intervenir en el desarrollo de la cosa política a partir de la generación de cambio. Este artículo presenta algunas reflexiones sobre el rol de este actor colectivo en discursos vinculados con el cambio político, especialmente en América Latina. El objetivo del trabajo es proponer una primera aproximación, teórica y exploratoria, a las formas de tematizar al pueblo en el discurso político en relación al cambio. Mediante una propuesta articulada en torno a los polos de la acción y la resistencia, se pretende contribuir a la elucidación teórica sobre la función que el actor colectivo pueblo juega en la discursividad vinculada a los procesos de cambio político.

Auteurs cités : Gérard Bras, Margaret Canovan, Paolo Demuru, Chantal Mouffe, Eliseo Verón.

Plan :

Introducción

1. El cambio político y sus agentes
2. El pueblo como efecto de sentido
3. El pueblo como agente del cambio político

Conclusiones

Recebido em 01/07/2023.

Aceito em 30/10/2023.

Muri che diventano murali. Il “noi” del cambiamento

Tiziana Migliore

Università di Urbino

Introduzione

Il cambiamento è al centro di teorie elaborate da scienze sia naturali sia sociali. In linguistica Saussure gli dà un posto di rilievo ritenendolo l'effetto della tensione diacronica, imprescindibile, che si crea fra il livello astratto della *langue* e il livello concreto della *parole*. Nel *Cours* il diagramma saussuriano della realtà linguistica (fig. 1)¹ mostra infatti la “*Langue*” e la *Parole*, anzi la “*Massa parlante*”, collegate fra loro in verticale da un corto segmento continuo e parallele alla freccia del “Tempo”. Non due ma tre sono i coefficienti di ogni linguaggio : *langue* e *parole*, certo, e la *langue* a partire da analisi sincroniche della *parole*, però considerando l'incidenza del divenire. Il tempo, come si vede dal diagramma, trascende il rapporto fra i due livelli : la *langue*, la cui stabilità diacronica è ben rappresentata dalla cocca della freccia, non è una pura convenzione utilizzabile a piacimento da individui o comunità. Oppone resistenza al cambiamento e all'azione delle forze sociali su di essa. Ma la sua continuità implica necessariamente l'alterazione, sia perché la *langue* è situata nel tempo e non esiste fuori da questa dimensione, sia perché è parlata e morirebbe in assenza di discorsi che la usano. Riportare nello schema non “*Parole*” bensì “*massa parlante*”, in coincidenza con la punta della freccia, soddisfa l'esigenza saussuriana di evidenziare la natura collettiva di questi processi. Senza divenire non si vedrebbe l'impatto

1 F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1916.

della “massa parlante” sulla *langue* ; senza “massa parlante” non avremmo trasformazioni. Tutto resterebbe immobile o preda di egoismi, autoritarismi e reazionismi. *Langue* e *parole*, “essenza doppia del linguaggio” nel tempo, costituiscono “un circolo vizioso fondamentale” per l’equilibrio costante fra *status* e *motus*², fra conservazione e infrazione.

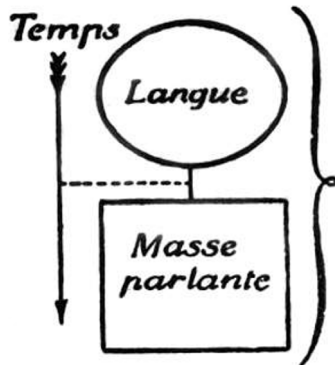


Figura. 1. Diagramma della realtà linguistica per Saussure.

Hjelmslev, sulla scia di Saussure, spacchetta la coppia *langue/parole* in un insieme a quattro termini — schema, norma, uso e atto — per sottolineare le relazioni dinamiche tra i linguaggi, le istituzioni e le pratiche³. E soprattutto Eugenio Coseriu esplora i rapporti fra norme e usi e valorizza gli atti di discorso, con l’assunto che “tutti i fatti di lingua devono essere stati una volta *parole*”⁴. Le grammatiche sono stabili, ma si evolvono lentamente grazie a usi imprevisti, a volte turbolenti da parte dei parlanti.

Ci ispireremo a questa visione del cambiamento, come frizione fra sistemi, norme e processi che già in Saussure riguarda non solo il linguaggio verbale ma più tipi di segni in seno alla società, per indagare una trasformazione assai frequente dappertutto : quella del muro in murales. Il muro è un manufatto edilizio che a livello giuridico funge da barriera, da “parete confinaria o divisoria” (*Grande Dizionario Battaglia*). Tecnologia biopolitica delle più perfette per amministrare la mobilità dei soggetti, esso incorpora una competenza impersonale alla separazione e alla circolazione. Oggi che le nazioni hanno ripreso a costruire non mura di cinta, fortificazioni a presidio delle città, ma muri fra i territori, la “massa parlante”, non potendoli abbattere, li modifica. Porta i muri dalla propria parte e li rende processi che hanno la capacità di mutare cose e persone, ossia cognizioni, passioni, comportamenti, regole.

2 F. de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, S. Bouquet e R. Engler (eds.), Paris, Gallimard, 2002.

3 L. Hjelmslev, “Langue et parole” (1943), trad. it. “Lingua e parole”, in *Saggi di linguistica generale*, M. Prampolini (ed.), Parma, Pratiche, 1981.

4 E. Coseriu, *Sistema, norma y habla* (1952), trad. it. *Sistema, norma e parola* (ed. e postfazione di T. Migliore, introduzione di R. De Angelis), Roma, Aracne, 2021, p. 96.

1. L'instaurazione di una norma : bloccare il movimento

Nell'analisi della casa Braunschweig di Georges Baines i muri confinari del giardino sono essenziali, secondo Floch, per comprendere “le articolazioni logico-semantiche dell'universo della socialità”⁵. È “l'organizzazione plastica” del muro, il suo insieme di caratteristiche eidetiche e di formato, cromatiche e materiche, a manifestare la categoria “privato / pubblico” e a render conto dell'eventuale emergenza di posizioni intermedie, il “/non privato/” e il “/non pubblico/”, nonché di condizioni complesse (/pubblico + privato/) o neutre (né privato né pubblico)⁶. Siamo avvezzi a ritenere la casa un'espressione del potere privato e la città un'espressione dei poteri pubblici. Floch prova che tale opposizione è fittizia, suscettibile di variare secondo le sintassi ogni volta in gioco.

1.1. Dal mondo del muro al mondo dei muri

Così, quando il muro non è parete protettiva della *privacy* ma barriera fra popoli, pubblico e privato costituiscono un termine complesso : mediante il muro, struttura verticale, fissa e compatta, chi è al potere attua una prima trasformazione, destinata alla stabilità : muta uno spazio fisico e comune in uno spazio politico, di proprietà, interrompendo la comunicazione e il transito. Pochi decidono per molti come, quando dove e perché non spostarsi. Un “io” assegna un “li” a “voi” e un “laggiù” a “loro”.

È paradossale che, nell'epoca della globalizzazione e della connessione per eccellenza, sia così difficile interagire. Malintesi, vuoti diplomatici e auto-reclusioni giovanili (sindrome dell'“hikikomori”) sono in aumento, insieme al numero di barriere che ormai in molti Stati si erigono e che, oltre a vietare il passaggio di civili tra i territori, bloccano la comunicazione. I muri rappresentano il fallimento della diplomazia, della dimensione contrattuale su tutti i fronti. Berlino (1961-1989) non ha insegnato nulla e oggi nel mondo si contano circa 77 barriere che dividono popoli, contro i 15 del 1989. Le città di Lima, San Paolo e Buenos Aires hanno muri per separare le zone residenziali dalle baraccopoli. E tanti sono anche i confini sigillati tra Paesi : tra gli Stati Uniti e il Messico, tra la Cina e la Corea del nord, tra gli Emirati Arabi e l'Oman, tra l'India e il Bangladesh, tra l'Ungheria, la Serbia e la Croazia, tra la Grecia e la Turchia nell'isola di Cipro e tra Israele e Palestina in Cisgiordania, nella striscia di Gaza lunga 40 km luogo di un conflitto attualmente cruentissimo. In Europa i ministri degli interni di Stati come l'Austria, la Bulgaria, Cipro, la Repubblica Ceca, la Danimarca, la Grecia, l'Ungheria, l'Estonia, la Lettonia, la Lituania, la Polonia chiedono di continuare a finanziare recinzioni per frenare i flussi migratori.

A livello diacronico, se grandi barriere della storia, dalla Grande Muraglia Cinese al Vallo di Adriano, passando per la Linea Maginot fino al Vallo Atlantico,

5 Cf. J.-M. Floch, “La casa Braunschweig di Georges Baines” (1985), trad. it. in M. Agnello e G. Marrone (eds.), *Bricolage. Lettera ai semiologi della terra ferma*, Roma, Meltemi, 2006.

6 *Ibid.*, pp. 123-124.

hanno avuto prevalentemente una funzione militare, di difesa da assalti bellici⁷, il muro di Berlino è stato la prima fortificazione issata non contro eserciti, ma contro esseri umani e merci⁸. Da questo punto di vista tutte le nuove barriere discendono dallo *Schandmauer*. È vero che il muro di Berlino, nell'ottica della "cortina di ferro", impediva alle persone di uscire da uno spazio, mentre i nuovi muri le tengono fuori da esso. Il muro, cioè, nella storia, è stato un attore antagonista degli umani sia nelle spinte centrifughe, dall'interno all'esterno, sia oggi nelle spinte centripete, dello straniero che tenta di accedere. In ambedue le direzioni, però, esso reprime la possibilità umana di muoversi e di spostarsi, annullando il ruolo del confine come filtro di traduzioni indispensabili per l'avanzamento delle culture⁹. L'operazione di delimitazione, marcando un territorio che prima era non marcato, è fondativa di ogni autocoscienza collettiva, ma il confine, zona ibrida fra dentro e fuori, chiuso e aperto, proprio e altrui, non può restare inerte. Dev'essere interessato da scambi, da contatti con lo spazio extrasistemico o non semiotico, che sono la miccia per nuove esplosioni di senso, è là dove si rompe l'omeostasi di una cultura¹⁰. I popoli chiusi nel loro ideale di purezza stagnano improduttivi.

Che una razionalità politica ed economica mirata sostenga la costruzione di muri lo rivela il modo in cui la Casa Bianca, nel 1961, archivia il problema berlinese. Da un lato il presidente degli Stati Uniti John Kennedy giustifica il muro come un ostacolo e un deterrente alle guerre: "Non sarà una soluzione ottimale — dice Kennedy al suo segretario personale Kenneth o' Donnel — ma è sempre molto meglio di una guerra"¹¹. Dall'altro lato il segretario di stato aggiunto Foy Kohler ammette che "il flusso dei profughi tedesco-orientali sta diventando incontrollabile"¹². Il muro di Berlino funzionava quindi anche contro una forza lavoro ritenuta pericolosa per il proprio sistema di produzione. Ma nel sogno dei potenti della Terra di uno schema inventariale dell'umanità, di una classificazione secondo la docilità dei comportamenti, anche la crescita economica rallenta o si ferma. *Another Brick in the Wall* (1979), il brano dei Pink Floyd che in tutto il mondo ha reso noto il *Berliner Mauer* come *The Wall*, narra non a caso di un "muro mentale" che il protagonista dell'album, Pink, non riesce a oltrepassare.

7 Cfr. F. Ballif e S. Rosière, "Le défi des teichopolitiques. Analyser la fermeture contemporaine des territoires", *L'Espace Géographique*, 38, 3. Curiosamente, però, nella fondazione di Roma, fratricidio e difesa del territorio convergono: "per deridere il fratello, Remo oltrepassò il muro appena tracciato; quindi Romolo in preda all'ira, dopo aver soggiunto, rimproverandolo a parole: 'Così finirà chiunque altro oltrepassi le mie mura!', lo uccise" (Tito Livio, *Ab urbe condita libri CXLII*, I, 6-7).

8 Nel Tempio di Gerusalemme il Cortile dei Gentili poteva accogliere ebrei e pagani insieme, mentre un muro, insuperabile per i non ebrei, segnava l'accesso al tempio vero e proprio, spazio sacro riservato soltanto al popolo eletto. Cfr. L. Guttilla, *Il Muro tra controllo, interdizione e riscrittura urbana. Il caso di Berlino*, tesi di dottorato in Semiotica, XXV ciclo, Università di Bologna, 2015, pp. 19-20.

9 Ju. M. Lotman, *La semiosfera. L'asimmetria e il dialogo nelle strutture pensanti*, Venezia, Marsilio, 1985. Ed. S. Salvestroni e F. Sedda, Milano, La Nave di Teseo, 2022.

10 Ju. M. Lotman, *La cultura e l'esplosione. Prevedibilità e imprevedibilità*, Milano, Feltrinelli, 1993.

11 Cfr. M.H. Catudal, *Kennedy and the Berlin Wall Crisis*, Berlin, Berlin Verlag, 1980, p. 38, trad. ns.

12 *Ibid.*

1.2. Il non cambiamento intermedio. L'assenza di frontiere

Programmi d'azione unicamente finalizzati a cercare il medesimo nell'altro, o a plasmarlo secondo i propri modelli, sfociano nella constatazione di uno iato che genera per pregiudizio paura e ostilità. Non si accetta la cultura altrui, perciò si tende a respingerla. “Ogni volta che una civiltà non è riuscita a pensare l'altro, a pensare con l'altro, a pensare l'altro in sé, queste rigide difese di ferro, di filo spinato, di reti elettrificate o di ideologie chiuse si sono innalzate, sono crollate e ora tornano con nuovi stridori”¹³. Fra popoli geograficamente confinanti il muro arriva per ovviare a cambiamenti in positivo reciproci che non si vogliono innescare. Il mutamento euforico non scaturisce certo dalla liquidazione delle differenze, dallo “spazio liscio anziché striato”¹⁴, perché limiti e soglie stabili vanno invece tracciati con i quali garantire la convivenza pacifica. “L'autoriconoscimento e il riconoscimento dell'altro cominciano da operazioni di delimitazione, che sono il segno della volontà di un dialogo fecondo. Si ammette la presenza dell'altro come “occupante” e non come “passante” quando si fissa una frontiera, mentre l'insorgenza del muro prova che il confronto non ha funzionato ed è degenerato nella rottura del rapporto. Le frontiere sono “il miglior vaccino possibile contro l'epidemia dei muri”¹⁵ : stabiliscono normativamente dei criteri per il mutuo rispetto. La “striscia” di Gaza è l'esito negativo di patti firmati (vd. l'accordo di Oslo fra Yitzhak Rabin e Yasser Arafat nel 1993), ma mai rispettati nella distribuzione israelo-palestinese dei territori in Cisgiordania. Né i due popoli né l'ONU sono riusciti a definire precisi limiti, confini e frontiere, il che ha permesso a Israele di costruire un muro che di fatto ingloba la maggior parte delle colonie israeliane in Cisgiordania e la quasi-totalità dei pozzi d'acqua. Di qui l'*escalation* dell'odio reciproco e l'esplosione della guerra.

Confini, frontiere e muri hanno forme e sostanze significanti diverse perché diverse sono le forme e le sostanze semantiche della prossemica a cui si correlano. Il muro è il grado massimo di incomunicabilità che sopraggiunge, in maniera disforica, per il mancato avverarsi di frontiere e di limiti politici. Fra l'altro, a differenza delle fortificazioni urbane, erette con il consenso della cittadinanza contro il pericolo di invasioni, le barriere territoriali non sono espressione di un'intenzionalità collettiva. Le comunità subiscono la costruzione dei muri come una norma imposta dall'alto.

2. *Langue e parole del muro*

Per conto di chi parla allora il muro? E qual è la sua *langue*? Ribadiamo anzitutto che il muro è una figura del tema della separazione, geografica e politica. Soggetto delegato dell'interdizione, esso ricopre le funzioni narrative di antiattante

13 P. Chamoiseau e É. Glissant, *Quando cadono i muri. L'identità nazionale fuorilegge?* (2007), trad. it. Roma, Nottetempo, 2008, p. 13.

14 G. Deleuze e F. Guattari, *Mille piani* (1980), trad. it. Roma, Castelvecchi, 2003.

15 R. Debray, *Éloge des frontières*, Paris, Gallimard, 2010, p. 91, trad. ns.

e di attante di controllo, ma con un modo di esistenza realizzato del separare. Nel paradigma della delimitazione la zona “complessa” del confine, necessaria alle trasformazioni delle culture (Lotman), si sottoarticola in bordi, soglie, limiti e frontiere che ne modulano di molto la dimensione¹⁶. La divisione che la frontiera attualizza, mantenendo etimologicamente il ricordo del fronte militare (postazioni, roccheforti e città) e riducendo la zona del confine a una linea, il muro la realizza radicalmente e durativamente. La frontiera non è fissa ; lascia aperta, pur nell’urto, la mediazione e la possibilità di spostamenti e variazioni, è attraversabile, dinamica e provvisoria. Il muro è statico, impenetrabile e permanente. E nella relazione prossemica, se la frontiera rappresenta solitamente e positivamente “lo stato terminativo della lotta pragmatica, o del suo prolungamento cognitivo chiamato negoziazione per eufemismo”¹⁷, il muro nega all’altro perfino la possibilità di essere un nemico. Lo ferma, lo mette a distanza, lo rende alieno imponendo la propria sovranità sul territorio e spettacolarizzando il rifiuto del riconoscimento. La struttura fisica del muro — solida, rigida, massiccia, opaca — si presta a questo scopo impedendo all’altro di passare e di guardare, vietando cioè la congiunzione a due livelli, “visiva di natura cognitiva e somatica, situata sulla dimensione pragmatica”¹⁸.

2.1. Il muro come dispositivo

Un’epistemologia ben assestata fa da sfondo alla figura del muro : quella del “dispositivo”¹⁹. La riprendiamo, da un lato per approfondire le riflessioni di Foucault e di Deleuze²⁰, dall’altro per capire se le pratiche di arte urbana che mutano l’aspetto dei muri non coincidano con la “profanazione” indicata da Giorgio Agamben²¹ come antidoto alle appropriazioni politiche degli spazi. Per Foucault il dispositivo è

un insieme eterogeneo, che comporta discorsi, istituzioni, pianificazioni architettoniche, decisioni regolamentari, leggi, misure amministrative, enunciati scientifici, proposizioni filosofiche, morali, filantropiche ; in breve il detto ma anche il non-detto (...). Il dispositivo in sé è l’intreccio che si può stabilire tra questi elementi. Tra questi elementi — discorsivi e non — c’è qualcosa come un gioco : cambiamenti di posizione, modificazioni di funzioni. Il dispositivo è (...) sempre inscritto in un gioco di potere, ma anche sempre legato a uno o a più limiti che nascono dal

16 M. Hammad, “Presupposti della nozione di limite”, in F. Sedda (ed.), *Glocal. Sul presente a venire*, Roma, Sossella, 2004. Anche L. Guttilla, *Il Muro tra controllo, op. cit.*, pp. 47-51.

17 “Presupposti semiotici”, *art. cit.*

18 M. Hammad, “La promessa del vetro”, *Leggere lo spazio, comprendere l’architettura*, Roma-Bari, Meltemi, 2003.

19 Rimandiamo alla voce “Device” di M. Bertolini, *International Lexicon of Aesthetics*, 2018.

20 M. Foucault, “Il gioco di Michel Foucault”, in *Follia e psichiatria. Detti e scritti (1957-1984)*, D. Borca e V. Zini (eds.), Milano, Cortina, 2005. G. Deleuze, “Che cos’è un dispositivo?”, *Due regimi di folli e altri scritti. Testi e interviste 1975-1995*, D. Borca, Torino, Einaudi, 2010.

21 G. Agamben, *Profanazioni*, Milano, Nottetempo, 2005. *Id.*, *Che cos’è un dispositivo?*, Milano, Nottetempo, 2006.

sapere ma anche lo condizionano. Il dispositivo è questo : strategie di rapporti di forze che sostengono dei tipi di sapere, e che sono sostenute da esse.²²

L'intervista che dà luogo a questo passaggio è del 1977 e costituisce un punto di arrivo di riflessioni sulla biopolitica che Foucault elabora progressivamente e tramite lavori sul campo : nelle analisi empiriche ben conosciute delle forme di cura e di detenzione, di fronte al reticolo di sguardi di *Las Meninas* di Velázquez nelle *Parole e le cose*, nelle indagini diacroniche sulla concezione della sessualità. Costrutti molteplici ed eterogenei rendono conto dei rapporti di potere e delle relazioni tra potere e saperi. Deleuze rivisita Foucault enucleando i concetti chiave del suo discorso. Il dispositivo è un “groviglio di linee di natura diversa” che “tracciano dei processi sempre in squilibrio” e “con forze che sono come vettori, tensori”²³. “Macchina di visibilità” o meglio macchina che presenta *due dimensioni* principali, “le curve di *visibilità* e le curve di *enunciazione*”, il dispositivo, nel far vedere, fa sapere e fa fare²⁴. Ha cioè un “suo regime di luce” che dipende dalla “*terza dimensione* dello spazio interna a esso, il *potere*, composto con il sapere ed esercitato con effetti di presenza manifesta e opaca del destinante soggiacente²⁵.

Per distogliere dall'idea di associare il dispositivo al classico apparato Deleuze insiste sulle “linee di forza” : “frecce che si producono in ogni relazione da un punto a un altro”, “assemblaggi” esposti a “derivazioni e a trasformazioni”²⁶, ossia a fenomeni “di incrinatura, di fessurazione, di frattura” attraverso *mutazioni di concatenamenti*²⁷. È qui che emerge la “*quarta dimensione*”, quella “del *Sé*”, non come “determinazione preesistente” ma come “*soggettivazioni*” che il dispositivo produce, dentro processi di individuazione riguardanti il destinante e però anche “gruppi o persone i quali possono sottrarsi ai rapporti di forze stabiliti così come ai saperi costituiti”²⁸. Dietro le osservazioni filosofiche di Deleuze c'è il ripudio, condiviso con Foucault, degli universali, dell'identificazione di questi processi con un Potere unico e immobile, con un apparato appunto.

Nel dispositivo agiscono processi in divenire. Apparteniamo a certi dispositivi e agiamo in essi (...). L'attuale non è ciò che siamo piuttosto ciò che diventiamo, ciò che stiamo diventando, cioè l'Altro, il nostro divenire-altro. In ogni dispositivo occorre distinguere ciò che siamo (ciò che non siamo già più) e ciò che stiamo diventando : la parte della storia e la parte dell'attuale²⁹.

22 M. Foucault, “Il gioco di Michel Foucault”, *art. cit.*

23 G. Deleuze, “Che cos'è un dispositivo?”, *art. cit.*, p. 279.

24 *Ibid.*, p. 280.

25 *Ibid.*

26 *Ibid.*, pp. 281-282.

27 *Ibid.*

28 *Ibid.*, p. 281.

29 *Ibid.*, p. 285.

Ma Deleuze vede in Foucault anche la spinta ad andare oltre “i vecchi dispositivi di sovranità” e i “dispositivi disciplinari” per riconoscere disposizioni di controllo aperte e continue, con “produzioni di soggettività capaci di resistere ai domini e molto diverse da quelle che si esercitavano precedentemente contro le discipline”³⁰. I murales ci permetteranno di verificare e di aggiornare questo assunto.

Perché però il muro dovrebbe essere considerato un dispositivo ? E in che modo lo sarebbe ? Sono soprattutto le analisi topologiche di Manar Hammad a chiarire questo aspetto, che evitano liste di cose e di sistemi candidati a essere dispositivi — “non soltanto le prigioni, le scuole, le fabbriche, le discipline, le misure giuridiche la cui connessione con il potere è evidente, ma anche la penna, la scrittura, la letteratura, la filosofia, l’agricoltura, la sigaretta, la navigazione, i computer, i telefoni cellulari e il linguaggio stesso”³¹ — per mostrare invece funzionamenti specifici.

2.2. Privatizzazioni intimidatorie

Hammad parte dalla tesi che lo spazio è non “un circostante”, ma “un mezzo di comunicazione e un veicolo della significazione (...), il cui possesso assicura la capacità di portare a termine ulteriori programmi d’azione”³². “La padronanza” è “una fondamentale posta in gioco dello spazio” : se ne dividono le estensioni al fine di manipolarlo e appropriarsene. /Pubblico/ e /privato/, come già visto in Floch³³, non sono primitivi ma il loro contenuto è costruito. Nello specifico, per Hammad, essi sono “termini di operazioni complesse di privatizzazione che producono il pubblico allo stesso tempo che il privato”³⁴. Così “le frontiere durature” costituiscono “un “dispositivo stabile delegato da un gruppo” a “esercitare il controllo”³⁵. E a differenza della “parete di vetro”, che compie “un’interdizione selettiva”, parziale, “il muro pieno impedisce in assoluto il passaggio (...) a nome di qualcuno, al suo posto. Il muro non è un ostacolo naturale, ma un oggetto sociale iscritto in uno spazio sociale, e più particolarmente tra un attore che ne è il padrone e altri attori che possono presentarsi davanti”³⁶. L’insieme gerarchizzato /fare + potere/ definisce il controllo dei luoghi e il muro, fra le figure delegate, è il “dispositivo dissuasivo” per antonomasia, attualizza il non poter fare, invita e minaccia a non essere valicato, con una legge che trasforma in obbligo tale invito³⁷. Anche la dicotomia interno / esterno non è data in partenza

30 *Ibid.*

31 G. Agamben, *Profanazioni*, *op. cit.*, p. 28. Verrebbe da chiedersi : tutta la letteratura ? quale filosofia ? che tipo di agricoltura ?

32 “La promessa del vetro”, *art. cit.*, p. 217.

33 “La Maison Braunschweig”, *art. cit.*

34 “La privatizzazione dello spazio”, *Leggere lo spazio, comprendere l’architettura*, Roma-Bari, Meltemi, 2003.

35 “La promessa del vetro”, p. 212.

36 *Ibid.*, pp. 212-213.

37 “La privatizzazione dello spazio”, *art. cit.*, p. 260.

né oggettiva; presuppone un punto di vista implicito, un soggetto osservatore la cui posizione spaziale determina la parte interiore³⁸. Hammad nota inoltre che gli attori verso cui il muro è orientato sono ricostruibili dalla sua stessa forma e materia, ad esempio per l'altezza o lo spessore. Un muretto non è un muro. Il muro “porta con sé l'iscrizione di coloro che è destinato a lasciare fuori”³⁹.

Proprio in quanto esempio perfetto di dispositivo, il muro si presenta inoltre come una figura non semplice ma composta, un assemblaggio di attori non umani, umani e animali. Pietre o pannelli di cemento costituiscono l'invariante, oggi però anche commutata con recinzioni elettroniche. Vi si aggiungono filo spinato, luci, torrette, guardiani, cani addestrati, telecamere, radar, droni, microchip, fossati, vani paracarro e strade di pattugliamento che, più o meno presenti e progressivamente, normalizzano la divisione, la intensificano e perfezionano e trasformano la dissuasione in azione intimidatoria. Quanti più elementi co-occorrono nel medesimo spazio, tanto più il muro diventa un (s) oggetto che scatena passioni disforiche (rabbia, frustrazione, vergogna, terrore, disperazione, angoscia, pessimismo...), produce un simulacro dell'altro come (non) soggetto avversato e arriva a torturarlo, a martirizzarlo⁴⁰. Anche il Muro di Berlino, ufficialmente costruito per salvaguardare la DDR dalla “minaccia capitalista”, con l'epiteto di “vallo di difesa antifascista”, è stato un rigido strumento di vigilanza che ha impedito in ogni modo possibile a chiunque di evadere⁴¹. Il fine dichiarato della protezione maschera una strategia di governo che priva della libertà di spostamento. Riprendiamo quanto accennato a proposito del commento del segretario di Kennedy (§1.1). I muri non si limitano a bloccare il flusso dei corpi e delle merci ma lo governano, discriminando i soggetti che si trovano ad attraversare i territori e quindi di fatto esercitando il potere su molteplicità in movimento⁴². È un argomento che oggi vale soprattutto rispetto al “setaccio” dei migranti, distinti sia in mare sia nella “prova topica del muro” fra corpi utili a cui è consentito il passaggio, per quanto sempre gestito in forme poliziesche, e corpi vili o di poco conto ai quali la circolazione è inibita.

3. Murales

È vendicativo il muro. Non solo blocca il movimento e quindi il cambiamento di chi vorrebbe spostarsi, ma punisce il tentativo di varcarlo esponendo la fisicità umana alla morte violenta. Il soggetto che riesce a superarlo ha la possibilità di trasformarsi, entrando in un sistema di valori differente. Farlo significa però adeguarsi all'ideologia su cui si regge quella divaricazione fra mondi, riconoscer-

38 “Presupposti semiotici della nozione di limite”, *art. cit.*, p. 127.

39 “La privatizzazione dello spazio”, p. 260.

40 W. Brown, *Stati murati, sovranità in declino* (2010), trad. it Roma-Bari, Laterza, 2013, p. 25.

41 Frederick Taylor descrive nel dettaglio la serie di ostacoli inquietanti e letali posti di fronte a chiunque avesse voluto fuggire dalla cinta di “difesa” di Berlino ovest. Cfr. F. Taylor, *Il Muro di Berlino* (2007), trad. it. Milano, Mondadori, 2009.

42 M. Foucault, *Sicurezza, territorio, popolazione* (2004), trad. it. Milano, Feltrinelli, 2007.

ne il senso. L'unico modo per disobbedire e contrastare il potere che vi sta dietro è agire d'astuzia : utilizzare la medesima struttura del muro ma rovesciandone il ruolo, rendendola da opponente adiuvante. Gli interventi artistici raggruppabili sotto la classe dei murales hanno questa prerogativa. Sono “mosse tattiche” nel senso di De Certeau, “incursioni a sorpresa” effettuate nel “medesimo campo visivo del nemico”, nello “spazio proprio della strategia” che gestisce la “pratica panoptica dell'osservare e misurare”⁴³.

Sempre il muro di Berlino nella parte ovest, che i berlinesi chiamavano *Schandmauer*, “muro della vergogna”, nella prima metà degli anni Settanta cambia : comincia a essere segnato da scritte anonime e da figure colorate eseguite “al volo” da persone di ogni estrazione sociale e abilità. La “questione ottica” ed estetica si impone soprattutto con il “quarto muro”, il *Grenzmauer 75*, la lastra di pannelli di cemento armato dipinti di bianco e sormontati dal caratteristico elemento curvilineo⁴⁴. È la soluzione architettonica entrata a far parte dell'immaginario collettivo, la sagoma più riprodotta e che ha finito con l'esemplificare per intero la memoria del “Muro di Berlino”. A conferma del fatto che il muro non è un'entità ma un processo, più varianti si succedono nel tempo, sempre relative al fronte ovest⁴⁵. Il *Grenzmauer 75* è appunto il muro di quarta generazione, quando priorità dell'agenda politica diventa una barriera “di facile manutenzione e di forma graziosa”⁴⁶, che distrae dalla presenza della striscia della morte. Se la BDR, all'indomani della costruzione, prova a inserire la barriera nei percorsi turistici della città, anche la DDR a un certo punto capisce di dover camuffare il carattere militare degli sbarramenti e far sembrare il muro “sterilizzato, pulito e umano”, dato il costo altissimo che esso ha provocato al regime comunista in termini di immagine⁴⁷. La pittura bianca, che nei programmi dei due regimi, su questo concordi, aveva il compito di simulare ordine e pulizia, è colta dai giovani della città divisa come un'occasione unica per aprire falle nel sistema di sorveglianza.

Non si tratta solo di “dar sfogo alla propria creatività come ai propri umori, ai propri sogni e alle proprie frustrazioni”⁴⁸. I graffiti di Berlino sono stati in grado, invece, di turbare la narrazione dominante del muro e di introdurre un'interdiscorsività e altri racconti. Spontaneamente e gradualmente le pareti bianco / grigie e omogenee del *Grenzmauer* hanno smesso di fungere da fredda barriera

43 M. de Certeau. *L'invenzione del quotidiano* (1990), trad. it Roma, Edizioni Lavoro, 2001, pp. 71-73.

44 Cfr. G. Falanga, *Non si può dividere il cielo*, Roma, Carocci, 2009, p. 91.

45 L'*Hinterlandmauer*, il muro dell'est, è invece rimasto spoglio. Non è mai stato oggetto di discorsi, è sparito con la stessa rapidità con cui è apparso e risulta non marcato. La prospettiva dalla quale si ricostruisce la memoria della divisione è esclusivamente quella occidentale, così come è accaduto durante la Guerra Fredda e anche la notte del 9 novembre 1989. Ciò condiziona parecchio la natura dei memoriali nella Berlino riunificata.

46 La definì così il comandante delle truppe di confine, il generale Klaus-Dieter Baumgarten. Con analoghi fini sedativi pare fosse stata prevista, negli anni Ottanta, poi mai realizzata, una mostra di orticoltura nei pressi della Porta di Brandeburgo. Le quattro generazioni del Muro di Berlino sono riprodotte in scala all'interno del Mauermuseum al Checkpoint Charlie.

47 G. Falanga, *op. cit.*, p. 186.

48 *Ibid.*

antagonista per essere un accogliente *supporto*, nella doppia accezione fisica e semantica del termine, di schermo e di sostegno. Il muro è così “passato” dall'altra parte ; da strumento divisorio è divenuto mezzo e co-enunciatore della libertà di espressione, “risultante di una performatività sociale”⁴⁹. La sua artificiazione ha reso la separazione forzata discutibile e meno ovvia. In omaggio a questo nuovo ruolo tematico e figurativo del muro di Berlino l'artista tedesco Ben Wagin, nel Wall Memorial del Marie Elisabeth Luders Building, lascia grezze alcune lastre di cemento dopo aver dipinto l'ultima con l'anno 1989. Presagisce che questa funzione di cambiamento del muro in murales è destinata a continuare.

3.1. Usi performativi dei muri

Il muro, come si sa, invoca la scrittura : non c'è muro, in città, senza graffiti. È in qualche modo il supporto stesso a detenere un'energia di scrittura, è lui che scrive, e questa scrittura mi guarda : non c'è niente di più “guardone” di un muro scritto, perché nulla viene guardato o letto con maggiore intensità ; trova così compimento la parola del mistico, viene abolita la distinzione grammaticale fra l'attivo e il passivo : “L'occhio con cui vedo Dio è lo stesso con cui lui vede me” (Angelus Silesius). Nessuno ha scritto sul muro e tutti lo leggono. È per questo che, emblematicamente, il muro è lo spazio topico della scrittura moderna.⁵⁰

La posizione che il muro urbano occupa è privilegiata. Lo mette nelle condizioni di attirare svariati sguardi e di stimolare attività creative. Questa peculiare parete è il supporto di scritture esogene, ma l'esposizione prolungata alle intemperie — dice Barthes — lo dota anche di una potenza grafica propria, endogena. Lettori e spettatori vi partecipano “camminandovi, correndovi, pedalandovi accanto, mettendoli in movimento e integrandoli alla propria vita di ogni giorno, percependo le testimonianze della vita della città”⁵¹.

La scrittura urbana, al pari della scrittura digitale, che Barthes non ha potuto conoscere, è dunque plurale e dinamica, palinsestuale. Anch'essa si esegue aggiungendo e levando : presuppone cancellature coprenti da parte altrui ; rifiuta l'autorialità e l'individualità del gesto per assecondare una messa in scena rigorosamente polifona. “Graffiare” i muri pubblici è un gesto di protesta e di denuncia⁵² contro il loro uso impattante negli ambienti e sui corpi. Introdotti come manufatti strategici, i muri, grazie all'interazione situata della scrittura, divengono tattici : “se la strategia mira a naturalizzarli spingendoli verso lo sfondo, facendoli recedere nell'invisibilità, le tattiche li ri-tematizzano costantemente

49 A. Semprini, *L'oggetto come processo e come azione. Per una sociosemiotica della vita quotidiana*, Bologna, Esculapio, 1996, p. 248.

50 R. Barthes, *Il piacere del testo seguito da Variazioni sulla scrittura*, Torino, Einaudi, 1999, p. 64.

51 I. Pezzini, “Far parlare i muri : giochi di enunciazione in *Triumphs and Laments* di William Kentridge”, *E|C*, XIV, 29, 2020.

52 L. Ferrara, M. Mondino e S. Stano, “I graffi della protesta. Street art, barriere artificiali e forme di espressione del dissenso”, *Lexia*, 13-14, 2012. Per una ricognizione storica e semiotica del writing urbano cfr. M. Mondino, *Street art, spazi, media : pratiche di riscrittura urbana*, tesi di dottorato, XXVI ciclo, Università di Palermo, 2016. Anche, A. Beyaert-Geslin (ed.), *L'urbanité de l'art. Questions sémiotiques*, Limoges, Pulim, 2023.

te, trascinandoli verso nuove ribalte sociali. La gente non vive semplicemente in ambienti circondati da muri, la gente fa costantemente cose con i muri. E questi usi dei muri sono altrettanto materiali e semiotici quanto i muri stessi”⁵³. I supporti chiamano all’azione.

Le iscrizioni sui muri sono inoltre confrontabili con le scritte sulla pelle, in virtù di una membrana che è un “materiale di scambio simbolico”⁵⁴ : nei tatuaggi individuali tra esterno ed interno somatico — la pelle è un involucro tra il sé e il me (“corpo proprio” e “carne”) che in Occidente traspone sulla persona effetti di personalità⁵⁵ ; nei graffiti sociali tra il qui e il laggiù — il muro urbano è un involucro tra il sé e l’alterità, tra la prigionia e la libertà, l’esclusione e l’inclusione, il noi e il loro. Entrambe le pratiche sono state oggetto di giudizio negativo e di condanna, considerate deturpanti e criminose. Il detenuto ne ha bisogno, da un lato per rivendicare quel che lo caratterizza come persona e sostituire al numero identificativo marchiature del me, dall’altro per cercare nel muro un alleato con cui fuggire dall’isolamento. Molti muri di penitenziari amplificano queste semiosi con scritte che assumono e rendono pubbliche le istanze dei carcerati, altre che le cancellano⁵⁶.

La clandestinità è un tratto comune alle forme di scrittura urbana⁵⁷, eredi del situazionismo e che trovano posto nella contro-informazione della “guerriglia” semiologica. In questo senso i muri, specie quando imbiancati per la manutenzione, fatti pitturare di fresco da chi li governa, si prestano, come nel caso del *Grenzmauer 75* di Berlino, a pratiche di raggirio e di elusione che li ricodificano. Al contempo essi sono un semioforo dei mutamenti nella concezione e nella fruizione artistiche. Imprevedibili, anonimi e fuori dagli spazi istituzionali, graffiti, stencil, tag e pitture di strada sfuggono infatti alle logiche del museo e del mercato ed emergono per se stessi, non per le firme note nel circuito. Il sistema dell’arte tenta di fagocitare questo tipo di interventi e oggi le mostre, le committenze, le compravendite di riproduzioni aumentano. Per una volta, però, sembra proprio che quanto più le *élite* si ingegnino a inglobare le scritte urbane, tanto più esse si trasformano inavvertitamente e sviluppano nuovi discorsi sensibili e cognitivi, adatti alle circostanze e dove il muro è sempre parte in causa. Realtà alternative si affacciano da un giorno all’altro che traggono linfa dall’essere progettate sul campo e non calate dall’alto.

53 A. Mubi Brighenti, “The wall and the city”, *Lo Squaderno. Rivista di discussione culturale*, 8, 2008, *Usi dei muri / Uses of walls*, pp. 7-9.

54 È Baudrillard, riferendosi ai primi graffiti comparsi a New York negli anni Settanta, a individuare questa relazione tra “facce” dipinte della città e tatuaggi. Cfr. J. Baudrillard, *Lo scambio simbolico e la morte* (1976), trad. it. Milano, Feltrinelli, 2007, p. 96.

55 Cfr. T. Migliore, “Tatuaggi blasoni del me. L’enunciazione dalla persona alla personalità”, in G. Marrone e T. Migliore (eds.), *Iconologie del tatuaggio*, Milano, Meltemi, 2018. Anche J. Fontanille, *Figure del corpo. Per una semiotica dell’impronta*, Roma, Meltemi, 2004.

56 Sui sensi e i significati della cancellatura Cfr. T. Migliore, “La cancellazione verbovisiva”, in P. Fabbri, T. Migliore e A. Perri (eds.), *Scritture per immagini, Il Verri*, 53, 2013.

57 Cfr. O. Calabrese, “La fotografia illegale. Osservazioni su alcune pratiche sociali contemporanee”, in *La fotografia. Oggetto teorico e pratica sociale*, I. Pezzini e V. Del Marco (eds), Roma, Nuova Cultura, 2011.

3.2. Fare mondi a colori

Fin qui abbiamo mostrato che il muro non è un'evidenza ontologica, ma un manufatto con una *langue* — un insieme di prescrizioni e di ingiunzioni dissuasive normate — e una *parole* — rapporti di forza interpersonali fra gestioni e usi — soggette al divenire. Come dispositivo del potere, il muro, componente degli spazi pubblici, è meno un apparato e più un assemblaggio di linee di forza suscettibili di rovesciarne il senso originario. L'analisi semiotica riguarderà alcuni modi artistici di assunzione del muro così inteso e di enunciazione collettiva tesa a “profanare” i programmi del Potere. Ci interessa scoprire da vicino come un muro di separazione diviene murales.

L'uniformità monocromatica grigia tipica della barriera subisce una prima “piega” nel momento in cui il destinante, per metterla a nuovo, la tinteggia di bianco. A livello strategico questa mossa è controproducente sia perché evidenzia ideologie di comando del dispositivo che prima non emergevano, sia perché trasforma un mezzo funzionale in un mezzo esteso ed estetico. La nuova veste del muro sollecita, nei pubblici, gesti simili di cambiamento del suo aspetto. Alcuni decorano la superficie. Tag policrome ed eterogenee, quanto più sono numerose e addensate tanto più indicano semisimbolicamente metamorfosi in corso. Grigio : policromo :: Potere unico : poteri multipli. Il muro, da totalità integrale astratta, diventa allora totalità partitiva, cioè rappresentazione di un attore collettivo concreto, di un brusio co-enunciativo e sovra-enunciativo⁵⁸.

Altri gesti sfidano la biplanarità del muro, sempre con forme e colori, e ottengono gradi variabili di “penetrabilità” figurativa. Banksy, protagonista internazionale dell'arte urbana, sperimenta svariate vie di sfondamento. Icona del suo universo è non a caso il topo, l'animale più abile nell'erodere gli ostacoli, ritratto in pose umane da anarchico e ribelle come negli stencil di Blek le Rat, il pioniere francese della Street art. L'anonimo *writer* di Bristol, in Cisgiordania nel 2005, buca immaginariamente la striscia di Gaza lasciando vedere spiagge esotiche, cieli azzurri o paesaggi di montagna⁵⁹. Il cemento beige/grigio della barricata prende l'aspetto di un sipario in tessuto, aperto da un vigilante (fig. 2), oppure mostra una crepa o uno squarcio con bambini sorridenti, informatori e osservatori interni con lo sguardo rivolto allo spettatore. Altrove un grande rettangolo nero tratteggiato, con un paio di forbici pronte a tagliarlo, ha l'effetto di trasformare la pietra spessa e rigida del muro in un foglio di carta sottile e duttile. Più soavemente palloncini neri e scale bianche alte e strette prospettano

58 Nella scala “macroscopica” della totalità partitiva anche l'atto vandalico assume un'altra valenza. È il tassello che contribuisce all'effetto di insieme “brusio”. Per altro, prima di giudicare se un graffito imbratti un muro o meno bisogna capire se si possiede l'enciclopedia media che consente di riconoscerlo e di comprenderlo, ovvero di interpretarlo correttamente. Vedi M. Dentico, “Tra decoro e degrado. Appunti per una semiotica dei segni urbani”, *Filosofi(e)Semiotiche*, 8, 1, *La cancellazione semiotica : sulla logica delle culture*, A. Lorusso (ed.), 2021.

59 Provocatoriamente Banksy definisce la West Bank “la più grande prigione a cielo aperto e la destinazione ultima per le vacanze degli artisti che si occupano di graffitismo”. Cfr. Banksy, *Wall and Piece*, Londra, Century, 2006, p. 136.

l'evasione. Così Banksy costruisce “versioni di mondi”, dentro quello esistente⁶⁰, capaci di trasformare i limiti murari in soglie. La surrealtà che ne deriva è discussa con gli abitanti di quei territori, invitati nei video dell'artista a interagire e a discutere personalmente⁶¹. Sempre in Cisgiordania, nel 2017, Banksy celebra ironicamente il centesimo anniversario dell'occupazione britannica della Palestina aprendo, a 400 metri dal checkpoint di Gerusalemme, il *Walled Off Hotel* : un albergo vero e proprio con vista sul muro e arredi che tematizzano l'apartheid palestinese.



Figura 2. Banksy, *Segregation Wall*, Palestina, striscia di Gaza (2005).

La semiotica plastica, nella fattispecie il colore, è l'adiuvante delle metamorfosi muro-murales anche in Messico, nella barriera che divide sud e nord America. Nel 2011 Ana Teresa Fernandez “cancella” le lastre d'acciaio arrugginite del segmento tra Tijuana e San Diego, che si estende per circa 100 metri nell'Oceano Pacifico (fig. 3). Il modo di significazione semisimbolico funziona nuovamente mediante il colore. Celeste : nero :: libertà : prigionia. *Borrando la frontera*, nel fondere la recinzione con il mare, la sabbia e il cielo, è un'illusione ottica amara tra il qui e il là / altrove, fra il presente e un indeterminato futuro.

60 Banksy, di cui abbiamo studiato la poetica in più occasioni, è una figura esemplare del pensiero goodmaniano dell'arte come sistema simbolico. Cfr. N. Goodman e C.Z. Elgin, *Ripensamenti in filosofia, altre arti e scienze* (1988), trad. it. Milano, Et al. Edizioni, 2011, P. Fabbri (ed.).

61 Vari graffiti della West Bank e i dibattiti con i palestinesi sono documentati nel filmato di Banksy del 2015 *Make this the year YOU discover a new destination* (<https://www.youtube.com/watch?v=bEuVfHwZe3E>).



Figura 3. Ana Teresa Fernandez, *Borrando la frontera*, Tijuana, muro messicano (2011).

Ma la struttura a sbarre messicana, con pieni e vuoti, permette incrinature del Potere più euforiche. *Teeter-Totter Wall*, il progetto di Ronald Rael e Virginia San Fratello vincitore del Beazley Design of the Year 2020 del Design Museum di Londra, compie un piccolo miracolo. Sfrutta le fessure del muro per collocarvi in mezzo tre lunghe altalene rosa. Un dispositivo di connessione umana incrocia il dispositivo di divisione e ne sospende temporaneamente l'efficacia. Realizzato in collaborazione con il Colectivo Chopeke di Juarez, il "muro-altalena" è un gioco che congiunge visivamente i bambini di El Paso, in Texas, e di Anapra, in Messico, separati in modo brusco. Sottende l'idea che le azioni che si verificano da una parte hanno una conseguenza diretta dall'altra.

L'uso manipolatorio del muro per renderlo altro da quello che è contraddistingue questi interventi, mettendo in crisi la violenza della barriera. JR si spinge oltre in questo senso integrando la giunzione visiva in un'esperienza di unione tattile e gustativa. L'"artista" francese, già autore di *Face 2 Face* (2007), serie di ritratti fotografici monumentali di israeliani e palestinesi in coppia sui due lati della striscia di Gaza, installa nel 2017 la gigantografia di un bambino, 20 metri di altezza, una faccia sorridente e due mani altrettanto enormi, sul tratto del muro di Trump tra Tecate e la contea di San Diego (fig. 4).



Figura 4. JR, *Kikito e Giant Picnic*, tra Tecate e San Diego, California (2017).

Kikito è il titolo dell'opera e il nome del bambino, che ha i capelli scuri e gli occhi vispi. JR lo ha fotografato a Tecate, dove il bimbo vive con la madre e i nonni. Ma il ritratto è diretto verso il fronte americano del muro e perciò, paradossamente che l'artista accentua, né il piccolo messicano né la sua famiglia possono vederlo. Spicca il contrasto tra la barriera fredda e ostile e le manine che vi si aggrappano con fare curioso. Dal basso la dismisura del corpo umano dà alla scena una qualità onirica, in grado di retroagire negativamente sull'accettazione di quel muro. Agli occhi di un bambino (e non solo) un muro così dovrebbe esistere solo in un sogno o per gioco. Nella situazione sociale dei Paesi divisi, dunque, Banksy presentifica la surrealtà, JR fa valere livelli altri di realtà. Un picnic su un lungo tavolo da pranzo tra Usa e Messico completa l'installazione. Persone al di qua e al di là della barriera si ritrovano commensali a gustare gli stessi cibi, su una tovaglia che raffigura *Gli occhi del sognatore*⁶². L'immagine fotografica di *Kikito* si sdoppia: il volto partecipante guarda in basso, verso il picnic; lo sguardo, osservante e giudicante, mira in alto. Il cristallino delle sue pupille riflette l'artista e la gente intorno, non più un sistema di controllo.

4. Orientare i cambiamenti.

La "massa parlante" sulla *langue* nel tempo

Si dirà che i mutamenti di aspetto dei muri in murales lasciano il tempo che trovano. Sono interventi provvisori, *maquillage* effimeri, poi si torna alla grama realtà. Può darsi. Ma le proposte che vanno controcorrente rispetto alle politiche di costruzione dei muri aumentano, insieme alle tattiche adottate per avanzarle. L'inviolabile barriera è profanata con interventi che schivano il confronto diretto ed enfatizzano invece la dimensione affettiva e immaginaria perduta. Il muro impone brutalmente la separazione sociale e impedisce il contatto visivo e fisico; i murales rispondono dolcemente dando forma all'esperienza della traduzione reciproca. Alla valorizzazione *pratica* del muro, costante nei programmi dei capi di Stato, subentrano nei murales usi *critici* celati da valorizzazioni *utopiche* e *ludiche*. Sogno e gioco, mentre ribaltano timie e forie legate alla barriera, interrogano sui comportamenti che inducono a installarla per funzioni utilitarie, bloccando la mobilità di persone e cose. Gioco e sogno che si avverano, accolti favorevolmente dagli abitanti locali, finiscono per renderla assurda, così segnata dall'ossessione di difendersi dall'altro. Una disposizione contraria spodesta questo bisogno di sicurezza: è il sentimento della curiosità⁶³: ci si sporge dai muri per cercare nell'altro i propri orizzonti.

62 La gigantografia *The eyes of a Dreamer* è in memoria del programma federale governativo creato nel 2012 sotto la presidenza Obama, il DACA, "Development, Relief and Education for Alien Minors (Dream) Act", che permetteva ai minorenni arrivati illegalmente negli Stati Uniti di ottenere una residenza permanente. Trump lo ha abolito nel 2017. Cfr. <https://www.jr-art.net/projects/migrants-picnic-across-the-border>.

63 "Sicurezza" proviene da *sine cura* e significa pervenire a uno stato privo di preoccupazioni e di cui si è certi; procurarsi un equilibrio tra percezioni e sensazioni con l'assenza di sollecitazioni, l'astenia. Chi è sicuro respinge la cura, fino all'"incuria" e alla "non-cura". P. Fabbri, "Abbozzi per una finzione della cura", in P. Donghi e L. Preta (eds.), *In principio era la cura*, Roma-Bari, Laterza 1995, poi in P. Donghi (ed.), *Paolo Fabbri. Rigore e immaginazione: Percorsi semiotici sulle scienze*, Milano, Mimesis, 2021, p. 92.

A livello teorico ed epistemologico l'indagine dei muri-murales permette di comprendere che i cambiamenti sono il frutto di conflitti fra parti sociali. In molti ambiti chi domina ha interesse a restare uomo solo al comando, a mantenere l'ordine, a “cambiare tutto per non cambiare niente”⁶⁴. Le imposizioni, però, non sempre incontrano l'“apprezzamento collettivo”. La gente può non attribuire qualità positive o di preferenza alle scelte che un governante fa⁶⁵. Gli studi semiotici sul cambiamento devono integrare a nostro avviso il ruolo indispensabile che le *identità collettive*, la *messa in prospettiva* e la *focalizzazione* hanno nel mutare le cose. Fontanille e Zilberberg offrono un modello delle prassi enunciative distinte a seconda dei gradi di presenza della norma, come grandezza che emerge o appare (“ascendente”), è in declino o scompare (“discendente”), per cui, combinando questi stadi, avremo casi di “rivoluzione”, di “fluttuazione”, di “distorsione” o di “rimaneggiamento”⁶⁶. Tali cambiamenti vanno letti non nelle prassi in sé, per le tipologie che le caratterizzano, ma nelle variazioni di pronominalità, nelle focalizzazioni e le prospettive di chi li produce. Così, nei murales, si ha “distorsione” perché gruppi sociali intervengono nel discorso del potere e trasformano l'“io” del destinante e il sé del muro in un “noi”, la propria focalizzazione “zero” o “esterna” in una focalizzazione “interna”. “Saremo sempre di più” recita una scritta di protesta contro il sistema penale cancellata e più volte ridipinta sul muro del carcere di San Vittore a Milano. “Massa parlante” in Saussure sostituisce parole per indicare lo spazio di manovra del cambiamento.

Bibliografia

- Agamben, Giorgio, *Profanazioni*, Milano, Nottetempo, 2005.
 — *Che cos'è un dispositivo ?*, Milano, Nottetempo, 2006.
 Austin, John, *How to Do Things with Words*, Oxford, Oxford University Press, 1962 ; trad. it. *Come fare cose con le parole*, Genova, Marietti, 2019.
 Banchelli, Eva (ed.), *Taste the East. Linguaggi e forme dell'Ostalgie*, Bergamo, Bergamo University Press, 2006.
 Banksy, *Wall and Piece*, London, Century, 2006.
 Ballif, Florine e Stéphane Rosière, “Le défi des teichopolitiques. Analyser la fermeture contemporaine des territoires”, *L'Espace Géographique*, 38, 3.
 Barthes, Roland, *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil 1973 ; trad. it. *Il piacere del testo seguito da Variazioni sulla scrittura*, Torino, Einaudi, 1999.
 Baudrillard, Jean, *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976 ; trad. it. *Lo scambio simbolico e la morte*, Milano, Feltrinelli, 2007.
 Bertolini, Michele, “Device”, *International Lexicon of Aesthetics*, autumn 2018.
 Beyaert-Geslin, Anne (ed.), *L'urbanité de l'art. Questions sémiotiques*, Limoges, Pulim, 2023.
 Calabrese, Omar, *La macchina della pittura*, Bari, Laterza, 1985.
 — “La fotografia illegale. Osservazioni su alcune pratiche sociali contemporanee”, in *La fotografia. Oggetto teorico e pratica sociale*, Atti del XXXVIII Congresso AISS, I. Pezzini e V. Del Marco (eds), Roma, Nuova Cultura, 2011.

64 Celebre formula che riprende l'affermazione di Tancredi “tutto deve cambiare perché tutto resti come prima” nel romanzo *Il Gattopardo* (1958) di Tomasi di Lampedusa.

65 L. Hjelmslev, “La stratification du langage”, *Word*, 10 ; trad. it. *La stratificazione del linguaggio*, C. Caputo (ed.), Lecce, Pensa Multimedia, 2018.

66 J. Fontanille e C. Zilberberg, *Tension et signification*, Liège, Mardaga, 1998.

- Catudal, Marc Honoré, *Kennedy and the Berlin Wall Crisis*, Berlin, Berlin Verlag, 1980.
- Certeau, Michel de, *L'invention du quotidien. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990 ; trad. it. *L'invenzione del quotidiano*, Roma, Edizioni Lavoro, 2001.
- Chamoiseau, Patrick e Édouard Glissant, *Quand les Murs tombent. L'identité nationale hors la loi ?*, Paris, Galaade 2007 ; trad. it. *Quando cadono i muri. L'identità nazionale fuorilegge ?*, Roma, Nottetempo, 2008.
- Coseriu, Eugenio, "Sistema, norma y habla", 1952, poi in Id., *Teoría del lenguaje y lingüística general. Cinco Estudios*, Madrid, Gredos, 1989 ; trad. it. *Sistema, norma e parola* (ed. e postfazione di Tiziana Migliore, introduzione di Rossana De Angelis), Roma, Aracne, 2021.
- Debray, Régis, *Éloge des frontières*, Paris, Gallimard, 2010.
- Deleuze, Gilles, *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, in *Michel Foucault philosophe*, Paris, Seuil, 1989 ; trad. it. *Che cos'è un dispositivo ?*, in Id., *Due regimi di folli e altri scritti. Testi e interviste 1975-1995*, Deborah Borca (ed.), Torino, Einaudi, 2010.
- e Félix Guattari, *Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980 ; trad. it. *Mille piani*, Roma, Castelvecchi, 2003.
- Dentico, Michele, "Tra decoro e degrado. Appunti per una semiotica dei segni urbani", *Filosophi(e)Semiotiche*, 8, 1, *La cancellazione semiotica : sulla logica delle culture*, Anna Maria Lorusso (ed.), 2021.
- Fabbri, Paolo, "Abbozzi per una finzione della cura", in Pino Donghi e Lorena Preta (eds.), *In principio era la cura*, Roma-Bari, Laterza, 1995, poi in Pino Donghi (ed.), *Paolo Fabbri. Rigore e immaginazione. Percorsi semiotici sulle scienze*, Milano, Mimesis, 2021.
- "Identità : l'enunciazione collettiva", *aut aut*, 378, 2018.
- Falanga, Gianluca, *Non si può dividere il cielo*, Roma, Carocci, 2009.
- Ferrara, L., M. Mondino e S. Stano, "I graffi della protesta. Street art, barriere artificiali e forme di espressione del dissenso", *Lexia*, 13-14, 2012.
- Floch, Jean-Marie, "La Maison Braunschweig de Georges Baines : contrastes et rimes plastiques en architecture", in Id., *Petites mythologie[s] de l'œil et de l'esprit. Pour une sémiotique plastique*, Paris-Amsterdam, Hadès Benjamins, 1985 ; trad. it. "La casa Braunschweig di Georges Baines", in Maria Laura Agnello e Gianfranco Marrone (eds.), *Bricolage. Lettera ai semiologi della terra ferma*, Roma, Meltemi, 2006.
- Fontanille, Jacques, *Figure del corpo. Per una semiotica dell'impronta*, Roma, Meltemi, 2004.
- e Claude Zilberberg, *Tension et signification*, Liège, Mardaga, 1998.
- Foucault, Michel, "Le jeu de Michel Foucault" (entretien), *Bulletin Périodique du champ freudien*, 10, 1977 ; trad. it. "Il gioco di Michel Foucault", in Id., *Follia e psichiatria. Detti e scritti (1957-1984)*, Deborah Borca e Valeria Zini (eds.), Milano, Cortina, 2005.
- *Sécurité, territoire, population*, Paris, Seuil / Gallimard ; trad. it. *Sicurezza, territorio, popolazione. Corso al Collège de France (1977-1978)*, Milano, Feltrinelli, 2007.
- Guttilla, Laura, *Il Muro tra controllo, interdizione e riscrittura urbana. Il caso di Berlino*, tesi di dottorato in Semiotica, XXV ciclo, Università di Bologna, 2015.
- Frye, David, *Walls. A History of Civilization in Blood and Brick*, New York, Scribner, 2018.
- Goodman, Nelson e Catherine Z. Elgin, *Reconceptions in Philosophy and other Arts and Sciences*, Hackett, Indianapolis, 1988 ; trad. it. *Ripensamenti in filosofia, altre arti e scienze*, Paolo Fabbri (ed.), Milano, Et al. Edizioni, 2011.
- Hammad, Manar, "La promesse du verre", *Traverses*, 46, 1988 ; trad. it. "La promessa del vetro", in Id., *Leggere lo spazio, comprendere l'architettura*, Roma-Bari, Meltemi, 2003.
- "La privatisation de l'espace", *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 4-5, 1989 ; trad. it. "La privatizzazione dello spazio", in Id., *Leggere lo spazio, comprendere l'architettura*, Roma-Bari, Meltemi, 2003.
- Hjelmslev, Louis, "Langue et parole" (1943) in Id., *Essais linguistiques*, Paris, Minuit, 1971 ; trad. it. *Lingua e parole*, in Id., *Saggi di linguistica generale*, Parma, Pratiche, 1981.
- "La stratification du langage", *Word*, 10 ; trad. it. *La stratificazione del linguaggio*, Cosimo Caputo (ed.), Lecce, Pensa Multimedia, 2018.

- Lotman, Jurij M., *La semiosfera. L'asimmetria e il dialogo nelle strutture pensanti*, Venezia, Marsilio, 1985. Ed. S. Salvestroni e F. Sedda, Milano, La Nave di Teseo, 2022.
- *La cultura e l'esplosione. Prevedibilità e imprevedibilità*, Milano, Feltrinelli, 1993.
- Migliore, Tiziana, “La cancellazione verbovisiva”, in Paolo Fabbri, Tiziana Migliore e Antonio Perri (eds.), *Scritture per immagini*, numero unico de *Il Verri*, 53, 2013.
- “Tatuaggi blasoni del me. L'enunciazione dalla persona alla personalità”, in Gianfranco Marone e Tiziana Migliore (eds.), *Iconologie del tatuaggio*, Milano, Meltemi, 2018.
- *La parola trasformatrice. Strutture, enunciazione, intersoggettività*, Milano, Meltemi, 2023.
- Mondino, Marco, *Street art, spazi, media : pratiche di riscrittura urbana*, tesi di dottorato in Semiotica, XXVI ciclo, Università di Palermo, 2016.
- Mubi Brighenti, Andrea, “The wall and the city”, *Lo Squaderno. Rivista di discussione culturale*, 8, 2008, *Usi dei muri/Uses of walls*.
- Pezzini, Isabella, “Far parlare i muri : giochi di enunciazione in *Triumphs and Laments* di William Kentridge”, *E|C*, XIV, 29, 2020.
- Quétel, Claude, *Murs. Une autre histoire des hommes*, Paris, Perrin, 2012; trad. it. *Muri. Un'altra storia fatta dagli uomini*, Torino, Bollati Boringhieri, 2013.
- Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1916.
- *Ecrits de linguistique générale*, Simon Bouquet e Rudolf Engler (eds.), Paris, Gallimard, 2002.
- Searle, John, *The Construction of Social Reality*, New York, Free Press, 1995 ; trad. it. *La costruzione della realtà sociale*, Torino, Einaudi, 2006.
- Semprini, Andrea, *L'oggetto come processo e come azione. Per una sociosemiotica della vita quotidiana*, Bologna, Esculapio, 1996.
- Tomasi di Lampedusa, Giuseppe, *Il Gattopardo*, Milano, Feltrinelli, 1958.
- Taylor, Frederick, *The Berlin Wall. A world divided, 1961-1989*, New York, Harper, 2007 ; trad. it. *Il Muro di Berlino*, Milano, Mondadori, 2009.
- Vallet, Elisabeth, *Borders, Fences and Walls. State of Insecurity ?*, Londra, Routledge, 2014.

Résumé : Les murs de séparation entre territoires politiques (à exemple de l'ancien mur de Berlin) sont désormais de plus en plus nombreux sur tous les continents. L'article étudie les conditions dans lesquelles certains d'entre eux sont transformés en supports de fresques murales et fait ressortir les significations sociales et politiques de cette pratique.

Mots clefs : dispositif, frontière, mobilité, street art.

Resumo : A investigação da relação entre muros e murais permite observar de perto as dinâmicas da política no mundo globalizado atual e identificar algumas chaves teóricas e metodológicas para os estudos semióticos da mudança. Uma epidemia de muros é a língua / norma dos governos de hoje, que não sabem e não querem estabelecer fronteiras para gerir territórios e administrar sujeitos em mobilidade. Em resposta a essas separações autoritárias e intimidadoras, a “massa falante” transforma o muro em murais. Escritas e intervenções artísticas alteram as instâncias de enunciação, perspectivas e pontos focais do muro : a barreira do poder torna-se suporte para um discurso plural, o aparelho de punição um dispositivo para vigilância e preservação.

Abstract : Examining the relationship between walls and murals offers a close insight into the contemporary globalized political landscape. It helps identify key theoretical and methodological aspects for semiotic studies on change. Today's governments often resort to erecting walls as a language and norm, failing to establish boundaries to manage territories and mobile populations. In response to these authoritarian separations, the populace

transforms walls into murals. Through writings and artistic interventions, there is a shift in enunciation, perspectives, and focal points of the wall. The once-imposing barrier of power becomes a platform for diverse discourse, and punitive apparatuses serve as tools for vigilance and preservation.

Riassunto : L'indagine del rapporto tra muro e murales permette di osservare da vicino le dinamiche della politica nel mondo odierno globalizzato e di individuare alcune chiavi, teoriche e metodologiche, per gli studi semiotici sul cambiamento. Un'epidemia di muri è la *langue* / parole e la norma dei governi di oggi, che non sanno e non vogliono fissare frontiere per gestire i territori e amministrare soggetti in mobilità. A queste separazioni autoritarie e intimidatorie la "massa parlante" risponde trasformando il muro in murales. Scritture e interventi artistici mutano le istanze di enunciazione, le prospettive e le focalizzazioni del muro : la barriera dell'Uno al potere diventa supporto di un discorso plurale, l'apparato di punizione un dispositivo per stare in guardia e salvare.

Auteurs cités : Giorgio Agamben, Banksy, Roland Barthes, Jean Baudrillard, Omar Calabrese, Michel de Certeau, Eugenio Coseriu, Régis Debray, Gilles Deleuze, Paolo Fabbri, Jean-Marie Floch, Jacques Fontanille, Michel Foucault, Nelson Goodman, Félix Guattari, Manar Hammad, Louis Hjelmslev, Jurij M. Lotman, Ferdinand de Saussure, John Searle, Andrea Semprini, Frederick Taylor, Giuseppe Tomasi di Lampedusa, Claude Zilberberg.

Plan :

Introduzione

1. L'instaurazione di una norma : bloccare il movimento
 1. Dal mondo del muro al mondo dei muri
 2. Il non cambiamento intermedio. L'assenza di frontiere
2. *Langue* e *parole* del muro
 1. Il muro come dispositivo
 2. Privatizzazioni intimidatorie
3. Murales
 1. Usi performativi dei muri
 2. Fare mondi a colori
4. Orientare i cambiamenti. La "massa parlante" sulla *langue* nel tempo

Recebido em 11/10/2023.

Aceito em 30/11/2023.

“Novel food”, insetti nel piatto

Ilaria Ventura Bordenca

Università di Palermo

Introduzione

Si dice che i gusti cambino. Cambiano con l'età, così che qualcosa che prima non ci piaceva a un certo punto della vita inizia a esserci di gradimento, e viceversa sapori preferiti nell'infanzia possono perdersi tra quelli dell'età adulta. Cambiano i gusti di un'epoca, le mire verso cui si tende collettivamente, le estetiche dominanti, gli stili che dettano la norma. Esito di andamento processuale, il gusto è anche scarto sistematico : ogni soggettività, individuale o collettiva che sia, ha il suo. In entrambi i casi, sia sul lato del processo sia sul lato del sistema, laddove c'è cambiamento c'è differenza. Scelta sociale ed estetica insieme, il gusto anche nella sua versione gastronomica in senso stretto si intreccia saldamente e in maniera solidale con quello della trasformazione : del prima e del dopo, del noi e del loro, del qui e dell'altrove. Posto un differente stato di cose, se ne riconosce di contraccolpo il precedente, così che il cambiamento è sempre relazionale e differenziale. Ma la misura di questa differenza può essere di volta in volta più o meno evidente, ampia e significativa.

Cosa succede in campo alimentare quando arriva un nuovo cibo, e con esso un nuovo gusto, all'interno di un sistema culturale ? come reagisce quest'ultimo ? Quali risorse attiva per dare senso e colmare lo iato della differenza ? Vedremo il caso del tentativo di un grande cambiamento : portare gli insetti nel piatto degli italiani.

Nel 2021, la Commissione Europea ha dato il via libera alla produzione e alla vendita di alimenti a base di insetti nei paesi del vecchio continente : larve della farina, grilli, locuste migratorie possono essere utilizzati per preparare cibi, sia industriali (snack, crackers, pasta secca, salse, prodotti sostitutivi della carne,

ad esempio) sia cucinati in ristoranti e altri luoghi di consumo conviviale. Purché essi, gli insetti, siano essiccati, congelati o polverizzati in farina. Si tratta di un caso di *novel food*: un appellativo con cui ci si riferisce, come da definizione della Commissione Europea, a tutti quei cibi che fino al 1997, anno della prima regolamentazione europea al riguardo, non venivano usati “in quantità significative per il consumo umano”. Tra questi, oltre agli insetti edibili, ricadono ad esempio, in una scala di novità dal più estraneo al più tradizionale, l’olio derivato dal *krill* (organismi marini oceanici che vivono in acque molto fredde e cibo quotidiano per le balene, oltre che risorsa alimentare comune per Russia e Giappone), ma anche il frutto del baobab, ampiamente consumato in Africa, i semi di chia e la quinoa, tipicamente sudamericani, che ormai si trovano in qualsiasi supermercato o ristorante d’Europa.

Tra i *novel food*, infatti, rientrano alimenti o materie prime che sono usuali in altre comunità o paesi extra UE: che cosa sia “novel” è dunque una questione di punti di vista. Accertata la sicurezza per i consumatori, verificata l’edibilità, superati una serie di controlli e protocolli normativi, il cibo nuovo entra nel sistema del food commerciabile nel mercato europeo. “Novel” per chi, dunque? In questo caso, il punto di vista è quello del consumatore europeo.

Nella migliore delle ipotesi, man mano, la novità si diffonde, si stabilizza, viene consumata con una certa regolarità e non è più un’introduzione curiosa o un esotismo incomprensibile — quando non inaccettabile, come nel caso degli insetti per il consumatore medio occidentale¹. Persino i piatti simbolo di alcune culture sono stati, a un certo punto, un *novel food*.

L’*hamburger*, che rappresenta oggi un certo tipo di cultura americana soprattutto legata al fast-food, ha avuto una storia travagliata e vissuto pesanti sospetti: nei primi decenni del Novecento, questo impasto di carne trita, in uso nelle bettole per operai tedeschi emigrati negli Stati Uniti, era molto malvisto, ritenuto inferiore in termini di qualità rispetto alla bistecca, e il *frankfurter*, solo dopo ribattezzato *hot dog*, era considerato addirittura nocivo per la salute: sono passati pochi anni e i due tipi di carne trita e ricomposta, infilati in un soffice *bun*, sono divenuti emblema dell’american way of life².

O si pensi a quel che è accaduto in Italia con la pasta, che per un certo periodo di tempo è stata considerata *novel food*: univa il pomodoro, proveniente dall’America, e la pasta lunga, che era tradizionale del Medio Oriente, insieme all’usanza araba della pasta secca che venne importata in Italia nel Medio Evo³. Anche singole materie prime, come la patata, il mais o la melanzana, prima di essere considerati ingredienti tipici di una cultura sono stati qualcosa di esoti-

1 Stiamo generalizzando, ma gli insetti non rientrano tra le principali abitudini alimentari della maggior parte dei paesi d’Europa: si usano in Norvegia e Olanda, mentre non sono considerati mangiabili in altre nazioni dello stesso continente, al contrario di quel che accade in Asia, Africa, America Centrale dove è prassi comune cucinarli e consumarli a tavola o come street food. Per una panoramica sull’entomofagia cfr. J. Evans, R. Flore, M. Frost, *On Eating Insects*, Londra, Phaidon, 2017.

2 L. Cesari, *Storia della pizza*, Milano, il Saggiatore 2023.

3 Per una ricostruzione storica del più celebre piatto italiano cfr. M. Montanari, *Il mito delle origini*, Roma-Bari, Laterza, 2019, e L. Cesari, *Storia della pasta in dieci piatti*, Milano, il Saggiatore, 2021.

co : ciascuno di essi, poi, ha man mano trovato il proprio posto nelle cucine del mondo e ne ha modificato identità.

Nulla di nuovo, dunque, per certi versi, perché l'accomodamento alimentare è un fenomeno che è sempre esistito. L'ibridazione e la contaminazione tra materie prime, ingredienti, tecniche di cottura e conservazione che migrano tra le varie gastronomie, sono il motore primo di ogni cucina. Per altri versi, però, occorre ricordare che, a farsi posto tra vecchie pietanze e abitudini di lungo corso, non sono tanto materie prime di per sé (farine, salse, ortaggi, insetti, olio di krill o chissà che altro) quanto ciò che esse *significano*. Sono l'antropologia e la semiotica dell'alimentazione a dirlo da molto tempo : esattamente come la lingua che utilizziamo per comunicare, che per Lotman è un sistema modellizzante primario⁴, così, sostiene Marrone⁵, lo è l'alimentazione, per via della capacità semiotica di cui è dotata, ovvero di esprimere e modellare sempre altro da se stessa : valori, tradizioni, gerarchie, poteri, ruoli familiari, appartenenza a gruppi, credo religiosi. Per Lévi-Strauss, ciò che conta, nelle scelte di cucina e a tavola, è il *buono da pensare*⁶, ovvero il modo in cui piatti e materie prime hanno senso in quanto parte di un modo di concepire il mondo, la natura, il cosmo.

Da qui la differenza tra ciò che è *commestibile per natura* e ciò che *mangiabile per cultura* : l'universo delle sostanze alimentari che non sono tossiche per l'essere umano viene diversamente messo in forma, "ritagliato" da ogni cultura, così che ci sia un dentro e un fuori, un proprio e un altrui, un edibile e un non accettabile. Esattamente come nel funzionamento delle lingue, la forma ritaglia la materia producendo sostanze⁷. Ne discendono tabù e regole alimentari, prescrizioni religiose più o meno esplicite e conseguenti rituali di purificazione (di cui hanno discusso, tra gli altri, Douglas e Soler⁸), forme di regolazione degli appetiti e delle quantità (si vedano gli studi di storia della dietetica di Shapin⁹ e quelli di dietetica e religione di Montanari, Niola e Moro¹⁰), sistemi di classificazione e regimi dietetici (sulla semiotica della dieta cfr. Ventura Bordenca¹¹).

4 J.M. Lotman, *La semiosfera*, Venezia, Marsilio, 1985, nuova edizione 2022, Milano, La nave di Teseo, a cura di S. Salvestroni e F. Sedda.

5 Si segnalano di Gianfranco Marrone : *Buono da pensare. Cultura e comunicazione del gusto* (a cura di), Roma, Carocci, 2014 ; *Semiotica del gusto*, Milano, Mimesis, 2016 ; *Gustoso e saporito. Introduzione al discorso gastronomico*, Milano, Bompiani, 2022.

6 C. Lévi-Strauss, *Le totémisme aujourd'hui*, Paris, Plon, 1962.

7 L. Hjelmslev, *Omkring Sprogteoriens Grundlæggelse*, København, Munksgaard, 1943.

8 M. Douglas, *Purity and Danger*, Harmondsworth, Penguin Books, 1970 ; J. Soler, "Le ragioni della bibbia : norme alimentari ebraiche", 1997, in G. Marrone, A. Giannitrapani, a cura, *La cucina del senso*, Milano, Mimesis, 2012.

9 S. Shapin "The philosopher and the chicken", in Ch. Lawrence, S. Shapin, a cura, *Science Incarnate*, Chicago, Chicago U.P., 1998, ora in *La dieta dei filosofi*, a cura di I. Ventura Bordenca, Roma, Luca Sossella, 2024; Id. "How to Eat Like a Gentleman : Dietetics and Ethics in Early Modern England", in C. Rosenberg, a cura, *Right Living : An Anglo-American Tradition of Self-Help Medicine and Hygiene*, Baltimore, John Hopkins U.P., 2003, ora in *La dieta dei filosofi*, a cura di I. Ventura Bordenca, Roma, Luca Sossella, 2024.

10 M. Montanari, *Mangiare da cristiani*, Milano, Rizzoli, 2015 ; E. Moro, M. Niola, *Mangiare come Dio comanda*, Torino, Einaudi, 2023.

11 Sulla semiotica della dieta, cfr. I. Ventura Bordenca, *Essere a dieta*, Milano, Meltemi, 2020.

Ma anche *gusti e disgusti*, che, per la semiotica, come sostiene Eric Landowski, non sono spiegabili né esclusivamente come attitudini di tipo sociale né come reazioni fisiologiche, ma sono indagabili in qualità *effetti di senso*, ovvero come risultato di complesse costruzioni discorsive che non riguardano solo le scelte — e i rifiuti — a tavola, ma la gestione della quotidianità a livello individuale e collettivo¹². Una questione, quella del gusto e soprattutto quella del disgusto, particolarmente pertinente in relazione agli insetti nel piatto.

È dunque con *sostanze alimentari* che abbiamo sempre a che fare : materiali e risorse già ricchi di senso, e non materie a cui il senso deve ancora esser dato, anche quando esso è quello dell'estraneità e della novità. Non solo il cibo infatti è un linguaggio perché attraverso di esso i soggetti e i gruppi umani parlano di altro (di società, tradizioni, politica, salute, potere, religione, credenze, moralità etc.), ma esso, come sostiene Marrone, genera un *discorso gastronomico*, composto da una serie coerente di molteplici testualità, che tracima continuamente se stesso¹³.

1. Confini e valori

Entriamo nello specifico del processo di introduzione di un nuovo alimento che, quando non è casuale e involontario, ovvero esito di scambi commerciali e processi storici collettivi (come per la patata e il mais in epoca moderna, ad esempio), ma è regolato e progettato, come quello dell'inserimento degli insetti nella dieta occidentale, in nome di precise ragioni, mira a produrre un cambiamento strategico, voluto, politicamente ed economicamente orientato. Quali sono le ragioni principali del via libera al consumo di insetti ? In nome di quali valori si propone tale novità ? Le ragioni sono di tipo dietetico e ambientale : gli insetti sono considerati una risorsa alimentare sostenibile e altamente nutriente, rispetto ad altre produzioni alimentari, come la carne, che sono ad alto impatto ambientale. L'obiettivo di agenzie regolative e governi dunque è quello di trasformare le abitudini gastronomiche degli europei per ragioni di difesa della natura.

L'etichetta “novel food”, per come viene intesa oggi in ambito normativo europeo, richiede infatti l'intervento di una serie di attori (giuridici, sanitari, politici, economici), che rende complesso e formalizzato l'ingresso di un cibo in un nuovo mercato, già solo per il fatto che vengono poste una serie di regole a cui la produzione e la vendita del cibo in questione devono rispondere, e che aggiungono, alla dimensione culturale in senso stretto dell'alimentazione, altri tipi di valori : igienici, nutrizionali, ambientali, tecnologici. Non c'è dunque un contagio tra cucine che si incontrano e che si mescolano, ma c'è un processo top-down, con un preciso intervento del legislatore. Ciò porta alla seguente domanda : il valore di novità di certi cibi sta nei cibi stessi o nel fatto che attraversano una serie di filtri e regolamentazioni che instituiscono una qualche frontiera ?

12 E. Landowski, “Premessa all'edizione italiana”, in *Gusti e disgusti. Sociosemiotica del quotidiano*, a cura di, con J.L. Fiorin, Torino, Testo e immagine, 2000.

13 G. Marrone, *Gustoso e saporito*, op. cit.

Quanto questo tipo passaggi aggiunge senso del nuovo ? Non è oggetto di questo studio addentrarsi in tale questione, ma è utile chiarire che il senso del nuovo è *effetto di discorso*.

Parlare, come si fa nel discorso giuridico e mediatico europeo, di “novel food” presuppone che ci sia un “traditional food” che però è inteso in un doppio senso : tradizionale *interno*, ovvero della cucina supposta come propria ; e tradizionale *esterno*, rispetto ad altre cucine nelle quali invece non è nuovo.

Parlare, inoltre, di “introduzione”, “accesso”, “ingresso” di cibi vuol dire pensare che le gastronomie siano dotate di confini, così, mentre si mescolano gli elementi, se ne presuppone la reciproca estraneità. Ciò significa che i processi di cambiamento alimentare gettano luce sui meccanismi di funzionamento semiotico delle cucine, in primo luogo definendo e tracciando ciò che è dentro e ciò che è fuori, ciò che è proprio e ciò che è altrui, non come qualcosa di dato ma come un movimento processuale, ondulatorio, un sussulto o un’onda, prodotti dall’avvicinamento di un elemento nuovo. Che rende evidenti, per contraccollo, i confini esterni di quel sistema culinario. A loro volta, tali confini possono alzarsi in maniera più o meno forte e netta, oppure farsi facilmente attraversabili e porosi, a seconda del significato e del valore che tal cibo nuovo ha per la comunità a cui richiede l’ingresso.

La narrazione dominante riguardo l’introduzione degli insetti nella dieta umana, oggi, riguarda la conciliazione di valori nutrizionali e di sostenibilità : dunque da una parte ci sono valori ambientali, ecologici, dietetici, nutrizionali, insomma scientifici, una dimensione utilitaria dell’alimentazione ; dall’altra ci sono motivazioni affettive, esistenziali, legate ai valori gastronomici di identità, terroir, tradizioni, e difesa della cucina di casa, di mamma, di nonna o della nazione. Che sono quelle che portano al rifiuto degli insetti nel piatto.

Affronteremo tali questioni trattando il caso specifico della comunicazione mediatica e di brand intorno all’uso delle farine di insetti nel mercato italiano, dove il consumo di cibi a base di grilli, locuste, larve, è praticamente inesistente (a parte il *cazu martzu* della tradizione sarda, “cacio marcio”, un formaggio caprino colonizzato dalle larve della mosca casearia). Obiettivo è osservare come si comunica il cambiamento alimentare.

Per farlo osserveremo fenomeni accaduti sul web intorno a due video, il primo prodotto da Fondazione Barilla nel 2022, e il secondo pubblicato, poco dopo, da un famoso pizzaiolo napoletano, Gino Sorbillo. Entrambi hanno suscitato grande scalpore polarizzando le opinioni e i commenti su internet e sui media in generale riguardo l’uso degli insetti in cucina. Metteremo in relazione i due prodotti comunicativi che, pur essendo diversi tra loro come genere e finalità comunicative, si richiamano a vicenda per il tipo di strategie comunicative utilizzate e soprattutto perché pongono importanti questioni sul tema del disgusto. A seguire, osserveremo le maniere in cui due start up italiane, che producono e vendono cibo con farine di insetti, comunicano i loro prodotti (sia sul digitale sia sui packaging), giocando con la retorica della tradizione e con il grande tabù del disgusto verso gli insetti.

2. Aneddoti etnocentrici

Iniziamo con il bailamme mediatico che il via libera della UE all'uso di farina di grillo (*Acheta domesticus*) ha prodotto sui mezzi di informazione e social media italiani (gennaio 2023).

Sull'account Instagram di un celebre pizzaiolo napoletano, Gino Sorbillo, è comparso, nella primavera del 2023, un video in cui lo si vede preparare una pizza margherita aggiungendo farina di grillo all'impasto, e poi servirla ad amici e avventori della pizzeria : che prima la odorano, poi l'assaggiano e infine si esibiscono, chi più chi meno, in facce schifate e teatrali espressioni di disgusto. Qualcuno, dopo aver dato un morso alla pizza, che ha un colore più scuro del solito, fa finta di saltellare, come se fosse l'effetto della pietanza al grillo. L'obiettivo dell'operazione comunicativa di Sorbillo è chiaro : usare l'ironia, con la quale, lui e colleghi, si fingevano incuriositi e seriamente intenzionati ad assaggiare la pizza al grillo, per creare complicità con il pubblico, ovvero per radunare i difensori della cucina italiana intorno alla lotta al nuovo e disgustoso ingrediente : gli insetti.

Nei giorni successivi, vari food influencer, cuochi, giornalisti e altri personaggi, hanno risposto sui social in modo molto piccato, offeso dallo scherzo perpetrato dalla pizza di Sorbillo. Come accade spesso, il discorso intorno a quel video si è presto spaccato : chi difendeva Sorbillo e con lui tutta la tradizione della cucina italiana; e chi invece attaccava il pizzaiolo di anacronismo, nazionalismo gastronomico, pochezza, ignoranza sul tema della nutrizione umana e della difesa dell'ambiente e così via.

In maniera molto simile, la stessa vicenda era già accaduta, alcuni mesi prima, con nomi, tempi, e canali di comunicazione differenti, ma con il comune oggetto degli insetti edibili. Nell'autunno del 2022, Fondazione Barilla aveva prodotto un video di pochissimi minuti in cui un comico napoletano si esibiva in un brevissimo monologo ironico sul tema. Si tratta di una clip che fa parte di un progetto della Fondazione Barilla chiamato "Fondazione Show" e che vede coinvolti comici, attori e food influencer in brevi presentazioni su vari argomenti di interesse culinario : lo spreco alimentare, la dieta mediterranea, l'uso parsimonioso dell'acqua in cucina etc. Divulgazione scientifica tramite testimonial dello spettacolo ; argomenti complessi (nutrizione, sostenibilità, ricerca) trattati con leggerezza.

L'obiettivo del video sugli insetti era suscitare curiosità, sollevare il dibattito, tastare l'opinione collettiva sulla norma europea. Appena pubblicato, il video scatena le ire di una parte del pubblico che inveisce contro Barilla accusandola di voler usare la farina di grillo per fare la pasta. È evidente lo scandalo : gli insetti nel piatto più amato dagli italiani. Così il video viene ritirato, e non è più disponibile sul sito di Fondazione Barilla. È però ancora visibile sull'account Twitter del politico Matteo Salvini, esponente della Lega, che in quei giorni, alla domanda conclusiva del video "e voi cosa ne pensate ?", prontamente retwitta : "potete mangiarvela voi". Con un chiaro riferimento all'ipotesi di una pasta Barilla al grillo.

In realtà, nel video di Fondazione Barilla non si parla di preparare la pasta con la farina di insetti. E cosa dice invece ? Perché, a vederlo meglio, si comprende quel che è successo. Riportiamo il testo del breve video, interpretato da Carmine Del Grosso :

Io non ho ancora assaggiato gli insetti
 però mi hanno detto che le formiche sanno di nocciole e i coleotteri di pane integrale.
 Oh, in abbinata sarebbero perfetti per la colazione!
 Quando ho saputo che gli insetti vengono consumati normalmente in 140 paesi del mondo,
 ho pensato “vabbè, sicuramente in altre culture dove è tipico, come l’Asia”,
 invece no, pure qui in Europa : in Olanda, in Danimarca per esempio.
 Tra l’altro, io ci sono stato e, visto come fate la carbonara, vi do un piccolo consigliuccio :
 lasciate stare la panna, e provate a mettere dentro qualche insetto.
 Ne esistono più di duemila specie.
 Uno che somiglia al guanciale lo trovate !

L’attore a cui viene delegato l’obiettivo comunicativo del video è un italiano medio, non un esperto, né di cucina né di scienza alimentare, ma una persona comune che in più ha il tratto della napoletanità che lo connota come uomo del Sud Italia, a cui solitamente si associa tradizionalità nelle scelte a tavola.

Il testo funziona, per così dire, a elastico, è ambivalente, mostra una certa indecisione tra il dover *prendere le distanze* su grilli e vermi a tavola (“io non li ho mai assaggiati ma mi hanno detto che...”) e il tentare un accostamento tramite una strategia di ricerca di *familiarità* (“... le formiche saprebbero di nocciole e i coleotteri di pane integrale”). Con un pizzico di ironia che per definizione è un modo allontanarsi da quel che si dice (“in abbinata sarebbero perfette per la colazione”) – per Bertrand una delle figure dell’ironia è proprio la *negazione*¹⁴.

Un andirivieni che si ripete : gli insetti sono tipici di altre culture, come quelle asiatiche (distanza), ma si usano “pure qui in Europa” (avvicinamento), come in Olanda e in Danimarca. È proprio in riferimento al modo in cui si preparerebbe in quei paesi la ricetta nazional-popolare per eccellenza, la “pasta alla carbonara”, che Del Grosso dice : “togliete la panna e metteteci gli insetti. Uno che somiglia al guanciale lo trovate”. Di nuovo ironia, questa volta con gli insetti che sarebbero meglio della panna, ma che non sono certo il guanciale.

Fondazione Barilla chiude il video con uno screen in cui si legge “Gli insetti sono diventati di interesse anche in Europa, come fonte di proteine ad alta qualità e a basso impatto ambientale. Tu cosa ne pensi?”. Un tono serio, parascientifico, che contrasta evidentemente con il resto del video.

Il cortocircuito, nel caso del video di Fondazione Barilla, è chiaro : nonostante sia stato messo in circolazione dalla Fondazione (che non è l’azienda produttrice ma un centro di ricerca, della nota azienda di pasta, che si occupa di divulgazione, studi sull’innovazione e sostenibilità alimentari), il nome Barilla non può non far pensare al brand italiano di pasta più famoso del mondo. Da qui, le accuse all’azienda, che però di fatto non ha mai detto di voler inserire la farina di insetti, e la conseguente catena di repost e retweet che hanno divorato il

14 D. Bertrand, “Ironie et humour : le discours renversant”, *Humoresques*, 4, 1993.

video, lo hanno schiacciato in una gragnola di insulti, di cattive interpretazioni, di titoloni acchiappa-click che caratterizzano molta comunicazione mediatica disattenta e vorace.

Il fantasma della pasta ai grilli e lo scherzo della pizza saltellante sembrerebbero essere la prova che in Italia di insetti nel piatto non si può parlare per niente, a meno di non voler esser messi alla gogna. Ciò non è del tutto vero perché sono nate da poco burgherie che propongono in menu pasti a base di insetti. Come nel caso della panineria *Pane & Trita* di Milano, che ha inserito in menu il “grillo burger”, ottenendo un grande successo. Si tratta di un coloratissimo panino verde (effetto dell’alga spirulina, normale colorante alimentare) con un burger di legumi e patate contenente, tra le altre cose, farina di grillo (l’1,6%). E poi scamorza fusa, cavolo viola e patata americana. Una proposta che a molti è sembrata succulenta, tant’è che è andata a ruba, e che è stata proposta con molta ironia : quel pane verdissimo, che non contiene grillo ma lo evoca nel colore, è chiaramente una mossa iperbolica che, fatta dalla panineria, non ha suscitato le ire di nessuno.

Proviamo a vedere perché gli insetti, cambiando il contesto in cui vengono utilizzati, provocano reazioni differenti. Barilla è un brand, e anche il pizzaiolo Sorbillo può essere considerato tale, tanta è la sua fama tra italiani e turisti, e ciascuno porta con sé tutta una serie di significati, idee, valori legati all’italianità. Barilla, Sorbillo e insetti, nella stessa frase, provocano effetti di disgusto, certo, ma anche un certo sdegno (che del disgusto è un parente stretto, ma con una certa sfumatura rabbiosa). Il burger è legato invece a un’altra cultura alimentare, non italiana, di provenienza americana. Il disgusto che si può provare verso qualcosa può essere lo stesso, ma le regole dei contesti in cui si applica (o si prova a farlo) possono variare. Così come esistono le norme di gusto, le etichette del buon vivere, le regole di abbinamento felici, esistono anche le regole del disgusto.

All’interno di una presupposta cultura alimentare italiana, si danno reazioni di disgusto agli insetti che variano a seconda della cornice discorsiva : all’interno dell’universo della pasta e di altri cibi considerati come più tipici, in presenza di precisi Enunciatori (Barilla e suoi affini) si ottengono reazioni di rifiuto e di conseguente disgusto; all’interno di differenti situazioni discorsive, con altri Enunciatori (la burgheria), e conseguenti altri patti comunicativi, si producono reazioni di accettazione della novità. È dunque la dimensione discorsiva a determinare il valore gustativo di un piatto, e la sua accettazione positiva (gusto) o negativa (disgusto).

Esattamente come il gusto è un fatto sociale, attraverso il quale comunichiamo noi stessi e la condivisione a una certa comunità, vale lo stesso per gli effetti di disgusto : non solo condividiamo ciò che ci piace, ma anche ciò che non ci piace, che ci disgusta, e attraverso un preciso insieme di rifiuti esprimiamo la nostra appartenenza sociale e culturale. Mentre in altre gastronomie, mangiare insetti è una tradizione culinaria vecchissima, nella cultura italiana non lo è, ma, come emerge dall’esempio del burger al grillo, il rifiuto è mitigato dal contesto, da ciò

con cui entra in relazione. Il suo senso cioè, persino nella gastronomia italiana, è più relazionale di quanto si pensi.

3. Sensi del futuro

Come detto, ci sono cibi nuovi che vengono progressivamente adattati e addomesticati. E non si tratta sempre di introduzioni esotiche, perché possono ricadere nell'alveo del cosiddetto "novel food" anche prodotti di nuova invenzione che hanno fatto la storia dell'alimentazione, come i surgelati degli anni 60 e 70, le merendine confezionate, persino la Coca-Cola. È storia nota che la Coca-Cola sia stata inventata, alla fine dell'Ottocento, come un tonico digestivo, una sorta di farmaco, qualcosa che stava a metà tra quel che oggi sarebbe un integratore alimentare e un energy drink. È diventata una bevanda zuccherata dissetante simbolo di americanità solo durante la Seconda Guerra Mondiale, quando venne messa in campo una campagna di comunicazione che associava la bevanda alla nazione americana, alla vita dei soldati impegnati sul fronte, mostrandone però la compatibilità con le vite e le culture con le quali i soldati entravano in contatto, come quella del Sud Italia¹⁵. Pochi anni dopo, negli anni 50 e 60, con l'obiettivo di conquistare i consumi degli italiani, Coca-Cola scelse di puntare sulla figura della padrona di casa, detentrica del buon gusto e delle regole della casa, per annunci nei quali si vedono signore ben vestite giocare a carte con le amiche e sorseggiare la bevanda scura insieme a stuzzichini in un elegante salotto¹⁶. Come a dire che il gusto della Coca-Cola non era solo un fatto di papille gustative, ma prima di tutto una questione di estetica e saper vivere.

A compiere questa operazione di semantizzazione, di costruzione del senso era la pubblicità. Impegnata, grosso modo negli stessi anni, anche vendere la birra agli italiani, che notoriamente bevevano vino. Gli annunci della campagna generica di promozione della birra mostravano la bevanda dorata e schiumosa in contesti che per il pubblico dell'epoca erano comprensibili: ecco quindi la scena del pranzo della domenica in famiglia attorno all'arrosto (al quale prendevano parte con un bel boccale in mano anche i bambini) o la tavola del contadino, a scacchi rossi e bianchi con formaggio, pere e coltello.

Qualcosa di simile è accaduto con l'arrivo dei *Bastoncini* di pesce della Findus, tranci di merluzzo impanati e surgelati. Rappresentavano una novità per il mercato e per le abitudini culinarie italiane, non tanto per la materia prima (il pesce), quanto per la forma che assumeva per la prima volta (piccoli parallelepipedi che di pesce non avevano più nessun aspetto né tanto meno le spine) e per il fatto che fossero tranci già precotti, dunque veloci da preparare in pochi minuti. Le pubblicità degli anni 70, periodo della loro introduzione, li rappresentano

15 Sul cultural branding cfr. D. Holt, *How Brands Become Icons. The Principles of Cultural Branding*, Boston, Harvard U.P., 2004. Sul caso specifico di Coca-Cola come simbolo cfr. P. Peverini, "Coca-Cola", in D. Mangano, F. Sedda, a cura di, *Simboli d'oggi*, Milano, Meltemi, 2023.

16 Per una disamina di alcuni casi dell'uso in pubblicità di nuovi cibi si veda il lavoro di Mangano sulla comunicazione alimentare: D. Mangano, "Immaginari gastronomici", in Id. *Ikea e altre semiosfere*, Milano, Mimesis, 2019.

serviti in un piatto un'insalata di lattuga e pomodoro, uno dei tipici contorni italiani del pesce, e alcune fette di limone, anche questa usanza che accompagna il fritto. L'headline dell'annuncio recitava "proprio come deve essere il 'secondo' oggi" riferendosi contemporaneamente a un'abitudine (il secondo del menu alla russa che in Italia prevede solitamente carne o pesce) e al tempo stesso al cambiamento ("oggi").

Si trattava dunque, ancora una volta, di utilizzare una griglia culturale preesistente, il pasto secondo la norma collettiva (il "secondo" italiano) per dar significato a un prodotto interamente nuovo.

Non molto diversamente, negli ultimi anni, alcuni brand di cibi *veg* vendono "burger", "salsicce" "ragù", "bistecche", "affettati", "cotolette" a base vegetale richiamando così nel nome pietanze di carne : anche in questo caso, si osserva l'applicazione di schemi noti, di *forme* che rendono comprensibile e accettabile il nuovo¹⁷. I termini "bistecca" o "ragù" sono utilizzati per esprimere una maniera di mangiare, un tipo di pietanza, una collocazione di consumo per un tipo di alimenti come quelli vegetali che sono in corso di diffusione nel mercato italiano.

La pubblicità, che, per ruolo e necessità, ha sempre a che fare con il cambiamento, si rivela fondamentale nel dare senso al nuovo alimentare : propone modalità e occasioni d'uso, inscrive valori, costruisce enunciatori, prendendo a piene mani però dalla cultura, dalle abitudini, da ciò che la gente si aspetta di trovare nel piatto.

Nel caso dei novel food a base di insetti, che valori mettono in campo i brand per ridurre il senso di estraneità, se lo fanno ? Si prendono qui in considerazione due aziende italiane, *Fucibo* e *Small Giants*, che vendono chips, crackers, farine e, da poco, anche pasta.

3.1. Funzionalismo alimentare

I due brand name sono diversi : *Fucibo* è la crasi delle parole italiane "futuro" + "cibo", con un riferimento diretto anche se non evidente al lettore al cambiamento e al futuro ; *Small Giants* invece parla degli insetti stessi, "piccoli giganti", ma in maniera indiretta ed è il risultato di un rebranding (prima l'azienda si chiamava *Crické*, dall'inglese *crickets*, grilli). Nel packaging dei cracker di *Small Giants* (fig. 1), compaiono disegni di grilli umanizzati che portano scarpe e pantaloni, resi con una grafica molto colorata e fumettosa, con "gambe" e "braccia" esageratamente grandi : un'iperbole ironica che permette di ritrarre l'insetto ma a una sufficiente distanza, quella data dalla nota ironica. I pacchetti di *Fucibo* (fig. 2), invece, non riportano in alcun modo figure riconoscibili che possano richiamare i grilli, ma una comune patatina tonda al centro.

In ogni caso, l'insetto nudo e crudo non va sul pack, al contrario di quel che accade in confezioni di snack e farine prodotte e vendute in altri paesi.

17 Per un'analisi semiotica del packaging di un corpus di prodotti vegani e vegetariani nel mercato italiano cfr. I. Ventura Bordenca, "Cibi veg. Estetiche dell'imitazione" in Id. *Food Packaging*, Milano, FrancoAngeli, 2022.

Fig. 1. Packaging e grafica *Small Giants*.Fig. 2. Packaging e grafica *Fucibo*.

In entrambi i casi, la tendenza comunicativa generale dei due brand è quella di inscrivere nei cibi a base di insetti valori di tipo funzionale, ovvero, perfettamente in linea con le indicazioni degli organismi sovranazionali competenti e con le istanze dietetiche contemporanee, evidenziando che si tratta di alimenti ad alto contenuto proteico, ricchi di fibre e soprattutto a basso impatto ambientale. Una *valorizzazione pratica* che, come detto, è dominante in generale nel discorso contemporaneo sugli insetti a tavola, sia nel mercato italiano sia in quello europeo.

Ecco che, per esempio, *Small Giants*, che fa una comunicazione quasi interamente digitale (web e social media), presenta snack e barrette come perfetta integrazione post-workout oppure con l'appellativo *superfood*, riferendosi con questo termine al modo in cui alcuni cibi oggi vengono considerati capaci di migliorare le prestazioni fisiche, di dare particolare energia, di apportare particolari benefici nonostante non ci sia alcuna prova scientifica a supporto (si pensi alla frutta secca, al tè verde, all'alga spirulina e a tanti altri ingredienti, la cui lista si allunga o si accorcia a seconda della moda del momento — l'uso del termine “superfood” sulle confezioni dei prodotti è stato vietato dalle dall'Unione Europea nel 2007).

Sull'account Instagram di *Small Giants* e nel “Manifesto” che si trova sul loro sito, infatti, si legge “Perché gli insetti?": la risposta è una lista di benefici per il corpo e per la natura.

Anche *Fucibo* usa la medesima valorizzazione degli insetti edibili, anche ponendo a confronto visivo, attraverso grafici, vari tipi di fonti animali rispetto ai nutrienti che contengono. Cosa che fa spiccare gli insetti in qualità di cibi perfettamente in linea con i dettami dietetici odierni, che preferiscono le proteine ai grassi, e che evidenziano il ruolo benefico di particolari nutrienti, come l'omega-3 di cui gli insetti sono dotati quasi quanto il pesce.

Del resto, già porre la domanda sul perché sia bene mangiare grilli e derivati presuppone un Enunciatario ancora da convincere : un soggetto della ricezione iscritto che è delineato come qualcuno dotato non solo di un *non-sapere* ma probabilmente anche di un *non-volere*. Video, post, e altri prodotti comunicativi messi in campo per spiegare il “perché” è utile cambiare alimentazione e votarsi agli insetti, sono mezzi con cui il brand investe valore in questa scelta. Si tratta dunque della fase narrativa della *manipolazione*.

La funzionalizzazione del cibo, ovvero l'iscrizione di valori strumentali, è una delle strategie comunicative possibili quando un brand lancia un nuovo prodotto. L'epoca pubblicitaria successiva alla Seconda Guerra mondiale, sia nel mercato europeo sia extraeuropeo, era caratterizzata ad esempio dalla massiccia introduzione di alimenti industriali (brodi liofilizzati, latte in polvere, acque minerali imbottigliate, carne inscatolata, biscotti al Plasmon, dadi e insaporitori e così via) che erano molto di frequente presentati in un'ottica funzionale : si presentavano come cibi ad alto valore nutritivo o con un'elevata capacità di dare energia, forza, non solo a chi li consumava, ma anche ai piatti in cui venivano utilizzati. Ad esempio, le pubblicità italiane del dado pronto Star degli anni 50 evidenziavano che, a differenza del brodo fatto in casa, il dado industriale era capace di donare sapori molto più intensi alle pietanze in cui veniva mescolato. Per far comprendere il senso del cambiamento, occorreva inserirlo in una logica di servizio, funzionale. Persino le pubblicità per il consumo di birra degli anni 60, a cui abbiamo fatto prima riferimento, dichiaravano che la birra facesse bene e fosse buona per la digestione.

Tuttavia, ciò non significa che un cibo nuovo prima debba passare dalle maglie dell'utilità e poi possa accedere ad altri valori, simbolici, esistenziali. È il caso di brand che hanno fatto al contrario : come Findus con i *Sofficini* negli anni 70, fagottini pre-fritti e con ripieno salato, che subito sono stati presentati come una novità in sé, valorizzata come divertente, capace di far sorridere tutta la famiglia, soprattutto i bambini; o come il potente rebranding di Coca-Cola che, durante la guerra, ha puntato tutto sul valore dell'americanità e della conciliazione con le altre culture, di fatto usando, per penetrare in mercati nuovi, una *valorizzazione di tipo utopico*.

3.2. Quella non è una tradizione

C'è infatti un'altra strategia che viene messa in campo da *Fucibo* e *Small Giants*, con la quale entrambi i brand colpiscono al cuore del gastronazionalismo¹⁸ ita-

18 Per questo termine v. M. Fino, A.C. Cecconi, *Gastronazionalismo*, Busto Arsizio (Va), People, 2021.

liano, svelando che certi ingredienti e certi piatti, ritenuti tipici della tavola italiana, vengono in realtà da lontano e che anch'essi, un tempo, sono stati percepiti come nuovi e strani : della pasta alla carbonara, per esempio, si svela l'origine americana ; dei pomodori e delle patate si ricorda che provengono dall'America e che oggi fanno parte a pieno della cosiddetta dieta mediterranea. In alcuni casi, proprio a proposito di carbonara, si gioca sui limiti della ricetta, come nel post di Fucibo in cui si dice che la pasta alla carbonara fatta con farina di insetti è ancora una carbonara, mentre con la panna non lo è (come si dice anche nel video di Fondazione Barilla).

In altri casi, viene svelato il punto di vista in senso storico, ovvero il cambiamento di percezione che gli insetti o altri animali hanno subito nel corso dei secoli. Dell'aragosta, attraverso l'uso di meme, si racconta che era considerata fino al '700 tutt'altro che un cibo lussuoso e costoso, bensì cibo per schiavi e fertilizzante per campi. Viene anche paragonata con lo scorpione, che vi somiglia nell'aspetto, come a dire che se mangiamo l'aragosta, con quelle chele e quel carapace, non si vede perché non dovremmo gustare altri animali simili. E si inizia persino a diffondere l'opinione secondo cui l'entomofagia fosse una pratica comune nell'antica Roma.

È l'uso strategico a fini comunicativi della cosiddetta "invenzione della tradizione", un processo noto ad antropologi e sociologi, a partire dalla pubblicazione del volume di Hobsbawn e Ranger¹⁹ nel quale si mette in evidenza come simboli, oggetti e rituali che si ritengono tipici e propri di una comunità e intorno ai quali essa si stringe e si riconosce massicciamente, siano in realtà il risultato di processi di costruzione collettiva e svolta da vari attori (media, giornalisti, storici, etc.). Un fenomeno che nella gastronomia è pressoché la norma²⁰ e che non va inteso però nel senso di generazione di menzogne (ci sarebbero così tradizioni "vere" e tradizioni "inventate") ma nel senso che qualsiasi costruito di senso è il risultato di processi discorsivi che intrecciano il discorso gastronomico con tutti gli altri che circolano nella società, fondandola : storico, scientifico, commerciale, medico.

La via intrapresa da Fucibo e Small Giants è chiara : cogliere ed evidenziare le somiglianze tra il presente e il passato, far scoprire richiami laddove non si pensavano possibili, rendere edotto l'Enunciataro non solo sui benefici plausibilmente concreti degli insetti, ma soprattutto sul funzionamento stesso della gastronomia e della cucina, svelandone meccanismi inaspettati e mettendone in crisi le sicurezze : è una sorta di *competenza meta-gastronomica* quella su cui si punta per integrare gli insetti nella dieta italiana. Al fine di sollecitare apertura e curiosità, si mostra come il nuovo ci sia sempre stato e che rifiutarlo è solo una maniera storica e situata di vedere le cose. Prima o poi, infatti, esso viene accettato, inglobato e magari si trasforma in piatto nazionale.

In questa direzione, sono anche i video parodistici di Fucibo in cui si mettono alla berlina i pregiudizi nei confronti degli italiani a tavola, noti per essere con-

19 E.J. Hobsbawn, T. Ranger (a cura di), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge U.P., 1983.

20 Si vedano i già citati lavori di M. Montanari e L. Cesari ma anche quelli di Alberto Grandi, tra cui *Denominazione di origine inventata*, Milano, Mondadori, 2018.

servatori e tradizionalisti : ragazzi molto giovani a una festa mangiano snack a base di insetti, manifestando apprezzamento e gesticolando moltissimo, mentre suona una musica tradizionale italiana (*C'è la luna in mezzo al mare*) e la caption dice “*you eat insects during an Italian party*”. Il punto di vista sembra essere quello di un osservatore esterno alla cultura italiana — non è un caso che buona parte della comunicazione social di Fucibo è sia in italiano sia in inglese — al quale mostrare quanto i giovani italiani siano invece aperti alla novità.

Meno efficace dal punto di vista comunicativo, invece, è dire, come fanno entrambi i brand in alcuni post, che abbiamo sempre mangiato insetti perché il colorante rosso che si trova in caramelle, yogurt alla fragola, polpa di granchio, insaccati, cocktail e dolciumi, deriva dalla cocciniglia. In questo modo, infatti, a essere poste a confronto sono cose molto diverse tra loro : da una parte, una scelta alimentare, di gusto, etica, o di qual si voglia ragione, concretizzata in cibi specifici con una forma individuabile e propria (patatine, crackers, crostini etc.), dall'altra invisibili elementi chimici che non vengono percepiti come parte dell'alimentazione, ma della preparazione industriale a monte.

3.3. Di cosa sanno gli insetti ?

Che ne è del gusto ? A parte esclamazioni generiche del tipo “dannatamente buoni”, “extra-taste”, “strabuone” riferite a patatine e snack, nella comunicazione dei due brand oggetto d'esame si osserva una sorta di ragionamento esplicito e generale su gusti e disgusti. Innanzitutto, il disgusto viene verbalizzato, ad esempio riportando sui social, accanto ai commenti negativi che alcuni followers lasciano sotto i post dei brand (“vomitevole”, “disgustosi”, “che schifo”, e così via), quelli positivi di consumatori felici (“buoni”, “non me lo aspettavo”, “deliziosi” etc.). Un'opposizione molto marcata e al tempo stesso semplicistica che si collega alla seconda maniera con cui si parla di gusti e disgusti, ovvero secondo la retorica del *de gustibus non disputandum est* : “non è buono ciò che è buono, ma è buono ciò che piace”, si legge in un post di Fucibo, ad esempio. Una retorica che da tempo la semiotica del gusto ha abbandonato, mostrando come invece dei gusti si discute e si commenta eccome²¹, e che anzi proprio dichiararsi da un lato o dall'altro di una scelta a tavola sia un modo con cui tutti esprimiamo la nostra identità sociale e culturale.

Accanto all'uso di questi cliché sul gusto, ci sono altre due maniere con cui compare la dimensione gustativa. Il primo è l'assaggio alla cieca : vengono filmate persone a cui vien fatta assaggiare una patatina ai grilli senza che sappiano di cosa sia fatta e che si mostrano prima soddisfatte del gusto e poi meravigliate di scoprire che quella patatina così buona conteneva farina di insetto. La seconda tecnica è il ricorso a una persona anziana come testimonial : il video in questo caso ritrae un signore o una signora a cui si chiede di assaggiare lo snack agli insetti e che mangia annuendo e approvandone il sapore. “Nemmeno Leone può

21 E. Landowski e J.L. Fiorin (a cura di), *O gusto da gente, o gusto das coisas. Abordagem semiótica*, San Pablo, EDUC, 1997. Trad. it., *Gusti e disgusti. Sociosemiotica del quotidiano*, op. cit.

resistere all'extraTaste experience di Fucibo" è la caption di un video di Fucibo, in cui il signor Leone assaggia i biscotti alla farina di insetti e dice che sono buoni, mentre parla in dialetto veneto, producendo così anche un effetto di reale.

Si tratta di video che compaiono sui social di entrambi i brand e che hanno come obiettivo generale quello di mostrare la fragilità dei tabù culturali. Nel caso dell'assaggio *blind*, il messaggio è che a fermarci dall'ingerire insetti è solo una barriera mentale, un problema di preconcetti, una questione culturale, perché, al test dell'assaggio, lo snack alla farina di insetti si rivela croccante e saporito come altri. L'idea, più o meno esplicita dei video, è che si possano separare cultura (il tabù) e natura (il gusto inteso come sollecitazione fisica delle papille gustative) e che si possa invertire il processo che dai condizionamenti mentali porta al rifiuto fisico, di modo che non si vada più dalla cultura al corpo, ma al contrario, dalla bocca alla mente, dal corpo alla cultura. Con l'effetto agognato di cambiare proprio lo schema culturale e appreso.

I video con protagonisti gli anziani giocano sul fatto che, nella cultura gastronomica italiana, essi siano i detentori della tradizione e in quanto tali più restii al cambiamento, rendendo così la loro testimonianza particolarmente valida e credibile: se persino per loro il novel food non è un problema e soprattutto sono disponibili ad assaggiarlo, allora il senso del nuovo viene evidentemente mitigato. Anche perché il target di *Small Giants* e *Fucibo* è composto principalmente da giovani, aperti e curiosi, attenti alla sostenibilità e che si curano del futuro del mondo: rispetto a essi, quelle figure anziane rappresentano con ogni evidenza i nonni, una parte della famiglia particolarmente cara e da rispettare nella cultura italiana, ma anche una parte della società legata al passato e per la quale il futuro ha un significato molto differente.

Se in questi video il giudizio di gusto non va oltre una generica affermazione di bontà o un'esclamazione di positiva sorpresa, da altre parti, come visto, ad esempio, per il video di Fondazione Barilla, si cerca di legare il sapore delle farine di insetto ad altri sapori noti del sistema alimentare: si legge dunque che fanno di nocciole, mandorle, pop-corn o funghi secchi. In questo caso, è in atto, da parte del brand, un uso opposto delle griglie culturali gastronomiche perché, piuttosto che tentare di romperle, esse vengono sfruttate allo scopo di ridurre il senso di estraneità, calandole sulla materia alimentare degli insetti per dotarla di un qualche senso, orientamento. Si usa una serie di sapori, ben noti e appresi, per dare un significato e un posto a cibi che ancora non ne hanno. Dinamiche di tal genere, che vanno dal dominio della conoscenza a quella della sensorialità e viceversa, richiamano il funzionamento base della significazione gastronomica, costituita dai due livelli individuati da Marrone: il *saporito* e il *gustoso*²².

Secondo Marrone, ogni esperienza gustativa avviene su due diverse dimensioni, quella che riguarda l'insieme di sapori noti, di gusti appresi, di tradizioni, di conoscenze specifiche su prodotti ingredienti e materie prime, e che egli chiama il *gustoso*, e quella che riguarda invece la dimensione strettamente sen-

22 Cfr. *Gustoso e saporito*, op. cit.

soriale, la percezione dei contrasti, le sollecitazioni puramente fisiche dei cibi (caldo / freddo, molle / duro, secco / umido, pastoso / discreto etc.), chiamato *saporito*. Il *gustoso* è “il sistema di senso che si instaura grazie al riconoscimento sensoriale di figure del mondo già note. Di modo che, assaggiando qualcosa, siamo in grado — con competenze variabili a seconda delle specializzazioni individuali o delle situazioni contestuali — di individuare di che cosa si tratta grazie ai nostri schemi semantici e culturali”²³. Il *saporito* è “la sede di ‘ragionamenti sensoriali’ a sé stanti, che opera tramite processi percettivi non più legati a schemi cognitivi pregressi ma a una presa in carico diretta delle qualità sensibili proprie alle sostanze gastronomiche”²⁴. Naturalmente, nell’esperienza vissuta, la percezione sensoriale legata al gustoso e quella legata al saporito tendono a confondersi continuamente, ma quel che qui ci importa di sottolineare è *che il senso del cambiamento si dà sul crinale di queste due dimensioni*: talvolta, sapori già noti che permettono di adeguare gusti estranei (dal gustoso al saporito), talvolta sollecitazioni sconosciute che rompono gli schemi culturali e man mano si insinuano tra le trame di nuove classificazioni (dal saporito al gustoso).

È infatti quel che emerge nella comunicazione dei due brand presi in considerazione, che giocano sia sul passaggio *dal saporito al gustoso* (l’assaggio *blind* che rompe le aspettative), sia sulla direzione contraria che va dal *gustoso al saporito* (applicazione di griglie di sapori noti).

4. Classificazioni e fuori posto

Si pongono a questo punto alcune questioni di tipo più teorico. Per prima cosa, è utile far riferimento a quanto diceva l’antropologa Mary Douglas sul tema, ricchissimo, della purezza e del pericolo: essi derivano dalla rottura delle regole sociali e umane che stabiliscono ciò che puro e ciò che non lo è, ciò che è consono a un certo contesto e ciò che è inadatto²⁵. Il problema, diceva Douglas, ad esempio, non sono le scarpe in sé, che sono sporche, ma le scarpe sul tavolo; così come sporco diventa il piatto da cui abbiamo appena mangiato se rimane ancora sulla tavola e non va subito nel lavello della cucina; o così come non vanno bene gli oggetti da bagno in salotto o i vestiti sporchi sul letto. Il senso dell’impuro e del contaminato non sta nelle cose ma nella relazione tra di esse. Allora forse il problema non è il grillo, tutto sommato innocuo finché non va a finire nei posti dati come sbagliati: che stia a terra, ma non sul piatto, anche se polverizzato in farina. E poi, se proprio deve essere mangiato, nel burger e negli snack può essere inserito, ma nella pasta e nella pizza, per quello che esse significano nella cultura alimentare italiana, genera reazioni disforiche.

È appunto una questione di rapporti tra elementi, i quali cambiano significato proprio in base all’insieme di altri elementi con cui entrano in relazione. In

²³ *Op. cit.*, p. 105.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ M. Douglas, *Purity and Danger*, Harmondsworth, Penguin Books, 1966. Trad. it. *Purezza e pericolo*, Bologna, il Mulino, 1993.

particolare, secondo Douglas, le regole di purezza e contaminazione servono a esprimere e mantenere l'ordine sociale, tant'è che la contaminazione è definita come “la reazione negativa contro ogni oggetto o idea che può confondere o contraddire le classificazioni a cui siamo legati”²⁶. Introdurre gli insetti a tavola dunque significa apportare un cambiamento che significa un altro cambiamento, molto più grande, un problema di rapporti e classificazione tra gli elementi e gli esseri con cui una certa cultura organizza se stessa.

Da questo punto di vista, l'introduzione degli insetti nella dieta italiana va oltre il modello proposto da Leach²⁷ sul rapporto tra spazi antropici e carni animali. Anche in quel caso, Leach interrogandosi sui tabù riguardanti certi animali, avanzava l'ipotesi che nella cultura occidentale il divieto di mangiare i pet o gli animali esotici derivasse da una precisa organizzazione dello spazio umano e non umano, in particolare in funzione di ciò che è vicino / lontano : sintetizzando, gli animali che occupano lo spazio antropico più prossimo, ovvero la casa (cani, gatti, uccellini etc.), sono tabù, mentre è accettabile mangiare la carne di animali che si trovano in uno spazio intermedio (come la fattoria, dunque bovini, ovini e suini e parte della selvaggina), e ritorna inaccettabile cibarsi di animali troppo lontani dallo spazio umano, quelli che vivono in spazi percepiti come molto lontani (giungle e foreste, ad esempio, dunque leoni, coccodrilli, canguri, sono fonti di carni che rientrano nel non mangiabile). Marrone ha proposto un'integrazione della classificazione antropologica di Leach con gli spazi antropici di origine enunciativa di Rastier e con le figure del corpo di Fontanille²⁸ :

soggetto mangiante		<i>ici</i> (intimo)	<i>là</i> (prossimo)	<i>là-bas</i> (- distante)	<i>là-bas</i> (+ distante)
corpo		spazio privato	spazio personale	spazio sociale	spazio pubblico
movimenti di ingestione ed espulsione		casa	cortile, aia, stalla etc.	radura, bosco	foresta
interno	esterno	<i>non cibo</i>	<i>cibo</i>	<i>cibo</i>	<i>non (propriamente) cibo</i>
“me”/“io”		pet	allevamento	selvaggina	bestia esotica, feroce, sconosciuta
commestibile tabù = cannibalismo (eso-, endo-)		commestibile riprovevole	mangiabile	mangiabile	commestibile 'avventuroso'

Schema di “spazi e distanze tra corpi mangianti e corpi mangiati”, in G. Marrone, *Gustoso e saporito*, op. cit.

²⁶ Op. cit., p. 78.

²⁷ E. Leach, “Anthropological Aspects of Language : Animal Categories and Verbal Abuse”, in E.H. Lenneberg (a cura di), *New Directions in the Study of Language*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1964.

²⁸ F. Rastier, “L'action et le sens. Pour une sémiotique des cultures”, *Journal des anthropologues*, 85-86, 2001. J. Fontanille, *Figure del corpo*, Roma, Meltemi, 2004.

In un certo senso, gli insetti rompono questo schema perché si trovano ovunque : sia nella prossimità della casa, sia all'interno, sia molto lontani da essa. Occupano lo spazio privato (*ici*), classificandosi come non-cibo, come “commestibile riprovevole”, ma non in virtù della vicinanza affettiva ; al tempo stesso si trovano nel *là-bas* come “commestibile avventuroso” pur occupando spazi prossimi a quelli umani. In questi però, spesso si insediano negli anfratti, nelle crepe, negli spazi bui, nelle tubature, dietro i mobili. E quando occupano lo spazio intermedio del *là* (i grilli, ad esempio), che è lo spazio del cibo per eccellenza, hanno il divieto pressoché assoluto di entrare nello spazio domestico. L'insetto, dovunque si trovi rispetto al corpo umano e al suo spazio più prossimo, nella maggior parte della cultura occidentale, è un *fuori posto*.

C'è dunque un problema di genere di appartenenza dell'insetto, della sua classificazione, simile a quello che si trova nelle regole dietetiche ebraiche, nelle quali alcuni insetti sono consentiti e altri no. Come è definito nelle rigide e dettagliate norme del Levitico, sono vietati quelli che strisciano e brulicano perché non appartengono né all'aria né alla terra né all'acqua, e in virtù del fatto che il loro movimento è ambiguo, inclassificabile. Questa ambiguità è legata alla loro impurità, all'impossibilità di classificarli che ne causa appunto l'essere animali impuri²⁹. Da qui la necessità della distanza e il disgusto ad averli nel piatto, in mano, in bocca, dentro il corpo, in quanto *troppo vicino*. Del resto, l'ingestione e l'incorporazione è una logica di base dell'atto del mangiare, con tutte le implicazioni euforiche e disforiche su cui si sono espressi antropologi e psicanalisti, da Lévi-Strauss a Freud.

Una prossimità con l'ambiguo che turba, come suggerisce Kolnai a proposito di ciò che egli definisce il *disgustante* : un eccesso di vitalità, un brulicare eccessivo e confuso — non a caso fa riferimento proprio ai vermi e a ciò che è marcio e decomposto — ma anche una mescolanza poco chiara, un'ambiguità viscosa³⁰ che è propria della materia biologica, pure quando collegata a dimensioni morali (il disgusto che si prova per comportamenti umani)³¹. Il *disgusto*, suggerisce il filosofo tedesco, inoltre, va distinto da altri sentimenti di difesa, come la paura, l'orrore³², il dispiacere, come parte della psicologia sostiene legando al senso del disgusto ragioni funzionalistiche e di difesa dai cibi tossici. Per Kolnai, il disgusto è invece più un *malessere*, scatenato da una *provocazione* che l'oggetto del disgusto esercita sul soggetto, il quale tende ad allontanarsi da esso per questo, per il pericolo del contagio, del contatto anomalo.

29 Cfr. J. Soler, “Le ragioni della bibbia : norme alimentari ebraiche”, 1997, in G. Marrone, A. Giannitrapani, a cura, *La cucina del senso*, Milano, Mimesis, 2012.

30 Sulla viscosità come esperienza primaria disgustante si era espresso Sartre che ne sottolineava proprio la dimensione ambigua, né solida né liquida, e soprattutto l'aspetto appiccicoso, il contatto eccessivo, invadente della materia vischiosa. Riprende queste considerazioni proprio Mary Douglas a proposito del senso della contaminazione.

31 A. Kolnai, “Der Ekel”, *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung*, X, 1929.

32 Sulla paura in campo alimentare cfr. M. Ferrieres, *Histoire des peurs alimentaires*, Paris, Seuil, 2002 ; A. Grandi, *Storia delle nostre paure alimentari*, Sansepolcro, Aboca, 2023.

Ecco perché l'uso nel mercato europeo non di insetti interi ma delle loro farine, ovvero della loro presenza polverizzata : gli insetti polverizzati, ridotti in farina, perdono la dimensione biologica, gli umori, le differenze materiche, i contrasti delle sostanze di cui sono fatti. Il *secco* predomina sull'*umido* e riduce il pericolo dell'impurità del marcio e del decomposto.

Conclusioni

Tornando alla domanda iniziale, ovvero a come, quando una novità alimentare busa alla porta di un sistema gastronomico, ridefinisce quest'ultimo e se stessa in un rapporto di differenza che dona senso all'uno e all'altra reciprocamente, si possono fare alcune riflessioni conclusive.

La prima è che non è utile elaborare considerazioni generali su interi sistemi ma è più fecondo lavorare su universi discorsivi delimitati e dunque a partire da precisi patti comunicativi e pacchetti di valori, come il caso della pasta e della pizza, da un lato, e del burger, dall'altro hanno dimostrato. La percezione del cambiamento e la misura di esso, con tutte le reazioni di rifiuto o accettazione, non sono generalizzabili ma vanno circoscritte a fenomeni discorsivi individuabili e a manifestazioni testuali specifiche.

La seconda riflessione riguarda quella dialettica che abbiamo individuato nel caso studio dei due brand presi in esame, tra schemi appresi (*gustoso*) e sollecitazioni sensoriali (*saporito*) perché ci sembra un processo che può spiegare i cambiamenti dei gusti a tavola. Da una parte il nuovo, lo sconosciuto, tende a essere costantemente semantizzato assimilandolo entro strutture riconoscibili ; dall'altra, progressivamente porta anche a erodere tali strutture, mescolandosi a esse, trasformandole, e producendone così via via delle altre. È nella tensione tra dimensione culturale (nel senso di più elaborata) e appresa e dimensione naturale (nel senso di meno elaborata) e corporea, che si producono i processi di cambiamento.

Infine, l'introduzione degli insetti in cucina, lungi dall'essere un fenomeno esclusivamente alimentare, nutrizionale o di sostenibilità, riguarda questioni molto ampie di organizzazione culturale, di classificazione del mondo, potremmo dire di *cucina politica*, intendendo con questo termine proprio la dimensione collettiva, sociale, agentiva dell'alimentazione, che dalla tavola va al collettivo sociale e viceversa.

Usiamo il termine *collettivo* in senso stretto, come metalinguaggio della proposta avanzata da Bruno Latour riguardo il funzionamento della politica e della società umane : piuttosto che pensare Natura e Cultura, umani e non umani come entità separate, occorre ripensarci come assemblaggi di umani e non-umani, reti di attori eterogenei che si espandono, modificano, restringono a seconda dell'entrata e uscita da tale collettivo di nuovi e vecchi elementi³³. Il

33 B. Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La Découverte, 1991 ; *Politiques de la nature*, Paris, La Découverte, 1999.

processo di ingresso e fuoriuscita nel collettivo è secondo Latour un movimento attraverso cui “entità in appello” che sono fenomeni di cui ancora non si è stabilita la natura (scientifica, politica, sociale, spirituale etc.) chiedono di entrare nello collettivo, nel quale si attiveranno una serie di processi e di rapporti di forze che stabilizzeranno poi quell’entità come “naturale” o “culturale”, “scientifica” o “politica”, “sociale” o “tecnologica” e così via, costituendo via via i poli estremi del pensiero moderno basato proprio sulla separazione — costruita e dibattuta — tra Natura e Cultura. Ovvero tra *fatti*, ritenuti oggettivi, scientifici e indiscutibili (ma che sono l’esito di un processo di costruzione) e *valori*, che sono la dimensione simbolica, politica, intersoggettiva, contrattuale. Nel funzionamento di un collettivo così inteso, un regno comune dove non si danno separazioni a priori, le nuove entità subiscono un processo di *presa in considerazione* che, attraverso i poteri di Perplessità (che si interroga sull’entità in ingresso) e Consultazione (che cerca di costituirla come “fatto”), porta al processo successivo, quello di *ordinamento*, con cui Gerarchia (che pone nuove scale di valori) e Istituzione (che trova un posto alle entità che erano in appello) riorganizzano il collettivo nel suo complesso. È accaduto, per restare nel campo dell’alimentazione, con i vini naturali, su cui enologi, agronomi, gastronomi e studiosi si sono interrogati, e si continuano a interrogare, cercando di dare un posto a un prodotto che stravolge le regole di produzione e anche estetiche, di gusto, percezione e classificazione del vino : vere e proprie entità in appello che chiedono di essere stabilizzate e istituzionalizzate³⁴.

Gli insetti chiedono di entrare nel collettivo, e su di essi si pongono interrogativi, si sollevano scudi, si battono pugni, si generano curiosità, mentre si cercano spiegazioni scientifiche, misurabili, oggettive : il nuovo si produce e si trasforma in un continuo oscillare tra costituzione dei *fatti* ed emergere dei *valori*. Il collettivo non è un’assemblea chiusa, ma è un mondo comune per definizione *in espansione*. Non è nemmeno il regno del relativismo dove tutto equivale a tutto, e dunque niente ha valore, ma al contrario è il regno del *relazionalismo*³⁵, ovvero della costruzione delle reti di senso, e dove ogni possibilità di cambiamento può svolgersi lontana dalle posizioni, contrarie tra loro ma equamente pericolose, del relativismo nichilista e del riduzionismo etnocentrico.

Bibliografia

- Bertrand, Denis, “Ironie et humour : le discours renversant”, *Humoresques*, 4, 1993.
 Cesari, Luca, *Storia della pizza*, Milano, il Saggiatore, 2023.
 — *Storia della pasta in dieci piatti*, Milano, il Saggiatore, 2021.
 Douglas, Mary, *Purity and Danger*, Harmondsworth, Penguin Books, 1966. Trad. it. *Purezza e pericolo*, Bologna, il Mulino, 1993.
 Evans, John, Roberto Flore, Michael Bom Frost, *On Eating Insects*, Londra, Phaidon, 2017.
 Ferrieres, Madeleine, *Histoire des peurs alimentaires*, Paris, Seuil, 2002.

34 Su cui ha scritto G. Marrone in *Semiotica del gusto*, Milano, Mimesis, 2016.

35 Su questo termine si veda l’articolo di Marrone sulla rivista *doppiozero* (18 ottobre 2023, <https://www.doppiozero.com/bruno-latour-contro-la-modernita>) dedicato alla ripubblicazione in Italia del volume-intervista di B. Latour “Disinventare la modernità” (Bologna, Eleuthera, 2023).

- Fino, Michele, e Anna Claudia Cecconi, *Gastronazionalismo*, Busto Arsizio (Va), People, 2021.
- Fontanille, Jacques, *Figure del corpo*, Roma, Meltemi, 2004.
- Grandi, Alberto, *Storia delle nostre paure alimentari*, Sansepolcro, Aboca, 2023.
- Hobsbawn, Eric, e Terence Ranger, a cura di, *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge U.P., 1983.
- Holt, Douglas, *How Brands Become Icons. The Principles of Cultural Branding*, Boston, Harvard U.P., 2004.
- Kolnai, Aurel, “Der Ekel”, *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung*, X, 1929.
- Landowski, Eric, “Premessa all’edizione italiana”, *Gusti e disgusti. Sociosemiotica del quotidiano*, a cura di, con J.L. Fiorin, Torino, Testo e immagine, 2000.
- e José Luiz Fiorin, a cura di, *O gosto da gente, o gosto das coisas. Abordagem semiótica*, San Pablo, EDUC, 1997.
- Latour, Bruno, *Nous n’avons jamais été modernes*, Paris, La Découverte, 1991.
- *Politiques de la nature*, Paris, La Découverte, 1999.
- *Disinventare la modernità*, Bologna, Eleuthera, 2023.
- Leach, Edmund, “Anthropological Aspects of Language : Animal Categories and Verbal Abuse”, in *New Directions in the Study of Language*, E.H. Lenneberg (a cura di), MIT Press, Cambridge (Mass.), 1964.
- Lévi-Strauss, Claude, *Le totémisme aujourd’hui*, Paris, Plon, 1962.
- Mangano, Dario, “Immaginari gastronomici”, in Id. *Ikea e altre semiosfere*, Milano, Mimesis, 2019.
- Marrone, Gianfranco, *Semiotica del gusto*, Milano, Mimesis, 2016.
- *Gustoso e saporito*, Milano, Meltemi, 2022.
- “Bruno Latour contro la modernità”, *doppiozero*, 18 ottobre 2023.
- a cura, *Buono da pensare. Cultura e comunicazione del gusto*, Roma, Carocci, 2014.
- Montanari, Massimo, *Mangiare da cristiani*, Milano, Rizzoli, 2015.
- *Il mito delle origini. Breve storia degli spaghetti al pomodoro*, Roma-Bari, Laterza, 2019.
- Moro, Elisabetta, e Marino Niola, *Mangiare come Dio comanda*, Torino, Einaudi, 2023.
- Peverini, Paolo, “Coca-Cola”, in Dario Mangano e Franciscu Sedda, a cura, *Simboli d’oggi*, Milano, Meltemi, 2023.
- Rastier, François, “L’action et le sens. Pour une sémiotique des cultures”, *Journal des anthropologues*, 85-86, 2001.
- Shapin, Steven, “The philosopher and the chicken”, in Christopher Lawrence e Steven Shapin, a cura, *Science Incarnate*, Chicago, Chicago U.P., 1998, ora in I. Ventura Bordenca, a cura, *La dieta dei filosofi*, Roma, Luca Sossella.
- “How to Eat Like a Gentleman : Dietetics and Ethics in Early Modern England”, in C. Rosenberg, a cura, *Right Living : An Anglo-American Tradition of Self-Help Medicine and Hygiene*, Baltimore, John Hopkins U.P., 2003, ora in I. Ventura Bordenca, a cura, *La dieta dei filosofi*, Roma, Luca Sossella.
- Soler, Jean, “Le ragioni della bibbia : norme alimentari ebraiche” (1997), in G. Marrone e A. Giannitrapani, a cura, *La cucina del senso*, Milano, Mimesis, 2012.
- Ventura Bordenca, Iliara, *Essere a dieta*, Milano, Meltemi, 2020.
- “Cibi veg. Estetiche dell’imitazione”, in Id. *Food Packaging*, Milano, FrancoAngeli, 2022.

Résumé : Comment le changement se produit-il dans le domaine alimentaire ? Quels processus sémiotiques implique-t-il, en particulier lorsqu’il s’agit d’introduire un ingrédient étranger à la culture locale, tels les insectes dans la culture culinaire italienne ? L’article porte sur leur introduction en procédant à l’analyse de la communication de certaines marques de produits alimentaires. Sont en même temps posées plusieurs questions d’ordre général concernant la signification en matière de goût ainsi que la notion de « collectivité » en ce domaine.

Mots clefs : alimentation, changement, collectivité, culture, goût.

Resumo : Como se produz a mudança no campo alimentar ? Quais processos semióticos a caracterizam ? E o que acontece quando a transformação envolve uma proposta dietética totalmente incomum no contexto da cultura ocidental, como os insetos comestíveis ? Este estudo concentra-se no caso da introdução dos insetos na cultura gastronômica italiana, focalizando na análise de alguns estudos de caso relativos à comunicação mediática de marcas que atuam no cenário italiano. Serão discutidas questões teóricas relacionadas aos processos de significação do paladar e a construção semiótica da coletividade.

Abstract : How is change produced in the field of food ? What semiotic processes characterise it ? And what happens when the transformation concerns a dietary proposal that is totally unusual in the context of Western culture, such as edible insects ? This article focuses on the introduction of insects in Italian gastronomic culture, through the analysis of media communication of a few Italian brands. Theoretical questions will emerge concerning the processes of signification of taste and the semiotic construction of collectivity.

Riassunto : Come si produce il cambiamento in campo alimentare ? quali processi semiotici lo caratterizzano ? e che succede nel caso in cui la trasformazione riguarda una proposta dietetica totalmente inusuale nel contesto della cultura occidentale come gli insetti edibili ? questo contributo si concentra sul caso degli insetti a tavola nella cultura gastronomica italiana, attraverso l'analisi di alcuni casi studio della comunicazione mediatica e di brand dello scenario italiano. Emergeranno questioni teoriche che riguardano i processi di significazione del gusto e la costruzione semiótica della collettività.

Auteurs cités : Mary Douglas, Jacques Fontanille, Bruno Latour, Edmund Leach, Gianfranco Marrone, François Rastier, Steven Shapin.

Plan :

Introduzione

1. Confini e valori
2. Aneddoti etnocentrici
3. Sensi del futuro
 1. Funzionalismo alimentare
 2. Quella non è una tradizione
 3. Di cosa fanno gli insetti ?
4. Classificazioni e fuori posto

Conclusioni

Recebido em 10/10/2023.

Aceito em 30/11/2023.

Être ou ne pas être une marque Analyse sémiotique de la fortune de Coca-Cola Zero

Alain Perusset

University of Warwick*

Introduction

Dans une économie globale dominée par les géants de la technologie, The Coca-Cola Company fait de la résistance et reste une des multinationales les plus puissantes de la planète. En 2005, elle était encore l'entreprise la plus valorisée au monde¹. Cette année-là, elle lançait d'ailleurs avec un certain retentissement un produit qui allait devenir phare, nommé Coca-Cola Zero. Depuis cette commercialisation, Coca-Cola Zero est devenu mondialement célèbre, mais a aussi connu d'importantes évolutions qui aujourd'hui, presque vingt ans plus tard, invitent à questionner son identité. Les changements successifs qui ont touché l'identité visuelle et le positionnement de Coca-Cola Zero permettent-ils d'affirmer que la marque continue d'exister en tant que telle ou obligent-ils à reconnaître que le Coca-Cola sans sucres d'aujourd'hui n'est plus le Coca-Cola Zero d'antan ? C'est donc dans la perspective des identités de marques que ce travail aborde la thématique du changement. Il s'inscrit dans le sillage des travaux de sémiotique

* Cet article a été écrit dans le cadre du projet MSCA 896509, financé par le programme recherche et innovation Horizon 2020 de l'Union Européenne.

1 Cf. https://globalgiants.com/archives/2006/04/the_best_global.html.

post-greimassienne sur la marque², avec un arrière-plan ricœurien relatif à la question de l'ipséité³ : une identité reste-t-elle la même à mesure qu'elle évolue ?

La première section présente le cadre théorique de l'analyse, avec notamment une définition sémiotique renouvelée de la marque et une problématisation des valeurs reconnues aux offres commerciales. La deuxième retrace l'évolution de Coca-Cola Zero depuis sa création en 2005. Au vu des observations consignées, la dernière partie discute l'identité de Coca-Cola Zero pour répondre à la question centrale de ce travail et éclairer d'autres enjeux de sens relatifs aux stratégies de marques, notamment en convoquant la théorie des régimes de sens⁴.

1. Éléments sémio-marketing

1.1. La marque, un service avec une vision propre

Cela fait quelque temps que nous nous intéressons aux marques et plus particulièrement à la définition qu'on pourrait en donner, étant entendu qu'attribuer un nom et une identité à un service ou un produit n'est pas nécessairement en faire une marque. Que ce soit en sémiotique ou dans les autres disciplines, à commencer par le marketing, les définitions de la marque sont légion⁵, la plupart d'entre elles avançant des arguments auxquels on peut souscrire mais tombant trop souvent sous le sens, comme lorsque la marque est définie comme un « système sémiotique marketing »⁶ ou une « instance énonciative »⁷. Ce qui manque à vrai dire à ces définitions, c'est une approche plus prosaïque, qui spécifierait la singularité de la marque. C'est dans ce souci de clarté et de brièveté que nous avons proposé de considérer la marque comme « un service avec une vision propre »⁸, intuition déjà partagée par d'autres auteurs comme Jean-Marie Floch ou Kevin Keller⁹.

Eu égard à cette définition, il s'est d'abord agi de réviser le concept de *service* sur une base sémio-narrative pour lui donner une acception plus générale qu'en marketing, comme un « système d'actants et d'activités qui aident les individus à persévérer dans leurs existences »¹⁰. Autrement dit, un *service* doit désigner

2 Cf. J.-M. Floch, *Identités visuelles*, Paris, P.U.F., 1995 ; A. Semprini, *La marque. Une puissance fragile*, Paris, Vuibert, 2005 ; J. P. Petitimbart, « Territoire(s) de marque », *Actes Sémiotiques*, 117, 2014 ; B. Heilbrunn, *La marque*, Paris, Que sais-je ?, 2022.

3 P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.

4 Cf. E. Landowski, *Les interactions risquées*, Limoges, PULIM, 2005.

5 Cf. D. Schultz et H.F. Schultz, *Brand Babble : Sense and Nonsense About Branding*, Mason, Thomson / South-Western, 2004 ; B.B. Stern, « What Does Brand Mean ? Historical Analysis Method and Construct Definition », *Journal of the Academy of Marketing Science*, 34, 2, 2006.

6 Fr. Conejo et B. Wooliscroft, « Brands Defined as Semiotic Marketing Systems », *Journal of Macromarketing*, 35, 3, 2015.

7 A. Semprini, *La marque*, *op. cit.*, p. 153.

8 A. Perusset, « Beneath Brand Strategies, Forms of Life », à paraître, 2024.

9 J.-M. Floch, *Sémiotique, marketing et communication*, Paris, PUF, 1990, p. 75 ; K.L. Keller, « Designing and implementing brand architecture strategies », *Journal of Brand Management*, 21, 9, 2015, pp. 703-704.

10 A. Perusset, « Beneath Brand Strategies », *art. cit.*

de façon hyperonymique certes un service comme on l'entend communément (un restaurant, une émission de télévision, une boutique en ligne...), mais aussi un produit, un sous-produit, une gamme, de même qu'une activité (la mise en bouteille), un événement ou une organisation (The Coca-Cola Company). Quant au postulat que la marque est un service ayant une vision propre, il renvoie au constat que certains services sont conçus, puis nommés, pour assurer une prospérité sociale en déployant une compétence propre (authentique ou simulée) et, ce faisant, en manifestant aussi un certain style — et par suite, une éthique, une esthétique, et donc une « forme de vie »¹¹.

C'est ainsi que nous soutenons, par exemple, que l'iPhone n'est pas une marque, mais une *pseudo-marque* (ou *sous-marque* dans la terminologie plus classique d'Aaker¹²). C'est-à-dire que nous reconnaissons que ce produit ne déploie pas une vision propre mais seulement décline, avec un nom et une communication propres, la vision et le style d'Apple dans le secteur des smartphones. Si sa vision avait été distincte, l'iPhone aurait pu être envisagé comme une marque.

Enfin, admettons que cette définition de la marque est technique avant d'être descriptive. De fait, si nous réalisons un sondage, sans doute ressortirait-il que l'iPhone est perçu comme une marque par la plupart des gens — et sans doute aussi par la majorité des managers en branding. Malgré cela, nous nous en tiendrons à cette définition scientifique et normative de la marque.

1.2. Les nuances de marques

Une fois qu'on a le concept de marque au clair, avec cette perspective sémiotique contemporaine, il s'agit aussi d'identifier des variétés de marque, sachant qu'un *service* (dans l'acception que nous en donnons) peut être une marque à divers degrés tout comme ne pas être une marque. Sylvie Laforet et John Saunders, David A. Aaker et Jean-Noël Kapferer¹³ identifient une dizaine de variétés de marques, ce qui n'est pas sans poser problème, car certains types font doublons ou s'avèrent d'une pertinence questionnable. Pour remédier à cette profusion de types, nous avons récemment développé une sémantique des marques¹⁴.

Cette sémantique des marques s'appuie sur les observations suivantes. Premièrement, la réflexion sur le statut des services (qui peuvent ou non être des marques) doit être une réflexion qui s'intéresse à l'organisation interne de l'entreprise ; ce n'est pas une réflexion tournée vers les marchés ou les publics (comme on l'a vu avec le cas de l'iPhone). Deuxièmement, un service acquiert toujours une partie de sa valeur dans le cadre d'une relation dite d'*appartenance*.

11 Cf. A. Perusset, *Sémiotique des formes de vie*, Louvain-la-neuve, De Boeck, 2020.

12 A. Aaker, *Brand Portfolio Strategy*, New York, Free Press, 2004.

13 Cf. S. Laforet et J. Saunders, « Managing Brand Portfolios : How the Leaders Do It », *Journal of Advertising Research*, 34, 5, 1994 ; S. Laforet et J. Saunders, « Managing Brand Portfolios : How Strategies Have Changed », *Journal of Advertising Research*, 45, 3, 2005 ; D.A. Aaker, *Brand Portfolio Strategy*, *op. cit.* ; J.-N. Kapferer, *Les marques capital d'entreprise*, Paris, Éditions d'Organisation, 2007 ; J.-N. Kapferer, *The New Strategic Brand Management*, Londres, Kogan Page, 2012.

14 A. Perusset, « Beneath Brand Strategies », *art. cit.*

C'est-à-dire qu'un service peut être soit « souverain » soit « adjoint » dans cette relation d'appartenance ; cette position varie en fonction de l'autre service avec lequel il est mis en relation. Par exemple, Nivea est un service adjoint vis-à-vis de Beiersdorf, mais un service souverain vis-à-vis de Nivea Men. Enfin, indépendamment de la relation d'appartenance, un service est toujours plus dominant — plus mis en avant — que l'autre dans la relation. Cette seconde relation, dite de *dominance*, se rapporte à la valeur donnée au service par l'entreprise qui, si elle est bien communiquée, est ensuite aussi partagée par les publics. Cette dominance par la valeur peut être marquée soit faiblement soit fortement. Lorsqu'elle est faiblement marquée, nous proposons de parler de service « alpha » pour le service dominant, et de service « beta » pour le service dominé ; lorsqu'elle est fortement marquée, de services « alpha+ » et « oméga ».

La combinaison de ces paramètres, qui, reprécisons-le, se situent au niveau sémantique, conduit à reconnaître, au total, quatre relations entre huit types de services. Parmi ceux-ci, six peuvent prétendre au statut de marque, étant entendu que dès lors qu'un service est souverain ou alpha il est porteur d'une vision propre, donc reconnu être une marque. Ci-dessous, ce système sémantique avec, à titre indicatif, les termes communs au marketing qui s'appliqueraient pour chaque relation-stratégie et service-marque (entre parenthèse les auteurs ayant introduits ces termes) :

	stratégie <i>branded house</i> (Aaker)	stratégie <i>subbrands</i> (Aaker)	stratégie <i>endorsed brands</i> (Aaker)	stratégie <i>house of brands</i> (Aaker)
services souverains	master brand (Aaker, Kapferer) /service souverain alpha +/ KIT KAT	marque-ombrelle (Kapferer) /service souverain alpha/ APPLE	marque-caution (Kapferer) /service souverain beta/ NESTLÉ	marque-fabricant (Kapferer) /service souverain oméga/ BEIERSDORF
services adjoints	déclinaison (Perusset) /service adjoint oméga/ KIT KAT CHUNKY	subbrand (pseudo-marque) (Aaker / Perusset) /service adjoint beta/ IPHONE	marque cautionnée (Aaker) /service adjoint alpha/ CRUNCH	marque-produit (Kapferer) /service adjoint alpha +/ NIVEA

Tableau 1. La sémantique des marques

L'intention n'est pas de gloser cette terminologie des marques, seulement de l'avoir à l'esprit lorsqu'on présentera l'évolution et la fortune de Coca-Cola Zero. On précisera à cet égard qu'il a aussi fallu compléter le tableau avec deux notions non établies dans la littérature : celle de « déclinaison » et celle de « pseudo-marque », cette dernière notion valant pour le concept de *subbrand* afin de signifier que le service en question n'est pas une marque, ni même une sous-marque, mais un service qui a tout d'une marque à l'exception d'une vision

propre. Enfin, présentons encore les quatre stratégies répondant des relations systématisées : (i) la stratégie *branded house* ne donne aucune importance au service adjoint (le service souverain donne toute sa valeur à la relation) ; (ii) la stratégie *subbrands* donne de la force au service adjoint, mais évite d'en faire une marque ; (iii) la stratégie *endorsed brand* offre au service adjoint une vision propre et maintient également, bien que de façon moindre, la présence du service souverain ; (iv) la stratégie *house of brands* invisibilise le service souverain pour ne mettre en avant que le service adjoint. Cet inventaire permet en somme de saisir que les valeurs des services souverains et adjoints fluctuent en fonction de la stratégie choisie.

2. Origine et fortune de Coca-Cola Zero

2.1. L'instauration d'une identité de marque (2005-2013)

Les débuts de Coca-Cola Zero ont été quelque peu balbutiants. Sur deux plans (corpus 1 et 2). D'une part, au niveau de son identité visuelle — qui a oscillé durant deux années entre le blanc et le noir — et de son logo, qui a subi plusieurs retouches à intervalles rapides (typographie de *Coca-Cola* d'abord contournée, puis traitement variable de la typo du *zero*, notamment du « o ») ; d'autre part, au niveau de la communication du positionnement qui s'est davantage focalisée sur les bénéfices du produit (Coca-Cola Zero est *chill* « bien glacé » et rend *chill* « décontracté » ; corpus 1) que sur ses attributs (sans calories) ou son public cible masculin (déjà attesté, puisque les spots télévisés des premières campagnes mettaient déjà en scène des consommateurs hommes ; dans des situations toutefois potaches où ils n'endossaient pas encore une figure virile ou séductrice¹⁵, comme avéré ultérieurement).



Corpus 1. Premier design de cannette et première campagne *Everybody chill* (2005-2006)¹⁶

15 Spots liés à la première identité Coca-Cola Zero : <https://www.adforum.com/creative-work/ad/player/57541/everybody-chill/coca-cola-zero> ; <https://www.youtube.com/watch?v=mXTRpDxVO0I> ; <https://www.adforum.com/creative-work/ad/player/59259/calories-off/coca-cola-zero> ; <https://www.adforum.com/creative-work/ad/player/6681047/try-it-to-believe-it/coca-cola-zero>. Spots liés à la deuxième identité Coca-Cola Zero : <https://www.youtube.com/watch?v=88Y52muwDgA> ; <https://www.youtube.com/watch?v=7A8DNWu2c5k>.

16 Cannette : <https://www.flickr.com/photos/kt/12386052>. Visuels de campagne : <https://www.neffink.com/cokezero>.



Corpus 2. Deuxième design de cannette et visuel de campagne
Great Coke Taste Zero Sugar (2006-2007)¹⁷

En revanche, ce qui est apparu, et est demeuré au fil du temps, est un certain style figural / plastique¹⁸ ; un style qu'on pourrait décrire comme direct et franc, voire brut. C'est ce qu'on observe dans les identités renouvelées de fin 2007 (corpus 3) et courant 2008 (corpus 4), tant en termes de packaging et de logo que dans les annonces, comme celles parues à partir de 2008, où on découvre une masculinité décomplexée, notamment vis-à-vis des femmes, avec des hommes qui assument prioriser leur bien-être en vivant notamment leur vie comme des héros de film d'action¹⁹.



Corpus 3. Troisième design de cannette et visuel de campagne (2007-2008/2014)²⁰

17 Canninge : https://i.dailymail.co.uk/i/pix/2014/05/26/article-0-0484EF48000044D-494_306x525.jpg. Visuel de campagne : https://image.isu.pub/081009144554-620b9166137a4f9e9b642a9358147d38/jpg/page_1.jpg.

18 Cf. J.-M. Floch, *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins, 1985 ; J. Fontanille, *Formes de vie*, Liège, P.U.L., 2015 ; A. Perusset, *Sémiotique des formes de vie*, op. cit.

19 Spots de 2008 : https://www.youtube.com/watch?v=_BxDcn3Jw0c ; <https://www.adforum.com/creative-work/ad/player/12654225/break-up/coca-cola-zero>.

20 Canninge : https://soda.fandom.com/wiki/Coca-Cola_Zero?file=Coca_cola_zero_12oz_can.jpg. Visuel de campagne : <https://thisisnotadvertising.wordpress.com/2011/07/13/coca-cola-coke-vs-coke-zero>.



Corpus 4. Quatrième design de cannette et visuels de campagne (2008-2013/2016)²¹

Ces premières années d'entrée sur le marché de Coca-Cola Zero peuvent donner lieu à deux interprétations quant au statut que présentait ce nouveau service. Étant donné que le nom de la marque souveraine, Coca-Cola, était présente dans le nom du service et que celui-ci affirmait une identité — en tout cas visuelle — bien marquée, on pouvait estimer avoir affaire soit à une pseudo-marque soit à une marque cautionnée (voir tableau 1). Néanmoins le fait que ce service a été positionné, même timidement en 2005, à l'adresse d'un public exclusivement masculin oblige à reconnaître que Coca-Cola Zero était bien, durant ces premières années, une marque (même si cautionnée par Coca-Cola). C'est-à-dire qu'on reconnaît que Coca-Cola Zero nourrissait une vision propre, distincte de celle de sa marque souveraine, Coca-Cola. D'un côté, on avait une marque pour les hommes avec un discours musclé et franc, sur certains aspects subversif, par la manifestation d'une virilité exacerbée ; de l'autre, on avait — et on a toujours — une marque consensuelle avec un discours fédérateur et ouvert à tous.

2.2. Une période trouble (2013-2016)

Jusqu'en 2013, le positionnement, la communication et l'identité visuelle de Coca-Cola Zero sont restés sensiblement inchangés. Sans doute était-ce parce qu'un *rebranding* était en préparation, comme on le découvrirait trois années plus tard ; un *rebranding* visant à dissoudre Coca-Cola Zero dans l'identité plus *mainstream* de Coca-Cola. Ainsi, durant la période 2013-2016, on a pu découvrir deux actions préparant le terrain de ce changement : d'une part, à partir de 2013, une campagne qui a promu un positionnement ne cherchant plus à s'adresser aux hommes, mais plus généralement aux jeunes (corpus 5) ; d'autre part, en 2014, puis 2015, deux nouveaux packagings de cannettes avec un « zero » qui s'est avéré moins prégnant (parce que coloré en rouge ou réduit typographiquement ; corpus 6).

21 Canninge : <https://www.amazon.nl/-/en/Coca-Cola-Zero-33Cl-Pk24/dp/B00DQMLUXU>. Visuels de campagne : <https://i.pinimg.com/originals/db/78/dc/db78dce91d1c2b861e728322dcd0cab5.jpg> ; https://solene.ma.files.wordpress.com/2007/09/taille_13.jpg.



Corpus 5. Visuels de campagne (2013-2014)²²



Corpus 6. Cinquième et sixième designs de cannette (2013-2016)²³

2.3. Un *rebranding* aux allures de *débranding* (2016-2021)

En 2016, The Coca-Cola Company a mis en œuvre un grand *rebranding* motivé par une « one brand strategy »²⁴, c'est-à-dire une volonté de renforcer la marque souveraine Coca-Cola. Il faut dire qu'à cette époque Coca-Cola chapeautait non pas deux, mais trois services adjoints importants : Diet Coke (ou Coca-Cola light), Coca-Cola Zero, ainsi que Coca-Cola Life, un produit lancé en 2013 et qui a cessé d'être commercialisé en 2019²⁵.

Pour Coca-Cola Zero, ce *rebranding* a eu deux conséquences majeures. La première est que le service s'est vu imposer la vision de la marque souveraine Coca-Cola, mettant ainsi aux oubliettes le cœur de cible historique masculin — puis jeune — de Coca-Cola Zero (désormais, seule sa propriété sans sucres devait rester valide). La seconde conséquence est que ce changement, survenu

22 Visuels : <https://www.coca-colacompany.com/content/dam/journey/au/en/private/2013/06/coke-zero-hero-2013-1600-788-3bff9379.rendition.598.336.jpg> ; <https://campaignbrief.com/coke-zero-uplifts-aussies-thro/>.

23 Cannelles : <https://www.chickadvisor.com/item/coca-cola-zero/> ; <https://www.hellopro.fr/images/produit-2/7/0/7/coca-cola-zero-33cl-21675707.jpg>.

24 Cf. <https://www.marketingweek.com/coca-cola-takes-one-brand-marketing-strategy-global-as-it-unveils-new-tagline/>.

25 Cf. <https://www.historyoasis.com/post/coca-cola-life#:~:text=However%2C%20amidst%20rapid%20changes%20in,Life%20was%20discontinued%20in%202017.>

au plan du contenu, a eu des incidences au plan de l'expression. D'abord, le nom : il ne s'est plus agi de parler de « Coca-Cola Zero », mais de « Coca-Cola zero sucres » (ou « Coca-Cola zero sugar » dans les pays anglosaxons). À vrai dire, un glissement référentiel s'est opéré avec le terme *zero* qui a été ôté du nom du service pour seulement en devenir une description qui néanmoins a gardé sa typo et son orthographe d'origine (à l'inverse du terme *sucres* qui changeait en fonction de la langue et qui présentait une typo quelconque). Ensuite, le logo : la mention « zero sucres » ou « zero sugar » a disparu du logo pour seulement y être associée, comme « descripteur »²⁶, avec des positions variables (parfois au-dessus, parfois au-dessous). Autrement dit, le logo de Coca-Cola est devenu le logo de ce service sans sucres. Enfin, l'identité visuelle : elle a évolué pour donner à la couleur rouge historique de Coca-Cola une importance égale à la couleur noire de Coca-Cola Zero.

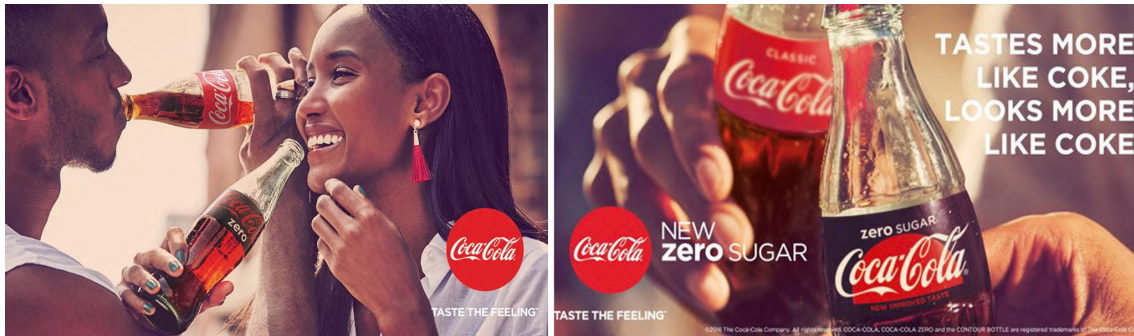


Corpus 7. Variantes du septième design de cannette (2016-2018/2021)²⁷

Plus généralement, on peut noter que ce *rebranding* (été 2016) est survenu après le lancement de la campagne globale *Taste the Feeling* (début 2016). On comprend que cette campagne a donc servi de point de repère pour ne pas perdre les consommateurs au moment où les nouveaux positionnements et les nouvelles identités visuelles ont été dévoilés (corpus 8).

26 A. Aaker, *Brand Portfolio Strategy*, op. cit.

27 Cannelles : <https://www.influenster.com/reviews/coca-cola-zero-sugar> ; <https://www.lsa-conso.fr/coca-cola-zero-devient-coca-cola-zero-sucres,241545>.



Corpus 8. Visuels de la campagne *Taste the Feeling*, avant et après le *rebranding* (2016-2021)²⁸

Enfin, à la suite de ce *rebranding*, autour de 2018 et jusqu'en 2021, année où a eu lieu un second *rebranding*, quelques autres changements notables en termes d'identité visuelle sont progressivement apparus sur le packaging des cannettes (corpus 9) : d'une part, une présence toujours plus importante de la couleur rouge, qui a fini par confiner la couleur noire dans un bandeau ; d'autre part, des triturations du descripteur « zero sugar / sucres » qui tantôt est devenu noir tantôt a perdu son identité typographique.



Corpus 9. Variantes de design de cannette et visuel de campagne (2018-2021)²⁹

2.4. Pour en finir avec Coca-Cola Zero (2021-2023...)

Savoir qu'un second *rebranding* global a eu lieu au printemps 2021 aide à comprendre les évolutions du packaging des cannettes entre 2018 et 2021 : elles visaient une atténuation toujours plus grande de l'identité originale de Coca-Cola Zero. Avec le second *rebranding* de 2021, deux changements concomitants et très notables sont en effet apparus : la couleur rouge a recouvert l'ensemble du packaging, devenant la couleur incontestablement dominante ; inversement, la couleur noire est devenue la couleur de la typo du logo et du descripteur. Enfin,

28 Visuels : <https://www.marketingweek.com/coca-cola-takes-one-brand-marketing-strategy-global-as-it-unveils-new-tagline/> ; <https://cached.imagescaler.hbpl.co.uk/resize/scaleWidth/952/cached.offlinehbpl.hbpl.co.uk/news/OMC/ds-20160705095730309.png>.

29 Canneltes : <https://bistronippon.tn/product-tag/boisson/> ; <https://coca-cola.vercel.app/> ; <https://forecourtretailer.com/coca-cola-extends-iconic-red-to-coca-cola-zero-sugar-packs/>. Visuel : <https://www.e-marketing.fr/Thematique/media-1093/Breves/Coca-Cola-devoile-son-dispositif-Euro-2021-361064.htm>.

détail qui a son importance, le terme *zero* a disparu de certains packagings en langue anglaise comme étrangère (corpus 10).

Depuis deux années, c'est donc cette identité visuelle qui caractérise la version sans sucres de Coca-Cola. Et si celle-ci demeure tendanciellement inchangée, il est à noter que depuis 2023, un lifting a tout de même été effectué avec la typo de la description plus grasse et la mention de la contenance en grands caractères :



Corpus 10. Variantes des huitième et neuvième designs de cannette (2021-2023)³⁰

3. Les changements et leurs conséquences sémiotiques

3.1. Enjeux identitaires et référentiels

Il est aisé de saisir que les *rebrandings* successifs de Coca-Cola ont été, pour Coca-Cola Zero, des « *débrandings* », des moments où son identité s'est vue fortement amoindrie. En effet, si on soutient que Coca-Cola Zero était une marque (même cautionnée) par sa vision unique et beaucoup moins consensuelle que Coca-Cola, il convient de reconnaître qu'en 2016 cette version sans sucres s'est policée, passant du statut de *Coca-Cola des hommes, sans sucres* à celui de *Coca-Cola sans sucres, pour tous* — avec donc un chiasme fort de sens. La question qui se pose alors est évidemment de savoir si le passage de « Coca-Cola Zero » à « Coca-Cola zero sugar / sans sucres » a relevé d'une évolution de la marque Coca-Cola Zero (vers un amenuisement) ou si plutôt il s'est agi de faire disparaître Coca-Cola Zero pour faire advenir un nouveau Coca-Cola sans sucres, même si inspiré de Coca-Cola Zero.

Pour répondre à cette question qui met au centre du débat la question de l'identité, il importe de se demander d'abord quel statut a remplacé le statut de marque-caution original. Est-ce qu'en 2016 Coca-Cola zero sugar a eu valeur de pseudo-marque ou de déclinaison (voir tableau 1) ? Aaker et Kapferer se sont

30 Cannelles : <https://www.designweek.co.uk/issues/12-18-april-2021/coca-cola-design-system/> ; <https://arous.seloubnane.com/products/coca-cola-zero-33-cl> ; <https://www.lsa-conso.fr/coca-cola-sans-sucres-modifie-sa-recette-et-le-design-de-ses-canettes,387658> ; <https://d2lhwe7okuon6r.cloudfront.net/media/productimages/148/24/520024.png> ; https://images.openfoodfacts.org/images/products/544/900/021/4799/front_fr.212.400.jpg.

intéressés aux *subbrands* (que nous nommons ici pseudo-marques), pour tirer la conclusion qu'une *subbrand* a ceci de particulier qu'elle permet de donner une caution à la marque souveraine dans un secteur particulier³¹. Lorsque nous évoquions le cas de l'iPhone, nous étions dans ce cas de figure, avec un service qui sectorialise et crédibilise Apple dans le domaine des smartphones. À présent, est-ce que Coca-Cola zero sugar opère depuis 2016 selon le même *modus operandi* que l'iPhone ? La réponse ne peut être que non. La raison est que, comme signalé, ce qu'a fait The Coca-Cola Company avec le *rebranding* de 2016, c'est remettre la marque souveraine en avant. Autrement dit, la marque souveraine Coca-Cola ne peut se dédoubler pour être à la fois marque souveraine généraliste et « sous-marque » adjointe spécialiste. En effet, le syntagme « zero sugar » (et depuis 2021, « sans sucres » en français) n'est pas une nomination, mais une désignation³², qui en plus varie selon les langues. Ce descripteur ne peut donc valoir comme sous-marque ; il désigne seulement une déclinaison de Coca-Cola dans le segment du cola sans sucres.

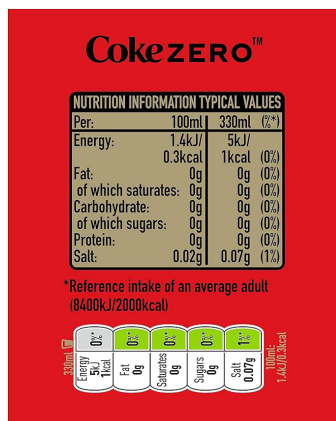
En somme, il faut se rendre à l'évidence que Coca-Cola Zero a disparu en 2016, et que la multinationale américaine l'a remplacé par un nouveau service ayant valeur de simple déclinaison pour Coca-Cola. Ce constat est important, car on pourrait avoir tendance à penser qu'entre 2005 et 2023, année de publication du présent article, on a seulement eu affaire à une « déformation cohérente » de l'identité de Coca-Cola Zero³³. Or, dans le cas présent, on voit qu'on n'est pas face à un service qui a changé d'identité, mais à deux services ; le second reprenant, au plan du contenu, la compétence du premier (être sans sucres) tout en abandonnant sa vision spécifique (être pour les hommes).

Un problème persiste pourtant. En effet, bien qu'on assume désormais avoir affaire à deux services, on ne peut leur nier une parenté, que ce soit dans leur dénomination, leur identité visuelle et surtout dans leur caractéristique intrinsèque qui est d'avoir — en théorie — le même goût que le Coca-Cola classique. Si ce problème référentiel est réel, il semble avoir été surmonté par l'usage. En effet, il existe en anglais le terme *Coke* qui s'emploie pour désigner la boisson Coca-Cola de façon informelle (bien qu'il soit enregistré juridiquement), aussi bien dans la rue que dans les communications officielles. Ce terme était par exemple déjà employé avec le complément Zero (« Coke Zero ») dans les campagnes des années 2000 (corpus 3) et on découvre qu'au dos des cannettes relookées de 2023, il s'y trouve encore (corpus 11). Aussi, pour éviter toute ambiguïté référentielle, il semble possible de se servir de ce terme comme hyperonyme, pour désigner, en diachronie comme en synchronie, l'ensemble de l'offre *sans sucres, tout public, de Coca-Cola*, ceci d'autant qu'aujourd'hui cette formule apparaît la seule qui vaille, aucune autre n'étant figée dans l'usage (en français, ce serait « Coca zero »).

31 D.A. Aaker, *Brand portfolio Strategy*, op. cit. ; J.-N. Kapferer, *La marque*, op. cit.

32 Cf. P. Frath, « Dénomination référentielle, désignation, nomination », in J. Longhi (éd.), *Langue française*, 188, 2015.

33 Cf. J. Fontanille, « Les formes de vie. Présentation », *RS/SI*, 13, 1-2, 1993.



Corpus 11. Dos d'une cannette « Coke zero » (2023)³⁴

3.2. Les déclinaisons d'une déclinaison

En 2016, Coca-Cola a donc été affublé d'une nouvelle déclinaison reprenant en grande partie l'identité visuelle de Coca-Cola Zero. Or, après le dernier *rebranding* de 2021, l'identité de cette déclinaison s'est vue encore plus affectée, avec, comme évoqué, la couleur rouge de Coca-Cola qui a recouvert l'ensemble du packaging de Coca zero. En insistant sur cet amenuisement, nous entendons défendre l'idée qu'il est possible d'identifier au sein de chacune des quatre stratégies de marque (voir tableau 1) au moins deux variantes signifiantes. À vrai dire, c'est une proposition déjà défendue et mise en œuvre par Aaker, qui avait identifié jusqu'à neuf sous-stratégies³⁵. Pour ce qui nous concerne, nous chercherons seulement à diviser la première stratégie *branded house* pour y identifier deux types de déclinaison.

À cette fin, rappelons un principe de sémiotique catégorielle³⁶ relatif au fait que tous les termes d'une catégorie — ici toutes les stratégies de la catégorie des stratégies de marque — doivent être discriminés sur la base d'un même critère, idéalement le plus pertinent parmi ceux disponibles. Dans le cas des stratégies de marques, il s'avère que ce critère, qui n'a pas toujours été explicité par les spécialistes du marketing, est relatif à l'équilibre des forces en présence dans les manifestations du service adjoint (publicités, packaging...), donc fonction à la fois d'éléments linguistiques et graphiques. Soit : plus la présence du service souverain est forte sur ces manifestations, plus la stratégie tendra vers le pôle *branded house* (comme le Coca-Cola sans sucres d'après 2016) ; et inversement, plus la présence du service adjoint est forte, plus la stratégie tendra vers le pôle *house of brands* (comme le Coca-Cola Zero d'avant 2016). Cet équilibre des présences, inversement proportionnelle, pourrait être figurée ainsi :

34 Étiquette : <https://www.amazon.co.uk/Coca-Cola-Sugar-Caffeine-330ml/dp/B09DGSKKJS>.

35 D.A. Aaker, *Brand Portfolio Strategy*, op. cit.

36 Cf. A. Perusset, « Éléments de sémiotique catégorielle », *Actes Sémiotiques*, 126, 2022 ; « How Post-structural Semiotics Models Categories », *Signata*, 14, 2023.

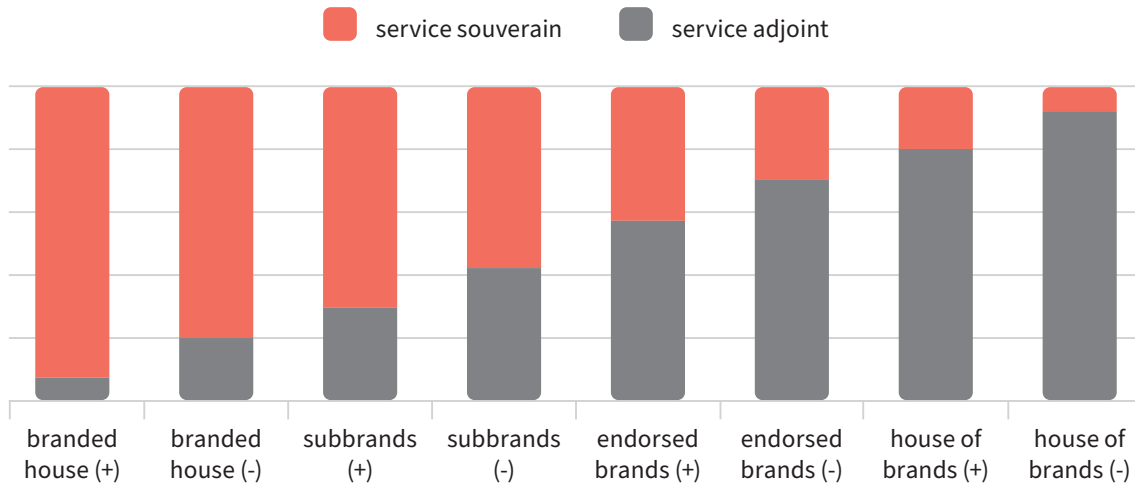


Tableau 2. L'équilibre des forces en présence pour déterminer les stratégies de marques

Comme chacune des quatre stratégies de marque assume déjà un équilibre particulier entre services souverains et adjoints, il va sans dire que les variantes de chaque stratégie ne produisent que des effets de sens modérés. Ainsi, suite aux *rebrandings* de 2016 et 2021, le service « sans sucres » de Coca-Cola a toujours eu valeur de déclinaison, mais on ne peut manquer d'observer des façons distinctes de construire l'identité de chacune de ces déclinaisons. Ainsi, entre 2016 et 2021, il y a eu un gommage progressif d'une identité propre à la déclinaison pour rendre toujours plus clair que ce service adjoint n'est rien d'autre qu'une partie intégrante de Coca-Cola. En effet, avec le premier *rebranding* de Coca-Cola, on pouvait encore se demander si le nouveau Coca-Cola « zero sucres » était un *rebranding* de Coca-Cola Zero. Avec le second, aucun doute n'est permis : la version « sans sucres » (en français) est clairement une déclinaison de Coca-Cola. Entre les deux *rebrandings*, les évolutions suivantes ont eu lieu :



stratégie <i>branded house</i> (-) <i>rebranding</i> de 2016	stratégie <i>branded house</i> (+) <i>rebranding</i> de 2021
dominance du noir sur le rouge	dominance du rouge sur le noir
présence du « zero », orthographié à l'anglaise sur tous les packaging	substitution du « zero » ou orthographe adaptée à la langue du pays
« zero » avec la typographie historique de Coca-Cola zero	disparition de toute typo rappelant celle de Coca-Cola Zero
	

Tableau 3. L'évolution de la déclinaison sans sucres de Coca-Cola

En résumé, on pourrait filer une métaphore pour départager ces deux types de déclinaison. D'un côté, on reconnaîtrait une déclinaison « vivante », celle de 2016, qui pouvait encore revendiquer une identité propre, bien que seulement superficielle ; de l'autre, on peut reconnaître dès 2021 une déclinaison « morte » qui manifeste l'identité de la master brand Coca-Cola dans sa totalité, si ce n'est sur quelques traits différenciateurs purement fonctionnels : la couleur noire pour que le consommateur distingue rapidement — de loin — la déclinaison, et la mention « sans sucres » – en français – pour expliciter l'attribut de ce service adjoint.

3.3. Une valeur sûre qui pourtant rétrograde

Une fois qu'on admet que le Coca zero de 2021 est une déclinaison de la master brand Coca-Cola, on doit aussi reconnaître le fait, paradoxal, que cette déclinaison jouit d'un grand assortiment. En effet, The Coca-Cola Company mise, pour ses services emblématiques (Coca-Cola, Diet Coke...), sur le développement de diverses saveurs, de même que sur des variantes sans caféine. Une rapide recherche sur Internet conduit par exemple à identifier cinq variantes pour le Coca zero dernière génération, celui relooké en 2023.



Corpus 12. Déclinaisons de Coca zero avec identité visuelle de 2023³⁷

D'un point de vue stratégique, on peut comprendre pourquoi la compagnie Coca-Cola cherche autant à développer cette offre sans sucres ; si elle prétend que cette déclinaison a un goût similaire au Coca-Cola classique, et si on sait que la tendance diététique actuelle encourage à baisser sa consommation en sucres, il y a effectivement tout intérêt à investir dans une telle déclinaison. Cela étant dit, on constate que ces déclinaisons de la déclinaison sont traitées différemment.

37 Canettes : <https://d2lhwe7okuon6r.cloudfront.net/media/productimages/148/24/520024.png> ; <https://mcgrocer.com/en-ch/products/coca-cola-zero-sugar-zero-caffeine-24-x-330ml> ; <https://mcgrocer.com/products/coca-cola-zero-sugar-cherry-24-x-330ml> ; <https://backoffice.carrefour.be/fr/Boissons/Soft-drinks/Cola/Z%C3%A9ro/Coca-Cola%7CZero-Vanilla-Coke-Soft-drink-Canette-330-ml/p/06728953> ; <https://drive.carrefour.be/fr/Boissons/Soft-drinks/Cola/Sp%C3%A9cialit%C3%A9s/Coca-Cola%7CZero-Lemon-Coke-Soft-Drink-330-ml/p/06839600> ; <https://snackje.com/product/coca-cola-zero-creations-3000-250ml/>.

D'abord, on a la version sans caféine qui se distingue du Coca zero original avec un discret bandeau ocre sous le descripteur. Ensuite, on a les versions aux goûts fruités qui chacune recolorent l'entièreté de la cannette. Enfin, on a la version Y3000 qui relooke complètement la cannette, avec en plus la présence d'un logo supplémentaire comprenant la mention « Creations ». Il s'agit en fait là d'une édition limitée qui s'inscrit dans le développement d'un nouveau service Coca-Cola, justement intitulé *Creations* (pour des saveurs innovantes créées par des artistes ou l'intelligence artificielle), et qui, par le passé, a déjà chapeauté d'autres éditions, aussi bien pour le Coca-Cola classique que pour le Coca zero.

En l'occurrence, l'intéressant avec ce nouveau service est qu'il permet de saisir une nouvelle architecture pour le portefeuille de la marque Coca-Cola. En ne considérant pas certains services apparus durant la dernière décennie (Coca-Cola Life, Coca-Cola Energy, Coca-Cola with Coffee) et en retenant, dans le portefeuille, Diet Coke plutôt que Coca-Cola light, on parvient à saisir l'évolution du portefeuille stratégique de Coca-Cola entre 2005 (figure 2) et 2023 (figure 3).

Ces deux figures mettent en avant les stratégies privilégiées pour la marque Coca-Cola. On y constate que Diet Coke a gardé son statut de marque cautionnée à part entière, avec un positionnement qui a cependant évolué vers un public cible plus généralement constitué de minorités (non plus uniquement de femmes) ; qu'un nouveau service a été créé, *Creations* ; que la marque souveraine Coca-Cola adopte désormais les services adjoints sans sucres tout public ; que simultanément Coca-Cola Zero a disparu ; enfin, que le nouveau service « sans sucres » de Coca-Cola peut apparaître en deux endroits du portefeuille. Il se développe certes en grappe du côté de l'embranchement /saveurs classiques/, mais se retrouve aussi du côté des /saveurs innovantes/. En ce sens, avec l'avènement du service *Creations*, le Coca zero de 2023 rétrograde encore plus sémiotiquement, en perdant de la cohésion. Il avère même désormais une valeur de générique avec le descripteur *sans sucres* (ou *zero sugar*) qui fonctionne comme les mentions *vegan* ou *sans gluten* des emballages alimentaires.

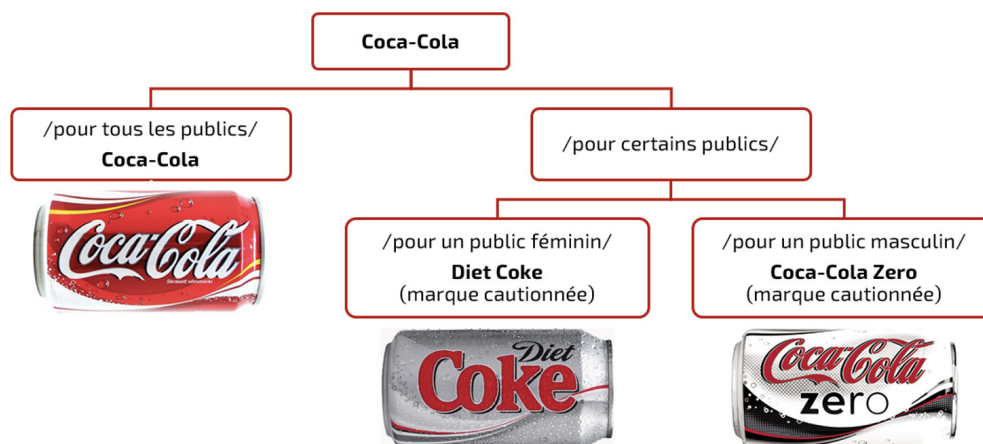


Figure 2. Portefeuille stratégique de Coca-Cola (2005)

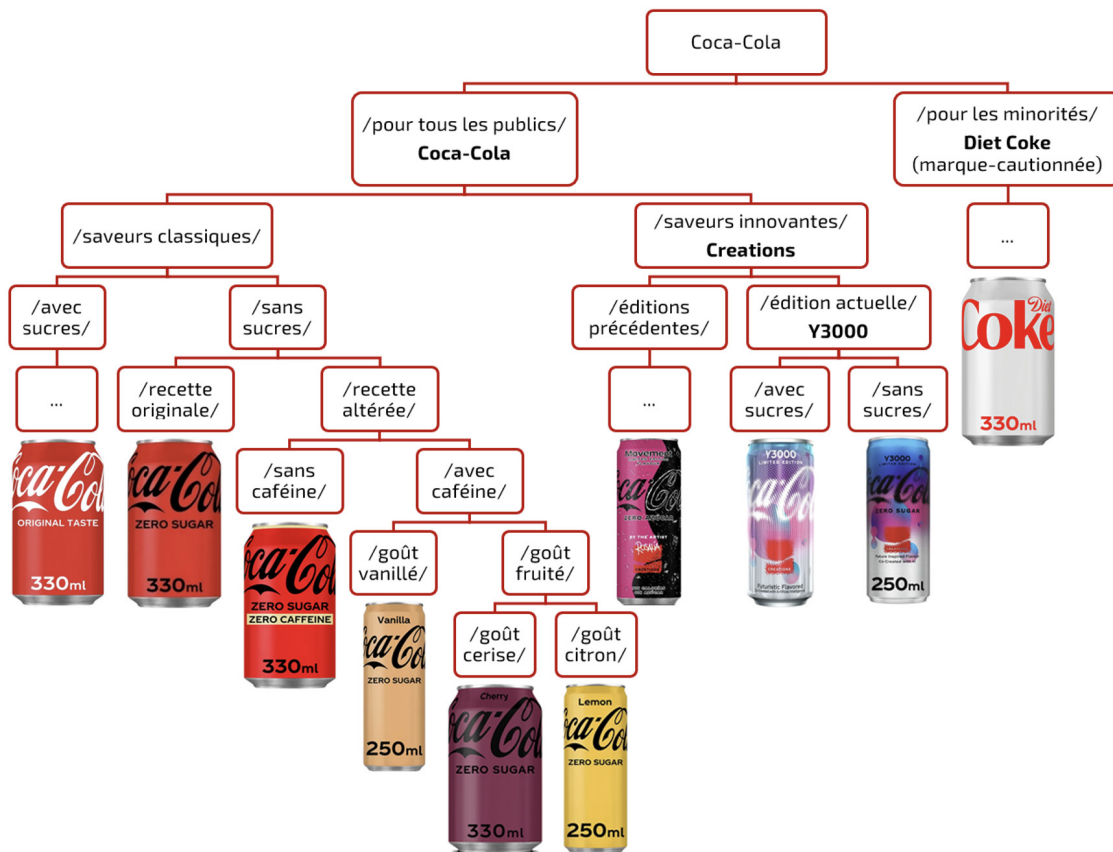


Figure 3. Portefeuille stratégique détaillé de Coca-Cola (2023)

Sur ce point, on peut reconnaître une certaine démocratisation de la mention *zero*. En 2005, ce terme était novateur ; jamais auparavant il n’y avait eu d’initiative pour qualifier les boissons sans sucres de *zero*. Aujourd’hui de nombreuses entreprises actives dans le secteur des boissons non alcoolisées emploient ce terme *zero* pour marquer les versions *sans sucres et supposément au même goût* de leurs produits. Aussi, est-ce peut-être parce que ce terme est devenu un nom générique que l’entreprise Coca-Cola n’a aussi plus jugé pertinent de continuer Coca-Cola Zero. On se trouve là même au cœur des enjeux de l’offre et de la demande : des habitudes changent et les marques s’adaptent (il y a des individus qui souhaitent consommer moins de sucres sans que cela n’altère le goût de ce qu’ils absorbent) ; inversement, des marques innovent et les usages évoluent (une entreprise invente un terme et les autres entreprises suivent).

Conclusion : une typologie de l’interactant « service adjoint »

Dans un article à paraître³⁸, nous avons estimé pertinent de rapprocher les régimes de sens³⁹ des stratégies de marques de David A. Aaker. Les rapprochements ont été opérés comme suit : (i) la stratégie *branded house* avec le régime de la

38 A. Perusset, « Beneath Brand Strategies », art. cit.

39 E. Landowski, *Les interactions risquées*, op. cit.

programmation, car dans cette relation le service souverain exerce une emprise totale sur le service adjoint (le résultat dépend du service souverain) ; (ii) la stratégie *subbrands* avec le régime de la manipulation, car dans cette relation le service souverain exploite les spécificités du service adjoint pour se renforcer (le résultat dépend des deux services, mais est guidé par le service souverain) ; (iii) la stratégie *endorsed brands* avec le régime de l'ajustement, car dans cette relation le service souverain s'ouvre aux potentialités du service adjoint (le résultat dépend des deux services) ; (iv) enfin, la stratégie *house of brands* avec le régime de l'assentiment, car dans cette relation le service souverain abandonne — en tout cas en apparence — le service adjoint à son sort (le résultat dépend du service adjoint).

Du point de vue d'une théorie de l'interaction, il convient de constater, si la métaphore est permise, que sous les deux premiers régimes stratégiques le service adjoint est traité comme un interactant inanimé alors que dans les deux derniers il est reconnu comme un sujet autonome⁴⁰. C'est précisément la « vision propre » reconnue aux services adjoints des stratégies *endorsed brands* et *house of brands*, comme vu dans la section 2, qui caractérise ce « supplément d'âme », et qui en fait des marques.

Plus exactement, le critère qui distingue ces stratégies apparaît être fondé sur le principe d'inhérence⁴¹, à savoir : (i) sous le régime *branded house*, le service adjoint se présente comme une partie intégrante du service souverain ; il fait corps avec ce dernier, il en est une facette (inhérence) ; (ii) sous le régime *subbrands*, le service adjoint s'apparente à un corps-objet individualisé, mais totalement subordonné, qui requiert donc toujours les directives du service souverain pour fonctionner (adhérence) ; (iii) sous le régime *endorsed brands*, le service adjoint jouit d'une intégrité et d'une vision propres qui le rendent autonome, mais pas pour autant souverain pour entreprendre une destinée propre (déhérence) ; enfin, (vi) sous le régime *house of brands*, le service adjoint s'affranchit complètement du service souverain ; plus aucune relation n'existe alors — en tout cas publiquement —, seule des activités reconnues au service adjoint sont manifestes, bien qu'elles soient téléguidées par le service souverain (exhérence).

Ces différents statuts que vient à assumer le service adjoint dans sa relation au service souverain peuvent être caractérisés comme suit, pour faire advenir, plus généralement, une typologie des interactants selon les régimes de sens : (i) sous le régime *branded house*, le service adjoint a valeur de *fonction*, car il répond mécaniquement aux commandes du service souverain (il n'a rien de propre) ; (ii) sous le régime *subbrands*, il vaut comme *assistant*, car il présente des caractéristiques propres qui doivent être prise en compte par le service souverain qui l'utilise (il a une intégrité propre) ; (iii) sous le régime *endorsed brands*, le service adjoint a valeur de *coéquipier*, car il manifeste une personnalité

40 E. Landowski, *Passions sans nom*, Paris, P.U.F., 2004.

41 Cf. J. Fontanille, *Pratiques sémiotiques*, Paris, P.U.F., 2008 ; A. Perusset, *Sémiotique des formes de vie*, op. cit.

ou une sensibilité qui requièrent de la part du service souverain un ajustement sémio-esthétique (il a une intégrité et une vision propres) ; enfin (iv) sous le régime *house of brands*, le service adjoint se transfigure en *émisnaire*, car il affiche une autodétermination qui ne nécessite aucune intervention — tout du moins du point de vue de l'expérience — de la part du service souverain (il a une intégrité, une vision et une destinée propres)⁴².

Le modèle du trapèze tensif⁴³ permet de figurer cette grammaire à la fois modale et stratégique, qui, pour notre propos, aide à comprendre qu'à ses débuts Coca-Cola Zero avait valeur de coéquipier pour Coca-Cola, et qu'aujourd'hui la déclinaison sans sucres de Coca-Cola est qu'une fonction de cette marque souveraine. Au-delà de ce constat, on saisit finalement bien, et c'est là une observation toute sémiotique, qu'un interactant — ou un service marketing — n'a pas un statut prédéfini (position objectiviste). Ce statut peut changer selon la stratégie adoptée par l'entreprise (position subjectiviste). Toutefois, comme nous l'enseigne aussi la sémiotique de l'expérience⁴⁴, ces stratégies ne peuvent à elles seules faire des miracles. En effet, dès lors qu'une stratégie est adoptée (au plan du contenu), il est difficilement concevable de ne pas devoir aussi modifier plusieurs éléments manifestes (au plan de l'expression), ce qu'a justement dû faire la compagnie Coca-Cola dès 2016 avec sa variante sans sucres. Ainsi, comme le reconnaît désormais la sémiotique post-greimassienne, le sens s'avère advenir dans le cadre d'un double processus (position interactionniste), à savoir qu'il dépend certes d'une intention (du destinataire) ou d'une perception (du destinataire), mais également de caractéristiques matérielles inhérentes (à l'objet). C'est dans l'interaction entre ces sensibilités et cette matérialité que le sens peut prendre forme.

42 Ces propriétés reconnues au service adjoint, en sa qualité d'interactant, peuvent s'inscrire dans une réflexion plus générale sur les modalités. Cf. J.-Cl. Coquet, *Le discours et son sujet*, Paris, Klincksieck, 1985 ; J. Fontanille, *Sémiotique du discours*, Limoges, PULIM, 2003 ; A. Perusset, *Sémiotique des formes de vie*, *op. cit.*

43 Cf. A. Perusset, « Éléments de sémiotique catégorielle », *op. cit.* ; « How Post-structural Semiotics Models Categories », *op. cit.*

44 Cf. E. Landowski, *Passions sans noms*, *op. cit.* ; *Pour une sémiotique du goût*, São Paulo, Centro de Pesquisas Sociosemióticas, 2013 ; J.-F. Bordron, « Le statut sémiotique du monde naturel et la question de l'objet », *Nouveaux Actes sémiotiques*, 110, 2007 ; J. Fontanille, *Pratiques sémiotiques*, *op. cit.* ; A. Perusset, *Sémiotique des formes de vie*, *op. cit.*

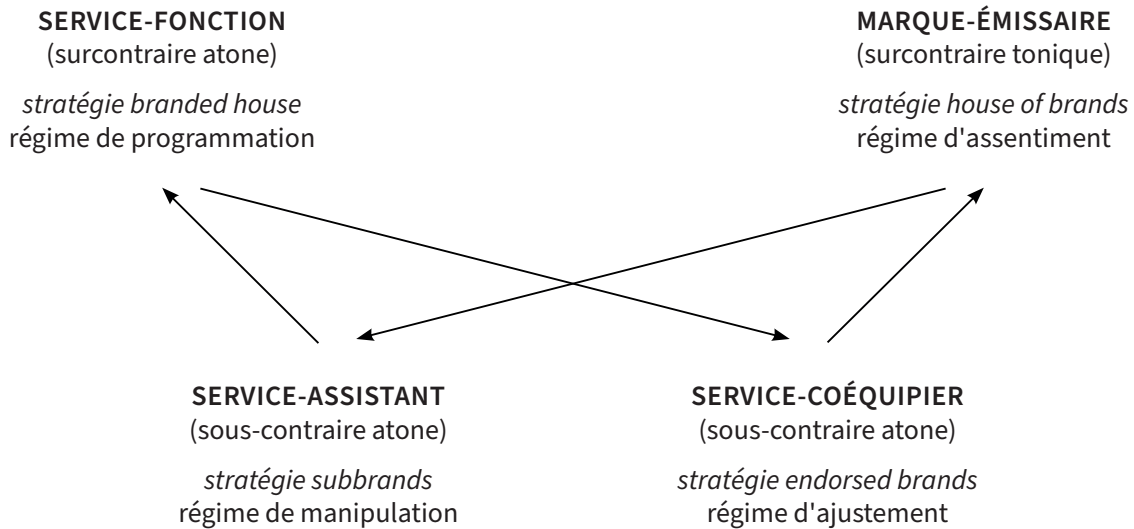


Figure 4. Les valeurs stratégiques du service adjoint

Bibliographie

- Aaker, David A., *Brand Portfolio Strategy*, New York, Free Press, 2004.
- Bordron, Jean-François, « Le statut sémiotique du monde naturel et la question de l'objet », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 110, 2017.
- Conejo, Francisco et Ben Wooliscroft, « Brands Defined as Semiotic Marketing Systems », *Journal of Macromarketing*, 35, 3, 2015.
- Coquet, Jean-Claude, *Le discours et son sujet*, Paris, Klincksieck, 1985.
- Floch, Jean-Marie, *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins, 1985.
- *Sémiotique, marketing et communication*, Paris, P.U.F., 1990.
- *Identités visuelles*, Paris, P.U.F., 1995.
- Fontanille, Jacques, « Les formes de vie. Présentation », *RS/SI*, 13, 1-2, 1993.
- *Sémiotique du discours*, Limoges, PULIM, 2003.
- *Pratiques sémiotiques*, Paris, P.U.F., 2008.
- *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2015.
- Frath, Pierre, « Dénomination référentielle, désignation, nomination », in J. Longhi (éd.), *Langue française*, 188, 2015.
- Heilbrunn, Benoît, *La marque*, Paris, Que sais-je ?, 2022.
- Kapferer, Jean-Noël, *Les marques capital d'entreprise*, Paris, Éditions d'Organisation, 2007
- *The New Strategic Brand Management*, Londres, Kogan Page, 2012.
- Keller, Kevin L., « Designing and implementing brand architecture strategies », *Journal of Brand Management*, 21, 9, 2015.
- Laforet, Sylvie, et John Saunders, « Managing Brand Portfolios : How the Leaders Do It », *Journal of Advertising Research*, 34, 5, 1994.
- « Managing Brand Portfolios : How Strategies Have Changed », *Journal of Advertising Research*, 45, 3, 2005.
- Landowski, Eric, *Passions sans nom*, Paris, P.U.F., 2004.
- *Les interactions risquées*, Limoges, PULIM, 2005.
- *Pour une sémiotique du goût*, São Paulo, Centro de Pesquisas Sociosemióticas, 2013.
- Perusset, Alain, *Sémiotique des formes de vie*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2020.
- « Éléments de sémiotique catégorielle », *Actes Sémiotiques*, 126, 2022.
- « How Post-structural Semiotics Models Categories », *Signata*, 14, 2023.
- « Beneath Brand Strategies, Forms of Life », à par., 2024.

- Petitimberty, Jean-Paul, « Territoire(s) de marque », *Actes Sémiotiques*, 117, 2014.
- Ricœur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.
- Schultz, Don E. et Heidi F. Schultz, *Brand Babble : Sense and Nonsense About Branding*. Mason, Thomson / South-Western, 2004.
- Semprini, Andrea, *La marque. Une puissance fragile*, Paris, Vuibert, 2005.
- Stern, Barbara B., « What Does Brand Mean? Historical Analysis Method and Construct Definition », *Journal of the Academy of Marketing Science*, 34, 2, 2006.

Résumé : Lancé en 2005, Coca-Cola Zero est rapidement devenu un produit emblématique aux quatre coins du globe. Cependant, au cours des années qui ont suivi sa commercialisation, Coca-Cola Zero a subi des transformations majeures qui, presque 20 ans plus tard, interrogent : le Coca-Cola sans sucres du début des années 2020 est-il toujours le Coca-Cola Zero d'antan ? C'est donc la thématique des identités et stratégies de marques que ce travail aborde. Il s'inscrit dans le sillage des travaux de sémiotique post-greimassienne sur la marque, avec un arrière-plan ricœurien relatif à la question de l'ipséité : une identité reste-t-elle la même à mesure qu'elle évolue ? Un large corpus est retenu pour analyser cette évolution, majoritairement composé des canettes produites au fil des ans, ainsi que de leurs déclinaisons actuelles. Enfin, une définition renouvelée du concept de marque est proposée, qui ouvre des perspectives plus générales pour, 1°, penser le statut des offres commerciales au sein des stratégies de marques de David A. Aaker, et, 2°, produire une grammaire des rôles qu'assume l'interactant dans chacun des régim de sens d'Eric Landowski.

Mots clefs : Coca-Cola, Cola-Cola zero, identité, marketing, marque, stratégie.

Resumo : Lançada em 2005, a Coca-Cola Zero rapidamente se tornou um produto emblemático em todo o mundo. No entanto, ao longo dos anos que seguiram o seu lançamento, a Coca-Cola Zero passou por transformações significativas que, quase 20 anos depois, levantam a questão : a Coca-Cola sem açúcar do início dos anos 2020 ainda é a mesma que a Coca-Cola Zero de outrora ? É essa a pergunta que este artigo busca responder, partindo do caso Coca Cola para refletir sobre o tema das identidades e das estratégias de marca. Ele se funda nos trabalhos semióticos pós-greimasianos sobre a marca, tecendo um diálogo com Paul Ricœur a respeito da questão da "ipseidade" : uma identidade permanece a mesma à medida que evolui ? Um amplo conjunto de dados é utilizado para analisar essa evolução, principalmente composto por latas produzidas ao longo dos anos, bem como suas variações atuais. Por fim, é proposta uma definição renovada do conceito de marca, que abre perspectivas mais amplas para, em primeiro lugar, discutir o status das ofertas comerciais dentro das estratégias de marca de David A. Aaker, e, em segundo lugar, desenvolver uma gramática dos papéis assumidos pelo interagente em cada regime de sentido de Eric Landowski.

Abstract : Launched in 2005, Coca-Cola Zero quickly became an iconic product worldwide. However, in the years following its introduction, it underwent significant transformations that, nearly 20 years later, raise questions. Specifically, does the sugar-free Coca-Cola of the early 2020s still embody the essence of the original Coca-Cola Zero ? This is the question that this work addresses, focusing on brand identities and strategies. It aligns with post-Greimassian semiotic studies on branding, with a background rooted in Ricœurian considerations regarding the question of selfhood : does an identity remain the same as it evolves ? A broad corpus, primarily consisting of cans produced over the years and their current variations, is analyzed to examine this evolution. Finally, a renewed definition of the concept of a brand is proposed,

offering broader perspectives to, firstly, reconsider the role of commercial offerings within David A. Aaker's brand strategies, and, secondly, develop a grammar of the roles assumed by the interactant in each regime of meaning elaborated by Eric Landowski.

Auteurs cités : David A. Aaker, Jean-Marie Floch, Jacques Fontanille, Pierre Frath, Jean-Noël Kapferer, Eric Landowski, Jean-Paul Petitimberty, Paul Ricœur, Andrea Semprini.

Plan :

Introduction

1. Éléments sémio-marketing

1. La marque, un service avec une vision propre
2. Les nuances de marques

2. Origine et fortune de Coca-Cola Zero

1. L'instauration d'une identité de marque (2005-2013)
2. Une période trouble (2013-2016)
3. Un *rebranding* aux allures de *débranding* (2016-2021)
4. Pour en finir avec Coca-Cola Zero (2021-2023...)

3. Les changements et leurs conséquences sémiotiques

1. Enjeux identitaires et référentiels
2. Les déclinaisons d'une déclinaison
3. Une valeur sûre qui pourtant rétrograde

Conclusion : une typologie de l'interactant « service adjoint »

Recebido em 10/10/2023.

Aceito em 27/11/2023.



Finale

Enfim, *in fieri*.

Sobre as mudanças em devir (e por vir)

Paolo Demuru

São Paulo, Universidade Presbiteriana Mackenzie

1. Enquadrar as mudanças, mudar os enquadramentos

Os textos reunidos nesse dossiê enfrentam um duplo desafio. Por um lado, eles identificam e exploram vazios teóricos relativos ao tema proposto : os aspectos semióticos da mudança ; pelo outro, analisam mudanças concretas, mostrando, mais uma vez, como a semiótica é capaz de morder o real, iluminando-o sob novas luzes e perspectivas.

Tanto no primeiro quanto no segundo caso, as perguntas para as quais se busca uma resposta são as mesmas : como muda o sentido ? Como se passa de um dado modelo de mundo para outro ? Como discursos diversos (político, arquitetônico, gastronômico, publicitário, artístico, entre aqueles aqui contemplados) contribuem a moldar as percepções sobre as causas, os atores, os espaços e os ritmos de uma mudança ?

Os problemas que emergem também são parecidos. Em primeiro lugar, a necessidade de refletir sobre as “escalas” da mudança, para usarmos os termos propostos por Fontanille. A mudança pode ser abordada em seus nível *macro*,

meso ou *micro*, defende o autor. Trata-se, é bom precisar, de níveis teóricos, cada um com uma precisa articulação interna, os quais, em seu conjunto, definem um modelo para a compreensão e a análise do fenômeno. Não é casual, nesse sentido, que no nível *macro*, a mudança seja definida, de modo geral, como “a produção de uma alteridade”, enquanto no nível *meso* e *micro* o olhar afunila-se cada vez mais, identificando, respectivamente, tipologias-efeitos (*mudança*, *permanência*, *alteração*, *manutenção*) e regimes (*evolução*, *conversão*, *virada*, *renovação*, *revolução*, *subversão*) de mudança.

Em seu ensaio sobre o conceito de “turbulência”¹ e suas relações com os processos de criação artística, Franciscu Sedda oferece uma visão complementar àquela de Fontanille. O autor trata de como mudanças “sistêmicas” podem ocorrer a partir de pequenas ações capazes de engendrar “tremores” potencialmente inovadores nos universos semióticos em que têm lugar. Um exemplo, amplamente discutido por Sedda, é aquele do Köln Concert de Keith Jarrett. Diante de um piano desafinado, com sons metálicos nas oitavas mais altas e fracos naquelas mais graves, Jarrett não se recusa a tocar. Pelo contrário, aceita o desafio e, aproveitando as limitações do instrumento, dá vida a uma das performances mais emblemáticas da história da improvisação jazzística, cujos impactos na produção e na fruição musical foram e são, ainda hoje, incalculáveis. Diversamente do que acontece nas “fraturas” (Greimas)² e nas “explosões” (Lotman)³, nas quais o novo emerge da irrupção de um evento arrebatador que causa transformações imediatas e profundas, a mudança se dá, no caso da turbulência, por meio da exploração dos vazios do sistema, de torção continua de suas tramas preexistentes.

O problema das dimensões da mudança apresenta-se também, de modo similar, nos textos analíticos. As autoras e os autores que se debruçaram em casos de estudos específicos compartilham, além de sua superfície, a mesma (antiga, para os estudos semióticos) preocupação de Sedda : entender a dialética entre sistemas, normas e usos sedimentados e as variações capazes de transformá-los de maneira mais ou menos profunda. O tema surge na reconstrução semio-arqueológica de Hammad, que constrói um panorama detalhado das transformações econômicas, sociais e políticas causadas pela introdução do regime da propriedade privada em Tell Sabi Abyad, na Síria. Ilaria Ventura Bordenca encara questões parecidas ao explorar as reações da semiosfera gastronômica italiana diante da chegada dos insetos às prateleiras dos supermercados e às cozinhas dos restaurantes do país (caso que, ao mesmo tempo, traz à tona o problema das resistências à mudança). Tiziana Migliore parte da relação entre as noções de *langue* e *massa falante* em Saussure, *esquema*, *norma*, *uso* e *ato* em Hjelmslev, *norma* e *uso* em Coseriu para analisar as apropriações e as ressignificações dos

1 P. Fabbri, “Turbolenze. Determinazione e imprevedibilità”, in T. Migliore (org.), *Incidenti ed esplosioni*. A.J. Greimas e J.M. Lotman. *Per una semiótica della cultura*, Torino, Aracne, 2010.

2 A.J. Greimas, *Da imperfeição*, São Paulo, Hacker Editores, 2002.

3 J. M. Lotman, *La cultura e l'esplosione*, Milano, Feltrinelli, 1993.

muros-fronteiras espalhados ao redor do mundo (Mexico, Palestina, etc.) realizadas pelas pessoas comuns. De modo menos explícito, mas na mesma toada, Alain Perusset percorre as mutações da comunicação e, mais em detalhe, das embalagens, da Coca-Cola Zero, nos convidando a refletir sobre as articulações entre as mudanças relativas as tendências estético-culturais e aos estilos de vida e a maneira como a marca as incorporou, contribuindo, ao mesmo tempo, a consolidá-las. Em todos esses casos, a problemática da mudança remete àquela da praxe enunciativa, isto é, aos elos entre enunciações particulares e coletivas, suscetíveis de produzir, como aponta Migliore em seu texto referindo-se ao trabalho de Fontanille e Zilberberg, “distorções”, “remanejamentos”, “flutuações” ou “revoluções”⁴.

Vislumbra-se, aqui, um outro eixo de reflexão explorado no dossiê : aquele relativo aos atores da mudança, ou, para usarmos um termo em voga, à “agentividade” dos processos de transformação social, cultural e política. A temática é diretamente enfrentada nos artigos de Caetano e Cuevas-Calderón, Moreno-Barreneche e Yalan-Dongo. A primeira, situando-se na dialética entre estruturas consolidadas e variações locais antes mencionada, ocupa-se das metamorfoses operadas pelo movimento das mulheres indígenas na cotidianidade brasileira. Trata-se de verdadeiros atos de resistência contra um outro processo de mudança atualmente em curso : o extermínio dos povos originários. Articulado os conceitos de ação e transformação com os regimes de alteridade e interação propostos por Landowski⁵, Caetano evidencia como as mulheres indígenas procuram abrir brechas para a emergência de práticas que reafirmem sua existência por meio da desestabilização das categorias de gênero e, em particular, dos papéis sociais do masculino. Práticas “locais” e “localizadas” que visam mudanças radicais. Os segundos refletem sobre como o discurso político contemporâneo constrói o “povo” como agente da mudança política, identificando seus possíveis papéis actancias (destinador, destinatário, sujeito, objeto) e agentivos (o povo *ativista, reativo, insurreto, conformista*). O que emerge, aqui como em outros dos estudos que compõem essa edição (Migliore, Hammad, Ventura Bordenca) é uma questão fundamental que não pode deixar de ser contemplada quando se discute de mudança em chave semiótica : a questão do poder e das relações de força em jogo nos processos de transformação (ou de resistência à transformação) sociocultural. Quem pode e quem não pode mudar as coisas desse mundo em que vivemos ? Quem tem e quem não tem o direito de, caso queira, deixá-las assim como estão ?

Por fim, há o problema dos tempos, dos espaços e das formas — na acepção plástica do temos — da mudança. Já comentamos a respeito das transformações “turbulentas” discutidas por Sedda, do surgimento do novo a partir dos desdobramentos do que já existe. Mas a dobra como espaço e ação intersticial

4 Cf. J. Fontanille e C. Zilberbeg, *Tensão e significação*, São Paulo, Edusp, 2011, p. 187.

5 Cf. E. Landowski, “Pour une grammaire de l’altérité”, *Acta Semiotica*, III, 5, 2023 ; *Interações arriscadas*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014.

de produção de mudança é também objeto do artigo de Ceriani. Assim como Sedda, Ceriani defende que a mudança não pode ser entendida apenas como uma passagem pontual de um estado (S1) para outro (S2). Contrariamente à catástrofe, que focaliza o olhar sobre o ápice da mutação em curso, a dobra concentra-se nos nós, nos meios, nas passagens⁶. É na dobra que surge a instabilidade transformadora. É na dobra que se acumulam a incerteza semântica e as tensões afetivas que desembocam no ápice. É na dobra que a mudança pode ser inteligível e sensivelmente apreendida. E como apreendemos como as análises aqui desenvolvidas, mesmo as substâncias mais duras ou as formas mais rígidas podem ser dobradas : um muro na divisa entre Israel e Gaza (Migliore), as hierarquias sociais vigentes em um dado país (Caetano), as práticas cotidianas de uma cultura alimentar altamente conservadora como a aquela italiana (Ventura Bordenca).

Eis um convite para quem se aventura no estudo semiótico da mudança : mergulhar no fluxo das transformações e olhá-las em seu devir. Para enquadrar semioticamente a mudança é preciso mudar amiúde enquadramentos, habitar e articular, ao mesmo tempo, perspectivas diversas. Era essa, no fundo, a proposta de Greimas em seu estudo sobre os elos entre história fundamental e história evenemencial : pensar as permanências, os acontecimentos e as transformações históricas a partir da abordagem conjunta de níveis distintos, explorar e relacionar uma pluralidade de escalas e enfoques⁷. Os textos desse dossiê fazem isso de maneira exemplar.

2. Caminhos a explorar

Ao abordar a problemática da dobra, tanto Ceriani quanto Sedda trazem à tona duas outras questões centrais para a compreensão semiótica dos processos de mudança : a sua dimensão aspectual e a sua dimensão rítmica.

Trata-se de um aspecto central e ainda pouco explorado. Nesse sentido, ambos os autores indicam algumas possíveis trajetórias de pesquisa. Antes de tudo, em uma camada mais geral, nos invitam a refletir sobre as diversas configurações aspectuais de uma mudança : contínua, descontínua, incoativa, terminativa, iterativa e assim por diante. Em seguida, apontam para a necessidade de detalhar esse primeiro nível identificando e especificando os ritmos da dinâmica aspectual. Quais seriam as formas e os movimentos que definem o andamento de uma mudança ? Tanto Ceriani quanto Sedda fornecem, em seus trabalhos anteriores, algumas pistas para dar uma resposta a essa pergunta⁸. É preciso considerar a divisão entre ritmos profundos e ritmos de superfície, as

6 A referência, aqui, é ao trabalho de Gilles Deleuze. Cf. G. Deleuze, *Le pli. Leibniz et le baroque*, Paris, Minuit, 1988.

7 A.J. Greimas, “Des accidents dans les sciences dites humaines”, in A.J. Greimas e E. Landowski (orgs.), *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, Paris, Hachette, 1979.

8 Cf. G. Ceriani, *Il senso del ritmo*, Milano, Meltemi, 2020 ; F. Sedda, “Forme e ritmi dell'imprevedibile”, *Acta Semiotica*, II, 3, 2022.

frequências, o movimento das formas, como diria Benveniste⁹ : espirais, fractais, síncopes, *legato*, *sostenuto*, para citarmos alguns dos conceitos elaborados por Sedda para delinear as articulações da categoria contínuo-descontínuo¹⁰. Noções que podem servir tanto para a análise de uma mudança de estilo inerente a um dado universo discursivo — o discurso jazzístico, por exemplo — como também para abordarmos mudanças históricas, em chave sociosemiótica e/ou semiótico-cultural.

Uma mudança política radical como aquela que se iniciou, no Brasil, com as assim chamadas jornadas de junho de 2013, levando, em 2018, à eleição do ex-presidente Jair Bolsonaro, pode, por exemplo, ser analisada focalizando em suas dimensões rítmicas. Como argumentamos em outras ocasiões, estamos, nesse caso, diante de um processo explosivo caracterizado, em um nível macro, pela experiência de um presentismo-atemporal, isto é, pela confusão da ordem sequencial dos eventos, típica da sociedade em rede, que insere o sujeito em uma temporalidade contínua e indiferenciada, onde tudo parece acontecer no mesmo, único e infinito, instante¹¹. No entanto, em outra camada, o mesmo processo é marcado por outras formas e andamentos rítmicos. A linha que se estende de junho 2013 até à eleição de Bolsonaro, passando pelo impeachment de Dilma Rousseff é atravessada por uma sucessão serializada de eventos político-midiáticos pontuais e de grande impacto estésico : manifestações, painéis, vazamentos, votações na Câmara e no Senado etc., a prisão de Lula, narrados e vividos, nas ruas e na mídia como uma disputa sensível entre torcidas futebolísticas. Em outros termos, o discurso político-midiático constrói e articula o tempo da crise política brasileira nos moldes de uma ficção seriada televisiva, na qual tudo acaba e recomeça de modo constante, contribuindo a engrossar as tensões da sociedade e a canalizá-las dentro de seu âmbito específico. Se temos, portanto, em um nível “macro”, a percepção de um fluxo temporal contínuo, durativo, atemporal, relativo a um único acontecimento que se delonga no arco de tempo considerado, em um nível mais “micro” esse mesmo fluxo aparece como descontínuo, marcado por uma iteratividade perpetua de acontecimentos estésicos em relação entre si, por uma série de microexplosões dentro da macro-explosão geral. Dito em outros termos, é como se o presente atemporal-acontecimental produzido pelos tensionamentos recíprocos das semiosferas midiática e política se *fractalizasse*, reiterando-se e reproduzindo-se indefinidamente em escalas diversas.

Mas os caminhos abertos pelos trabalhos apresentados no dossiê não se limitam à problemática dos ritmos da mudança. Em todos os textos emerge também, mais ou menos explicitamente, um outro ponto crucial : aquele dos investimentos passionais e estésicos dos processos de transformação, sejam

9 E. Benveniste, “La notion de ‘rythme’ dans son expression linguistique”, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.

10 Cf. F. Sedda, 2020, *op. cit.*

11 P. Demuru, “Between accidents and explosions : Indeterminacy and aesthesia in the becoming of history”, *Bakhtiniana*, 15, 2019, p. 97.

estes confinados em uma particular esfera discursiva ou relativos a universos socioculturais mais amplos. Mudanças diversas, e com ritmos diversos, podem ser vividas, sob o perfil estético-passional de maneiras diversas. Mas também uma mesma mudança pode dar corpo a reações afetivas diversas, conforme o ponto de vista e o posicionamento de quem está nela envolvido. Levar em conta essa dimensão, especialmente no momento em que vivemos, nos parece uma tarefa essencial. Que paixões desperta, por exemplo, o discurso sobre as mudanças climáticas para aqueles que acreditam nele e para aqueles que o negam? E isso não vale apenas para as mudanças que estão de fato ocorrendo, como também para as mudanças desejadas que ainda não se realizaram. Pense-se nas seitas que esperam pelo advento de um messias ou de uma nova era de prosperidade, a qual, claro, nunca chega a se concretizar. O que acontece, normalmente, diante da não-realização dessas profecias? Surge uma profecia nova, uma outra história na qual acreditar. O que é interessante, no entanto, é fato de que a cifra do não é apenas semântica ou narrativa. O que está em jogo não é o valor da profecia, mas as paixões e os motos estéticos que ela proporciona. Assim, cria-se outra profecia para alimentar o envolvimento estético-passional de seus adeptos. Como já mostrou Yvana Fachine, tanto nas seitas religiosas quanto naquelas políticas, o grupo de participantes é marcado por uma experiência em certo sentido “paranoica”, que adquire a forma de “uma ansiedade e de uma tensão com um estar-por vir”¹². O que aconteceu em Washington, no dia 6 de janeiro de 2021, e em Brasília, em 8 de janeiro de 2023, quando massas de pessoas enfurecidas invadiram, respectivamente, o Congresso Norte Americano e os palácios do Três Poderes, foi exatamente isso: a tentativa, por um lado, de lidar com a frustração de uma profecia que não se realizou (a reeleição de Trump e Bolsonaro) e, pelo outro, o desejo e a necessidade de continuar a viver no mesmo estado (alterado) de consciência, nas efervescências dos corpos e dos sentidos.

Trata-se apenas de exemplos a partir dos quais começamos a identificar campos de atuação futura e elaborar alguns outras diretrizes de uma semiótica da mudança. A estrada a percorrer é ainda longa, mas os panoramas que se vislumbram são instigantes.

Bibliografia

- Benveniste, Emile, “La notion de ‘rythme’ dans son expression linguistique”, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.
- Ceriani, Giulia, *Il senso del ritmo*, Milano, Meltemi, 2020.
- Demuru, Paolo, “Between accidents and explosions: Indeterminacy and aesthesia in the becoming of history”, *Bakhtiniana*, 15, 2019.
- Deleuze, Gilles, *Le pli. Leibniz et le baroque*, Paris, Minuit, 1988.
- Fabbri, Paolo, “Turbolenze. Determinazione e imprevedibilità”, in T. Migliore (org.), *Incidenti ed esplosioni. A.J. Greimas e J.M. Lotman. Per una semiótica della cultura*, Torino, Aracne, 2010.
- Fachine, Yvana, “Passions et présence dans le populisme numérique brésilien”, *Actes Sémiotiques*, 123, 2020.
- Fontanille, Jacques, e Claude Zilberberg, *Tensão e significação*, São Paulo, Edusp, 2001.

12 Y. Fachine, “Passions et présence dans le populisme numérique brésilien”, *Actes Sémiotiques*, 123, 2020.

Greimas, Algirdas J., “Des accidents dans les sciences dites humaines”, in Id. e E. Landowski (orgs.) *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, Paris, Hachette, 1979.

— *Da Imperfeição*, São Paulo, Hacker Editores, 1987.

Landowski, Eric, *Interações arriscadas*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014.

— “Pour une grammaire de l'altérité”, *Acta Semiotica*, III, 5, 2023.

Lotman, Juri, *La cultura e l'esplosione*, Milano, Feltrinelli, 1993.

Sedda, Franciscu, “Forme e ritmi dell'imprevedibile”, *Acta Semiotica*, II, 3, 2022.

Mots clefs : changement, rythme.

Plan :

1. Enquadrar as mudanças, mudar os enquadramentos
2. Caminhos a explorar

Recebido em 10/10/2023.

Aceito em 30/11/2023.



Utopia e ajustamento Entre o interacional e o tensivo : uma complementariedade

Rafael Alves

Universidade de São Paulo (USP)

Centro de Pesquisas Sociossemióticas (PUC-SP)

Introdução

Com a intenção de propor uma reflexão teórica relativa à natureza da relação entre duas das correntes da semiótica “pós-greimasiana”, nos valeremos de um caso concreto exemplar : a figura do Papa Francisco. Frequentemente o pontífice é apontado como um renovador da Igreja Católica, que ele chefia desde março de 2013, quando foi eleito para suceder ao conservador alemão Bento 16. Nesses pouco mais de dez anos de governo, longe de motivar uma atração razoada de ordem teológica ou eclesiológica, o novo Papa aparentemente tem agradado mais pelo modo como ocupa o mundo com sua corporeidade própria. Corpo aqui pensado como *ethos*¹ apreendido a partir de um determinado tom de voz, de um conjunto de gestos específicos, de uma determinada expressão fisionômica, de um olhar no olho, de um inclinar-se para estar junto de um fiel, e mesmo abraçá-lo, de um deixar-se ser tocado e tocar, enfim por um determinado modo de presença. Tal conceito, o de *presença*, remete, em semiótica, a um outro, o de *sensível*. De que modo essa presença sensível de Francisco contagia ?

¹ Sobre a incorporação do *ethos* nos estudos de semiótica, ver N. Discini, *Corpo e estilo*, São Paulo, Contexto, 2015.

Estamos aqui diante de uma questão que, a nosso ver, pode ser respondida com a ajuda de duas vertentes da semiótica desenvolvida a partir da obra de Greimas : a sociosemiótica de Eric Landowski, com seus regimes interacionais², e a semiótica tensiva de Claude Zilberberg, com seu esquema tensivo que articula intensidade (sensível) e extensidade (inteligível)³. Ambos os pesquisadores partem do desafio de integrar o sensível a uma teoria essencialmente voltada para o inteligível. Nas duas correntes, o sensível introduziu o contínuo na proposta de Greimas. No lugar das categorias estanques do quadrado semiótico, abriu-se espaço para as passagens, o movimento, o intervalo, seja entre um regime interacional mais ou menos arriscado e outro, na elipse sociosemiótica proposta por Landowski, seja no deslocamento do valor na articulação conversa ou inversa entre intensidade e extensidade no esquema tensivo de Zilberberg. Em ambas, o interesse está justamente nessas passagens, na complexidade que une as categorias sem uma nunca completamente excluir a outra.

1. O interacional e o tensivo

No início dos anos 2000, o Centro de Pesquisas Sociosemióticas (CPS), ligado institucionalmente à PUC-SP, promoveu passos para aproximar semiótica tensiva e sociosemiótica. Considerando que era preciso ultrapassar “as rivalidades entre as escolas”, sem deixar de admitir que ambas eram tendências “rivais, ao menos em superfície”, Landowski explorou, na apresentação do *Caderno de discussões do IX Colóquio do CPS* de 2003, a possibilidade de um “gesto de integração metodológica” das duas correntes⁴.

Se, na versão originária da teoria, o quadrado semiótico se constitui de diferentes oposições (entre os contrários e entre os contraditórios), Landowski, no artigo citado, propõe a inclusão de outros operadores para sistematizar as relações entre categorias nas duas novas vertentes : a ideia de variações quantitativas no esquema tensivo, e a de diferenças qualitativas na sociosemiótica, projetadas na elipse dos regimes de interação. Ainda que seja preciso marcar, desde logo, que a semiótica tensiva não é quantitativista no sentido matemático do termo, reconhecemos que se trata de uma abordagem metodológica que permite quantificar subjetivamente as modulações qualitativas dos objetos analisados. Landowski sublinha a importância das “modulações do sentido” e afirma que “são as configurações plásticas e as oscilações rítmicas que condicionam esteticamente a emergência do sentido”. É dessa perspectiva sociosemiótica que nosso trabalho procura iluminar as fronteiras com as propostas da semiótica tensiva.

Juan Alonso também explorou as fronteiras entre as duas correntes. Em seu trabalho de doutorado, o pesquisador chegava a propor uma “sociosemiótica

2 Cf. E. Landowski, *Interações arriscadas* (2005), São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014.

3 Cf. C. Zilberberg, *Elementos de Gramática Tensiva*, São Paulo, Ateliê Editorial, 2011.

4 “Diferença e variação : um encontro permitido, uma articulação necessária”, in A.C. de Oliveira (org.), *Caderno de discussões do IX Colóquio do Centro de Pesquisas Sociosemióticas*, São Paulo, Edições CPS, 2003.

tensiva”⁵. Em um artigo anterior, ele explicava que “os efeitos de modulação rítmica e de continuidade no discurso dificilmente podem ser explicados a partir de oposições categóricas entre termos discretos, oposições próprias das estruturas semionarrativas”⁶. Nessa lógica, ele defendia que é possível definir o sujeito social “como o produto de forças e tensões que o atravessam antes de ele ser constituído como um verdadeiro actante social modalmente definido, dotado de um programa de ação concreto ou de um papel temático ou passional determinados”⁷. Todavia, diferentemente da nossa proposta, que procura uma aproximação metodológica das ferramentas das duas abordagens, Juan Alonso limita-se a introduzir o enfoque tensivo na abordagem de objetos sociais.

Permanece, portanto, a questão : por que semiótica tensiva e sociossemiótica não se articulariam de maneira mais efetiva ? Em artigo que serviu de prefácio a um estudo de Raul Dorra, Landowski sugere uma explicação. Ela consiste em destacar, dentro do projeto semiótico, a distinção de ordem muito geral, já mencionada, que, segundo ele, tende a dividir em duas “famílias” o conjunto das ciências humanas e sociais. Falamos da controvérsia entre os quantitativistas — dos quais os “tensivistas” fariam parte, pois fazem depender o sentido de variações de grau, por definição quantitativas, mensuráveis em termos de “mais” ou de “menos” — e, por outro lado, os “qualitativistas” (entre os quais o próprio Landowski se inclui), que consideram que as qualidades intrínsecas, em particular as propriedades estéticas que diferenciam uns dos outros os elementos em jogo, constituem o fator primeiro.

No entanto, já em Zilberberg as variações de graus não são operações meramente quantitativas, do tipo matemático. Desde as primeiras definições, a semiótica tensiva considera um sujeito como presença, cujas variações ou modos de existência podem ser apreendidas e descritas. Tanto assim que, em *Tensão e Significação*, Zilberberg e Fontanille propõem uma modificação na definição de estrutura de Hjelmslev : “entidade autônoma e *deformável* de dependências internas”⁸. O acréscimo do qualificante “deformável” evidencia que o sujeito já está na estrutura, e que, portanto, a estrutura já está aberta ao imprevisto. As quantificações da semiótica tensiva são “quantificações subjetivas”⁹, que incidem, desde logo, sobre as qualidades das grandezas percebidas pelos sujeitos enunciantes.

De fato, não pode haver variação quantitativa no vazio. Uma variação em termos de “mais” ou de “menos” pressupõe a existência de alguma coisa que apresente certas propriedades, que podem se manifestar mais ou menos intensamente. Primeiro, tem de ter algo qualitativo ao qual a variação quantitativa

5 *Le Discours de l'ETA. Un terrorisme à l'épreuve de la sémiotique*, Limoges, Lambert-Lucas, 2005.

6 J. Alonso e F. Montanari, “Por una sociossemiótica tensiva : La figura del ‘últimatum’”, *Revista del Centro de Ciencias del Lenguaje* (México), 19-20, 1999, p. 116.

7 *Ibid.*, p. 117.

8 J. Fontanille e C. Zilberberg, *Tensão e significação*, São Paulo, Humanitas, 2001, p. 109.

9 L. Tatit, *Quantificações Subjetivas: Crônicas e Críticas*, Cadernos de Letras da UFF – Dossiê: Linguagens em diálogo, 42, 2011, pp. 35-50.

possa se aplicar. De todo modo, além da oposição aparente entre as duas opções, o raciocínio de Landowski, no fundo, abre a possibilidade teórica e prática para uma articulação entre elas. E, no prefácio em questão, ele mostra como o estudo de Raul Dorra oferece, justamente, um exemplo dessa articulação.

Distante dessas discussões, apesar de academicamente implicado¹⁰, meu objetivo é propor uma alternativa para o “encontro permitido”, em vista de uma “articulação necessária”¹¹. Curiosamente, Landowski e Zilberberg chamaram, em análises de diferentes *corpus*, de utopia o ponto em que se articulam em paralelo o sensível e o inteligível¹². Partimos de uma perspectiva sociosemiótica para testar as possibilidades de integração das chamadas *cifras tensivas*¹³ nos regimes de interação na apreensão da presença sensível e contagiosa do Papa Francisco, que também tem proposto valores dignos de uma utopia. Nossa principal hipótese é a de que o uso dessas medidas de impacto auxiliarão a explicação das passagens aspectuais entre um regime e outro, ponto constantemente revisado na teoria proposta por Landowski. O contrário, verificar possíveis ganhos analíticos no acréscimo dos regimes de interação e sentido na lógica das relações entre extensidade e intensidade, é tarefa para outra pesquisa.

2. A metalinguagem tensiva

Ao propor um novo edifício teórico metodológico para as análises de diferentes discursos, Zilberberg organiza também uma metalinguagem própria, bem menos estável, todavia, do que aquela proposta por Greimas no seu *Dicionário*¹⁴. Inicialmente pensada em parceria com Fontanille¹⁵, a semiótica tensiva se desdobra em uma infinidade de metatermos que têm acepções diferentes em diferentes textos. Essa profusão de conceitos, muitos abandonados por Zilberberg ao longo da sua trajetória de elaboração teórica, dificultam bastante a apreensão da semiótica tensiva enquanto ferramental metodológico¹⁶. Apresentaremos neste tópico aqueles conceitos mais fundamentais com os quais iremos dialogar na aproximação pretendida com a sociosemiótica.

10 Enquanto o CPS, colocado na PUC-SP, onde fiz meu mestrado sob orientação da Prof^a. Dra. Ana Claudia de Oliveira, adota a sociosemiótica como linha principal, o Departamento de Linguística da FFLCH-USP, onde fiz meu doutorado sob orientação da Prof^a. Dra. Norma Discini, tem a semiótica tensiva como principal escolha.

11 E. Landowski, “Diferença e variação : um encontro permitido, uma articulação necessária”, *art. cit.*

12 Cf. E. Landowski, “Petit manifeste sémiotique”, *Actes Sémiotiques*, 120, 2017.

13 Medidas de impacto relativo ao “grau relativo de tonicidade e andamento, bem como o seu grau de abrangência num dado universo”, in L. Tatit, *Passos de semiótica tensiva*, Teliê Editorial, São Paulo, 2019. Trata-se das medidas de tonicidade e andamento (intensidade) e suas intersecções com temporalidade e espacialidade (extensidade) de uma grandeza que entra no campo de presença.

14 A.J. Greimas e J. Courtés, *Dicionário de Semiótica* (1979), São Paulo, Contexto, 2016.

15 J. Fontanille e Cl. Zilberberg, *Tensão e significação*, São Paulo, Humanitas, 2001. O original em francês foi publicado em 1998 mas, antes disso, Zilberberg já trabalhava numa proposta tensiva em textos individuais (por exemplo, *Essai sur les modalités tensives* (Amsterdam, Benjamins, 1981).

16 Tatit explica que Zilberberg “deixou de lado diversas categorias que pareciam fundamentais quando foram criadas — entre elas, a noção do ‘fazer missivo’ (...), e a refinada classificação dos tempos como ‘cronológico’, ‘ritmítico’, ‘mnésico’ e ‘cinemático’” (*Passos de semiótica tensiva*, *op. cit.*, p. 115).

Genericamente, Zilberberg propõe três modos semióticos, que são “pares de funções que descrevem a entrada de grandezas no campo de presença”, cada um com um estilo sintático próprio — o modo de eficiência (pervir¹⁷ e sobrevir, com a sintaxe intensiva dos aumentos e das diminuições), o modo de existência (foco e apreensão, com a sintaxe extensiva das triagens e das misturas), e o modo de junção (concessão e implicação, com a sintaxe juntiva dos acontecimentos e dos exercícios)¹⁸.

Por um lado, Zilberberg define o *campo de presença* como o “domínio espaço-temporal em que se exerce a percepção”¹⁹. O campo de presença é o lugar hipotético em que se estabelecem as relações de *tensividade*, termo complexo que se bifurca nos funtivos *intensidade* e *extensidade* (dimensões ou valências), sendo a intensidade relativa aos “estados de alma, o sensível”, e a extensidade relativa aos “estados de coisas, o inteligível”²⁰. Na intensidade (sensível), atuam as subdimensões (ou subvalências) do andamento (velocidade, rápida ou lenta) e da tonicidade (acentuação tônica ou átona). Já na extensidade (inteligível), se unem as subdimensões / subvalências do tempo e do espaço, que controlam a inteligibilidade dos discursos. Por outro lado, para Landowski, o campo de presença nada mais é do que o raio de percepção que determina o espaço-tempo do observador²¹.

O esquema tensivo, em que são projetadas as dimensões da intensidade e da extensidade, é a representação gráfica das articulações que inscrevem uma determinada grandeza no campo de presença do sujeito. Uma valência da intensidade se entrecruza com uma da extensidade projetando no gráfico o valor. O modo como essa grandeza entra nesse campo (descrito a partir dos modos semióticos) vai determinar o ponto da curva em que ela será inscrita, modulando velocidade e tonicidade com espaço e tempo. Genericamente, as dimensões, ou valências, podem estabelecer dois tipos de correlações no gráfico tensivo — as do tipo “inversas” (quando a extensidade aumenta, a intensidade diminui, e vice versa) e as do tipo “conversas” (quando intensidade aumenta, extensidade também aumenta; quando intensidade diminui, extensidade também diminui).

Ao falar sobre essas correlações, Zilberberg explica que “entre a intensidade e a extensidade se exerce uma ‘implacável’ correlação inversa, uma ‘lei dracônica’ que entrelaça, de um lado, o impactante e o concentrado, e, de outro, o

17 Segundo os tradutores de *Elementos de semiótica tensiva*, optou-se por traduzir “parvenir” por “pervir” (termo não mais em circulação no português brasileiro atual) porque ambas as palavras procedem de uma mesma raiz latina, *pervenire*. Eles registram, ainda, que no século 14, pervir significava “chegar de um ponto a outro, chegar ao fim” (p. 271), mesma acepção do termo em francês. Ou seja, uma grandeza pode entrar de modo processual, de um ponto a outro, ou sobrevir, imprevisivelmente, no campo de presença do sujeito.

18 Cf. Zilberberg, *La structure tensiva*. Suivi de Note sur la structure des paradigmes et de Sur la dualité de la poétique, Liège, Presses universitaires de Liège, 2012, pp. 8 e 37.

19 *Tensão e significação*, *op. cit.*, p. 125.

20 Cf. Zilberberg, *Elementos de semiótica tensiva*, Ateliê Editorial, São Paulo, 2011, pp. 66-72.

21 Cf. E. Landowski, “Modos de presença do visível”, in A.C. de Oliveira (org.), *Semiótica Plástica*, São Paulo, Hacker, 2004.

tênue e o difuso”. De fato, após apresentar as duas correlações como possíveis²², as conversas praticamente desaparecem da teoria, sendo retomadas em poucas análises pelo autor. É que, na concretude dos discursos analisados, geralmente a correlação inversa prevalece. Ou seja, quando um discurso mobiliza o sensível, em geral diminui inversamente o inteligível; quando mobiliza o inteligível, o faz geralmente às custas de sacrificar o sensível.

Como vimos, tal relação se impõe, diz Zilberberg, de maneira “implacável”, o que nos leva a compreender que as coerções sociais de produção do sentido projetam correlações inversas, consequência de uma certa previsibilidade no universo discursivo²³. As exceções apresentadas nos textos em que as correlações conversas aparecem confirmam a regra: tratam-se de análises em que a confluência entre inteligível e sensível traça no esquema tensivo valores aparentemente inalcançáveis para a ordem de discursos que conhecemos²⁴. Por exemplo, na área da utopia, demarcada no esquema tensivo na intersecção do máximo de intensidade com o máximo de extensidade²⁵. Em outra análise, o autor identifica na mesma área o que ele chama de “valores de apogeu”, indicando que, no entanto, talvez por um “filtro cultural”, a alternância inversa é a que predomina.

Além das duas dimensões que se correlacionam no esquema tensivo (intensidade e extensidade) e as duas subdimensões que cada uma delas articula (andamento e tonicidade para a intensidade, temporalidade e espacialidade para a extensidade), Zilberberg propõe um desdobramento mais detalhado para descrever essas medições de impacto nos discursos. Em primeiro lugar, diferentemente das dimensões, que majoritariamente se correlacionam de modo inverso, as subdimensões se correlacionam de modo converso. Tal lógica determina que uma forte tonicidade sempre virá acompanhada de um andamento acelerado, e vice-versa, e que o aumento ou a diminuição do tempo e do espaço sempre serão percebidos coincidentemente. Cria-se uma “armadilha” em que o analista não teria condições de lidar com ocorrências em que, por exemplo, uma aceleração no andamento não fosse produtora de uma intensificação tônica (ou seja, uma aceleração que, no entanto, é percebida de maneira átona).

Zilberberg desarma essa armadilha projetando as subdimensões da tensividade a partir de uma base previamente identificada com a mobilização do que ele chama de foremas²⁶ (*direção, posição e elã*)²⁷. O entrecruzamento entre um forema e uma subdimensão, ou subvalência de primeiro nível, projeta uma subvalência

22 *Elementos...*, *op. cit.*, p. 93.

23 Desenvolvimento a partir de contribuição de Américo Saraiva, professor de pós-graduação da Universidade Federal do Ceará, durante banca do exame de qualificação da presente tese, realizada no dia 21/08/2021.

24 Cl. Zilberberg, *op. cit.*, p. 66.

25 *Elementos...*, p. 69.

26 *Phorèmes*, em francês.

27 *Ibid.*, p. 74.

derivada²⁸. Tal detalhamento possibilita identificar, por exemplo, os efeitos de sentido produzidos pela entrada de uma grandeza com alta intensidade e baixa extensidade num campo de presença já projetado com elã da rapidez — seria a aceleração de algo que já está rápido. Assim, é possível explicar como uma aceleração no andamento, que inevitavelmente produz uma tonicidade acentuada, seja percebida de maneira átona, uma vez que se parte, de saída, de um elã já apreendido como da rapidez (ou seja, possibilita-se, assim, descrever os efeitos de sentido decorrentes do ato de acelerar o que já está rápido).

Um exemplo clássico do uso dessa ferramenta é o que mede a diferença no esforço empregado entre a abertura de algo que está hermeticamente fechado ou simplesmente fechado²⁹ (o primeiro requer do sujeito um esforço maior). Zilberberg propõe, então, as categorias aspectuais *minimização*, *atenuação*, *restabelecimento* e *recrudescimento* para explicar os movimentos que uma grandeza pode realizar no esquema tensivo, numa “primeira analítica do sensível”³⁰. É aqui que aparece uma proposição nem sempre bem compreendida do autor, os incrementos : o menos *mais* (atenuação) e o mais *menos* (minimização) para a área do inaccento, e o menos *menos* (restabelecimento) e o mais *mais* (recrudescimento) para a área do acento³¹.

A ideia é a de que quando uma grandeza está na posição de intensidade e extensidade mínimas, a diminuição do *mais* atenua aquela grandeza, a diminuição do *menos*, a restabelece, e, o acréscimo do *mais*, a recrudesce. No caminho contrário, a grandeza que, no máximo da intensidade e extensidade, recebe menos *menos*, se restabelece, menos *mais*, se atenua, e mais *menos*, se minimiza. Esse detalhamento, motivo de frequentes críticas de que tais operações tornariam a análise semiótica uma espécie de caricatura de uma matematização, é justamente o que permite um refinamento analítico dos fenômenos. Para Tatit, a complexidade desse modelo, com as chamadas “‘unidades de progressão’ (ou ‘incrementos’), o *mais* e o *menos* (...)” permite “combinações entre si bastante representativas do nosso imaginário tensivo”³².

Zilberberg detalha ainda mais as articulações entre os foremas (posição, direção e elã) e as categorias aspectuais (minimização, atenuação, restabelecimento e recrudescimento), na “segunda analítica do sensível”³³, propondo uma rede de relações para cada uma das subdimensões (andamento, tonicidade, espacialidade e temporalidade). Tal feito tem como resultado o desdobramento de 12 subvalências de grau dois para cada uma das 4 subdimensões (ou subvalências de primeiro grau). A necessidade de nomear cada um desses pontos resultou em

28 Cl. Zilberberg, *op. cit.*, p. 50.

29 *Ibid.*, p. 86.

30 *Ibid.*, pp. 79-84.

31 L. Tatit, *Passos de semiótica tensiva*, *op. cit.*, p. 109.

32 *Ibid.*, p. 228.

33 *Elementos...*, pp. 84-88.

outras 4 redes, que projetam 48 subvalências³⁴. Essa profusão de metatermos pode mais confundir do que ajudar, motivo pelo qual optamos em focar nossos esforços na rede que articula apenas as subdimensões de primeiro nível com os foremas.

Como vimos até aqui, nos cruzamentos entre intensidade e extensidade, depreendem-se os modos como uma determinada grandeza será percebida no campo de presença do sujeito. Ponto central da semiótica tensiva, o *acontecimento* fixa-se na intersecção entre o máximo de intensidade e o mínimo de extensidade. Isso significa que o *acontecimento* tensivo pressupõe que a grandeza entrará no campo de presença do sujeito de modo acelerado, comprimindo a percepção de tempo e espaço, com grande afetação sensorial. Trata-se de uma ruptura sempre concessiva, pois não é esperada. Para que seja considerado *acontecimento*, no entanto, o evento deve ser intenso o suficiente para abalar o sujeito, tirando dele as competências pragmáticas que o possibilitariam conseguir racionalizar o que acabara de suceder.

Na lógica da curva projetada no esquema, e com o auxílio das cifras tensivas, medidas de impacto propostas por Zilberberg, é possível descrever os discursos na modulação entre o *acontecimento* e seu correlato inverso, o *exercício*³⁵ (em que há o máximo de extensidade e o mínimo de intensidade). No entanto, ignorando o potencial desse ferramental metodológico, a maioria das análises que se sucederam às proposições de Zilberberg tendem a forçar a identificação de *acontecimentos*, fazendo um uso estanque do esquema, prendendo-se quase à lógica do quadrado semiótico, em que as categorias são descontínuas.

Consideraremos aqui a proposta de fazer uma leitura do esquema tensivo a partir de graus³⁶: entre os dois pontos extremos do gráfico tensivo, o *acontecimento* e o *exercício*, há uma infinidade de possibilidades abertas pelos recursos que dão conta de apreender o sentido de forma contínua, no intervalo das categorias estanques e que, em geral, não dão conta de explicar a efervescência³⁷ própria da vida humana.

3. Diálogos com a sociosemiótica

Menos extensa, a lista de metatermos da sociosemiótica *faz parecer* que dialoga melhor com a chamada semiótica padrão, expressão com a qual não concordamos uma vez que compreendemos que se tratam — a dita “padrão”, a tensiva e a sociosemiótica — da mesma semiótica, cuja preocupação é propor a descrição da produção de sentido em seus processamentos próprios. A partir das proposições de Greimas em *Da Imperfeição*, Landowski elabora, inicialmente, uma

³⁴ *Elementos...*, pp. 85-86.

³⁵ Cf. C. Zilberberg, “Louvando o acontecimento”, *Galáxia*, 13, 2007.

³⁶ Cf. M. de Souza Coutinho e R. Mancini, “Graus de concessão : as dinâmicas do inesperado”, *Estudos Semióticos*, 16, 2, 2020.

³⁷ *Elementos...*, p. 72.

releitura do nível narrativo do percurso gerativo de sentido³⁸. Leitura essa que vai gradualmente se espalhando por todos os níveis como proposta de uma teoria geral do sentido³⁹.

Em primeiro lugar, Landowski faz observar que a semiótica de Greimas tinha reconhecido e descrito somente dois tipos de interações narrativas — a *manipulação*, amplamente estudada e debatida, cujo princípio é o da *intencionalidade* (o Destinator quer *fazer* o destinatário *fazer* algo, modalizando nele um querer ou um dever) e a *programação*, implicitamente proposta no famoso estudo da sopa ao pesto⁴⁰, a qual, como Landowski estabeleceu mais tarde, tem como princípio ativo a *regularidade*. A esses dois regimes, ele mostra a necessidade de acrescentar outros dois que dariam conta de interações não reguladas nem por *intencionalidades* nem por *regularidades*. Primeiro, opondo-se ao regime da *programação*, o regime do *acidente*, cujo princípio é a *aleatoriedade*. E, opondo-se ao regime da *manipulação*, o regime do *ajustamento*, regulado pela *sensibilidade*. Tais regimes de interação são, por natureza, associados a regimes de significância e, ao mesmo tempo, eles projetam regimes de risco : na manipulação, o risco limitado e o sentido codificado (os objetos têm uma significação, cuja leitura será feita inteligivelmente por meio de grades culturais, sociais, econômicas, etc.) ; na programação, a segurança e a insignificância ; no acidente, o risco puro e o sem sentido ; no ajustamento, a insegurança e o *fazer sentido* (apreendido esteticamente, em ato).

Programação	Acidente
	X
Manipulação	Ajustamento

Esses quatro regimes são colocados em relação em uma elipse que guarda os princípios lógicos da construção do quadrado semiótico (sendo os contrários formados pelo par programação-acidente, e os subcontrários, pelo par manipulação-ajustamento), “substituindo as linhas retas do quadrado semiótico clássico por linhas curvas, fazendo assim aparecer zonas de trânsito em lugar das posições fixas” : “essa forma de apresentação visa a pôr em evidência os processos antes que o sistema que os sustenta”⁴¹. Em *Passions sans nom*, Landowski já explicava que “as passagens entre as diferentes posições se ligam sem quebra de continuidade”⁴². As posições dos regimes reconhecidos são apenas campos de maior concentração da lógica que sustenta cada regime. A esse respeito, Norma Discini, em estudo que também procurou as aproximações teóricas entre semiótica tensiva e sociosemiótica, propõe que “a definição (...) dos regimes

38 *Interações arriscadas* (2005), São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014.

39 Cf. E. Landowski, “Sociosemiótica : uma teoria geral do sentido”, *Galáxia*, 27, 2014.

40 In *Sobre o sentido II*, Nankin / EDUSP, São Paulo, 2014.

41 *Interações arriscadas*, op. cit., p. 81.

42 *Passions sans nom*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004, p. 204.

de sentido depende do acento e da tonicidade do estésico imprimidos sobre o semântico”⁴³.

O que diferenciara, por exemplo, a *programação* do *ajustamento* é a tensão entre a segurança da lógica da regularidade e a insegurança da lógica da sensibilidade que sustentam respectivamente esses dois regimes. O percurso ao longo da elipse pode ser efetuado partindo de um ou do outro dos contrários :

Primeiro, a partir da zona do acidente rumo a da manipulação e, dali, seguindo até o regime da programação, ponto de chegada provisório. Este último regime, que define um mundo em que prevalecem a ordem, a estabilidade e a continuidade, pode, com efeito, ser considerado, segundo outra perspectiva (aquela adotada (...) em *Da Imperfeição*), como dado “na origem”. Enxergado deste modo, ele constitui um ponto de partida alternativo. Daí um segundo movimento, que conduzirá desta vez da programação ao ajustamento, e, finalmente, para fechar o circuito, do ajustamento de novo ao regime do acaso e do acidente.⁴⁴

Ainda que a elipse dos regimes tenha se desenvolvido muito desde a publicação original de *Interações arriscadas*, em 2005, com a inclusão de novos parâmetros que auxiliam a descrição das interações e, em particular, como veremos em breve, os consequentes riscos envolvidos na construção do sentido, as passagens entre os regimes ainda não foram suficientemente exploradas. Todavia, o autor mostrou a possibilidade de uma articulação entre as lógicas de dois regimes distintos quando, ao analisar discursos políticos populistas, propôs a “manipulação por contágio”⁴⁵. Em “Uma dinâmica interacional complexa”, Yvana Fecchini também explora as relações entre os regimes, propondo a ideia de “regimes de base” e “regimes auxiliares”⁴⁶, lógica semelhante à dos “programas de base” e “programas de uso” da semiótica narrativa de Greimas⁴⁷.

Curiosamente, apesar das críticas ao *mais mais*, *menos menos* da semiótica tensiva, as passagens entre os regimes de interação nos parecem poder ser explicadas justamente pela identificação do *mais* ou *menos* risco envolvido em cada um dos regimes. Olhando para os percursos indicados pelo autor para a movimentação entre os regimes, temos : no primeiro percurso, partindo do *acidente* para a *manipulação* (o que envolve uma diminuição *atenuada* do risco, que passa de puro para controlável) e da *manipulação* para a *programação* (ou seja, a *minimização* do risco, para voltar para as categorias aspectuais propostas por Zilberberg). O segundo percurso partiria do risco zero da *programação* para a redução dessa segurança, com o *restabelecimento* de algum risco no *ajustamento* e, finalmente, o *recrudescimento* do risco, levando ao *acidente*.

O primeiro percurso faria, no esquema tensivo, uma passagem brusca da área do acento (em que estão o *acidente* e o *ajustamento*) para a área do inaccento

43 N. Discini, “Entre interações de risco e tensões do afeto”, *Galáxia*, 36, 2017, p. 88.

44 *Interações arriscadas*, p. 81.

45 Cf. “La politique-spectacle revisitée : manipuler par contagion”, *Versus*, 107, 2008.

46 Y. Fecchini, “Uma dinâmica interacional complexa”, *Acta Semiotica*, I, 1, 2021, p. 208.

47 *Dicionário de Semiótica*, *op. cit.*, pp. 389-390.

(onde se encontram *manipulação* e *programação*). Já o segundo percurso proporia o caminho inverso, partindo da área do inacento (*programação*) para a do acento (primeiro para o *ajustamento* e, depois, para o *acidente*).

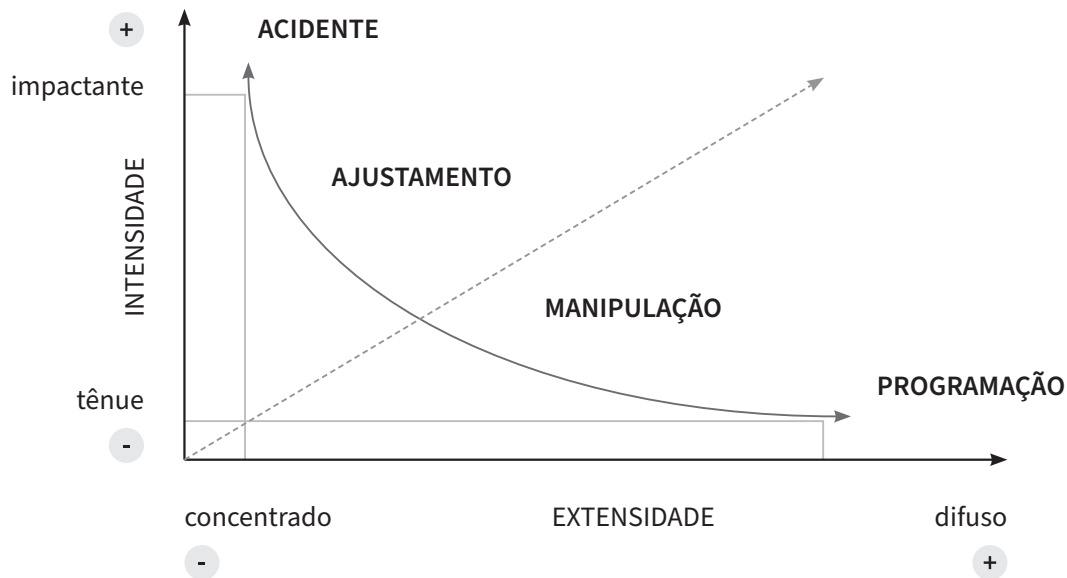
Fazendo um paralelo entre todas essas passagens com as categorias aspectuais tensivas, a *manipulação*, cujo risco é controlável, passa para a *programação* na medida em que a regularidade diminui esse risco até a sua total *minimização*. A passagem da *manipulação* para o *ajustamento* se dá por meio de uma diminuição no controle do risco, num *restabelecimento* e, finalmente, o aumento desse risco crescente, por *recrudescimento*, promove a passagem do *ajustamento* para o *acidente*.

No esquema que segue, as modulações são indicadas a partir de Luiz Tatit, *Passos de semiótica tensiva* (São Paulo, Ateliê Editorial, 2019, p. 109). Os regimes não ocupam as mesmas posições da elipse, pois aqui não estão sendo levadas em consideração as lógicas do quadrado semiótico.



O nó teórico de tal proposição é a necessária verificação se *acidente* e *acontecimento* tem o mesmo estatuto nas duas teorias, uma vez que uma projeção apressada dos percursos identificados até aqui entre os regimes de interação no esquema tensivo levaria a sobrepor ambos os conceitos no mesmo ponto de intersecção do esquema tensivo — aquele em que há o máximo de intensidade e o mínimo de extensidade. Para Landowski, no entanto, o *acidente* não implica, necessariamente, uma intensificação do sensível. (Para o autor, o acidente se define elementarmente como o simples cruzamento entre dois programas independentes).

O esquema com uma projeção que ainda não leva em consideração as diferenças entre *acidente* e *acontecimento*, bem como não reflete sobre a centralidade do *ajustamento* na teoria sociosemiótica, poderia ser assim representado :



Projeção dos regimes de interação sociosemióticos no esquema tensivo.

No esquema, se percebem bem os movimentos aspectuais propostos por Zilberberg e desenvolvidos por Tatit. Partindo da programação, em ascensão, atenua-se o risco e chega-se à manipulação. Dali, um acréscimo de risco faz a passagem para o regime do *ajustamento*, em que a entrega do sujeito ao sensível, recrudescendo o risco, pode levar ao regime do *acidente*. Mas ao contrário do *acontecimento* tensivo, no lugar das fraturas estésicas definidas por Greimas⁴⁸, a ideia do teórico da sociosemiótica é pensar regimes de interação em que o aleatório não tem nada de sensível (ou em que o sensível não é um componente relevante na produção de sentidos) — e aí estaria o *acidente* —, ou, ao contrário, interações em que o *sensível*, por sua vez, nada tem de aleatório, e aí estaria o *ajustamento*.

Jacques Fontanille afirma que semiótica tensiva e sociosemiótica são diferentes abordagens para o que ele chama de “incidência sintagmática”⁴⁹. Para nós, no entanto, a centralidade da sociosemiótica não está no *acidente*, como proposto pelo analista, mas no *ajustamento*, lugar da inventividade criativa. Em outro artigo, Fontanille projeta o *acidente* no mínimo de intensidade e extensão do gráfico tensivo, uma vez que tal regime é “somente um hápax

48 A.J. Greimas, *Da Imperfeição*, São Paulo, Estação das Letras e Cores/CPS, 2017, pp. 29-73.

49 Cf. J. Fontanille, “Um diálogo imaginário entre Claude Zilberberg e Eric Landowski : em torno do acontecimento, da álea e do acidente”, in C.M. Mendes e G. Lara (orgs.), *Em torno do acontecimento : uma homenagem a Claude Zilberberg*, Curitiba, Appris, 2016, p. 35.

factual que não induz a nenhuma adaptação e, por isso, assemelha-se ao lapso e ao ato falho”⁵⁰.

De fato, a “incidência sintagmática” que determina o *acidente* na sociossemi-ótica é uma incidência que, segundo Landowski, pode passar sem que se preste atenção ao seu absurdo⁵¹. Trata-se de um evento que interrompe uma certa programação (por isso, na lógica do quadrado, é seu par contrário), mas que não necessariamente vai mobilizar o sujeito pelo sensível. Tanto assim que Landowski localiza o acidente na zona das coincidências da elipse⁵², explicitando que não há de fato, nesse regime, uma interação propriamente dita, mas apenas o que ele chama de uma “coincidência” (entre programas independentes).

Na semiótica tensiva, o *acontecimento* é o sincretismo do máximo de intensidade com o mínimo de extensidade. São aqueles eventos portadores de “impacto”⁵³, em que o sujeito “trocou ‘a contragosto’ o universo da medida pelo da *desmedida*”⁵⁴. No lugar do que Greimas tratou sincreticamente — sensibilidade e aleatoriedade — e que Zilberberg propõe manter (sendo a sensibilidade representada pelo acento na intensidade, e a aleatoriedade, pela contração do tempo-espço), Landowski estabelece dois regimes : ajustamento e acidente, “ao mesmo tempo distintos e autônomos apesar dos laços que os unem”⁵⁵.

Parece-nos ser possível concluir neste ponto que, apesar de superficialmente parecidos, *acontecimento* e *acidente* tem estatutos diferentes e não poderiam ser colocados no mesmo ponto na curva do esquema tensivo. Se, de um lado, o acontecimento sempre vai ter pressuposta a afecção sensível do sujeito, no acidente é perfeitamente possível que o sujeito não perceba sensivelmente nada de diferente. Do que se depreende que todo acontecimento é um acidente, mas nem todo acidente é um acontecimento.

O risco controlado, implicado na estabilidade de uma espacialidade e temporalidade estendidas, e de um andamento lento e uma tonicidade sem acento, garante a inteligibilidade e o controle do processo e sua apreensão na *regularidade*, que é a lógica regente da *programação*. Tal regularidade estável projeta uma aspectualidade iterativa — é só na repetição que o observador instalado no discurso tem condições de apreender a narrativa como *programação* (lugar da *minimização*). É o lugar enunciativo próprio do Papa no desempenho do papel temático que emerge da regulação institucional. Tanto em semiótica tensiva quanto em sociossemiótica, esse lugar tende a arrefecer os sentidos e se dessemantizar pela monotonia da repetição. Aqui, há uma coincidência entre *programação* sociossemiótica e *exercício* tensivo.

50 J. Fontanille, “Práticas semióticas : imanência e pertinência, eficiência e otimização”, in M.L. Diniz e J.C. Portela (orgs.), *Semiótica e mídia : textos, práticas, estratégias*, Bauru, UNESP/FAAC, 2008, p. 55.

51 *Interações arriscadas*, p. 71.

52 *Ibid.*, p. 100.

53 C. Zilberberg, *Elementos...*, *op. cit.*, p. 194.

54 *Ibid.*, p. 163.

55 *Op. cit.*, p. 73.

Estamos no lugar da tranquilidade discursiva, em que as regularidades temáticas, mesmo aquelas regidas por coerções sociais que se figurativizam em papéis temáticos como o do Papa, são da ordem implicativa — espera-se que o Papa seja o Papa, com tais ou tais atitudes e defesas de tais ou tais posicionamentos e ele confirma essas expectativas em gestos, atitudes e discursos enunciados verbal ou textualmente. Mesmo assumindo posições consideradas inovadoras, o Papa Francisco nunca deixou de ser o Papa, responsável por manter a tradição e a unidade da Igreja Católica.

A manipulação é outro regime que comporta uma estabilidade no processo, mas, no possível diálogo com as cifras tensivas, propomos que a expansão / abertura ou a retenção / fechamento do espaço-tempo, bem como o ritmo do andamento e a intensidade da tonicidade, dependem agora da *intencionalidade*, lógica que rege tal regime, de um destinador. A aspectualidade é incoativa na medida em que o fazer manipulatório deve ser apreendido como o que dá início ao processo pela instalação de um querer ou um dever no sujeito da ação. Em tal dispositivo, o mundo tem um sentido que deve ser *lido* a partir da distintividade que o configura⁵⁶.

Finalmente, o regime do ajustamento é o que se apresenta com tonicidade intensa e andamento, temporalidade e espacialidade modulados de tal modo que seja possível que os sujeitos parceiros da interação se realizem mutuamente⁵⁷. A aspectualidade é durativa e a relação estabelecida no gráfico tensivo é conversa — quanto mais inteligível, mais sensível, ou vice-versa⁵⁸.

4. O gesto da benção

Quando olhamos para a imagem do Papa curvado à espera da benção dos fiéis que lotavam a praça de São Pedro, em Roma, no entardecer do dia 13 de março de 2013, a inversão da lógica esperada — ou seja, a que mostraria o Papa abençoando os fiéis curvados na praça, cria um acento de sentido com tonicidade impactante por menor que o gesto possa parecer, pois parte-se de um elã já bastante tônico (a apresentação de um novo Papa). Esse foi o principal gesto do Cardeal Jorge Mario Bergoglio, até então arcebispo de Buenos Aires ao se apresentar na sacada da basílica vaticana após ser eleito sucessor do Papa Bento XVI. “Peço-vos um favor : antes de o Bispo abençoar o povo, peço-vos que rezeis ao Senhor para que me abençoe a mim ; é a oração do povo, pedindo a benção para o seu bispo”, disse Francisco, em italiano⁵⁹.

O gesto, inesperado, instaura uma pequena quebra no ritual de apresentação de um novo Papa. Tradicionalmente, o cardeal eleito concede uma benção especial aos fiéis presentes na praça e aos que acompanham o momento pelos meios de comunicação. A inversão dos papéis de fiel, sujeito na espera daquela

56 Cf. E. Landowski, “Crítica semiótica do populismo”, *Galáxia*, 2020, p. 20.

57 *Interações arriscadas*, p. 52.

58 *Elementos...*, p. 66.

59 <https://bit.ly/2SMjZYq>.

benção, e de pastor, sujeito com competência para conceder aquela benção, está na lógica da concessividade prevista por Zilberberg (apesar de os fiéis esperarem a benção, é o papa quem, antes, pede uma benção).

Ao curvar-se, Francisco potencializa o papel do enunciatário fiel, especialmente o do fiel figurativizado na praça, transferindo-lhe o poder de abençoar o Papa. Juntamente com o acento de sentido tônico imprevisto, o gesto de Francisco constrói-se igualmente com um aumento de extensividade, pois amplia a percepção temporal. É na medida em que o Papa se apresenta, em que ele se deixa conhecer e ser apreendido inteligivelmente pelos fiéis, que igualmente acrescenta sensibilidade ao curvar-se e flagrar-se, no discurso, como um entre outros.

Se estabelece, portanto, uma correlação inversa, em que o valor se constrói no campo que Zilberberg chamou de “lugar da *utopia*”⁶⁰. Tal correlação permite descrever o regime de interação do *ajustamento*, concebido por Landowski como aquele que faz aparecer uma “inteligência sensível” (uma sensibilidade extensa ou uma extensividade sensível ?) entre os sujeitos da narrativa⁶¹. O esperado era que, ao valorizar o sensível, o discurso de Francisco neutralizasse o inteligível, o que não acontece, uma vez que ele habilmente maneja a interação de tal modo que os elementos simbólicos de todo aquele ritual de apresentação do novo Papa dão-se a conhecer por uma grade de leitura que, no entanto, mantém-se igualmente na ordem da sensibilidade.

No capítulo VI de *Passions sans nom*, “En deçà ou au-delà des stratégies, la présence contagieuse”, publicado em português em um documento de estudos do Centro de Pesquisas Sociosemióticas com o título *Aquém ou além das estratégias, a presença contagiosa*, Landowski fornece as bases com as quais desenvolveria o regime do *ajustamento* a partir da articulação dos conceitos de *contágio* e *estesia*. No artigo, ele explica que,

no teatro por exemplo, podemos ver grupos inteiros de sujeitos patêmicos rindo ou chorando em um mesmo elã, emudecendo juntos de surpresa ou tremendo de medo, comungando por um momento da mesma alegria ou do mesmo desespero figurado diante deles por meio do discurso e do corpo dos atores na cena. Experiência estética e estésica partilhada, a participação no ato dramático instaura então uma comunidade viva entre os espectadores, fundada em uma proximidade sentida que une os corpos-sujeitos⁶².

Ao curvar-se e pedir a benção dos fiéis que esperavam a benção dele, Francisco instala-se sensivelmente no campo de presença dos seus enunciatários, que são desafiados a assumir a “voz” do discurso no gesto de abençoar. Cria-se um impacto ascendente que provoca surpresa. O que se vê, então, é o emudecimento da multidão, como prevê Landowski. Não é mais uma relação mediada. Eles

⁶⁰ *Elementos...*, p. 69.

⁶¹ *Interações arriscadas*, p. 47.

⁶² *Aquém ou além das estratégias, a presença contagiosa*, São Paulo, Estação das Letras e Cores - Centro de Pesquisas Sociosemióticas, 2005, pp. 36-37.

não estão apenas manipulados pelo pedido do Papa. Os corpos de enunciador e enunciatário estão articulados na interação, produzindo um novo sentido em ato. Essa interação, cuja tonicidade e o andamento crescem na mesma medida em que se expandem o tempo e o espaço (o gesto rompe, mas é lento e se estende numa temporalidade e numa espacialidade que garantem a manutenção do inteligível), é da ordem da concessão tensiva, numa curva conversa e pode ser percebida como um *ajustamento* na perspectiva sociosemiótica.

A saudação do novo Papa na sacada da Basílica de São Pedro é a conclusão de um programa narrativo mais amplo, com etapas que garantem unidade rítmica ao rito : instala-se a surpresa da fumaça branca que anuncia a eleição, segue-se uma espera maior até que se revele o nome do cardeal eleito, a sacada recebe ornamentos e, finalmente, no ápice da narrativa, as cortinas se abrem, como num teatro, para que o novo Papa apareça. Entre a fumaça branca e a abertura triunfal das cortinas, há um acréscimo de tonicidade que coincide com o aumento temporal. Quanto mais a espera se prolonga, mais intensa é a expectativa dos fiéis na praça.

Esse momento de *mise-en-scène* constrói um cenário institucional, garantindo a veridicção da tradição (o anúncio é feito ainda em latim, por exemplo). A Igreja aparece como co-Destinador do papel temático “Papa”, prescrevendo todo o ritual, os objetos, o lugar, os paramentos e mesmo o tempo e o andamento em que tudo acontece. Ao assumir a nova função, o Cardeal Jorge Mario Bergoglio deixa marcas pessoais, inclusive as das fragilidades do seu próprio corpo, que, sincretizadas com as marcas da Igreja, projetam seu *ethos*⁶³.



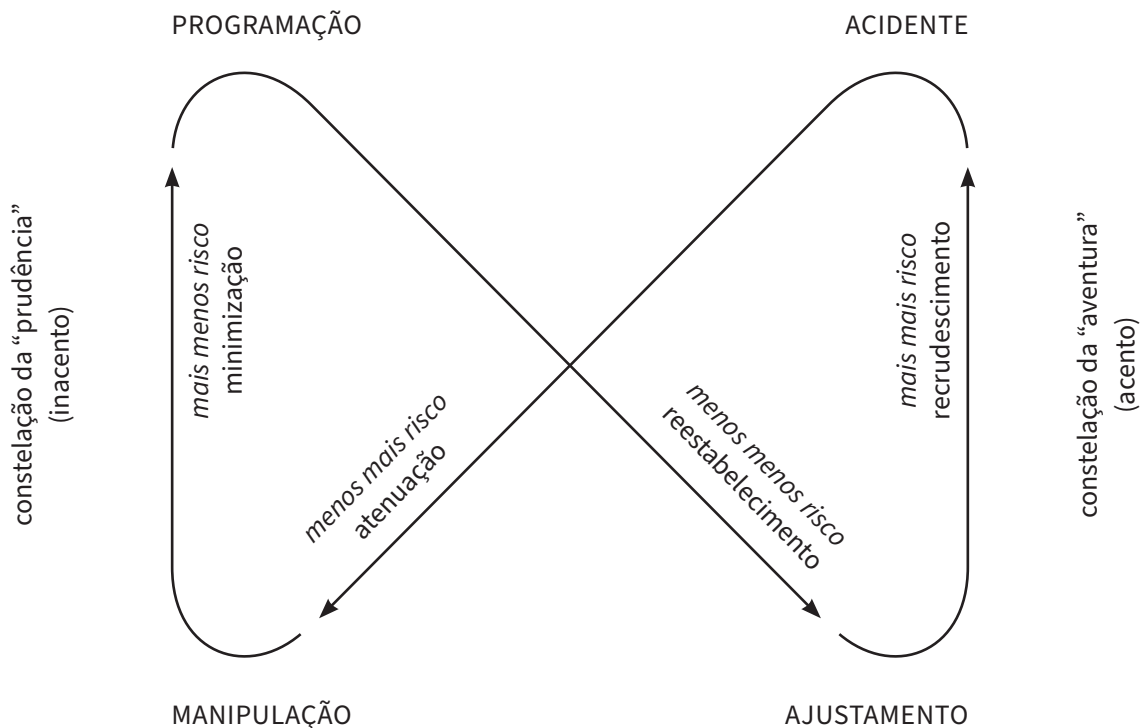
Frame do vídeo da primeira saudação do Papa Francisco, logo após ser eleito. O novo Papa se curva e pede uma benção aos fiéis, que se *ajustam* sensivelmente ao corpo do pontífice. Cria-se uma “inteligência sensível” entre os dois sujeitos (Papa e fiéis), aumentando na mesma proporção a inteligibilidade e a sensibilidade tônica da interação. (Fonte : Youtube)

Se a sociosemiótica nos ajuda a reconhecer que o Papa Francisco, em sua apresentação pós-eleição, projeta valores que deslizam entre a *programação* do rito e o *ajustamento* dos seus gestos, que mobilizam sensivelmente os parceiros

63 Cf. R. Alves, *Habemus Papam : eleição papal nas coberturas midiáticas de jornais paulistas, de Leão XIII (1878) a Francisco (2013)*, Dissertação de Mestrado, PUC-SP, São Paulo, 2017, p. 262.

na interação, a semiótica tensiva nos possibilita explicar que essa passagem entre um regime e outro se dá por meio do *restabelecimento*. Francisco deixa a zona da segurança da *regularidade* restabelecendo o *sensível*, o que amplia as possibilidades de construção do sentido e tiram o Papa do conforto da segurança. Saímos da constelação da prudência (cujo paralelo na semiótica tensiva pode ser chamado de área do inacente) para a constelação da aventura (correspondente à área do acento).

Como o Papa, no entanto, mantém o controle do inteligível, não abrindo possibilidade para nenhuma ruptura com a tradição da Igreja Católica, propomos que o *restabelecimento* do *sensível*, ou do risco, nessa passagem entre a programação e o ajustamento, aconteça pelo que Zilberberg chama de “retomada”, ou seja “a retirada de pelo menos um *mais*”, sem que isso leve ao risco de um *recrudescimento* por “saturação” (“acréscimo de mais de um *mais*”)⁶⁴, o que implicaria no *acidente*. Propomos a representação gráfica abaixo para mostrar como as categorias aspectuais, enquanto cifras tensivas, se articulariam na elipse dos regimes de interação.



5. Uma presença sensível

Coerentes com a proposta geral de uma epistemologia baseada na gradualidade e na complexidade, Landowski e Zilberberg tratam o conceito de *presença* de maneira igualmente modular. Interessante constatar que tal conceito, fundamental nos debates mais contemporâneos da teoria, não teve uma introdução fácil na

⁶⁴ *Elementos...*, p. 60.

semiótica. “Quando me atrevi pela primeira vez a pronunciar diante de Greimas esta palavra, ‘presença’, termo então tabu entre os semioticistas, ele exclamou : ‘*Presença ? Landowski estaria virando místico ?*’”, revela o proponente da sociosemiótica na contracapa de um dos seus mais recentes livros, *Com Greimas*⁶⁵. Um sobrevoos sobre as principais obras de Landowski e Zilberberg permite constatar semelhantes pontos de vista de ambos a respeito da importância e do papel do conceito de presença em semiótica. Ele dá o título de um dos ensaios de sociosemiótica de Landowski, *Presenças do Outro*. E constitui o tema de um capítulo do livro de Zilberberg e Fontanille, *Tensão e significação*, capítulo em que eles introduzem a ideia do “campo de presença”, espécie de arena perceptiva “considerada como o domínio espaço-temporal em que se exerce a percepção”⁶⁶.

Mas seria possível falar em uma “presença sensível” do Papa Francisco? Afinal, toda presença não é, de algum modo sensível? Nos valemos aqui de uma graduação que tanto Zilberberg quanto Landowski propõem para pensar o conceito de presença. Em *Modos de presença do visível*, Landowski descreve a distinção entre “diferentes modalidades da presença”⁶⁷. Do mesmo modo, Zilberberg também modula o conceito, diferenciando a presença, tônica, da existência, átona⁶⁸.

Para Landowski, há uma presença que só merece ser citada superficialmente, pois descreve a simples inserção de um dado objeto, ou sujeito, no campo de percepção de um parceiro da interação. Suas qualidades sensíveis não mobilizam a interação. Seria o conceito de existência proposta por Zilberberg — uma presença átona, quase sem sentido. Ao acentuar essa existência, o sujeito a torna, de fato, uma presença significativa⁶⁹. Landowski distingue, ainda, outros modos intermediários dessa presença, passando inclusive por aquela em que o sujeito classifica e lê o parceiro, não tirando daquela presença qualquer potencialidade estética.

Em Francisco, falamos de uma *presença sensível*, pois compreendemos, como procuramos descrever ao analisar sua apresentação pós conclave, que se trata de uma existência acentuada, tônica, e, portanto, uma presença que faz sentido em ato, na parceria da interação.

A imagem de qualquer Papa tem um sentido simbólico, e portanto inteligível, muito explícito. A batina branca, a cruz no peito, o anel no dedo, são todos elementos facilmente reconhecíveis mesmo por aqueles que não são católicos. Reconhecíveis e imediatamente relacionados com a identidade do líder da Igreja Católica. Assim também o são os rituais que envolvem diretamente a figura do Papa — ou, melhor dito, o corpo do Papa.

65 *Com Greimas. Interações semióticas*, São Paulo, Estação das Letras e Cores / CPS, 2017.

66 *Tensão e Significação*, São Paulo, Humanitas, 2001.

67 “Modos de presença do visível”, in A.C. de Oliveira (org.), *Semiótica Plástica*, São Paulo, Hacker / CPS, 2004, p. 111.

68 C. Zilberberg, “De l’affect à la valeur”, in M. Castellana (org.), *Texte et valeur*, Paris, L’Harmattan, 2001, p. 55.

69 Cf. E. Landowski, “Présence à soi, présence au monde”, *Présences de l’autre*, Paris, P.U.F., 1997, pp. 89-94 e 109.

A Igreja Católica cuidou de construir ao longo dos séculos a imagem do Papa como a de sucessor do apóstolo São Pedro, pescador convertido em “pescador de homens” (Mt, 4,19). Logo nos primeiros anos após a morte de Jesus, historiadores ligados à Igreja já deixavam registros da linha sucessória que unia os homens que foram ocupando a função ao apóstolo. Essa construção está explícita, por exemplo, na Basílica de São Paulo Fora dos Muros, em Roma, que exibe uma série de retratos que, desconsiderando todos os percalços, lacunas e disputas em torno do trono de Pedro, traça uma linha contínua e organizada entre Pedro, primeiro Papa, e Francisco, 266º da lista.

Esses são elementos distintivos (a cruz, a batina...) e regulares (as permanências do rito, a sequência dos Papas) com os quais o outro que interage com o Papa mantém relações sobretudo de leitura e reconhecimento inteligível. A apresentação de Francisco logo após sua eleição, em março de 2013, não deixou de contar com esses símbolos. O conclave, evento em que cardeais do mundo todo se reúnem para, trancados “com chave” na Capela Sistina, escolher o novo Papa, é um rito que se mantém sem grandes mudanças desde pelo menos os anos 1200.

Mas além, ou ao lado dessa presença “legível” do Papa Francisco, tem também a sua presença sentida, “contagiosa”. Se o Papa contagia pela gestualidade e proxêmica, também o faz pelas escolhas discursivas. No lugar de sermões ininteligíveis para a maior parte dos fiéis que conhecem pouco ou nada das proposições teológicas, Francisco escolhe figuras da vida comum para dar corpo a temas sociais complexos, aparentemente distantes do interesse religioso, como a pobreza causada pela globalização ou o perigo da indústria armamentista na gênese de novas guerras. Aliados, corpo e discurso reiteram um acento no aspecto sensível, estésico, configurando uma identidade concessiva.

Ao escolher a cidade de Lampedusa, ilha ao sul da Itália conhecida por ser a porta de entrada da Europa para refugiados vindos da África, como o destino de sua primeira viagem em julho de 2013, menos de três meses após ter sido eleito Papa, Francisco indicava a opção por uma Igreja que ele passou a chamar “acidentada”⁷⁰. Na ocasião, afirmou que as frequentes notícias sobre mortes de refugiados afogados ao mar eram como “espinho no coração que faz doer”⁷¹. Sete anos depois, em outubro de 2020, na encíclica “Fratelli tutti”, ele desejava, “ardentemente”, que “neste tempo que nos cabe viver, reconhecendo a dignidade de cada pessoa humana, possamos fazer renascer, entre todos, um anseio mundial de fraternidade”.

70 “(...) prefiro uma Igreja acidentada, ferida e enlameada por ter saído pelas estradas, a uma Igreja enferma pelo fechamento e a comodidade de se agarrar às próprias seguranças”. Papa Francisco, *Evangelii Gaudium, exortação apostólica sobre o anúncio do evangelho no mundo atual*, Vaticano, 2013 (https://www.vatican.va/content/francesco/pt/apost_exhortations/documents/papa-francesco_esortazione-ap_20131124_evangelii-gaudium.html).

71 Homilia do Papa Francisco durante “Missa pelas vítimas dos naufrágios”, Lampedusa, 8 jul. de 2013 (https://www.vatican.va/content/francesco/pt/homilies/2013/documents/papa-francesco_20130708_omelia-lampedusa.html).

A projeção de uma sociedade utópica é tema constante das falas do Papa Francisco. Aliado a um modo de habitar o mundo, que projeta um corpo próprio, é possível também que os fiéis estabeleçam com ele uma relação “corpo a corpo”, mesmo nas interações mediadas pelas redes sociais oficiais de Francisco (especialmente a página do Papa no *instagram*). Em geral, elas trazem imagens que dão a ver o Papa em constantes “flagrantes” de gestos carinhosos e afetuosos com fiéis e autoridades que ele encontra nas mais variadas situações. São exemplares dessas imagens aquelas em que ele toca e abraça doentes em estado avançado de feridas no corpo. Também são exemplares aquelas fotografias em que Francisco mostra-se beijando e se deixando beijar por crianças e idosos. O corpo frágil, que naquela aparição inicial pós eleição poderia ter projetado um sentido de senilidade ou mesmo de fora de moda, homologa-se a um efeito de ancestralidade familiar. Ao ver essas imagens, tem-se a sensação de que o Papa é alguém da família com que se deseja estar para receber aquele carinho.

Conclusão

Ao apresentar o *Dicionário II*, Greimas e Courtés criticavam o que chamavam de atração pelas profundezas, “mal misterioso que assombra muitos semioticistas”. Os autores recordam que o percurso gerativo de sentido já prevê diferentes níveis de abstração. Aprofundar problemáticas não significa ter que colocá-las todas no nível profundo ou até criar níveis ainda mais profundos para as análises⁷². Fugindo deste “mal mystérieux”, nosso estudo parte da ideia de que a elipse das interações e o esquema tensivo constituem complementos, não incompatíveis entre si, da gramática narrativa elaborada por Greimas. Não nos interessa aqui colocar esses modelos teóricos aquém ou além do percurso gerativo de sentido, mas integrá-los a ele, como, aliás, nos parece ser a intenção de Landowski e de Zilberberg.

Ao proporem uma semiótica das variações no lugar de uma semiótica das diferenças, Landowski e Zilberberg ampliam as possibilidades de análise do sensível nos discursos. A prevalência do sensível em ambos é uma possibilidade bastante remota, mas sempre euforizada — Zilberberg usa figuras como “apogeu”⁷³, “utopia”⁷⁴ e “sujeito extático”⁷⁵. E, por seu lado, Landowski fala de uma “inteligência sensível”⁷⁶.

Ao romper o programado, ou o esperado, Francisco instala um eu aberto a interações mais sensíveis, mais arriscadas, mas, em contrapartida, mais abertas a novos sentidos. Apresentando as possibilidades metodológicas de articulação

72 A.J. Greimas e J. Courtés (orgs.), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage II*, Paris, Hachette, 1986.

73 *La estrutura tensiva*, p. 66.

74 *Elementos...*, p. 69.

75 C. Zilberberg, “Esquisse d'une grammaire du sublime chez Longin”, *Langages*, 200, 1999, p. 110.

76 *Interações arriscadas*, p. 47.

entre semiótica tensiva e sociosemiótica, descrevendo como as cifras tensivas podem aumentar o rendimento analítico da elipse dos regimes de interação, nossa pesquisa se abre para o desafio de olhar internamente para esses regimes, como se os submetêssemos à lente de uma lupa.

Seria possível identificarmos, por exemplo, uma *manipulação desacelerada*? Ou um *acidente átomo*? Uma *programação* tônica que, por “progressão” (“retirada de mais de um *menos*”), implicaria em um *acidente*, este por sua vez recrudescido por “ampliação” ou por “saturação”? Essas operações, que Zilberberg chama de “uma aritmética tensiva”⁷⁷, dialogariam com o que Landowski descreve como duas formas de cada um dos regimes (regularidade causal ou simbólica, para a *programação*, probabilidade mítica ou matemática, para o *acidente*, motivação consensual ou decisória, para a *manipulação*, e sensibilidade perceptiva ou relativa, para o *ajustamento*)? São questões que nos guiarão em pesquisas futuras.

Desde logo, porém, a possibilidade de usarmos articulados conceitos da semiótica tensiva e da sociosemiótica, tirando de cada uma delas suas operacionalidades próprias, nos parece ser uma contribuição relevante na proposição de diálogo das duas vertentes teóricas. Embora tenham sido tomadas como rivais ao longo da história, procuramos descrever neste artigo como elas podem ser metodologicamente complementares.-

Bibliografia

- Alonso, Juan, *Le discours de l'ETA . Un terrorisme à l'épreuve de la sémiotique*, Limoges, Lambert-Lucas, 2005.
- e Federico Montanari, “Por una sociosemiótica tensiva : la figura del ultimatum”, *Revista del Centro de Ciencias del Lenguaje*, 1999.
- Alves, Rafael, *Habemus Papam - eleição papal nas coberturas midiáticas de jornais paulistas: de Leão XIII (1978) e Francisco (2013)*, dissertação de mestrado, São Paulo, PUC-SP, 2018.
- Coutinho, M. de Souza e Renata Mancini, “Graus de concessão : as dinâmicas do inesperado”, *Estudos Semióticos*, 16, 2, 2020.
- Discini, Norma, *Corpo e estilo*, São Paulo, Contexto, 2015.
- “Entre interações de risco e tensões do afeto”, *Galáxia*, 36, 2017.
- Dorra, Raúl. *La casa y el caracol : materiales sensibles del sentido 2*, México, Plaza y Valdes, 2005.
- Fechine, Yvana, “Uma dinâmica interacional complexa”, *Acta Semiotica*, I, 1, 2021.
- Fontanille, Jacques e Claude Zilberberg, *Tensão e significação*, São Paulo, Humanitas, 2001.
- Francisco, Papa, *Evangelii Gaudium, exortação apostólica sobre o anúncio do evangelho no mundo atual*, Vaticano, 2013. https://www.vatican.va/content/francesco/pt/apost_exhortations/documents/papa-francesco_esortazione-ap_20131124_evangelii-gaudium.html.
- *Fratelli Tutti, carta encíclica sobre a fraternidade e amizade social*, Vaticano, 2020.
- Greimas, Algirdas J., e Joseph Courtés, *Dicionário de Semiótica*. (1979), São Paulo, Contexto, 2ª ed., 2016.
- *Sémiotique Dictionnaire raisonné de la théorie du langage II*, Paris, Hachette, 1986.
- Landowski, Eric, “Diferença e variação : um encontro permitido, uma articulação necessária”, in A.C. de Oliveira (org.), *Caderno de discussões do IX Colóquio do Centro de Pesquisas Sociosemióticas*, São Paul, Edições CPS, 2003.
- “Modos de presença do visível”, in A.C. de Oliveira (org.), *Semiótica Plástica*, São Paulo, Hacker / CPS, 2004.

⁷⁷ *Elementos...*, p. 60.

- *Passions san nom*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004.
- “La politique-spectacle revisitée : manipuler par contagion”, *Versus*, 2008.
- *Presenças do outro* (1997), São Paulo, Perspectiva, 2012.
- *Interações arriscadas* (2005), São Paulo, Estação das Letras e Cores / CPS, 2014.
- “Petit manifeste sémiotique”, *Actes Sémiotiques*, 120, 2017.
- Tatit, Luiz, *Quantificações Subjetivas : Crônicas e Críticas*, Cadernos de Letras da UFF – Dossiê : Linguagens em diálogo, 42, 2011.
- *Passos de semiótica tensiva*, Teliê Editorial, São Paulo, 2019.
- Zilberberg, Claude, *Essais sur les modalités tensives*, Amsterdam, Benjamins, 1981.
- “Esquisse d’une grammaire du sublime chez Longin”, *Langages*, 200, 1999.
- *Elementos de semiótica tensiva*, São Paulo, Ateliê Editorial, 2011.
- *La structure tensive*. Suivi de Note sur la structure des paradigmes et de Sur la dualité de la poétique, Liège, Presses universitaires de Liège, 2012.

Résumé : Cet article propose une articulation entre les appareils théoriques et méthodologiques de la sémiotique tensiva (Cl. Zilberberg) et de la socio-sémiotique (E. Landowski). Cela en vue de rendre compte de la présence sensible, « contagieuse », du pape François face aux fidèles – présence à la fois corporelle au sens littéral, avec sa gestuelle, et présence qui émerge de sa parole. La socio-sémiotique et la sémiotique tensiva procèdent l’une et l’autre du même défi : intégrer la dimension sensible à la théorie sémiotique de Greimas. Avec le sensible s’ouvre une problématique du continu qui concerne aussi bien la dynamique des rapports entre régimes interactionnels, en socio-sémiotique, que les variations d’intensité pris en compte par le schéma tensif. L’hypothèse de la présente recherche est que la modélisation tensiva peut aider à mieux comprendre comment on passe d’un régime d’interaction à un autre.

Mots clefs : accident, ajustement, sémiotique tensiva, socio-sémiotique, utopie.

Resumo : O artigo propõe uma articulação entre os aparatos teóricos e metodológicos da semiótica tensiva (Cl. Zilberberg) e da sociosemiótica (E. Landowski) para compreender a presença sensível, “contagiosa”, do Papa Francisco no mundo – seja por meio do corpo do pontífice, no sentido literal, com suas gesticulações, seja o corpo que emerge dos discursos que ele produz. Apesar de rivais nas práticas acadêmicas, sociosemiótica e semiótica tensiva nascem a partir do desafio de integrar o sensível na semiótica de perspectiva greimasiana. Com o sensível, abre-se espaço para o contínuo tanto nos deslizamentos entre os regimes de interação quanto nas relações conversas e inversas do gráfico tensivo. A hipótese da pesquisa é de que as cifras tensivas podem ajudar as passagens entre os regimes sociosemióticos.

Abstract : This article proposes a link between the theoretical and methodological apparatus of tensive semiotics (Cl. Zilberberg) and sociosemiotics (E. Landowski). The aim is to account for the sensitive, “contagious” presence of Pope Francis in front of the believers – a presence that is both corporeal in the literal sense, with his gestures, and a presence that emerges from his words. Socio-semiotics and tensive semiotics both take up the same challenge : to integrate the sensitive dimension into Greimas’s semiotic theory. Sensibility opens up a problematic of continuity that concerns both the dynamics of relations between interactional regimes in socio-semiotics and the variations in intensity taken into account by the tensive schema. The hypothesis of this research is that tensive modelling can help us to better understand how we move from one interactional regime to another.

Auteurs cités : Juan Alonso, Mariana Coutinho, Norma Discini, Raúl Dorra, Yvana Fachine, Jacques Fontanille, Algirdas J. Greimas, Eric Landowski, Renata Mancini, Federico Montanari, Luiz Tatit, Claude Zilberberg.

Plan :

Introdução

1. O interacional e o tensivo
2. A metalinguagem tensiva
3. Diálogos com a sociossemiótica
4. O gesto da benção
5. Uma presença sensível

Conclusão

Recebido em 29/07/2023.

Aceito em 22/10/2023.



Cronopolíticas*

Eric Landowski

Paris, CNRS

São Paulo, PUC-SP (CPS)

Introdução

Dada a finitude de nossos espaços familiares, quer se trate, por exemplo, das prateleiras de uma biblioteca ou de um vagão do metrô, num dado lugar há sempre um limite de preenchimento. A partir de um certo limite, não é possível fazer entrar mais livros, ou mais viajantes. Como se diz, está lotado. Ora, coisa à primeira vista um pouco estranha, também sobre a dimensão temporal somos tributários de uma limitação desse gênero. Temos mil coisas para fazer. Cada uma delas exige um certo tempo. O resultado bem conhecido é que, no tempo do qual dispomos, é impossível cumprir todas. A partir de um certo número de tarefas, não cabem mais fazeres no prazo considerado. Assim, o tempo, tanto quanto o espaço — ou, talvez, ainda mais — nos aperta, nos comprime, nos oprime impiedosamente. Nessas condições, para não ser avaro com o tempo — já que, de qualquer modo, ele nos falta — proponho passar um pequeno momento roubado ao Tempo tentando imaginar como se poderia teorizar, modelizar ou ao menos conceitualizar essa relação com um tempo limitado. Que significa “urgência” no plano cotidiano e sócio-profissional, e talvez mesmo existencial? Como viver nosso tempo — a partir de que princípios — se quisermos fazê-lo significar algo?

* Versão reformulada de um texto publicado sob o título “Etat d’urgence” in V. Estay (org.), *Sens à l’horizon*, Limoges, Lambert-Lucas, 2019. Tradução de Luisa H. da Silva, revisão do autor.

1. Quadro conceitual

Façamos, para começar, como se faz na escola : i) reunir uma série de casos-tipo comparáveis ao mesmo tempo entre si e com a nossa condição de pessoas sempre apressadas ; ii) buscar depreender o que distingue ou aproxima esses casos no plano de certos princípios mais gerais. Não é necessário ser um expert em semiótica tensiva para saber que o nó dramático de nossa situação se atém à tensão que nasce quando uma variável quantitativa cresce desmedidamente com relação a uma constante contra a qual nada se pode fazer — no caso, quando se acumulam muitas coisas a fazer e que dispomos apenas de um lapso do tempo estritamente delimitado para cumpri-las.

1.1. Pequena sêmio-física do excesso

A fim de comparar, vejamos primeiramente o que acontece no plano espacial quando se atinge um limite crítico do mesmo gênero. Para isso, imaginemos contextos que poderiam fazer o objeto de uma inédita “sêmio-física” do excesso com relação aos quatro elementos (o ar, a terra, a água, o fogo).

i) Na garagem : *Excesso de ar injetado no pneu* : é a explosão (*idem* no caso da rã que explode ao querer se fazer maior que o boi) : quando um contentor — um recipiente qualquer — não resiste à pressão crescente que sobre ele exerce a acumulação ou a dilatação dos elementos que ele contém, ele estoura, voa em pedaços e desaparece como tal, deixando seu conteúdo se dispersar, ou seja, desaparecer ele também, enquanto conteúdo.

ii) Na praça : *Excesso de carros* : é o engarrafamento. Aqui, ao contrário, o contentor resiste ao acúmulo : permanece o que ele é (o adensamento do tráfego não faz aumentar nem, *a fortiori*, explodir o perímetro terrestre da via) ; melhor ainda, reforça-se ao se encerrar sobre si mesmo (congestionamentos em todas as saídas fazem dele, pouco a pouco, um espaço fechado) ; como consequência, o que se transforma é o conteúdo : com a fluidez da circulação diminuindo em razão do bloqueio progressivo dos carros uns sobre os outros, mais automobilistas entram no local, menos, finalmente, ele contém de autos móveis.

iii) Nos cais : *Excesso de água no leito do rio* : é a inundação. De novo, o contentor conserva sua forma e resiste ; mas pelo fato de que não constitui um volume fechado ou, como a praça, suscetível de se auto-trancar, não dispõe de qualquer meio de pressão que lhe permitiria densificar seu conteúdo ; nessas condições, não podendo conter além de sua capacidade, deixa o excedente transbordar e se espalhar para o exterior, como, por assim dizer, um conteúdo sem contentor.

iv) Em domicílio : *Excesso de aparelhos elétricos em funcionamento* : é a extinção geral porque os fusíveis saltam. Aqui, é a intensidade máxima do fluxo suportável pela instalação que faz o trabalho de contentor comportando um limite, mensurável em amperes, e cuja ultrapassagem provoca automaticamente o apagamento, da corrente, cortando o circuito. Não se brinca com fogo.

Melhor que todas as configurações precedentes, é esta a que nos convém. Basta lhe transpor os termos para nos reconhecermos aí :

iv') Na agenda do pesquisador : *Excesso de compromissos aceitos, de artigos prometidos, de textos para ler antes das chamadas férias, excesso de colóquios, de cursos, de teses, de encontros etc. daqui até o final do mês, último prazo : é a pane que ameaça devido ao excesso de stress, ao “burnout”, à exaustão.*

A dimensão, temporal, desta vez, do contentor (a porção de tempo disponível) está estritamente fixada. Não é extensível. Por consequência, quanto mais elementos se acumulam nele, mais aumenta a pressão de uns sobre os outros, e globalmente sobre o contentor. Parece bem próximo do caso (i) — a explosão —, exceto que um envelope de tempo não pode literalmente explodir. Além disso, é possível que, como em (iii), uma parte das tarefas do período considerado, o excedente, o “cheio demais”, seja adiado para mais tarde, vindo, assim, a desaguar no período seguinte, a inundá-lo, diríamos, e sobrecarregá-lo antes mesmo que tenha começado. Por outro lado, se assemelha também com (ii), o engarrafamento, mas somente de longe. De fato, enquanto o congestionamento na praça se deve aos carros que se bloqueiam mutuamente, em (iv) é a caixa de fusíveis, a central mesma que “disjunta”, saturada pelo excesso da demanda total de corrente ; do mesmo modo, em (iv'), face a uma multiplicidade de exigências concomitantes que se fundem em uma única e opressora totalidade, é o crânio do pesquisador que não pode mais responder, que “queima os fusíveis” e para, “exausto”, *burnt out*. Diz-se, então, do infeliz que ele cai em “depressão”, termo que não quer dizer muito sob sua acepção psicopatológica habitual, mas que se torna pertinente se tomado literalmente. Porque é bem de uma de-pressão, mais precisamente de uma de-compressão salvadora que se trata, como o clique de-tensivo de um curto-circuito elétrico.

“Funcionar a toda velocidade”, todos aparelhos ligados, viver tão intensamente quanto possível, ao limiar do acidente (da “disjunção”) — sem ultrapassá-lo —, não é isso no fundo nosso ideal ? Milagre ter conseguido isso de alguma forma e por tanto tempo ! A tal ponto que se pode perguntar se essa urgência permanente que amaldiçoamos não é, antes, nossa benção, dadas as astúcias que ela nos obriga a inventar para satisfazê-la, ou melhor, para contorná-la. Vejamos quais os princípios de gestão do tempo, qual “cronopolítica” implicitamente nos tem guiado, qual concepção de urgência isso pressupõe, e quais outros regimes teriam sido semioticamente possíveis.

1.2. Entre urgência e importância

O emprego usual da própria palavra “urgência” é curioso. Supõe uma coisa *a fazer*, uma coisa que deve ser feita a *curto prazo*, o que pressupõe que lhe seja atribuída uma certa *importância*. Como poderia ter urgência de fazer coisas sem importância ? Consequentemente, uma vez que tudo que fazemos nós o fazemos “com urgência”, o que fazemos deveria forçosamente ser sempre da mais alta importância ! Isso, contudo, é uma ilusão que não arriscamos partilhar, uma vez que sabemos bem que, no fundo, as coisas ditas importantes são, na maior parte dos casos, coisas nem mais nem menos fúteis que as outras, mas para a

execução das quais teve alguém que fixou um prazo preciso. Em suma, é a urgência proclamada que determina a importância, e não o inverso. A prova disso é dada a contrário pelo fato de que a impossibilidade de fixar prazos imperativos para a realização das coisas verdadeiramente essenciais (como, por exemplo, fixar por antecipação a data de conclusão do grande livro que se prometeu escrever ?) faz com que essas coisas, pelo simples fato de que não se prestam a serem enxergadas no modo da urgência, com prazos a respeitar custe o que custar, são tratadas na prática como totalmente secundárias e indefinidamente adiadas para mais tarde.

Certamente, fazer como se o reconhecimento do essencial e do fútil sempre decorresse “objetivamente” das características do que está em jogo, e não de critérios de apreciação fixados à vontade de cada um, é simplificar demais a questão. Apesar disso, pode acontecer que o grau de urgência (e, por consequência, de “importância”) do que está para fazer resulte das qualidades intrínsecas das coisas mesmas. Por exemplo, é porque esta manga está já avariada que importa comê-la logo e primeiro : é necessário “salvá-la” antes que ela se torne totalmente incomedível, regra idiota de economia burguesa que leva a nunca comer uma única boa ! Sucede de maneira análoga cada vez que a urgência é determinada pelo caráter perecível ou efêmero do que está em questão, como a materialidade de certas provas, no direito. E hoje, face a iminência do desastre ecológico e climático, é uma *urgência absoluta* dessa ordem que se impõe no plano planetário : daqui a pouco, como se sabe, será tarde demais para conter os processos catastróficos em curso.

Mas, na maioria dos casos, no plano cotidiano, a urgência não tem nada de absoluto. Ao contrário, encontramos-nos ordinariamente colocados em contextos de concorrência entre exigências múltiplas, *urgências relativas*, “mais ou menos” urgentes. Tudo se desenrola, então, em termos de avaliações comparadas. Ainda que a comparação entre urgências diferentes seja bem delicada quando elas se referem, como é frequente o caso, a registros de valores heterogêneos, deve-se, de uma maneira ou outra, se resolver por uma hierarquização determinada : tudo bem pesado, o que vai praticamente passar à frente ? Ou, o que dá no mesmo, *a quem* se vai dar a prioridade ? De fato, em geral, a concorrência entre urgências distintas não é mais do que a manifestação objetivada de uma competição subjacente entre demandantes (entre “destinadores”) desigualmente insistentes, potentes ou hábeis para nos incitar ou nos obrigar a lhes dedicar — a eles e a ninguém outro — nosso tempo e nossos esforços. Tanto que o grau de urgência atribuído a cada tarefa traduz, antes de tudo, o grau de importância que atribuímos não à tarefa mesma, mas a quem pediu que a cumpríssemos.

Para aqueles dentre nós que vivem de comandos no dia a dia, o que se impõe em primeiro lugar é, por força, a tirania de ordens de trabalhos a realizar na hora, sob pena de ruptura de contrato. Mas um pesquisador em atividade tem também, para molestá-lo gentilmente, além de um empregador institucional, toda uma comitiva de pares e de colegas, de associados, de editores, de estudantes que “contam” com ele. Como não se sentir comprometido concorrentemente perante

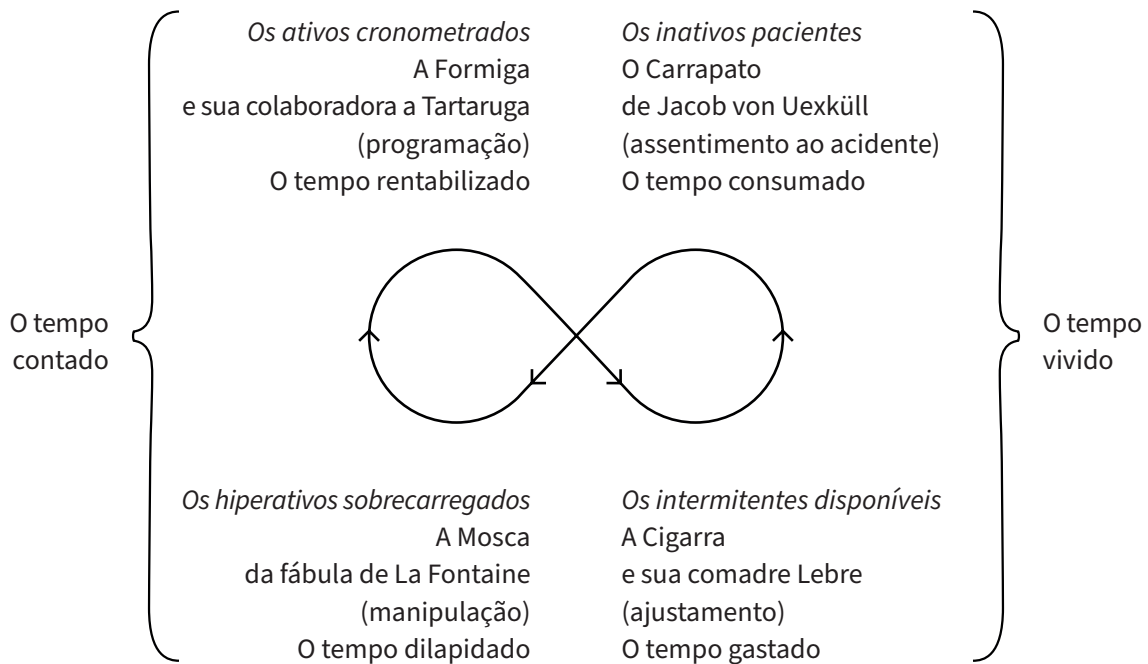
uns e outros ? A isso se adiciona a urgência de compromissos extraprofissionais — engajamentos ideológicos, cívicos ou políticos, responsabilidades familiares quando for o caso, ou mesmo preocupações puramente pessoais (“Cuide de tua saúde, todo o resto depende disso...”). Sem esquecer da preocupação, que alguns colocariam em primeiro plano, de não negligenciar nenhuma das pequenas manobras, gentilezas e atenções que requerem, no dia a dia, a conquista de uma “bela carreira” — maneira de multiplicar o número de pessoas a quem se “deve” prestar serviço e, assim, de criar, por si mesmo, o estado de urgência do qual se declara vítima. Tantas boas (ou não tão boas) razões para fazer passar para o fim da lista as exigências da pesquisa mesma, a produção de uma obra, por modesta que ela seja, e tanto mais modesta que os outros prazos tendem a adiar indefinidamente o momento de se consagrar a ela.

Na ausência de princípios deontológicos que determinariam de uma vez por todas nossas escolhas de prioridades entre tantos apelos tão divergentes, tudo na matéria é uma questão de organização e de estratégia. É nesse plano que cada um se singulariza face à urgência adotando preferencialmente uma linha de conduta determinada, em geral facilmente reconhecível porque ela se traduz figurativa e plasticamente por traços de comportamento que são as marcas de tantos estilos de vida distintos. O “passo do senador” próprio a tais ou tais de nossos colegas que vemos caminhar tranquilamente enquanto nós corremos sem parar faz parte desses índices reveladores. Passo regular e sereno, ele trai corporalmente, no plano da *héxis*¹, a maneira de ser e de fazer, o ritmo vital das pessoas que, mesmo talvez as mais produtivas dentre todas, não dão jamais a impressão de serem atropeladas ou estressadas — melhor, que efetivamente não o são jamais porque sabem melhor que qualquer um programar todas as suas atividades, trabalho, prática militante, lazer, família, carreira e *tuttu quanti*. É a arte de viver dessas pessoas. É esse gênero de vida regulada minuto a minuto que tomarei como ponto de referência a fim de discernir, por diferença, uma série de outros modos de gestão do tempo.

1.3. Ativo ou indolente, hiperativo ou disponível ?

Para ir rápido (ou seja, poupar tempo), aqui está esquematicamente a que minha proposição de conjunto pode se resumir em termos ao mesmo tempo telegráficos e metaforicamente animais (entomológicos) :

¹ Por *héxis* se designa a forma com que uma pessoa se apresenta ao mesmo tempo por meio de sua dinâmica corporal e de seu porte — leveza ou peso, tranquilidade ou agitação, grau de tensão, maneira contrita ou relaxada, graciosa ou desajeitada, etc. — e pelo tom de sua elocução, grave ou alegre, desenvolvido ou comprometido, peremptório ou aberto a réplica, severo ou familiar etc.



Duas “filosofias” do tempo se superpõem aqui às diversas maneiras de conceber a vida e o modo de agir no mundo — o que eu tentei alhures interdefinir em termos de regimes de sentido na interação². Uma dessas concepções, a provavelmente mais comum em nossas paragens, consiste em pensar e tratar o tempo como um recurso explorável, como um tipo de capital disponível em quantidade limitada (como é todo “recurso”) : um tempo visto como “precioso”, portanto, contado, que uns, ativos cronometrados e eficazes, vão se aplicar a rentabilizar ao máximo (são as Formigas), enquanto que outros, hiperativos sobrecarregados e estressados que não param de se agitar, não chegarão senão a dilapidá-lo (as Moscas). Segundo a outra concepção, desinteressada e aventureira mais que calculadora e prudente, o tempo se confunde com o fluxo da vida : é um tempo vivido sem contar, um puro potencial aberto. Para uns (os Carrapatos), inativos e pacientes, indolentes, apáticos, preguiçosos e procrastinadores, tratar-se-á de deixar esse tempo lento se consumir, enquanto para outros (as Cigarras), ativos intermitentes mas sempre disponíveis, convém desposar o fluxo temporal, gastando-o e o desfrutando sem medida, de acordo com as oportunidades.

Eu tive outrora um bom amigo cujo charme era o de abranger todas as posições deste pequeno modelo. Ao nos encontrarmos no café, mal chegava, ele sempre me anunciava que não teríamos mais que um instante. Era alguém muito ocupado, com seu tempo contado. Para não atrasar a realização de seu grande projeto de livro em curso (em princípio perfeitamente programado, mas sempre adiado), ele tinha que não se deixar desviar por todo o resto — resto que, apesar de tudo, não ousava ou não podia completamente negligenciar. Impossível com efeito espantar com as costas da mão as mil Moscas bulímicas, atarefadas e manipuladoras que circulam a nosso redor e buscam nos arrastar para o turbilhão

² *Interações arriscadas*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014.

de suas iniciativas em todas as direções. Nessas condições, se eu via o camarada tão apressado, era porque, contaminado por elas, ele se encontrava agora tão apressado quanto elas ? Ou, ao contrário, porque seu tempo era doravante tão cronometrado que o da Formiga metódica, programada e programófila ? Como saber ? Mas porque se deveria decidir ? Por que não seria ao mesmo tempo um e outro ? Construir um modelo não impede reconhecer as sutilezas, as ambivalências ou as contradições. Deveria, antes, permitir explicá-las. Portanto, talvez ao mesmo tempo um e outro, talvez entre os dois. Ou em processo de transição : ainda um pouco a serviço de todo mundo (como a Mosca) mas, ao mesmo tempo, a caminho de pôr ordem no seu cotidiano para poder melhor planejar o essencial (como a Formiga). Sábia resolução !

Mas, quando o via pedir uma outra cerveja, enquanto nos apercebíamos que estávamos lá já desde horas a reconstruir o mundo com toda gratuidade, eu me dava conta de que seu caso era ainda mais complexo. Admirável contradição ! Mesmo sendo dez vezes mais rigorosamente organizado do que antes (embora sendo presentemente tomado ainda por mais compromissos e solicitações), ele continuava pronto, contanto que a oportunidade se apresente, a dispensar um pouco de seu tempo tão precioso para encontros que, como os nossos, não eram nem úteis a seus afazeres nem previstos no seu cronograma : apenas pelo prazer partilhado de um momento de dança conversacional bem ajustada. Portanto : cronometrado como uma Formiga, sobrecarregado como uma Mosca e, contudo, ainda tão livre de seu tempo e livre de espírito, tão disponível quanto uma Cigarra. Eram três pessoas em uma : o programado, o manipulador manipulado, e o prestes a se ajustar ao kairós. Provavelmente havia nele mesmo os quatro, porque quatro em um é a regra estrutural e a sorte de todo mundo : toda a gama de contrários e de contraditórios *in vivo* em cada um de nós, em equilíbrio instável, com dominantes, sem dúvida, e também variações, umas previsíveis, outras inesperadas. (Na elipse do esquema acima, é o que querem sugerir as flechas contínuas, suportes de deslocamentos e metamorfoses possíveis).

2. Políticas do tempo

No entanto, a despeito das relações inextrincáveis que ligam entre si esses quatro regimes de gestão do tempo, cada qual tem suas tendências próprias, sua cronopolítica preferida. Para alguns, por mais que estejam presos às exigências do tempo contado, será ainda, no fundo, o outro lado que sempre prevalecerá, o do tempo vivido. Vistos a partir desse lado, aos olhos de uma Cigarra, animal diletante, as Formigas são tarefeiras obstinadas que não sabem viver ; e para um Carrapato, filósofo do *farniente*, as Moscas fazem a figura de lamentáveis agitadas que perdem seu tempo. E uma Formiga poderia retrucar à Cigarra que levar sua vida de acordo com as circunstâncias e segundo o humor do momento, não é dispensar seu tempo com sabedoria, mas dilapidá-lo, nem mais nem menos que uma Mosca. Quanto à Mosca, seria boa estratégia responder ao Carrapato que, ao passar o tempo sem nada fazer, ele não está arruinando menos sua vida que uma Formiga, mesmo se por outras razões. Nessa questão, tudo é relativo !

Tentemos, no entanto, julgar isso de modo imparcial, tão independentemente dos casos particulares ou de nossas inclinações pessoais quanto possível e tendo em mente que o que conta em matéria não é tanto o fato de ser mais ou menos ocupado que a maneira de sê-lo.

2.1. O tempo contado dos programadores e dos manipuladores

A Formiga, como se sabe, é uma trabalhadora infatigável. Mas, sobretudo, ela sabe admiravelmente distribuir as tarefas, coordenar os esforços (o formigueiro, modelo de especialização do trabalho), e planejar as operações a fim de rentabilizar ao máximo o tempo que ela tem. Igual à Tartaruga da fábula, ela sabe que serve para nada correr, o importante é partir sem atrasar. Essa é a lição de método que ela nos oferece : aprender a fixar o início do que se tem a fazer não prospectivamente, a partir do momento presente, mas a partir do fim, retrospectivamente. Se a precipitação é nosso mote, nosso lote, nossa sina, é porque não calculamos suficientemente assim, a recuo. Sabemos tomar os textos pelo fim (velha instrução greimasiana) mas esquecemos que na vida de trabalho também é em função do ponto de chegada (a data fatídica da entrega do manuscrito, ou da conferência) que se deveria fixar o ponto de partida, o momento de começar, levando em conta a quantidade mínima, incompressível, de “tempo material” necessário para efetuar as operações pragmáticas ou cognitivas que exigem todo processo de produção ou de criação.

É verdade que, mesmo nessas condições, o tempo pode vir a faltar. Em semelhante caso, para compensar o fato de que a quantidade de tempo que “temos” (falando como se fosse uma coisa palpável) é limitada, oferecem-se alguns meios de trapaceá-lo. O principal deles é a elasticidade das práticas. Como os discursos, moduláveis em expansão ou em condensação, a maior parte de nossas atividades podem ser executadas seja vagarosa, seja aceleradamente, jogando com as variáveis contextuais adequadas. Por exemplo, com a pressão. Numa panela, para diminuir o tempo de cozimento dos feijões, deve-se aumentá-la (pelo uso de uma tampa). Ao contrário, para acelerar a execução de uma tarefa que requer habilidade e clareza de espírito, é melhor baixar a pressão, reduzir sua própria tensão nervosa, liberar-se da ansiedade que retarda porque ela paralisa ou faz hesitar. O tempo assim ganho em uma dada atividade será o tanto de suplemento disponível para uma outra. Contudo, todas as atividades não se prestam à condensação-aceleração : para ganhar tempo, pode-se andar ou mesmo trabalhar mais rápido, mas quem poderia, por exemplo, *dormir* mais rápido ? Seria isso dormir “mais profundamente” ? Infelizmente, isso não se controla. Mas se pode dormir menos, menos tempo, menos frequentemente ou, ocasionalmente, não dormir de modo algum. Nesse sentido, o tempo contado é, portanto, extensível. Se ele “falta” para uma dada tarefa, o modo de encontrá-lo — o único, mas eficaz — é de tomá-lo de outras atividades, seja encurtando-as (se são compressíveis), seja eliminando-as, no todo ou em parte (quando elas podem ser julgadas secundárias). Há, então, uma economia doméstica do tempo. Para

ser bem gerenciada, porém, tal economia supõe o domínio de uma arte difícil, a arte das prioridades invertidas : a que renunciar primeiramente quando a agenda está sobrecarregada ?

São tais cálculos que regem aritmeticamente o emprego do tempo de nossos amigos senadores cronometrados. Eles sabem por instinto que o “modal” — o poder fazer — está subordinado ao “aspectual”, a uma rigorosa temporalização das tarefas (ou dos prazeres, naturalmente) e a sua justa distribuição ao longo da duração. Suas prioridades são fixadas de antemão, e, no estágio da execução, tudo se decorre conforme uma impecável regularidade : cada atividade em seu lugar e cada coisa a seu tempo ! Talvez uma tal programação seja a condição de um verdadeiro trabalho, sério e de alcance duradouro. Seja como for, ao mesmo tempo que trabalhadores perfeitamente organizados, trata-se de pessoas bem ritmadas, tranquilas e eficazes : é o triunfo da *festina lente* ! Sua agenda, apesar de bem cheia, é qualitativamente adaptada e quantitativamente proporcionada às suas capacidades. São pessoas confiáveis que, sob a condição, claro (e é este o único reverso da medalha), de não lhes demandar nada além de seu horizonte, visto que, por natureza, um planejamento não admite nem os desvios nem os imprevistos, esses pretextos para improvisações de que outros, mais Cigarras, são, pelo contrário, amantes.

Por comparação, as Moscas são insetos hiperativos mobilizados não em tempo integral, mas mais que integral, portanto, literalmente sobrecarregadas (como em *iii* acima). Seu protótipo, a Mosca da fábula de La Fontaine (“La Mouche du coche”), nos é familiar desde a escola. Para localizar exemplos mais atuais, e reais, hoje se pode contar com um critério de reconhecimento tão simples quanto certo : todo hiperativo estando doravante hiper conectado (e conseqüentemente, como dizem os “economistas da atenção”, dotado de um “tempo cerebral disponível” particularmente reduzido), o uso de um equipamento telemático abundante e hiper sofisticado designa inevitavelmente, no plano figurativo, um representante dessa espécie. Além disso, no plano estésico (em termos plásticos e rítmicos), ao conviver com esse tipo de espécime, sente-se uma febre contagiosa que contrasta totalmente com a flegma da classe trabalhadora precedente. Essas pessoas são tão apressadas pela urgência que não sabem onde está a cabeça.

Por que uma tal agitação ? É que em vez de se ater ao duro trabalho e às obrigações que poderiam bastar para preencher seus dias, tornam-se escravos de mil solicitações de toda natureza às quais não sabem jamais dizer não. Por gentileza ou cortesia, por dedicação ou sentimento de um dever, aceitam tudo, não importa o quê. A tal ponto que se pode perguntar se seu zelo, seu ímpeto em acolher todas as proposições, a honrar todos os convites, a cumprir todas as demandas, não se deve a um medo inconfesso de faltarem ocasiões de se colocar à frente, ou à necessidade de (se) provar que existem mostrando-se no máximo de palcos possíveis. Ora, nada consome mais tempo que todos os serviços que eles estão constantemente dispostos a prestar, que todos esses casos e negócios nos quais acreditam que devem absolutamente interferir, que todas essas responsabilidades que dizem não se poder evitar. Chega, então, um dia no

qual o conteúdo, a multiplicidade de suas intervenções em todos os campos e a todo propósito, ultrapassa a capacidade do contentor, os limites de tempo e de energia de que se dispõem. É o momento em que se sente que eles estão prestes a estourar, variante impressionante da dis-junção (supra *iv* e *iv'*).

Ao se esforçar com semelhante excitação, a ponto de adoecer, eles são perdedores ? Isso não está certo. Deve ter uma contrapartida positiva ao sacrifício que uma Mosca faz de seu tempo e de suas forças para os belos olhos de seus pares e de seus próximos, ou da gente importante e poderosa : uma contrapartida ao menos em forma de reconhecimento, e provavelmente, com um pouco de chance, em termos de pequenas honras ou de pequenos poderes. Todo serviço prestado obriga seu beneficiário a alguma benevolência de volta, de tal modo que, da parte de quem presta um serviço, entre gesto de generosidade gratuita e manipulação que visa a um favor, a fronteira é frequentemente incerta. Como, nessas condições, não suspeitar um pouco desse cálculo sob tanta dedicação a serviço do outro ?

Suspeita talvez injusta, por outro lado, porque poderia ser também que essa hiperatividade, longe de proceder de uma visada manipuladora interessada, resulte de uma forma de delírio, de uma pura auto-manipulação. É o que testemunha, em todo caso, a Mosca do fabulista, personagem freneticamente atarefada a quem ninguém jamais pediu nada, mas que, acreditando-se indispensável, não cessa de atormentar todo o mundo com suas boas intenções. Importuna, cansativa, insuportável, mas inocente, ela se mata no trabalho para se dar uma razão de ser, sem perceber que seu zelo intempestivo não serve senão a pôr em evidência o fato de que ninguém tem necessidade de sua ajuda.

Na medida em que esse impulso procede de uma busca obsessiva por reconhecimento, a Mosca mostra em definitivo a insignificância a que pode conduzir um gênero de vida de base exclusivamente manipulatória : fechando-se nessa visão de mundo, ela se engana sobre os valores e dilapida estupidamente sua vida. No oposto, como vimos, a Formiga, baseando seu domínio do tempo (e, portanto, do mundo) sobre rigorosos princípios de regularidade, torna palpável o alcance significativo e o valor das lógicas da programação, frequentemente mascaradas pelo que têm de rotineiro e de pesado.

Resta esclarecer como a Cigarra, que “toma seu tempo” sem nunca se apressar, sabe na ocasião gastá-lo, enquanto o Carrapato, ignorando toda urgência e deixando o tempo seguir seu caminho, consegue ultrapassá-lo.

2.2. O tempo vivido por ajustamento – ou por assentimento ao acaso

Quando uma cigarra tem um compromisso, geralmente chega mais ou menos na hora, um pouco menos exatamente que uma Formiga, cuja agenda é regulada como pauta musical, mas muito mais pontualmente que uma Mosca, campeã imbatível do atraso porque sempre sobrecarregada. (Os Carrapatos, que por sua vez nunca marcam hora, não se preocupam com essas questões de pontualidade).

Mas não é só a chegada que conta : o importante é também o momento da separação. Chegando na hora precisa, uma Formiga parte também na hora exata, aquela que foi combinada — nem um minuto mais : sua agenda, seu *planning* não o permitiria. E é também fácil prever a partida de uma Mosca : apenas pousada, antes mesmo que tenha sido possível entabular um pouco de conversa, sai voando precipitadamente, já atrasada para o encontro seguinte. Ao contrário, não se pode jamais prever a que momento uma Cigarra partirá : tudo depende de como será o encontro. Ora, isso, com ela, não se pode prever. Essa indeterminação acompanha o estilo do encontro e a natureza do que aí se passa. Com uma Mosca, a pressa é tal que não se fala de nada. Com uma Formiga, a conversação, cronometrada, se reduz a uma dimensão funcional : discutem-se os assuntos na ordem do dia, perdendo com eles o menor tempo possível. Dá-se exatamente o contrário com a Cigarra : nada de tempo objetivado e computado, nenhum acordo preestabelecido sobre princípios reguladores e, portanto, também nada de hora certa fixada a priori mas, num espírito bem próximo do estilo *flâneur* descrito por Jean-Marie Floch³, um processo cuja forma não se desenha a não ser no processo mesmo, por ajustamentos entre as temporalidades e os centros de interesse de dois interlocutores disponíveis cada um frente ao outro.

Face à ameaça dos prazos, a Cigarra elabora sua estratégia segundo o mesmo princípio. À medida em que o tempo passa e que a data de um concurso ou de um colóquio se aproxima, a Formiga diz a si mesma : “Hoje resta somente uma semana, vou imediatamente começar a me preparar”. O jeito da Cigarra é, ao contrário, procrastinar dizendo : “Hoje, ainda tenho toda a semana !”. E uma semana depois : “Fica ainda para amanhã, um dia inteiro... tenho todo tempo, não tem pressa”. E, com a alma leve, ou quase, ela vai se dedicar a qualquer outra coisa mais instigante. Para isso, deve-se estar intimamente convencido de que, longe de forçar as coisas, é importante deixá-las vir por si mesmas e pensar que a melhor fórmula possível é permanecer disponível, inteiramente disponível, pronto para experimentar o modo de fazer que irá se impor quando chegar a hora, em situação, nem antecipando, nem planejando. Em outras palavras, o oposto da Formiga, que não se permitiria em caso algum participar de um encontro sem ter previamente redigido de cabo a rabo sua intervenção ou fixado detalhadamente seu plano de ação, a Cigarra acredita na virtude da improvisação.

Em vez de ler um discurso adiantadamente redigido ou de seguir uma linha de conduta rigidamente predefinida, ela chega munida unicamente de um quadro conceitual mínimo e, para o resto, modula seu comportamento em função do comportamento do interlocutor. É por essa razão que ela o observa e escuta com tanta atenção, procurando apreender sua dinâmica, à qual trata-se de se ajustar. “Veremos !” é seu mote. Se, em seu íntimo, ela ali perde talvez em segurança, ganha em flexibilidade e, frente a frente com o auditório, em qualidade

3 Cf. J.-M. Floch, “Etes-vous arpenteur ou somnambule ?”, *Sémiotique, marketing et communication*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002.

de presença — sob o risco do fiasco. Porque essa parte imprevisível de si que não poderá se desenvolver senão em ato, nunca é excluído que falhe no momento crucial. Mas ser Cigarra é precisamente assumir esse risco, sabendo que frequentemente o sucesso só é possível bem perto do acidente. Em uma palavra, com a Cigarra, tudo é graça (inclusive o atraso⁴).

No entanto, face ao desafio do Tempo, há ainda algo mais arriscado : é o que nos ensina o Carrapato. Contrariamente às outras etiquetas escolhidas para designar cada uma das posições do modelo, desta vez não se trata de uma metáfora. A referência vem da etologia. Em oposição à Mosca da fábula, sobrecarregada porque cheia de boas intenções ou de objetivos interesseiros que a colocam no coração das manipulações de todo tipo, um Carrapato vive solitariamente a quase totalidade de sua existência, pendurado em um galho sem que nada, absolutamente nada, aconteça. Lá, como o mostrou Jakob von Uexküll, seu mais atento analista, ele não espera nada, nem mesmo espreita uma presa, não é de forma alguma impaciente e não se entedia menos do mundo a despeito de uma existência que nos pareceria de uma monotonia insuportável⁵. Chega, contudo, um dia, quando se encontra, por coincidência, que o percurso de algum animal de sangue quente passa sob sua árvore : acidente infeliz para o animal, mas dádiva para o Carrapato, porque eis que lhe dá — “enfim”, diríamos, antropomorfizando o “estado de alma” dele — a possibilidade de entrar em ação, isto é, de deixar-se cair, picar, botar ovos e, se tudo vai bem, se reproduzir.

Eu chamo isso de assentimento ao acaso. Nada esperar. Viver à vontade do tempo sem nada lhe exigir. Em vez de querer a todo custo obter, ou fazer, ou ser isso ou aquilo, persuadindo-se de que há urgência, deixar vir. Segundo François Jullien, um sábio é “sem ideias”⁶. Ser repleto de ideias não estando, a meu ver, o perigo que mais nos ameaça, me parece que, para nos tornarmos sábios, se trataria sobretudo de seguir o exemplo do Carrapato : estar sem expectativas nem intenções firmes, nem levar qualquer prazo a sério, deixar o tempo voar e deixá-lo decidir, parar de correr com ele. Procrastinar como a Cigarra era ainda esperar algo, aguardar o momento propício para entrar em ação. O Carrapato vai além disso : ele deixa indefinidamente o tempo passar como se — sem saber — soubesse que a magia do tempo fará com que um dia o que deve advir se realizará por si mesmo, ou talvez sobrevirá qualquer acidente que dispensará totalmente de agir.

Para quem partilha essa disposição do espírito, um compromisso é tão mais fácil de aceitar quanto maior o prazo. Um colóquio daqui a dois anos ? Por que não ?... Tudo pode acontecer daqui até lá. E então se aceita — não porque se calculou que o prazo proposto será suficiente para o trabalho exigido, mas com a ideia de que nem o pior nem o melhor jamais estão certos. De tal modo que não

4 Cf. E. Landowski, “Il tempo intersoggettivo : in difesa del ritardo”, in L. Corrain et al. (orgs.), *Eloquio del senso. Dialoghi semiotici, per Paolo Fabbri*, Milan, Costa e Nolan, 1999 (outra versão em *Passions sans nom*, cap. 8, “Le temps intersubjectif”).

5 J. von Uexküll, *Milieu animal et milieu humain*, trad. Ch. Martin-Fréville, Paris, Payot, 2015.

6 Fr. Jullien, *Un sage est sans idée. Ou l'autre de la philosophie*, Paris, Seuil, 1998.

se sente verdadeiramente comprometido pela promessa dada, como se ficasse condicionada por não se sabe qual futuro decreto do destino. Face à urgência, essa resposta em forma de denegação é a mais radical. Dando ao Tempo todo poder, ela libera dos distúrbios do tempo no dia a dia. Diremos que ela também, à sua maneira, funda uma bela arte de viver.

Conclusão. Retorno ao espaço-tempo

A urgência não é, portanto, um estado de coisas que nos constrange de fora. É um estado de alma que depende de nossa maneira de construir o tempo, esse tempo que, nem ele, é coisa dada — embora digamos, por metáfora, que ele nos “apressa” como se fosse uma presença ao nosso lado. Propriamente falando, nada nos pressiona a não ser nossa angústia, aquela, paralisante, que, já na escola, oprimia o aluno quando se aproximava a hora de entregar as cópias e que ele queria colocar por escrito tudo que sabia. O meio mais comum de remediar essa conduta contraproducente de Mosca atarefada consiste na adoção do estilo Formiga, ou seja, de um procedimento metódico que, começando por elencar os objetivos, depois cronometrando as sequências operacionais, permite programar um fazer útil, produtivo, frio e “profissional”.

Mas passar de um a outro desses regimes é, ao mesmo tempo, mudar de espaço, deixar a superfície na qual se agita a Mosca — um espaço-*rede* composto unicamente de pontos de conexão ou de trânsito dispersos em uma extensão sem espessura — e entrar na extensão plena, palpável, articulada de um espaço-*tecido*, o qual permitirá à Formiga operar sobre uma matéria tangível ou alguma outra realidade oferecida a seu poder operacional. Porque todo regime temporal, toda “crono-política” segue ao lado de uma geo-política, isto é, de algum regime de espaço específico⁷. Se a Mosca perde sua alma perdendo seu tempo em uma perpétua urgência sem importância, é primeiramente porque ela se esgota em movimentos erráticos numa rede de comunicação-circulação privada de consistência. Ao contrário, para fazer render seu tempo, a Formiga aprendeu a ver o mundo em torno de si como um contínuo tridimensional e substancial onde tudo se encaixa, permitindo-lhe exercer um controle eficaz sobre as coisas e as pessoas.

Do mesmo modo, o que descobrimos com a Cigarra é, indissociavelmente, uma temporalidade liberada de toda urgência e um tipo de espaço *sui generis* no qual, sobre o fundo quase indiferente do ambiente, desenha-se, por intermitência, em forma de *voluta* (figura dinâmica notável porque autossuficiente) o movimento entrelaçado de parceiros que se ajustam mutuamente segundo sua fantasia compartilhada. E, finalmente, o Carrapato, exemplificando um sentimento sem nenhuma reserva a um aqui-agora sem saída, sem escapatória, nos faz entrever o que poderia ser uma perfeita adesão à nossa pura e simples

⁷ Cf. E. Landowski, “Regimes de espaço”, trad. L. Silva, *Galáxia*, 2015.

existência nesse mundo colocado “entre dois infinitos”⁸ — ponto “perdido no universo”⁹, espaço-tempo “sem começo nem fim”¹⁰ — espaço-*abismo*.

Então, e a urgência ? Acho que já quase a esquecemos.

Obras citadas

- Cheng, François, *L'Espace du rêve. Mille ans de peinture chinoise*, Paris, Phébus, 1980.
 Flaubert, Gustave, *Bouvard et Pécuchet* (1881), in *Œuvres II*, Paris, Gallimard (Pléiade), 1952.
 Floch, Jean-Marie, “Etes-vous arpenteur ou somnambule ?”, *Sémiotique, marketing et communication*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002.
 Jullien, François, *Un sage est sans idée. Ou l'autre de la philosophie*, Paris, Seuil, 1998.
 Landowski, Eric, “Il tempo intersoggettivo : in difesa del ritardo”, in L. Corrain et al. (orgs.), *Eloquio del senso. Dialoghi semiotici, per Paolo Fabbri*, Milan, Costa e Nolan, 1999.
 — *Interações arriscadas*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014.
 — “Regimes de espaço”, trad. L.H. da Silva, *Galáxia*, 2015.
 Uexküll, Jacob von, *Milieu animal et milieu humain*, trad. Ch. Martin-Fréville, Paris, Payot, 2015.

Résumé : Etant donné la finitude de nos espaces familiers, qu’il s’agisse des rayons d’une bibliothèque ou d’un wagon de métro, il y a toujours une limite au remplissage. A un moment donné, on ne peut plus faire entrer un seul livre ou un voyageur de plus, même en tassant. Or nous sommes tributaires d’une limitation comparable sur le plan temporel. Nous avons mille choses à faire. Comme chacune d’elles demande un certain temps et que nous ne disposons que d’un temps limité, nous disons que le temps nous « manque ». L’article est consacré à l’examen des divers principes possibles de gestion de ce temps par définition fini. Quelles sont les « chronopolitiques » qui guident les gens en fonction de leur « philosophie » implicite du Temps ?

Mots clefs : chronopolitique, régime temporel, temps, temporalité, urgence.

Resumo : Dada a finitude de nossos espaços familiares, quer se trate das prateleiras de uma biblioteca ou de um vagão do metrô, num lugar dado há sempre um limite de preenchimento. A partir de um certo momento, não é possível fazer entrar mais livros, ou mais viajantes. Ora, também sobre a dimensão temporal somos tributários de uma limitação desse gênero. Temos mil coisas para fazer. Como cada uma delas exige um certo tempo, digamos que o tempo nos “falta”. Proponho passar um momento roubado ao Tempo para examinar a diversidade dos princípios possíveis na gestão desse tempo limitado. Quais “cronopolíticas” guiam as pessoas em função da sua “filosofia” implícita do Tempo ?

Abstract : Within a given timespan, it is impossible to achieve more than a certain amount of tasks. In this sense, time is limited, which explains that most people around us are always so much in a hurry. Still, some are not. They “take their time”. The article analyses, interdefines in semiotic terms and compares different implicit “philosophies” of Time and shows how these command opposite manners of overcoming its finitude both in existential terms and at the level of social interaction.

8 Fr. Cheng, *L'Espace du rêve. Mille ans de peinture chinoise*, Paris, Phébus, 1980, 250 p.

9 G. Flaubert, *Bouvard et Pécuchet* (1881), in *Œuvres II*, Paris, Gallimard (Pléiade), 1952, p. 903.

10 Fr. Cheng, *ibid.*

Auteurs cités : Jean-Marie Floch, François Jullien, Jacob von Uexküll.

Plan :

Introdução

1. Quadro conceitual

1. Pequena sêmio-física do excesso
2. Entre urgência e importância
3. Ativo ou indolente, hiperativo ou disponível ?

2. Políticas do tempo

1. O tempo contado dos programadores e dos manipuladores
2. O tempo vivido por ajustamento – ou por assentimento ao acaso

Conclusão. Retorno ao espaço-tempo

Recebido em 10/10/2020.

Aceito em 14/11/2023.



Recherche marketing et cryptosémiotique

Jean-Paul Petitimberty

ESCP, Paris — CPS, São Paulo

Alléché par ce titre : « Four ways foods claim to be healthy », j'ai récemment découvert un article scientifique publié en avril 2019¹ sur le site de recherche de l'INSEAD². Son contenu — par ailleurs excellent et dont je recommande vivement la lecture — m'a cependant laissé un peu songeur.

Il y est question de santé et des divers types d'allégations affichées sur les emballages de produits alimentaires de grande consommation à propos de leur composition. Depuis trente ans que je travaille, entre autres domaines, sur des problématiques de marketing alimentaire de toutes sortes — en épicerie sèche, en frais, en surgelé, dans le *baby food*, le *pet food* (chiens, chats, NAC³ et même poissons rouges !), le *fast food*, le *slow food* et *tutti quanti* —, je sais évidemment que la question de la « valeur santé » de ce qu'on met dans les biberons, les assiettes, les gamelles ou les aquariums est une des préoccupations centrales de la plupart des consommateurs et par conséquent des industriels et des marques. Je ne pouvais donc que me délecter de cette « saine » lecture...

Et je m'en suis d'autant plus délecté que j'y ai décelé, sous-jacente aux résultats de l'étude et plus ou moins visible sous la statistique qui les pondérait, une ex-

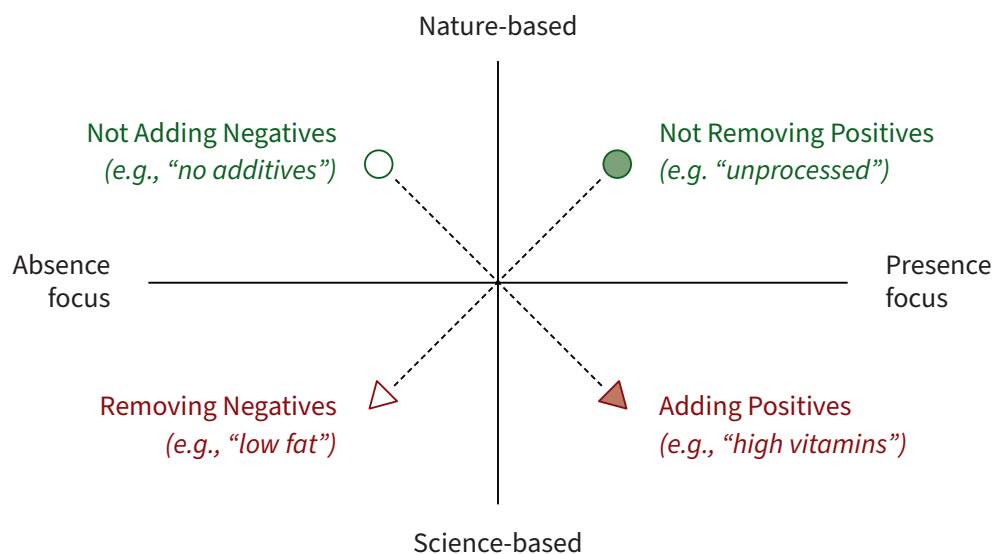
1 Par le professeur Pierre Chandon, en collaboration avec Quentin André et Kelly Haws : <https://journals.sagepub.com/doi/full/10.1177/0743915618824332> et <https://knowledge.insead.edu/marketing/four-ways-foods-claim-be-healthy>.

2 L'Institut européen d'administration des affaires (INSEAD) est une prestigieuse école privée française de management dont le programme de MBA est classé numéro un en Europe et parmi les premiers du monde par le Financial Times.

3 Acronyme de « nouveaux animaux de compagnie » (écureuils, serpents, lézards, furets, tortues, etc.).

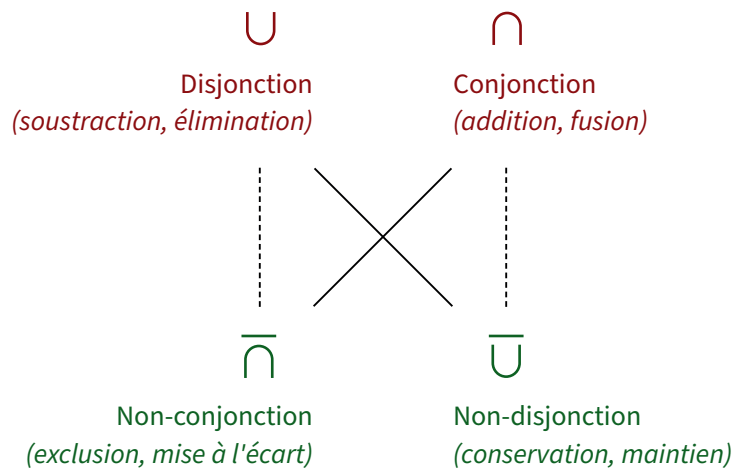
exploitation juste mais *non explicitement affirmée* de la syntaxe narrative standard développée de longue date par la sémiotique structurale (et maintes fois appliquée dans des analyses de corpus de toute nature, pas seulement alimentaires). D'un certain côté, je me réjouissais de voir à l'œuvre un des outils qui font le quotidien de tout sémioticien du marketing. Mais d'un autre, je me désolais en constatant que l'article passait sous silence la source du cadre conceptuel adopté par l'approche méthodologique utilisée. Comment interpréter ce non-dit ? Était-ce en toute ingénuité, à l'instar de monsieur Jourdain et de son usage de la prose, que les auteurs avaient fait par hasard de la sémiotique sans le savoir ? Ou avaient-ils au contraire délibérément occulté cette source, hélas souvent mal considérée dans certains milieux (pas uniquement académiques), obnubilés par le quantitatif « dur » et peu enclins à faire explicitement appel aux sciences humaines et sociales, dites « molles » ? Difficile de trancher.

Toujours est-il que le schéma ci-dessous, tiré d'un « post » de présentation et de promotion de l'article par un des auteurs, est une parfaite illustration de ce qu'on pourrait grossièrement qualifier d'exercice de « cryptosémiotique » :



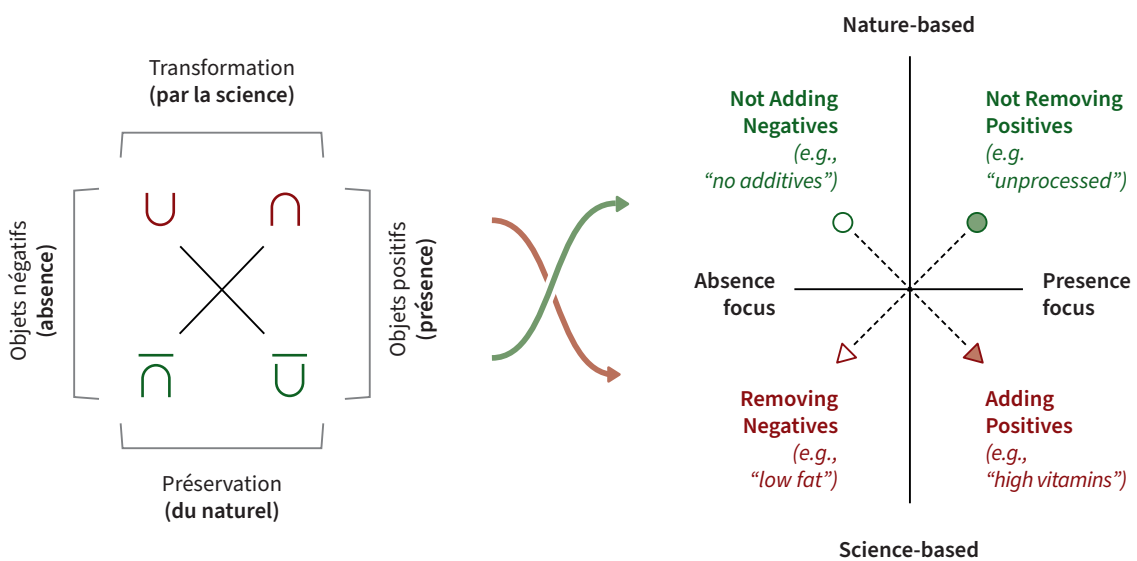
De quels acquis de la théorie sémiotique standard cette grille d'analyse est-elle une forme de décalque ? C'est à l'évidence de la catégorie de la *jonction* qu'il est ici question. L'exploitation de cette catégorie, dont les deux termes primitifs sont la *conjonction* et la *disjonction*, permet de rendre compte d'opérations narratives élémentaires aboutissant à des états qui relient entre elles au moins deux unités d'un récit quelconque (deux « actants » pour être précis). Concrètement, *i*) une unité peut être *conjointe* à une autre (par exemple par addition ou par fusion des deux) ; *ii*) elle peut en être *disjointe* (par soustraction ou par élimination de l'autre) ; *iii*) elle peut encore en être *non-conjointe* (par exclusion de l'autre ou par sa mise à l'écart) ; *iv*) et enfin elle peut en être *non-disjointe* (par conservation ou par maintien de l'une dans l'autre).

Le carré sémiotique correspondant à ces opérations est le suivant (en gardant le code couleur de l'article) :



Un coup d’œil, même rapide, permet de constater facilement que les deux schématisations ont un air de famille évident. Bien que l’un et l’autre schémas se retrouvent visuellement tête-bêche (ce qui n’est qu’un artifice de présentation), il s’agit de la même logique, de la même syntaxe, appliquée à des « objets », positifs ou négatifs, présents ou absents de la composition des produits en question.

Quant aux deux axes orthogonaux qui enjolivent l’ensemble en lui donnant une allure de mapping plutôt que de carré sémiotique, ils ne sont que la visualisation des relations de contrariété entre les deux déixis du carré d’une part, et de contradiction entre ses termes complexe et neutre d’autre part.



Loin de moi l'idée de dénoncer une utilisation dévoyée de la sémiotique. Bien au contraire ! Partisan et ardent défenseur de cette discipline, je milite auprès de mes clients et auprès des étudiants des établissements où je l'enseigne pour que la réflexion marketing s'en nourrisse, en use et même en abuse, tant je suis convaincu de la puissance de l'outillage méthodologique qu'elle a su développer (au-delà, d'ailleurs, du seul carré sémiotique qui n'est que la lointaine pointe émergée de l'iceberg). Greimas, considérait lui-même que la sémiotique, en plus de la « vocation scientifique » qu'il lui assignait, devait aussi remplir une fonction ancillaire — « la plus noble », disait-il — et largement contribuer à nourrir les réflexions menées dans d'autres champs disciplinaires. Mon seul regret en l'occurrence, c'est que, bien que remplissant cette « noble » tâche, elle ne soit pas elle aussi mise sous les feux de la rampe mais reste confinée dans l'ombre des coulisses.

En 1990, Christian Pinson, lui aussi enseignant-chercheur à l'INSEAD, signait la préface du premier ouvrage de sémiotique appliquée au marketing et à la communication⁴. Son auteur, le regretté Jean-Marie Floch — à l'époque directeur d'IPSOS Sémiotique —, était l'un des proches collaborateurs de Greimas et consacrait une grande partie de ses recherches « à fournir les outils conceptuels et méthodologiques utiles à une meilleure intelligibilité des comportements de marché et à la création d'une différence, bref d'un avantage concurrentiel »⁵. Par ailleurs, Pinson prédisait à la collaboration des deux domaines de recherche un avenir fructueux et réciproquement bénéfique : « Parce qu'il me semble que le marketing a besoin de la sémiotique. Parce qu'il me semble que, confrontée aux réalités concrètes du marketing et de la communication (...), la sémiotique ne peut que s'enrichir de nouveaux chantiers conceptuels »⁶. Malheureusement, sa prédiction ne s'est qu'en partie réalisée.

Soyons honnête, la faute n'est pas entièrement imputable aux seuls marketeurs, sous prétexte qu'ils n'auraient pas su tirer pleinement parti des potentialités offertes par la sémiotique. Il faut bien admettre aussi la part de responsabilité des sémioticiens eux-mêmes ! Si la sémiotique souffre dans certains milieux d'une réputation sulfureuse, c'est que les relents nauséabonds qui l'entourent sont les effets directs de l'inintelligibilité volontairement et paradoxalement cultivée par le petit cénacle académique de ses représentants officiels. On les dirait enivrés, voire aveuglés par les airs de scientificité que donne à leurs écrits le charabia ésotérique qu'ils utilisent en le faisant passer pour un indispensable « métalangage » (qu'ils n'ont au surplus de cesse d'enrichir, et d'obscurcir par la même occasion). Rares sont ceux qui aujourd'hui, comme Floch naguère, prennent la peine de rendre les résultats de leurs travaux accessibles au plus

4 Préface du livre de Jean-Marie Floch, *Sémiotique, marketing et communication : Sous les signes les stratégies*, Paris, P.U.F., 1990.

5 Chr. Pinson, *op. cit.*, Préface, p. VII.

6 *Ibid.*, p. VIII.

grand nombre⁷. Et comme l'écrivait, il y a quelques années, l'un d'entre eux dans un accès de lucidité : « Trop de sémioticiens, au contraire de Floch, ont cru que puisque ce qui est profond est souvent incompréhensible, il suffit d'écrire quelque chose d'incompréhensible pour que ce soit profond »⁸.

Mon petit néologisme, la « cryptosémiotique », peut alors prendre deux sens, selon le point de vue qu'on adopte. Soit il désigne, comme c'est le cas dans cet article de recherche marketing, le fait d'utiliser des concepts sémiotiques sans le dire ; soit il désigne, comme c'est le cas dans la culture de l'entre-soi des sémioticiens « de haut vol » (comme les appelait Floch), le fait d'opacifier sous une épaisse couche de sabir des spéculations abstraites dont on peut se demander si elles répondent encore aux exigences et aux souhaits du fondateur de notre discipline.

L'idéal ne serait-il pas que ce néologisme ne renvoie ni à l'un ni à l'autre cas, et qu'il n'ait, au fond, aucune raison d'être ? On peut toujours rêver. C'est pourtant le souhait que je formule, dans le double espoir que la sémiotique ait à nouveau pleinement droit de cité en marketing, et que les sémioticiens, au moins certains d'entre eux, redescendent des hauteurs stratosphériques auxquelles ils planent pour enfin, selon le vœu et les termes mêmes de Greimas, se mettre à « mordre sur la réalité ».

Mots clefs : conjonction / disjonction, cryptosémiotique, marketing, visualisation des relations.

Recebido em 10/10/2023.

Aceito em 10/11/2023.

7 Cf. J.-P. Petitimberty, « La sémiotique à l'épreuve de l'écrit : régimes rédactionnels et intelligibilité », *Actes Sémiotiques*, 123, 2020, censuré. Rééd. in *Galáxia*, 44, 2020, pp. 37-49.

8 Massimo Leone, recension de J.-M. Floch et J. Colin, « L'écriture de la Trinité d'Andrei Roublev », *Lexia*, 3, 2009, p. 420.

Actualité et barbarie

Eric Landowski

Université de Vilnius

Ce n'est pas coutume, mais il arrive que l'actualité nous ouvre les yeux. En voici un exemple.

Parmi les quatre régimes de sens et d'interaction mis en relation à l'intérieur du modèle présenté initialement dans *Les interactions risquées*, l'un d'eux est désigné comme celui, à la fois, de l'« accident » et de l'« assentiment ». La première désignation traduit une perspective objectivante qui souligne le côté imprévisible et imparable de ce qui survient, comme on dit, par hasard (c'est-à-dire, sémiotiquement parlant, en raison d'une coïncidence au moins apparemment fortuite entre deux programmes indépendants). La seconde, en termes d'assentiment, exprime le point de vue subjectif de qui se résigne à l'incertitude du sort, à la possibilité d'accidents, au risque du non sens, vus comme autant de fatalités par nature inévitables.

Mais nous le voyons aujourd'hui mieux que jamais, face à la survenue de calamités dues à des forces qui nous dépassent — autrement dit face à ce qui, selon une expression de Youri Lotman, « ressemble, du point de vue humain, à un arbitraire inexplicable »¹ —, l'acquiescement, la résignation, l'assentiment ne sont nullement les seules attitudes possibles. La réaction contraire, le refus, et son corollaire, la révolte, sont tout autant à prévoir : révolte ou bien secrète (morale, « philosophique », en silence) devant l'absurde, ou bien éclatante, en acte, violente — non pas contre le caractère « révoltant » d'un mauvais tour particulier joué par « le hasard », contre l'injustice « du sort » ou d'une autre figure de la transcendance mais contre quelque instance bien terrestre exerçant

¹ Cf. Y. Lotman, « Deux modèles archétypes de culture : “conclure un pacte” et “s'en remettre à autrui” », in *id.* et B. Uspenski, *Sémiotique de la culture russe*, Lausanne, L'âge d'homme, 1990, p. 140.

une autre forme de puissance absolue : en premier lieu contre la domination, le « joug », les abus de pouvoir d'un Pouvoir jugé arbitraire. A différentes échelles, la mutinerie, l'émeute, la sédition, l'insurrection, sont typiquement de cet ordre.

C'est ce dont on vient de voir une illustration tragique, de portée mondiale et pour ainsi dire en direct, avec l'« explosion de violence » du 7 octobre 2023, à la périphérie de Gaza. Certes, de la part des insurgés, il ne s'agissait pas de s'élever contre quoi que ce soit qui aurait dépendu du hasard. C'était même exactement le contraire puisque l'objet du refus, la cible de la révolte, le mal à combattre n'étaient autre que le programme délibéré de la partie dominante : une politique d'occupation et de colonisation impliquant depuis près de quatre-vingts ans exode, élimination, expropriations, spoliations, persécutions et enfermement — politique systématiquement menée par un Etat auto-proclamé démocratique, mise en œuvre de la manière la plus cynique par ses colons et son armée, et soutenue par la plus forte puissance militaire mondiale (ainsi qu'accessoirement par ses alliés européens).

Rien là donc de fortuit. Mais pour le peuple palestinien ainsi martyrisé, l'implacabilité de la domination était telle que le rapport d'interaction était du même ordre que si son sort avait été fixé par quelque instance supra-humaine et sans visage, aussi inflexible que le « hasard » face auquel nul ne peut rien. Dans de telles conditions, toute opposition non seulement était vaine mais avait même toutes les chances de se révéler suicidaire, ni plus ni moins que si elle s'était exercée contre les « décrets » du sort ou de la Providence. Est-ce à dire que seuls l'assentiment, la résignation, le consentement à un martyre promis de se prolonger *sine die* auraient été « sages », « raisonnables », « corrects », « civilisés », *sensés* ?

C'est le contraire qui s'est produit. Dans la mesure même où, après l'épreuve d'une sujétion insupportable vécue depuis 1948, une telle situation était à proprement parler dés-espérée, où elle excluait toute interaction constructive, où elle était elle-même insensée, elle ne pouvait qu'inciter les exécutants du raid d'octobre 2023 à la forme de révolte la plus destructrice, la plus purement négatrice, la plus « barbare », autrement dit, abstraction faite de la rationalité stratégique qui, sur un autre plan, avait pu inspirer ses organisateurs, la plus cruellement privée de sens : terrorisme ponctuel du pauvre contre terrorisme chronique d'Etat.

Pour nous qui sommes géographiquement si loin de tout cela, confortable-ment à l'abri, sans « checkpoint » à chaque carrefour, deux leçons méritent, sémiotiquement, d'en être tirées. En premier lieu, l'interprétation que nous avons longtemps donnée du régime interactionnel de l'accident en privilégiant la notion d'assentiment à l'inévitable, puis en y associant l'idée d'une logique de la soumission (par opposition à celles de l'union, de la jonction et de l'opération) restait gravement lacunaire. Elle appelait son complémentaire fondé, à l'opposé, sur le refus de l'inéluctable — quand bien même un tel refus serait-il par construction voué à l'échec et donc désespéré. Ici comme sur bien d'autres points, il faut par conséquent complexifier le modèle. Reconnaissons, et même

soulignons donc l'ambivalence de ce régime — régime de l'accident-*révolte* autant que de l'accident-assentiment.

En second lieu, si l'assentiment, ou la révolte, sont souvent des réactions face à l'accidentel, ils peuvent aussi répondre à autre chose. Bien sûr, il ne peut être question d'assentiment ou de révolte, de soumission ou d'insoumission, que face à un interactant qui impose unilatéralement ses « décrets ». Mais le hasard n'est pas l'unique incarnation possible d'un tel pouvoir discrétionnaire. Il n'est que la figure la plus parfaite, la plus pure d'un arbitraire implacable. Si bien qu'entre l'implacabilité de l'aléa et la toute puissance d'un pouvoir mondain en tout point hégémonique, il n'y a en vérité qu'une différence de degré. L'aléatorité n'est donc, en définitive, qu'une des variantes, la plus épurée, du principe fondateur du régime de l'accident à côté de diverses autres, plus contingentes et plus mitigées, plus « humaines » — moins aveugles ? — telles que l'arbitrariété et l'inflexibilité.

Autant de modulations à explorer plus avant, et à comparer. Une chose au moins est sûre : le hasard *ne sait pas ce qu'il fait*. Coupable de tout mais responsable de rien. Mais son substitut humain ? Dans son entreprise d'annihilation systématique de l'autre, à quel degré le sait-il, lui, ce qu'il fait, alors que depuis presque deux mois la barbarie a changé de camp ?

Vilnius, 7 décembre 2023

Mots clefs : accident, assentiment, révolte.



L'utilità del senso comune

Anna Maria Lorusso

Bologna, il Mulino, 2022, 168 p.

Introduzione

“Il buon senso è al mondo la cosa meglio distribuita”. Con questa certezza, Cartesio apre il suo *Discorso sul metodo*, e a partire da questa sicurezza pone al centro della sua impresa filosofica la questione del metodo. Se il buon senso è una facoltà comune ed eguale in tutti gli uomini, perché coincide con la ragione stessa, tuttavia ad alcuni uomini capita di sbagliare e perdere la strada, e ognuno si perde a proprio modo ; per questo si deve vigilare affinché ciascuno proceda correttamente, e a questo serve il metodo, da cui il *Discorso* : il buon senso va ben *applicato*.

Un metodo è uno strumento pragmatico : un insieme ordinato di regole che — quando ci si muove in un territorio non governato dalla logica formale (e la nostra vita quotidiana non è chiaramente regolata dalla logica formale) — ci accompagna per articolare giudizi corretti. A leggere Cartesio, il buon senso serve a distinguere il vero dal falso, ma è esperienza quotidiana vedere come il buon senso serva anche, se non soprattutto, a stabilire cosa è giusto e cosa non lo è, cosa è fattibile e cosa non lo è, cosa è appropriato e cosa non lo è. E nel discriminare, nel distinguere, nel giudicare, il buon senso fa i conti col senso comune, il sentire condiviso, la rete di certezze ereditate e consolidate dall'abitudine entro cui ciascuno di noi vive. Spesso il buon senso pretende di essere tutt'uno col senso comune, anche se Manzoni, nel capitolo xxxii dei *Promessi sposi*, scriveva : “Il buon senso c'era, ma se ne stava nascosto per paura del senso comune”. La convergenza fra le due categorie, insomma, non è per tutti scontata. Nella visione di Manzoni, il senso comune, in quanto *vox populi*, sembra essere massimalista, semplificante, poco articolato, laddove il buon senso sembra avere una maggiore sensibilità alle circostanze : valuta e discrimina. Se il senso

comune emerge come l'insieme di credenze di una certa comunità — banali, ovvie, parziali, talvolta pregiudiziali — il buon senso funziona invece da istanza di giudizio, più equilibrato, più accorto, a suo modo intelligente.

Chiarire la differenza (e le zone di sovrapposizione) tra senso comune e buon senso si impone dunque subito come una priorità di questo libro, in un terreno che è altamente scivoloso : senso comune è talvolta sinonimo di senso *tout court*, altre volte è sinonimo di buon senso, altre volte è semplice sinonimo di banalità, nella sovrapposizione possibile fra *sensu* comune e *luogo* comune.

Nelle pagine che seguiranno parleremo di *buon senso* come di una facoltà, una capacità — equamente distribuita, come dice Cartesio — che attende di essere esercitata ; si esprime nella prassi, nelle occasioni : tutti ce l'abbiamo, in potenza, ma si attiva nelle singole circostanze. E richiede un metodo, deve seguire una certa via per poter concludere valutazioni plausibili, ragionevoli : non è garantita metafisicamente da una qualche corrispondenza fra *ordo rerum* e *ordo idearum*. Le regole di questo metodo hanno a che fare con alcuni criteri regolativi (senso del limite, capacità di articolazione e distinzione, adeguatezza ecc.), che ne definiscono contemporaneamente l'utilità e la parzialità. Deleuze ha detto, con espressione icastica : “il buon senso è agricolo (...) inseparabile dalla installazione di recinti”¹. Esso entra nella determinazione del senso, nella sua delimitazione per farci orientare nella vita : non è una facoltà creativa, non è facoltà che apre orizzonti e inventa possibilità ; è facoltà che discrimina, delimita e su questa base ci aiuta a decidere (non ci sembra comunque poca cosa). Di questa capacità, che è individuale, il *sensu comune* è l'orizzonte (sovraindividuale) di riferimento e legittimazione. Il senso comune è l'insieme di valori, credenze, abiti interpretativi, fuori discussione all'interno di una certa comunità. Difficile pensare un esercizio di buon senso che prescinda o tradisca il senso comune ; il buon senso trae da lì i suoi parametri, i suoi valori, i suoi modelli. Ma tale interdipendenza non li rende sinonimi : l'uno (il buon senso) è una *facoltà*, l'altro (il senso comune) un *patrimonio* di sapere.

Se il senso comune, come vedremo, appartiene alla rete di sapere di una cultura, il buon senso è la capacità individuale che da quel sapere deriva : ne è dunque una sorta di applicazione soggettiva.

Come emergerà dalle pagine che seguono, a noi interessa più il senso comune del buon senso, ritenendo il primo fondativo rispetto al secondo. E ci interessa di più perché è lì, a nostro avviso, che emergono alcune dimensioni essenziali del funzionamento sociale del senso, tra diacronia e sincronia, tra individualità e socialità, tra condizionamento e libera interpretazione, tra normatività e semplice abitudine. Entrambi, comunque — senso comune e buon senso — pongono al centro del funzionamento sociale del senso un principio : un criterio di *appropriatezza* e *adeguatezza*. Ma rispetto a cosa ?

Su questo ci interrogheremo nelle pagine che seguono. A cosa si *commisura* il senso comune ? Quale *misura* lo legittima e quale misura richiede ? E con quale

1 G. Deleuze, *Logica del senso* (1969), Milano, Feltrinelli, 2019, p. 73.

metodo è possibile attenersi alla giusta misura del senso comune ? Fin da subito ci porremo sul terreno dello scambio sociale e delle dinamiche concrete in cui senso comune e buon senso ricorrono. Consapevoli di muoverci in uno spazio che non è quello della logica formale, ci chiederemo se esista la possibilità (e l'opportunità, in certi casi) di fare a meno del senso comune, per elaborare forme di sapere più articolate e logicamente più giustificate. O è solo ingenuo pensare di prescindere dal senso comune ? Sappiamo che c'è un'ampia tradizione che vede nel senso comune una forma di conoscenza degradata, priva di rigore.

È chiaro che, ponendoci queste domande, non vogliamo assumere una prospettiva regolativa — cosa *dovrebbe* succedere, come si *dovrebbe* fare, a cosa *dovremmo* tendere — ma al contrario una prospettiva teoretica e analitica sul nostro quotidiano : come funziona, nella vita ordinaria, il senso comune, cosa lo legittima, come si esprime, attraverso quali voci parla.

Per farlo, articoleremo un percorso in tre parti : una prima parte teoretico-archeologica (sui modelli epistemici che le teorie del senso comune hanno proposto), una seconda osservativa (con alcuni casi tratti dalla nostra contemporaneità), una terza interpretativa (in cui proporremo una lettura semiotica del senso comune, vedendolo come filtro e piano di riferimento di qualsiasi atto interpretativo). Se la prima parte, attraverso alcuni modi in cui l'Occidente ha definito il senso comune, ci servirà a portare in evidenza alcuni suoi tratti salienti e alcune sue funzioni essenziali, la seconda — che abbiamo definito “osservativa” — funzionerà, con un evidente scarto di registro, da momento di scontro con la banalità della vita ordinaria. Non sarà un momento di verifica (delle tesi presentate in precedenza), ma un momento di apertura : se non avranno esattamente lo statuto di “atti sorprendenti” à la Peirce, da cui derivare abduzioni, i casi che presenteremo avranno tuttavia la natura di “fatti opachi e densi”, “giochi profondi” direbbe Geertz², che sollevano ulteriori questioni, rispetto a quelle già emerse nella parte teoretico-archeologica. Per questo, dicevo, non saranno *case analysis* che verificano e confermano, ma osservazioni che aprono ulteriori riflessioni. Tali riflessioni saranno quelle della terza parte, dove vedremo teorie contemporanee del senso, di area prevalentemente semiotica, utili ad aggiornare il nostro sguardo sul senso comune.

Nella parte iniziale, prima di osservare i casi concreti, indicheremo alcuni dei modi possibili di intendere la categoria di senso comune. Non vogliamo elaborare un compendio delle teorie sul senso comune e il buon senso, una panoramica delle varie posizioni della filosofia occidentale su questi due problemi, anche perché tali questioni hanno attraversato non solo la filosofia, ma anche le teorie della percezione, la psicologia (specie nella sua declinazione di *folk psychology*), la psichiatria, la politica, e troviamo teorie del senso comune in sociologia, antropologia, *media studies*, studi metafisico-teologici ecc. : troppo (e forse non è un caso

2 L'antropologo Clifford Geertz parla di “gioco profondo” in riferimento ad alcuni comportamenti, riti, giochi propriamente detti, che sintetizzano ed esprimono la rete di ruoli, valori, contrasti che caratterizzano la struttura profonda di una cultura. In particolare, lo utilizza in riferimento al combattimento dei galli che osserva nella società balinese. Cfr. C. Geertz, *Interpretazione di culture* (1973), nuova ed. Bologna, Il Mulino, 2019, pp. 365 ss.

che una “storia del senso comune” non esista). Indicheremo, però, alcuni modelli di comprensione del senso comune, articolandoli intorno a tre nodi concettuali: senso comune e *conoscenza*; senso comune e *linguaggio*; senso comune e *abitudini*. Emergerà così come, anche storicamente, l’analisi del senso comune abbia comportato il passaggio da una valutazione che poneva l’accento sugli aspetti gnoseologici, intesi in una forma ancora tendenzialmente individualistica o che comunque prescindeva dalla considerazione degli aspetti di interazione sociale, a una modalità interpretativa che, facendo riferimento a contesti diversi (sociologico, antropologico, semiotico), privilegia invece questi aspetti.

È, del resto, proprio la categoria di interpretazione quella intorno a cui, a poco a poco, ci focalizzeremo. L’interesse, la competenza e la sensibilità con cui guardiamo al senso comune sono, da questo punto di vista, irriducibilmente semiotici. Nella seconda e terza parte vogliamo infatti porci un interrogativo squisitamente semiotico sul senso comune e sul buon senso che ne deriva, ovvero: in che modo senso comune e buon senso ci fanno *interpretare* il mondo. In che modo guidano o deviano o formano le nostre credenze sul mondo — sapendo che le credenze (come sostiene un autore caro a tanta semiotica, che è Peirce) non sono astratte interpretazioni ma massime pragmatiche, disposizioni ad agire. Secondo quali criteri, secondo quale misura, in quale spazio di gioco ci accordiamo, all’interno delle nostre comunità, intorno a certe interpretazioni del mondo.

Alcune parole chiave, in questo percorso, saranno di orientamento e approdo: disposizione — abitudine — mediazione — limite — norma — comunanza. Non segneranno il percorso nel suo ordine di progressione, ma lo attraverseranno ritornando più volte a definire i contorni di una certa idea di semiotica della cultura che vogliamo qui praticare.

Perché iniziare dalla categoria di *disposizione*? Perché in molte teorie il senso comune è innanzi tutto una disposizione naturale, talvolta un vero e proprio *sensu*, vale a dire un organo che ha a che fare con la percezione. Si tratterà di capire in che modo questo senso si rapporti agli altri, in che modo si rapporti ai livelli più elaborati della teoresi e della cognizione e come si passi dal senso comune come facoltà sensibile al buon senso come facoltà di giudizio.

Non possiamo però pensare che sia solo questione di facoltà *individuali*. Il nodo che lega senso comune e linguaggio lo mette immediatamente in evidenza, e tanti sono gli elementi sociali di cui senso comune e buon senso sono intessuti: stereotipi, impliciti, tradizioni, automatismi che si perdono nella memoria dei corpi sociali... Per questo non potremo prescindere da un confronto col tema delle abitudini, intese come espressioni di disposizioni *contemporaneamente* individuali e sociali, e col tema delle tradizioni, intendendo per “tradizioni” non necessariamente qualcosa di narrativamente strutturato, ma più semplicemente ciò che viene *trasmesso* (per via non biologica) all’interno di un gruppo, che si deposita in esso e va a nutrire un orizzonte implicito di riferimento. Il senso comune e il buon senso non sono per sempre e ovunque gli stessi: sono situati e abitudinari.

Raccogliendo alcuni suggerimenti tanto dalle teorie che vedono il senso comune come disposizione, quanto da quelle che lo vedono come insieme di conoscenze comuni, emergerà con evidenza come il senso comune offra anzitutto delle *mediazioni*, ovvero delle rappresentazioni che orientano le dinamiche interpretative degli individui. Attraverso una disamina della teoria enciclopedica di Umberto Eco, vedremo come il senso comune possa essere utilmente pensato come *organon*: non disposizione naturale, non deposito di sapere, ma strumento, risorsa e apparato attivo di interpretazioni.

Proprio in ragione del filtro di mediazione del senso comune, le interpretazioni ricevono dei limiti, si trovano a dover rispondere a dei criteri che ne limitano la potenziale apertura incondizionata. Questo aspetto emergerà molto chiaramente attraverso gli esempi di effrazione presentati nella seconda parte: casi di frizione, scontro e forzature sociali che, nella loro modalità polemica, fanno emergere proprio la questione della trasgressione di un limite. Pensiamo a certe azioni ispirate alla *politically correctness*, altre riconducibili alla cosiddetta *cancel culture*, casi di informazione che hanno turbato la sensibilità pubblica e messo in crisi le deontologie professionali. Il senso comune non produce discorsi espliciti ma, quando contraddetto, emerge come un inchiostro simpatico che si fa patente, ed evidenzia i limiti del dicibile, i limiti del guardabile, i limiti dell'edibile...

Il legame fra senso comune e normatività sarà un altro punto centrale. Passando per la regolarizzazione di certe abitudini interpretative, il senso comune assume il ruolo di limite della sfera pragmatica: fissa ciò che è fattibile e ciò che è anomalo, o inadeguato, o scorretto. Non detta legge, ma regola la normalità, la definisce.

Così facendo, istituisce anche un orizzonte di condivisione nei soggetti che a questa regolazione si sottopongono. E il percorso del libro terminerà proprio sull'idea di *comunanza*: in epoca di sfiducia generalizzata (nelle istituzioni, nel sapere, nelle gerarchie, nella politica) forse tornare a legittimare un'idea piena, non teoreticamente degradata, di senso comune potrebbe servire a ridefinire il campo di un possibile orizzonte sociale, dove singolarismi e unanimità suonano entrambi fuori luogo. Tra l'universale e l'individuale, forse c'è una dialettica possibile e non riduttiva, che rimanda al generale e al condiviso. Forse sta nella possibilità di una comunanza l'*utilità* del senso comune, che dà il titolo a queste riflessioni.

Prima di chiudere queste poche pagine introduttive, un chiarimento sulle ragioni del libro.

Ogni percorso di ricerca nasce ovviamente da curiosità di lunga data e spinte contingenti. In questo caso, la curiosità di lunga data riguarda la dimensione delle retoriche sociali — ovvero di quelle strategie che a livello collettivo (non in testi artistici personali o interventi d'autore) si mettono in atto per attenuare, magnificare, aggirare, eufemizzare contenuti percepiti come scomodi (memorie traumatiche, discriminazioni subite, tabù che sembrano inaggirabili). Questa è una delle lenti con cui è possibile leggere le pagine che seguono, una delle

domande che lo ha mosso. La costruzione di un piano di senso comune e il ricorso discorsivo ad esso rappresentano due strategie retoriche cruciali per la gestione della nostra vita collettiva.

Le spinte contingenti derivano invece dal mondo dell'informazione e della politica degli ultimi anni : politici che invocano una "rivoluzione del buon senso", *fake news* che smentiscono le più banali certezze di senso comune, comportamenti e manifestazioni che sembrano contravvenire a ogni razionalità... In questi anni siamo stati messi di fronte a una specie di ricorrente sfida al senso comune.

Pensare a una certa fenomenologia del tempo presente come all'esito di una progressiva svalorizzazione dell'importanza del senso comune, a vantaggio di un individualismo che sempre più insegue l'eccentrico, è un'altra delle lenti con cui leggere le pagine che seguono e mi piacerebbe che questo libro fosse letto anche come una riflessione filosofica e semiotica sull'attualità. A suo modo, un libro di intervento.